

APPENDICE AU RAPPORT ANNUEL

DU

DÉPARTEMENT DE L'AGRICULTURE.

LE CANADA EN 1880.

RAPPORTS

DES

DÉLÉGUÉS DES FERMIERS

sur le

CANADA

CONSIDÉRÉS COMME

O. F. M. QUÉBEC

CHAMP OUVERT À L'ÉMIGRATION.

SECONDE SÉRIE.



OTTAWA

IMPRIMERIE MACLEAN, ROGER ET C<sup>IE</sup>, RUE WELLINGTON

1881

FC

42

0265180m

C21268 RB 23234

1881

2625077

036110.M.7.C



APPENDICE AU RAPPORT ANNUEL  
DU  
DÉPARTEMENT DE L'AGRICULTURE.

---

LE CANADA EN 1880.

---

RAPPORTS  
DES  
DÉLÉGUÉS DES FERMIERS

SUR LE  
CANADA

CONSIDÉRÉ COMME

CHAMP OUVERT A L'ÉMIGRATION.

SECONDE SÉRIE.

---



OTTAWA  
IMPRIMERIE MACLEAN, ROGER ET C<sup>IE</sup>, RUE WELLINGTON

1881





## TABLE DES MATIÈRES.

---

|   |     |
|---|-----|
| Introduction.....   | 5   |
| Introduction à la première série de rapports .....  | 7   |
| <hr/>   |     |
| Rapport du professeur Sheldon.....  | 9   |
| Rapport de M. Hugh McLean .....   | 29  |
| Rapport de M. George Curtis .....   | 53  |
| Rapport de M. R. H. B. P. Anderson.....   | 66  |
| Rapport de M. W. B. Cubitt.....   | 84  |
| Rapport de M. Peter Imrie.....  | 97  |
| Rapport de M. J. Sparrow .....  | 114 |
| Rapport de M. George Broderick .....  | 125 |
| Rapport de M. John Sagar .....  | 139 |
| Mémoire de M. James Riddell.....  | 152 |
| Extrait du rapport de MM. Read et Pell.....   | 158 |
| Extraits de la <i>Colonization Circular</i> .....   | 160 |
| Extraits du mémoire du colonel Dennis concernant les règlements au sujet des<br>terres..... | 171 |
| Renseignements aux personnes qui se proposent de s'établir en Canada.....                   | 173 |

---





# INTRODUCTION.

---

L'annexe que l'on présente ici au public, forme la seconde série des rapports des cultivateurs anglais, irlandais et écossais qui ont visité le Canada dans le cours de l'été et de l'automne, l'année dernière. Ces rapports ont été faits par les messieurs dont les noms suivent et dont quelques-uns avaient été choisis par les cultivateurs de certains districts, tandis que d'autres, grâce à leur position dans le monde agricole, font d'eux-mêmes autorité en cette importante matière. Voici les noms :

M. J. P. Sheldon, professeur au collège d'agriculture de Wilts et Hants, Downton, Salisbury.

M. Hugh McLean, Rhu, Tarbert, Argyllshire.

M. George Curtis, Woodside, Silsden, Leeds.

M. R. H. B. P. Anderson, Listowel, comté de Kerry, Irlande.

M. W. Cubitt, Bacton Abbey, North Walsham, Norfolk.

M. Peter Imrie, Cawder Cuilt, Maryhill, Lanark.

M. J. Sparrow, propriété de Woodlands, Doynton, près Bath.

M. G. Broderick, Hawes, Wensleydale, York.

M. John Sagar, Waddington, près Clitheroe, Lancashire.

M. James Riddell, qui réside au Manitoba depuis quatre ans, a également fourni un mémoire. On a aussi donné des extraits du rapport présenté au parlement au mois d'août 1880, par MM. Clarke, Read et Albert Pell, M. P., et du chapitre de la *Colonization Circular*, récemment publié par le bureau colonial, qui a trait au Canada.

Ces rapports contiennent beaucoup de renseignements sur les ressources agricoles du Manitoba, des Territoires du Nord-Ouest, des provinces d'Ontario et de Québec, et des provinces maritimes du Canada, ainsi que sur les avantages que le pays, en général, offre à l'établissement des agriculteurs anglais et d'autres nationalités ; ils seront donc lus avec intérêt par un grand nombre de personnes qui, pour des raisons diverses, cherchent un champ nouveau où elles puissent exercer leur énergie et employer leurs capitaux avec avantage.

Le Canada est recommandé aux personnes des catégories suivantes :

1. Les fermiers qui possèdent un capital suffisant pour leur permettre de s'établir sur des terres, peuvent se rendre au Canada avec la certitude d'y réussir. La même observation s'applique aux personnes qui, bien que n'étant pas encore habituées à cultiver la terre, pourraient se livrer à cette culture et ont des ressources suffisantes pour acheter des terres.

2. Les grands cultivateurs et les personnes ayant des capitaux à placer.

3. Les journaliers, hommes et femmes, les servantes (dont on paie, en partie, les frais de voyage,) et les artisans de métiers en demande à la campagne.

Les personnes auxquelles on conseille de ne pas émigrer sont les femmes de classe plus élevée que les servantes, les commis de bureau ou de magasin, et les personnes n'ayant point de profession ou métier et qui ne sont point habituées au travail manuel. Aux personnes de ces deux catégories, le Canada offre peu d'avantages.

Les rapports affirment que le Canada offre plus d'avantages qu'aucun autre pays aux hommes rangés et laborieux. D'abord, les frais de traverse sont moindres que pour se rendre dans toute autre partie du Nouveau-Monde—considération importante pour l'émigrant qui a une famille et dont les ressources pécuniaires sont limitées. La traversée est aussi plus courte. Le colon reste sujet britannique et n'est pas obligé de changer sa nationalité pour obtenir un octroi gratuit de terres ou acquérir

---

le droit d'enregistrer son vote. Dans presque toutes les provinces, on peut obtenir des octrois gratuits de terres, variant, en étendue, de 100 à 200 acres. Au Manitoba et dans les territoires du Nord-Ouest, le colon peut obtenir gratuitement 160 acres et acheter 160 autres acres, à un prix nominal et à des conditions très avantageuses, comme il est expliqué dans l'annexe. En décrivant cette partie du Canada, il faut mentionner son progrès et son développement rapides. Il y a dix ans, cette région était à peu près inconnue; aujourd'hui, on y trouve une ville de 12,000 habitants (Winnipeg), en outre de plusieurs autres villes moins considérables. La construction rapide du chemin de fer du Pacifique canadien devra nécessairement être d'un avantage incalculable pour cette région, qu'il ouvrira en y donnant de l'emploi à un grand nombre de travailleurs. Nul doute que l'on construira plusieurs autres chemins de fer dans ce vaste territoire à mesure qu'il se peuplera.

Le climat convient aux Anglais, et le sol peut produire toutes les mêmes récoltes qu'en Angleterre, et plusieurs autres. Tomates, melons, raisins, pêches et fruits de toutes sortes y mûrissent en plein air et atteignent le plus grand développement, ce qui est une réponse suffisante à tout ce que l'on pourrait dire contre le climat.

Inutile de parler en détail des différents rapports; ils s'expliquent d'eux-mêmes. Les personnes qui songent à quitter l'Angleterre pour se fixer dans d'autres pays, n'ont qu'une chose à faire: comparer les avantages qu'offre le Canada avec les désavantages qu'il peut présenter et juger, par elle-mêmes, si ce pays convient aux colons agricoles et aux artisans qui devront bientôt les suivre.

On a reproduit ici l'introduction du volume de l'année dernière, et l'on peut se procurer à tous les bureaux du gouvernement les rapports ici mentionnés.

---

## INTRODUCTION A LA PREMIÈRE SÉRIE DE RAPPORTS

### PUBLIÉE AU COMMENCEMENT DE 1880.

---

L'honorable J. H. Pope, ministre de l'agriculture du gouvernement du Canada, a fait inviter plusieurs délégués des fermiers du Royaume-Uni à visiter le Canada, pendant l'automne de 1879, pour examiner ses ressources et faire rapport sur les avantages qu'il offre à l'émigration.

Sur cette invitation, les délégués suivants ont visité le Canada :—

M. Biggar, "The Grange," Dalbeattie, Kircudbrightshire.

M. Cowan, Mains of Park, Glenluce, Wigtownshire.

M. Gordon, Comlongon Mains, Annan, Dumfriesshire.

M. Elliot, Hollybush, Galashiels.

M. Logan, Legerwood, Earlston, Berwickshire.

M. Snow, Pirntatoun, Fountain Hall, Midlothian.

M. Hutchinson, Brougham Castle, Penrith, Cumberland.

M. Peat, Lees House, Silloth, Cumberland.

M. Irving, Bowness-on-Solway, Carlisle.

M. Johnstone, Low Burnthwaite, près Carlisle.

M. Wilken, Waterside of Forbes, Aberdeenshire.

M. Bruce, Aberdeenshire.

M. Wallace, Nithsdale.

M. Welsh, Eskdale.

Tout d'abord, ces messieurs furent informés que l'on voulait surtout avoir la libre expression de leur jugement, le résultat de leurs observations personnelles sur les avantages et désavantages du Canada; en d'autres termes, l'endroit et le revers de la médaille. Mais il faut ajouter que cette recommandation n'était pas nécessaire pour des hommes tels que ceux qui ont été envoyés en Canada, et leurs commettants le savent très bien.

En invitant ces délégués, on avait pour objet de leur faciliter les moyens de voir toutes les parties du Canada, dans les limites que permettrait le temps à leur disposition, et d'obtenir, concernant le pays, des témoignages que personne n'aurait le droit de récuser.

Les rapports actuellement publiés ont été faits par les divers délégués à leurs commettants et remis à M. John Lowe, secrétaire du département canadien de l'agriculture, qui est venu en Angleterre pour les recevoir et les faire publier.

Comme annexes à cette publication, l'on trouvera les rapports de deux messieurs qui n'étaient pas délégués, mais ont accompagné les délégués en simples observateurs, savoir : M. John Maxwell, de Carlisle, et M. Chambré, du comté de Tyrone.

Il n'est pas nécessaire de résumer ici les rapports des délégués, car ils seront lus avec un intérêt spécial, par foules de personnes, dans tout le Royaume-Uni. Toutefois, il est bon de dire que ceux qui se sont rendus au Manitoba et dans les parties contiguës du territoire voisin, ont constaté que le sol est d'une richesse extraordinaire et spécialement propre à la culture du grain. Dans les autres parties du Canada, ils ont trouvé que la culture ordinaire se pratique à peu près comme dans le Royaume-Uni. Un des délégués, M. Elliot, déclare que, dans les parties du Canada qu'il a visitées, il n'est pas nécessaire de garder le bétail à l'étable plus longtemps qu'en Ecosse.

Plusieurs des délégués expliquent comment l'on peut acheter des fermes dans les provinces les plus anciennes, et pourquoi les terres sont à si bon marché. Relativement aux prix, dans les parties du Canada mentionnées en dernier lieu, il faut



---

observer que la valeur des terres occupées dans les parties les plus anciennement colonisées d'un pays nouveau comme le Canada, est réglée principalement par les frais de défrichement dans les parties boisées et par la facilité avec laquelle on peut obtenir gratuitement 160 acres de terres de prairie, à la simple condition d'y résider, sans interruption, pendant trois ans. Chacun comprendra que du moment où le colon peut obtenir de vastes étendues de terre à pareilles conditions, les terres doivent diminuer de valeur dans les districts plus anciens qui se trouvent à quelques centaines de milles, et qui sont reliés à la région nouvelle par des chemins de fer et des cours d'eau navigables.

Un fait à noter, c'est que le cultivateur qui émigre des Îles Britanniques au Canada ne renonce point à son drapeau et se retrouve presque dans les conditions sociales qu'il vient de quitter. Il arrive chez les "siens," il se retrouve chez lui. Il n'est point obligé de jurer—avant de pouvoir exercer les droits de citoyen, ou, comme dans certains États, avant de pouvoir devenir propriétaire,—qu'il renonce à "son allégeance et fidélité" au souverain qui gouverne son pays natal.

En outre, le cultivateur qui émigre des Îles Britanniques a la satisfaction de savoir qu'il contribue à former un grand empire, dont le territoire couvre la moitié nord du continent de l'Amérique Britannique du Nord, sur une étendue aussi vaste que toute l'Europe, et offre des ressources agricoles, minérales et commerciales au développement desquelles on ne saurait prévoir de limites. Le rapport des délégués fait même voir que, dans notre pays, on ne se fait pas d'idée de l'immensité des ressources de cette région.

Le gouvernement fédéral est possesseur des terres dans le Manitoba, Kéwatin et le Territoire du Nord-Ouest. Dans les provinces plus anciennes, les gouvernements locaux possèdent les terres offertes à la colonisation. On trouvera dans ce volume les règlements concernant les terres fédérales, les conditions auxquelles les concessions de terres (*homesteads*) sont faites aux colons, et les prix auxquels ils peuvent acheter d'autres terrains, y comprises les réserves des chemins de fer. L'agent du gouvernement canadien fournira, par correspondance, tous autres renseignements qu'on voudra bien lui demander.

---

RAPPORT DE M. J. P. SHELDON, PROFESSEUR AU COLLÈGE D'AGRICULTURE DE . WILTS ET HANTS, DOWNTON, SALISBURY.

INTRODUCTION.

Parti de Liverpool sur le vapeur de la ligne Allan, le *Peruvian*, le 12ème jour du mois d'août dernier, j'arrivai à Québec le 21 du même mois. Je me rendis ensuite, par Montréal, à Ottawa, faisant le trajet par bateau à vapeur, depuis Montréal, sur la rivière des Outaouais. Je me rendis ensuite à Toronto et, de là, par les grands lacs, jusqu'au Manitoba, où se termina mon voyage dans la direction ouest. Revenant vers l'est, je passai un temps considérable dans la province d'Ontario, que je quittai à regret. Je me rendis ensuite dans les provinces de Québec, du Nouveau-Brunswick, de l'Île du Prince-Edouard et de la Nouvelle-Ecosse, et l'on trouvera plus loin, dans ce rapport, un compte-rendu des impressions que m'a laissées chacune de ces provinces. Après avoir passé exactement dix semaines dans le pays, je partis de Québec le 30 octobre et j'étais de retour à Liverpool le 8 novembre.

Je suis revenu sur le vapeur de la ligne Allan, le *Moravian*, et je dois dire ici avec quel soin et quelle habileté cette ligne est organisée; je ne saurais aussi faire trop l'éloge du confort et de l'élégance que l'on trouve à bord de ces navires, des attentions que les chefs de service prodiguent aux passagers, de la courtoisie inaltérable des officiers, de l'ordre, de la propreté qui y règnent partout.

Sur le *Peruvian*, nous avions un grand nombre d'émigrants dans l'entrepont et les cabines intermédiaires. Le capitaine Smith, qui naturellement connaît dans tous leurs détails les dispositions intérieures du navire, voulut bien me faire visiter tout le compartiment des émigrants. Je suis heureux de dire ici que les dortoirs sont propres et bien aérés, la nourriture d'excellente qualité, et que l'ordre, la discipline et la propreté règnent partout dans le compartiment dont il s'agit. De fait, la traversée de l'Atlantique dans ces vapeurs, est chose beaucoup plus facile, plus simple et plus agréable qu'on ne se l'imagine en général; et les personnes, particulièrement les femmes, qui redoutent de se rendre au Canada à cause de la traversée, peuvent rester convaincues qu'elle n'offre rien de formidable. Après un voyage sûr et rapide, les émigrants qui s'établissent sur le territoire canadien de Sa Majesté, seront entourés de toutes les attentions et recevront toutes les instructions nécessaires des agents du gouvernement fédéral, qui sont stationnés à tous les points convenables pour prêter assistance à ceux qui en ont besoin.

Il est bien entendu que je ne puis donner ici que des opinions très incomplètes, fournies par un voyage de trop courte durée. De fait, je ne me hasarderai même pas à exprimer des opinions, excepté sur certains points relativement auxquels mes renseignements sont suffisamment précis; en général, je me bornerai à raconter mes impressions, et à suggérer plutôt qu'à indiquer formellement des conséquences. Sous bien des rapports, l'agriculture canadienne se trouve dans des conditions tellement différentes de la nôtre, que le voyageur ne doit pas parler d'une manière trop absolue, à moins de s'exposer à ce qu'on le taxe d'ignorance; je me bornerai donc à décrire ce que j'ai vu et à rapporter ce qu'on m'a dit.

Certains écrivains qui voyageaient en touristes et ne sont pas agriculteurs, ont fait erreur, je crois, en exprimant des opinions trop définies relativement à l'agriculture en Canada. Pour ma part, si je ne m'étais pas occupé d'agriculture toute ma vie, j'hésiterais même à exprimer mes impressions relativement aux différentes provinces que j'ai traversées, aux terrains de diverses natures que j'ai examinés, et aux différents systèmes de culture que j'ai vu appliquer. Toutefois, pendant tout mon voyage, j'ai essayé de constater par moi-même, autant que possible, et de me procurer les renseignements les plus courts. Si je me suis trompé dans ce rapport, les erreurs que j'ai pu commettre n'ont donc point été commises avec intention.

Le gouvernement fédéral et les législatures provinciales, ainsi que les agents fédéraux et les particuliers, presque partout, m'ont fourni tous les moyens de visiter les diverses sections du pays aussi complètement que les circonstances le permettaient, et j'ai eu tous les moyens de constater quels sont les avantages et les désavantages que le pays offre à l'énergie et aux capacités des cultivateurs européens. De fait, il est plus facile, pour l'étranger, d'obtenir des renseignements en Canada qu'en Angleterre ou en Irlande, parce que les gens sont plus communicatifs et se donnent toute la peine possible pour faire inspecter au voyageur leurs terres et leurs bestiaux et lui faire connaître les détails de leur exploitation. Mon voyage en Canada a été des plus agréables, et cela grâce à l'inaltérable bienveillance de la population; les paysages magnifiques du pays offrent le plus grand intérêt.

#### MANITOBA.

Le voyage au Manitoba, par les grands lacs Huron et Supérieur, offre le plus vif intérêt. Le paysage est fort beau en plusieurs endroits; dans d'autres, il est imposant et majestueux. Les divers ports de la baie Georgienne présentent une activité que je n'aurais pas soupçonnée. Collingwood et Owen Sound, par exemple, sont des villes florissantes, où les hôtels, les résidences privées, les institutions publiques et les magasins sont admirablement bâtis; en outre, la campagne qui s'étend autour et en arrière, est rapidement défrichée et mise en culture. À Owen Sound, M. Keogh me fit faire une agréable promenade de dix à douze milles dans la campagne, menant ses chevaux grand train pour me permettre de tirer tout le parti possible des deux heures que j'avais à ma disposition avant le départ du bateau. Sur notre parcours, nous avons pu apercevoir plusieurs terres bien cultivées et de beaux vergers, avec de magnifiques prunes et pommes, ces dernières surtout, ce qui prouve que l'on peut cultiver le pommier avec avantage sur la zone qui se trouve à mi-distance entre les 44<sup>me</sup> et 45<sup>me</sup> parallèles.

Sur la côte nord du lac Supérieur, j'ai vu de magnifiques paysages, entre autres dans les districts de la baie du Tonnerre et de Fort-William. Cette dernière localité est actuellement le terminus du chemin de fer du Pacifique canadien à l'est. On travaille activement à la construction de cette ligne, qui donnera accès aux immenses ressources du Nord-Ouest. Elle est, de fait, nécessaire pour la colonisation du Nord-Ouest. Tant qu'elle ne sera pas construite et tant qu'il y aura un canal canadien au Sault Sainte-Marie, les produits du Nord-Ouest ne pourront être expédiés en Europe sans passer par les territoires des États-Unis, à moins que l'on ne puisse un jour rendre praticable la route de la baie d'Hudson.

Autant que j'ai pu en juger, la province du Manitoba est une région généralement de plaines, sans arbres, et, par suite, d'un aspect peu attrayant; mais, sur plusieurs points, le sol est d'une fertilité extraordinaire. Je m'y suis trouvé vers la fin de la moisson et j'ai été frappé de la qualité du blé et de l'avoine que l'on y récolte.

Le jour de mon arrivée, le 3 septembre, j'ai vu fonctionner une nouvelle machine à engerber, sur une terre où l'on récoltait du blé, dans l'établissement de Kildonan, près de Winnipeg. La récolte était fort belle et très uniforme, et le rendement de 25 boisseaux de blé de très bonne qualité, par acre. Ce blé était de la variété dite *Scotch Fife*, pas celle aux épis lourds, mais une belle récolte uniforme; la paille était courte et faible, mais très propre, et le grain bien fourni et immédiatement prêt pour le moulin. Cette récolte avait été semée le 22 de mai, sur le premier défrichement de la prairie, c'est-à-dire sur la prairie labourée pour la première fois, et l'on peut bien s'imaginer que la surface du champ était fort rude et la semence imparfaitement couverte. Cependant les semailles avaient été faites et la récolte était parfaitement mûre dans une période de 15 semaines. Il n'est pas rare de voir le blé deux fois dans le sac dans une période de 90 jours—c'est-à-dire semé, récolté et battu dans cette période. J'ai vu aussi une récolte d'avoine semée à intervalles entre le 7 et le 17 juin; c'était de l'avoine noire de Tartarie et, bien qu'elle ne fût pas mûre lorsque je l'ai vue, je puis dire que le rendement a dû être de 45 boisseaux par acre. C'était une



forte récolte, à beaux épis, et l'avoine semblait devoir être de belle espèce. Cette récolte provenait aussi d'un premier défrichement, sur une terre appartenant à M. Ross, de Winnipeg, mais située à dix ou onze milles de la ville.

La terre augmente rapidement de valeur près de la ville. M. Ross a acheté cette propriété \$367, et aujourd'hui il en demande \$3,000. Elle a 240 acres de superficie et le propriétaire y a construit une petite maison avec dépendances; en outre, il a défriché la moitié de la propriété.

Le sol du Manitoba est de la marne végétale pure aussi noire que de l'encre et remplie de matières organiques, épaisse de plusieurs pieds par endroits et reposant sur le dépôt d'alluvion des rivières Rouge et Assiniboine. Naturellement, il est très riche pour l'alimentation des plantes et ne peut être facilement épuisé. Les cultivateurs le savent et en tirent tout le parti qu'ils peuvent dans le moins de temps possible, et ne lui rendent rien sous forme d'engrais. En soulevant, de temps à autres, un pouce ou deux de terrain nouveau, on rend la fertilité à la surface et l'on peut continuer impunément, durant une longue période, d'année en année, le même système d'épuisement. Il est vrai que, pendant plusieurs des premières années, l'engrais ferait plus de mal que de bien. Tant qu'une loi ne les en a pas empêchés, les cultivateurs transportaient leurs fumiers et litières en traîneau, sur la glace des rivières, qui les emportaient lors de la fonte du printemps. Aujourd'hui, ils les entassent près de leurs étables et, lorsque l'amas devient trop considérable, ils trouvent plus facile de déplacer l'étable que d'enlever le fumier.

Il est probable qu'avec le temps, l'emploi du fumier deviendra nécessaire pour rendre la fertilité au sol épuisé ou maintenir en bon état celui qui est naturellement riche. Plus tard encore, le maniement du sous-sol assurera à la surface un terrain nouveau, et il n'est pas probable que les meilleures terres de la province deviennent jamais stériles, pourvu que les cultivateurs emploient les ressources qu'ils ont à leur disposition pour les entretenir. Pour le moment, toutefois, les riches terres à blé ne demandent pas d'améliorations; elles sont assez riches pour bien des années à venir et parfois trop riches pour la qualité des récoltes. Il en résulte que la paille n'a souvent aucune valeur, et est un embarras pour le cultivateur. Dans l'état du Minnesota, j'en ai vu brûler de grandes quantités dont on se débarrassait ainsi.

Les bonnes terres de prairie se distinguent par les églantiers et les saules nains qui y poussent à l'état sauvage. Dans tous les cas, les terres où poussent ces plantes sont toujours bonnes; mais il peut y avoir de bonnes terres où on ne les trouve pas. Pourtant il y a, dans la province, beaucoup de terres de qualité inférieure; ce sont généralement des terrains alcalins qui ne produisent rien de bon dans leur état actuel; dans plusieurs endroits, l'eau est même alcaline. Mais on trouve presque partout de bonne eau en faisant des forages, et souvent l'on rencontre une source d'eau pure à quelques pieds de la surface.

Il ne faut pas supposer que le sol du Manitoba soit uniquement propre à la culture du blé et de l'avoine. Il est vrai que les foins sauvages sont très forts et entremêlés de beaucoup d'herbes sans valeur; cependant, le bétail vit bien dans ces prairies. Ce sont généralement des terres humides, situées près de savanes. Les lots de rivière s'étendent souvent à quatre milles en arrière et ont de 6, 9 à 12 chaînes de largeur, suivant les cas, avec cette profondeur, 6 chaînes comprennent 200 acres. La province ne convient pas à la culture du maïs; elle est située trop au nord. Mais les légumes de jardin y viennent très bien, les navets, les pommes de terres, les fèves et les pois réussissent très bien en plein champ, et le mil, le seigle, le trèfle blanc et le trèfle rouge réussissent suffisamment sur toutes les terres convenablement cultivées.

En sortant de Winnipeg, j'ai vu un grand jardin cultivé par un homme du Yorkshire, nommé Longbottom, et dans lequel pommes de terre, carottes, pois, fèves, tomates, céleri et bien d'autres légumes sont d'un excellent rapport, bien que cultivés de la façon la plus élémentaire. Winnipeg offre un bon marché pour toutes sortes de légumes, et les primeurs s'y vendent très cher, en sorte que notre compatriote fait, me dit-on, des affaires excellentes.

J'ai été fort surpris de retrouver, parmi les cultivateurs du Manitoba, un de mes anciens élèves de Cirencester. Il a acheté, à quelques milles ouest de Winnipeg, une terre qu'il a payée le prix extravagant, selon l'opinion générale, de \$10 (£5) l'acre. Il m'a déclaré qu'il a la meilleure terre de la localité, ce qui prouve bien qu'il en est satisfait; il a des récoltes de navets, de pommes de terre, d'avoine, etc., qui sont déjà le thème de toutes les conversations dans toute la province; ce résultat est obtenu en cultivant avec plus de soin que c'est l'ordinaire au Manitoba, et il est clair que le sol donnera n'importe quelle récolte si on le cultive convenablement. Et pourtant on ne peut guère s'attendre à ce que la généralité des cultivateurs mettent du soin à leur culture, dans un pays où il y a tant de belles terres inoccupées. Avec le temps, nul doute que la culture s'améliorera, et j'espère que mon ancien élève donnera un exemple digne d'être suivi. Mais, pour le moment, les terres sont trop nombreuses et à trop bon marché pour que l'on se livre à une culture microscopique, comme en Angleterre et en Ecosse.

Aux yeux d'un Anglais, voici quels sont les désavantages du Manitoba : mauvaises routes, mauvaise eau dans bien des endroits, absence presque complète d'arbres, si ce n'est sur les bords des rivières, pays trop plat, hivers trop longs et trop rigoureux. (Ces observations s'appliquent encore mieux à de vastes districts que j'ai vus dans le nord-ouest des Etats-Unis.) Nul doute que les routes s'amélioreront avec le temps, bien que les matériaux nécessaires à cet effet soient bien rares. Presque partout, on peut se procurer de bonne eau en pratiquant des forages, et c'est ce que l'on a fait dans plusieurs endroits. On plantera des arbres pour rompre la monotonie du paysage; quant à l'hiver, les personnes les mieux renseignées m'assurent que le mercure peut descendre à 30 $\frac{1}{2}$  au-dessous du zéro, sans que le froid soit intolérable, parce que l'air est sec. Dans le voisinage de Winnipeg, les terres basses ont été, jusqu'à présent, inondées à l'époque du printemps; mais le gouvernement fait établir un système de grands drains à ciel ouvert qui diminuera beaucoup cet inconvénient, s'il ne le fait pas entièrement disparaître. Les mêmes travaux sont nécessaires dans d'autres districts et, comme la terre y est excellente, on s'en occupera en temps convenable.

Dans la ville de Winnipeg, on peut acheter à des prix assez raisonnables, tous les effets de ménage et d'habillement; mais on trouve partout en abondance des instruments aratoires bien supérieurs aux articles du même genre en Angleterre. Chose assez remarquable, aux stations de chemins de fer et dans les magasins, on voit presque partout des instruments aratoires qui se vendent meilleur marché et sont mieux faits que bien des articles du même genre en Angleterre. Les denrées alimentaires n'atteignent pas des prix trop élevés : dans l'hiver, le bœuf se vend 7 cts. la livre, au quartier; en été, le beefsteak se vend 15 cents la livre; en hiver, le mouton se vend environ 12 cts., et le beurre environ 25 cts. la livre toute l'année. En hiver, les œufs se vendent 35 cts. la douzaine.

Voici quels sont les principaux avantages du Manitoba : Terres d'excellente qualité, à très bas prix, en grand nombre, climat où toutes sortes de récoltes arrivent à parfaite maturité en très peu de temps. La terre vaut de \$1 (4 s.) à \$10 (£2) l'acre; près de la ville elle est plus chère. Dans les territoires du Nord-Ouest, les meilleures terres se vendent un dollar au moins l'acre; les colons ont droit à 160 acres gratuits pour chaque adulte, et peuvent en outre obtenir un droit de préemption pour 160 autres acres, moyennant une somme nominale payable au gouvernement. Je ne recommande pas aux cultivateurs anglais arrivés à l'âge mûr, de se fixer au Nord-Ouest, parce qu'ils ne sont pas faits pour la vie de pionniers; mais les jeunes gens qui possèdent un petit capital et de l'énergie, sont sûrs de réussir, pourvu qu'ils aient de la conduite et se montrent actifs. Etant jeunes, ils n'ont pas d'habitudes invétérées, et s'accoutumeront aisément à vivre dans un pays nouveau. Mais tous les colons qui se rendent d'Angleterre au Manitoba feront bien, avant d'acheter des propriétés, de travailler pendant quelques semaines sur différentes terres, pour s'accoutumer ainsi à la manière de cultiver au Nord-Ouest. L'homme jeune qui est célibataire fera bien de s'engager pendant un an ou deux chez un cultivateur avant d'acheter une propriété. Il est facile d'affermir des terres au Manitoba, et c'est peut-être la meilleure

chose qu'un cultivateur puisse faire en premier lieu, pendant une ou deux années, avant de choisir la terre qu'il veut acheter. Voici les conditions ordinaires du fermage. Le propriétaire fournit le terrain et la moitié de la semence; le fermier fournit la main-d'œuvre, les instruments aratoires, les chevaux et l'autre moitié de la semence; le propriétaire a un tiers et le fermier garde les deux tiers des produits. M. Mackenzie, de Burnside, l'un des plus grands et des plus riches propriétaires en Canada, afferme à ces conditions quelques-unes de ses terres au Portage La Prairie.

### ONTARIO.

Je n'ai que des éloges sans réserve à faire de la partie sud de cette province. Le sol y est généralement onduleux et accidenté; dans certaines localités, comme à Hamilton, la surface est fort tourmentée; mais, en général, les terres de cette partie de la province, à l'exception des districts rocheux et marécageux, sont faciles à cultiver quand on y a abattu les arbres et enlevé les souches. Il y a trente ou quarante ans, l'Ontario devait être une région couverte d'une épaisse forêt, et il a fallu un travail prodigieux pour défricher des centaines et des milliers de belles propriétés. Dans le district dont je parle ici, le défrichement est complet presque partout; mais on voit encore çà et là de vastes étendues de terres à bois et, sur presque toutes les terres, il y a encore plus ou moins de bois que l'on garde pour le chauffage et pour faire les clôtures.

Cette partie de l'Ontario est le jardin du Canada—et cette expression s'applique à la lettre, parce que pommes, poires, raisins, pêches, melons et autres fruits y poussent en abondance, sans que le cultivateur ait beaucoup de soins à leur donner. Chaque propriété a son verger, et c'est entièrement la faute du cultivateur si ce verger n'est pas excellent, parce que le climat et le sol offrent toutes les conditions les plus avantageuses, et si l'on plante des arbres de l'espèce convenable, ils réussiront nécessairement. Dans les vergers, on plante ordinairement les pommiers et les pêchers sur un même rang, chaque pommier alternant avec un pêcher. Quand les pommiers sont arrivés à complet développement, les pêchers ne rapportent plus et les pommiers se trouvent convenablement espacés. On plante les arbres en rangées faisant entre elles un angle droit, en sorte que, de tous côtés il y a, entre les arbres, un espace libre où l'on peut cultiver la terre. Il n'est pas rare de voir de magnifiques champs de blé, d'avoine ou de maïs, couronnés, en quelque sorte par les jeunes arbres. Le cultivateur ne peut espérer s'enrichir avec la seule vente des fruits; mais il en retire des sommes considérables et c'est toujours un avantage de vivre sous un climat où l'on peut récolter des fruits en abondance.

On trouve, dans la province, diverses variétés de terrains faciles à cultiver. La variété la plus commune est celle des marnes sablonneuses et argileuses; puis il y a les terrains légers de variétés diverses, argileux, marécageux, tous plus ou moins imprégnés de matières organiques. Plusieurs de ces terrains—je parle de ceux qui sont depuis longtemps en culture—ne produisent plus le blé en grande abondance, parce que l'on y a semé trop souvent et que le sol ne contient plus les éléments nécessaires à cette culture. Mais ces terrains produisent d'abondantes récoltes de diverses autres espèces, telles que tubercules, trèfle, orge, pois, avoine, et même le blé-d'inde; toutefois, cette dernière récolte épuise le sol encore plus rapidement que le blé et ne convient réellement qu'à un sol très riche, sous un climat chaud. La différence entre le blé ou le maïs sous ce rapport, est la suivante: le blé épuise certains éléments du sol, mais le maïs l'épuise entièrement, et il est très difficile de lui rendre sa fertilité. Toutefois, il y a beaucoup de bonnes terres à blé dans l'Ontario, parmi les terres défrichées comme parmi celles qui ne le sont pas encore. La terre partiellement épuisée donne encore de bonnes récoltes de blé quand on la traite convenablement. Les cultivateurs d'Ontario déclarent qu'ils se seraient trouvés fort embarrassés si l'on n'eût pas inauguré la fabrication du fromage et le commerce de bestiaux avec l'Angleterre. Le blé épuisait la terre, sans grands profits; l'éleveur des bestiaux rapportait très peu, parce que la demande était trop limitée, et l'on ne pouvait fabriquer le fromage que dans certains districts. Mais la demande de bœuf sur le marché anglais



et la facilité toujours croissante des communications ont ouvert un nouvel horizon aux cultivateurs. L'élevage des bestiaux pour le marché anglais est maintenant une grande et profitable industrie dans cette partie du pays et y encourage la culture des tubercules, du foin, du trèfle, etc. Cette culture est précisément ce qu'il fallait pour rendre la fertilité au sol épuisé par la culture du blé. Mais nombre de cultivateurs de l'Ontario semblent tellement habitués à cultiver le blé que, plutôt que de se livrer à l'élevage en grand du bétail et d'établir la rotation des récoltes, comme en Angleterre et en Ecosse, ils préfèrent vendre pour se rendre au Manitoba et au Nord-Ouest, territoire du blé par excellence, et qui, bientôt, deviendra peut-être le grenier du monde. Ce qui les engage surtout à prendre cette mesure, c'est que, dans l'Ontario, ils peuvent vendre leurs terres de \$40 à \$100 l'acre et acheter, au Nord-Ouest, des terres nouvelles pour des prix variant de \$1 à \$10. Un échange de cette nature leur permet d'établir leurs enfants sur des terres séparées, ce qu'ils ne pourraient faire dans l'Ontario, où les prix sont comparativement élevés. Je dois dire aussi qu'ils sont peu patients et très aventureux, défaut commun à tous les Américains et à peine connu en Angleterre.

Telles sont les influences qui poussent nombre de cultivateurs vers l'ouest, et jamais les Américains n'ont été plus enthousiastes de leur *Far West* que les Canadiens du Manitoba et du Nord Ouest dans le moment. On peut les comparer à une troupe d'écoliers laissés en liberté dans un verger. Ils prennent un fruit ici et là, puis le jettent pour en prendre un autre. Les cultivateurs canadiens et américains traitent l'ouest de la même manière. Une terre n'est, pour eux, qu'une machine de laquelle ils tirent tout l'usage possible dans le moins de temps qu'ils peuvent, puis ils la quittent pour une autre. Ces déplacements ne les inquiètent point, parce que, dans l'ouest, le prix d'une terre n'égale pas même les frais des premières semences. L'attachement à la propriété sur laquelle il est né, est un sentiment inconnu au cultivateur de l'autre côté de l'Atlantique.

Mais les choses changeront, à cet égard, en Canada, tandis qu'en Angleterre le phénomène contraire se produit. Les propriétaires anglais feraient bien d'observer ces modifications, ces idées nouvelles qui se répandent lentement, mais sûrement, parmi les cultivateurs anglais. Grâce à la vapeur, les produits d'une partie du monde peuvent trouver un marché n'importe sur quel point du globe, et, partout, la population devient cosmopolite par ses idées. Le voyageur est infailliblement frappé de cet état de choses, et les classes dirigeantes ne doivent pas se le dissimuler plus longtemps.

L'est et l'ouest de l'Ontario offrent des avantages évidents pour l'exploitation des produits de la laiterie. Les cours d'eau, ruisseaux et sources, sont ce qui manque le plus sous ce rapport; les petits cours d'eau sont moins nombreux qu'à l'époque où la forêt existait encore, ou ils sont asséchés au moment où on en a besoin. Mais dans le district de Beileville, à l'est de l'Ontario, où il y a beaucoup d'excellentes terres, dans les districts d'Ingersoll et de Stratford, partie ouest de la province, et dans plusieurs autres districts çà et là, on remarque d'excellentes fabriques de fromage. Il semblerait que, partout où l'on peut se procurer aisément de l'eau pour le bétail, l'exploitation des laiteries offre des avantages. On pourrait, je crois, remédier facilement au manque d'eau, en établissant des étangs artificiel, comme la chose se pratique sur plusieurs points de l'Angleterre. Le cultivateur canadien est généralement prompt à comprendre ses intérêts, bien qu'il ne le soit pas autant que l'Américain, et tout porte à croire que cette question de l'eau sera réglée en temps opportun.

Le fromager canadien a plusieurs avantages importants sur son compagnon anglais, et le moindre n'est pas celui-ci : il peut, sans beaucoup de frais, s'assurer des récoltes abondantes de fourrage pour l'hiver. Le trèfle et le mil réussissent bien sur presque tous les terrains dans l'Ontario, et je crois que l'herbe de seigle réussirait également bien, mais je ne crois pas qu'on l'emploie. Il est clair également, d'après ce que j'ai pu voir à plusieurs endroits, qu'il peut récolter beaucoup de choux de Suède et de mangels, ainsi que des carottes, des panais et autres légumes de même espèce. Après la question de l'eau, ce genre de culture est la chose importante pour l'exploitation d'une laiterie. Les pâturages naturels n'existent pas dans la province;

j'en ai pourtant vu quelques-uns assez passables dans le voisinage de London et en me rendant à Hamilton. Mais, comme je l'ai dit, le trèfle pousse bien et donne de bons pâturages pendant une couple d'années; on peut l'utiliser ainsi et c'est chose facile d'avoir du grain vert quand les pâturages sont épuisés.

On peut adopter la rotation suivante:—1. Blé ou avoine; 2. Tubercules et blé vert; 3. Avoine ou orge, avec prairie artificielle; 4, 5, et si on le juge convenable, 6, foin pour fourrage et pâturage. Ces rotations peuvent être variées à l'infini, et comme il n'existe pas de restrictions ridicules, comme en Angleterre, le cultivateur peut toujours semer la récolte qui lui convient le mieux. A Bow Park, on sème du blé de l'ouest, qui donne une très belle récolte, en sillons de dix huit à vingt pouces de large; on peut ainsi relever facilement les bords des sillons tant que le blé n'a pas atteint un pied ou plus de hauteur; le blé pousse rapidement et débarrasse le sol des mauvaises herbes, aussi bien que toute autre récolte. Si l'on n'a pas besoin de tout le blé pour fumer le sol, on le coupe alors que la feuille est verte et la graine encore laiteuse, et on le laisse sur le champ pour le rentrer à mesure qu'on en a besoin. On coupe à la machine les tiges, les feuilles et les épis, et le bétail mange le tout. On peut de même réserver pour fourrage une partie de toute autre récolte semée pour fumer le sol.

Comme aux Etats-Unis, on s'occupe plus, en Canada, de la fabrication du fromage que de celle du beurre, et celui-ci n'est pas d'aussi belle qualité que le premier. Cependant, le climat, le sol, les herbes sembleraient indiquer que le pays est surtout favorable à la fabrication du beurre. Pourtant, en France, on fait d'excellent beurre dans des districts où presque toute la terre est en culture et le bétail presque entièrement nourri du produit de prairies artificielles. Dans les pays chauds, les vaches transpirent davantage, il se fait une déperdition de graisse et elles donnent moins de lait. Quoiqu'il en soit, on trouve souvent d'excellent fromage en Canada, tandis que le beurre est de qualité inférieure; mais la bonne qualité du fromage est due, sans doute, à l'établissement de fabriques il y a dix ou douze ans.

On peut dire la même chose des Etats-Unis, dont le fromage est généralement bon et souvent de qualité supérieure, et qui était fort peu apprécié avant que Jesse Williams eût établi une fromagerie près de Rome, dans l'Etat de New-York. Je puis dire ici qu'à la récente exposition internationale des produits de la laiterie, le premier prix a été adjugé au fromage canadien. Les fromageries sont déjà nombreuses en Canada, tandis que les crèmeries, ou fabriques de beurre, sont comparativement rares; en d'autres termes, le fromage se fabrique en grand et le beurre isolément, d'où il résulte que la fabrication du fromage est mieux comprise, en théorie et en pratique, que celle du beurre. Je dois ajouter, néanmoins, que j'ai goûté, en Canada, du beurre dont la qualité n'est pas surpassée aux expositions en Irlande, et encore moins à celles de Londres.

La fromagerie la mieux organisée au Canada, appartient à M. Ballantyne, M.P.P.; elle est connue sous la désignation de *Tavistock factory*, et située à quelques milles de Stratford. A l'époque de ma visite, vers la fin de septembre, on y recevait, par jour, 17,000 lbs. de lait provenant de 1,000 vaches. M. Ballantyne fabrique le fromage, pour ses acheteurs en gros, moyennant  $1\frac{1}{2}$  c. la lb., et, pour ce prix, fournit un article de bonne qualité, bien égoutté. La température de l'égouttoir est maintenue à environ 80° pour le fromage du printemps, 75° pour celui d'été et 65° pour le riche fromage d'automne. On emploie de 2 à  $2\frac{3}{4}$  lbs. de sel par 1,000 lbs. de lait; 2 lbs. suffisent lorsque le lait caillé est bien sec.

Depuis plusieurs années, M. Ballantyne et plusieurs autres grands fromagers d'Ontario ont beaucoup étudié la fabrication du fromage canadien et ont su le faire apprécier des acheteurs anglais. Autrefois, il était très difficile de fabriquer du fromage d'automne dans l'Ontario; il était souvent bouffi et poreux, et comme le petit lait n'en était pas bien sorti, cela lui donnait souvent un goût désagréable. On a complètement surmonté cette difficulté en "mûrissant" (*ripening*) le lait avant d'y ajouter la présure. M. Ballantyne a étudié cette question et voici comment il explique ce procédé: le lait d'été, gardé une nuit, n'est pas aussi froid que le lait d'automne et, par suite, dans un état plus naturel; sa chaleur l'a mis dans l'état où il

produit le meilleur fromage, c'est-à-dire qu'il a "mûri" jusqu'à un certain point, parce que la chaleur et le temps sont nécessaires pour mûrir toute chose. Il est d'avis qu'on ne peut point faire de bon fromage avec du lait frais tiré et chaud, parce que bien qu'il soit assez chaud et n'a jamais refroidi, il n'a pas acquis l'âge, il n'a pas "mûri," suivant son expression. Il aime donc mieux que la moitié du lait qu'il emploie dans la fabrication du fromage, soit tiré depuis douze heures, car, alors, étant bien reposé, "mûri," il mûrit le lait tiré le matin quand on les mélange. En été, il suffit de laisser bien reposer le lait du soir, mais il n'en est pas ainsi dans la saison plus froide de l'automne; il faut alors chauffer ensemble, jusqu'à la température de 90°, ou environ, le lait du soir et celui du matin, et les laisser reposer plusieurs heures avant d'y ajouter la présure pour opérer la coagulation, et cela est nécessaire parce qu'en automne, le lait du soir a été trop exposé au froid pour bien reposer. A la température susmentionnée, une masse de lait "mûrit" et la difficulté autrefois si commune disparaît, en sorte que le fromage d'automne est aussi riche et aussi homogène que le fromage d'été et se conserve bien dans les climats chauds. Somme toute, ce fromage d'automne est peut-être le meilleur de la saison, tandis qu'autrefois il était celui de qualité inférieure.

Le grand principe du système Cheddar, qui est peut-être le meilleur pour la fabrication du fromage, consiste à laisser bien reposer la présure, après l'avoir séparée du petit lait, et avant de la saler et de la presser. On tient la présure chaude, puis on l'expose à l'air. Mais, même avec le système Cheddar, il est bien connu que le fromage d'automne n'est pas aussi "mûri" que celui d'été, et M. Ballantyne prétend que cela vient de ce qu'on ne laisse pas reposer le lait du soir, dans l'automne, comme celui d'été. J'appris avec plaisir que le professeur Arnold, habile partisan du système Cheddar, a beaucoup fait de bien en Canada en apprenant aux fromagers à traiter les présures flottantes, c'est-à-dire en les laissant plus longtemps dans la cuve pour développer ainsi plus d'acidité et les empêcher de se gâter. Les cultivateurs apportent généralement le lait une fois par jour aux fromageries et, sous peine de le voir refuser, ils doivent prendre soin du lait du soir et le livrer en bon état. Dans ces conditions, on suppose que le transport améliore le lait plutôt que de le gâter.

Ingersoll est l'un des districts de l'Ontario où se trouvent les fromageries les plus célèbres et les plus anciennes. J'ai visité avec intérêt plusieurs fromageries, près de la ville, et le marché au fromage. A l'occasion de ma visite, on convoqua une assemblée de cultivateurs, de fromagers et d'autres intéressés qui se trouvaient en ville dans le moment. Je dois à M. Hately, qui fait une grande exportation de fromage pour l'Angleterre, d'avoir recueilli des renseignements pleins d'intérêt à cette assemblée. Il y eut une discussion intéressante roulant principalement sur la laiterie. J'appris que certains cultivateurs retirent jusqu'à \$47 par vache pour le lait envoyé à la fromagerie pendant une saison; ils ont tous confiance dans l'avenir de l'industrie du fromage, bien qu'elle ait récemment souffert comme toutes les autres.

Les vaches laitières de l'Ontario valent celles de bien des parties de l'Angleterre. Les Durham prédominent, et partout où il y a eu amélioration, elles y ont contribué. A Bow Park, j'ai vu une collection de ces animaux qui n'a de supérieure nulle part. Il est clair que le climat et le sol du Canada conviennent à cette race, qui ne s'y est point détériorée, mais plutôt améliorée. A Bow Park, il y a 300 animaux qui valent seuls la peine qu'on traverse l'Atlantique pour les voir. J'ai passé trois jours à Bow Park en compagnie de mon digne ami M. Clay, et j'aurais voulu y demeurer autant de semaines ou de mois, afin de bien étudier ce magnifique troupeau. Le Canada possède le plus beau et le plus pur troupeau de durhams qu'il y ait au monde, et il devrait en profiter pour développer le commerce de bestiaux gras qui vient de commencer avec l'Angleterre. Mais M. Clay se plaint, et non sans raison, que les Américains apprécient mieux le bon bétail que les Canadiens, et que ses jeunes taureaux se vendent, pour la plupart, aux Etats-Unis. Cela ne devrait pas être et ne fait point honneur au Canada.

Le comté de Brant offre un sol plus tourmenté et plus montagneux que plusieurs autres parties de la province de l'Ontario; c'est près de Brantford, chef-lieu de ce comté, que se trouve Bow Park. La région est bien boisée et généralement pittoresque. La

ferme Bow Park se trouve située dans une anse de la Grande Rivière qui se jette dans le lac Érié. La rive est élevée du côté de Bow Park et le sol a une inclinaison douce jusqu'au point où la rive reparaît à l'est. Là encore, l'autre rive est à pic et forme une pointe élevée, d'où l'on aperçoit presque toute la propriété, qui a la forme d'une immense assiette, relevée à une hauteur de soixante ou soixante-dix-pieds à l'ouest, le bord inférieur plongeant doucement, à l'est, dans la rivière qui l'entoure, à l'exception d'une pointe large de cinq cents verges et située au sud. À l'est et au nord-est, le sol est légèrement incliné jusqu'à la rivière et formé d'un riche dépôt d'alluvion que l'eau inonde et creuse encore au printemps ; au milieu de la propriété, le sol est de la forte marne sablonneuse et à l'ouest un sablon plus léger reposant sur du gravier. Sur la partie inférieure de la propriété, on obtient de belles récoltes de mangels, de trèfle rouge, de luzerne et autres produits ; le milieu est propre à toutes les récoltes et la partie supérieure produit le maïs en grande quantité. Bien des Européens croient que le climat et le sol du Canada ne conviennent pas à la culture du trèfle ; mais j'ai trouvé là, dans un champ de seigle, la plus belle racine de trèfle blanc. Le trèfle blanc est, de fait, une plante indigène ; les routes en sont bordées et le champ en question fournit la pâture à environ quarante jeunes vaches. Sur les parties de la propriété où l'on n'a pas encore abattu la forêt, on trouve du trèfle rouge partout où l'on a détruit les broussailles.

Cette magnifique propriété qui, naguère encore, n'était que forêts et clairières, produit maintenant de magnifiques récoltes de grains, de foin et de tubercules, et fait vivre un des plus beaux troupeaux de bétail anglais. C'est un des faits les plus remarquables, dans ce jeune pays de l'ouest, que cette prompte transition de l'époque où ce district n'était habité que par les sauvages, les ours et les chevreuils, à celle où l'on y voit les variétés suivantes de bestiaux anglais : Duchesses anglaises et de Kirklevington, Duchesses de Barrington, Oxford et Woodhill, Royal Charmers, Comtesses, Lady Fairleys, Polly Gwynnes, Roses de Sharon, Waterloo, Wild Eyes et autres, des Princes, Ducs, Comtes et Barons de mêmes races, le tout au milieu de vastes champs de grain, de mangels wurzels gigantesques et de trèfle. La position de cette propriété et les points de vue qu'on y a, surpassent en beauté tout ce qu'on peut voir au Canada et même aux États-Unis. Cela combiné avec l'aspect de ces riches troupeaux, forme un ensemble qui réjouit l'œil d'un cultivateur de la vieille Angleterre.

Bow Park fut acheté, il y a environ une douzaine d'années, de divers particuliers, par l'honorable George Brown, victime, il y a quelques mois, d'un assassin ivre, et dont la fin tragique a frappé d'horreur toute la classe agricole du Canada. Ce fut d'abord une propriété où l'on exploitait une laiterie, à l'époque où l'on commençait à se préoccuper de la fabrication du fromage en Canada ; on y voit encore le bâtiment où était la fromagerie, que l'on emploie maintenant à un autre usage. Graduellement, on améliora les races et bientôt on eut l'idée d'en faire un grand établissement pour l'élevage et l'amélioration du bétail, et l'on y voit aujourd'hui l'un des plus beaux troupeaux de durhams qu'il y ait au monde. Il compte près de deux cents vaches et quarante à cinquante taureaux, tous de race pure et de lignée reconnue. Les vaches paissent par troupeaux de vingt à quarante, et l'on viendrait de loin pour entendre expliquer leur généalogie par mon ami M. Clay, gérant général de la propriété pour la grande association à laquelle elle appartient.

Examinons les taureaux. Voici le roi du troupeau, le seigneur du harem, un animal qui vaut à lui seul une fortune. C'est le 4<sup>ème</sup> duc de Clarence, élevé par le colonel Gunter, Wetherby Grange, un des taureaux les plus parfaits que j'aie jamais vus. C'est une immense montagne de chair, d'os et de muscles et, à première vue, on ne croirait pas que ses jambes puissent le supporter ; mais cette appréhension disparaît quand on a remarqué le développement des muscles et qu'on voit la grâce avec laquelle il se meut. Le brichet est large et profond et pend jusqu'à la hauteur des genoux ; l'épaule, du sommet au brichet, mesure 4 pieds 9 pouces et n'a pas l'air massif. La croupe est unie, large, longue et mesure 5 pieds 8 pouces des épaules à la naissance de la queue, et la chair à rôtir est bien disposée des deux côtés. Les côtes, le poitrail et les flancs sont bien formés et présentent des lignes parfaites ; le cou est massif et musculeux ; la tête est bien celle des durhams, avec l'expression d'un tempérament maniable pour lequel l'animal est connu et qui n'a pas peu contribué à son

développement physique. Ce beau taureau de six ans doit, dans la reproduction de la race, avoir une influence bien supérieure à celle de la femelle. Il est issu de la 4ème duchesse de Clarence et du 18ème duc d'Oxford, qui fut élevé par le duc de Devonshire. Il compte parmi ses ancêtres, les ducs de Claro, Wharfedale, York et Northumberland, par Cleveland Lad, Belvedere, Hubbacks, Ketton 2ème 710, Comète 155, et Favorite 252, et, au nombre de ses éleveurs, Bates et Colling, Hunter et Thomas. Voilà une généalogie qui vaut la peine et à laquelle cet animal fait honneur.

Parmi les taureaux plus jeunes, nous trouvons le 46ème duc d'Oxford, un jeune animal de dix-huit mois qui promet beaucoup. Il est issu du 4ème duc de Clarence et de la 29ème duchesse d'Oxford. Il a beaucoup du mâle, dont il sera, si je ne me trompe point, un beau rejeton. Puis le 11ème baron Acomb, même mâle par Aurora; belle couleur rouan, bien formé et promet beaucoup. Du même mâle nous avons les animaux dont voici les noms: 5ème baron Knightly, âgé seulement de quatre mois, le 8ème duc de Kirklevington, plus jeune de quelques semaines; le 8ème comte de Goolness, le 8ème Prince-Victor, le 6ème duc de Rohan, les 7ème et 8ème do, le 2ème duc de Waterloo, les 11ème et 12ème ducs de Barrington, le duc de Butterfly, animaux dont l'âge varie de deux à neuf mois. Il y a encore plusieurs autres élèves excellents, provenant d'autres mâles, le tout formant un troupeau de grande valeur.

Parmi les vaches des meilleures races et de grande valeur, nous trouvons la 3ème Rose d'Automne, une pure Montaline, un animal de choix; elle a maintenant quatre ans et c'est une vache superbe qui a été couverte par Prince Léopold. Elle a des épaules superbes et bien formées. Les côtes et les parties charnues sont admirablement formées et remplies. Elle a une démarche gracieuse et l'œil ne la quitte qu'à regret. Un excellent animal, bien conservé, c'est la duchesse Butterfly, élevée par M. Garne, de Churchill Heath, et importée. Elle est merveilleusement charnue, elle a un arrière-train magnifique, des hanches très larges et une croupe large et unie au possible. Parmi les génisses plus jeunes, nous trouvons la 11ème Royal Charmer, âgée de dix mois. Cette excellente jeune bête a une peau superbe, d'une riche couleur rouan, douce au toucher, avec une croupe parfaitement unie, des lignes parfaites, le cou et la tête superbes, des jointures bien dessinées et elle est aussi propre qu'un sou neuf. Les génisses ont généralement des formes merveilleuses. Je n'ai que le temps de décrire un nombre minime des animaux dont je voudrais parler, et je ne prétends pas avoir mentionné les meilleurs types; parmi un grand nombre d'animaux qui ont tant de mérites communs, il faudrait du temps et un examen minutieux pour adjudger les prix. Qu'il me suffise de dire qu'il y a là un grand troupeau de durhams, dans lequel toutes les meilleures races sont représentées, et se perpétuent dans des conditions tout à fait naturelles.

Un des faits qui frappent le plus le visiteur à Bow Park, c'est que les animaux des meilleures races sont les mieux développés, comme constitution et beauté de formes. La manière uniforme dont tous les animaux sont traités contribue beaucoup à les maintenir vivaces comme ils le sont. On ne cherche aucunement à leur donner belle apparence en les nourrissant d'une manière extravagante. La nourriture qu'on leur donne à l'étable est principalement le maïs, dont la tige, la feuille et l'épi sont coupés ensemble à la machine. Les vaches les plus vieilles et aussi les génisses ne reçoivent même pas cette faible quantité de nourriture pendant l'été; elles ne vivent que d'herbe, quand il y en a assez, comme l'été et l'automne derniers; il est même surprenant qu'elles soient en si bon état avec pareille nourriture.

Les sujets appartenant aux races d'Oxford, Kirklevington, Waterloo et Duchesse de Rohan sont, individuellement et collectivement, supérieurs à ceux de race moins célèbres. On ne trouve, parmi eux, aucun sujet de mauvaise constitution, aucun signe de tuberculeuse et rarement la stérilité. Ces races soigneusement conservées pendant plusieurs générations et transplantées dans un pays nouveau et sous un climat plus sec que celui de l'Angleterre, ont évidemment pris une nouvelle vigueur sous le rapport de ces qualités que l'on rencontre d'ordinaire chez les animaux élevés et nourris artificiellement, et sans laquelle les races les plus pures perdent leurs meilleures qualités. L'étranger qui visite Bow Park comprend de suite que le climat

canadien convient admirablement aux durhams les plus purs, et que le Canada marche de pair avec nous pour les conditions essentielles de l'élevage des bestiaux; en outre, pendant les trois jours que j'ai passés à Bow Park, je me suis convaincu qu'il faut moins de soins en Canada qu'ici.

Les moutons de l'Ontario sont, en général, meilleurs que je ne pensais les trouver; mais il y a place à amélioration. Il me semble que les shropshires et les border Leicesters amélioreraient la race des moutons, comme les durhams améliorent les bestiaux en Canada. Quoiqu'il en soit, le mouton que l'on m'a servi dans les hôtels canadiens est généralement goûté, tendre et succulent,—meilleurs, sous ce rapport, que la chair de nos cotswolds et de bien des leicesters; mais, règle générale, le mouton canadien manque de symétrie dans la forme, et ses dimensions ne sont peut-être pas assez développées. Généralement, les porcs sont très bons, meilleurs peut-être que ceux des Iles Britanniques, et je ne crois pas que la race demande grande amélioration. Il est parfaitement clair que le Canada peut produire d'excellents bestiaux de toutes sortes et que les races s'y améliorent. Jusqu'à une époque récente, les provinces n'avaient pas offert assez d'encouragement dans ce sens. Mais aujourd'hui, les encouragements ne manquent pas, et il est probable que dans une dizaine d'années, nous verrons une réforme marquée dans la qualité et les formes des bêtes à cornes et des moutons, en même temps que leur nombre augmentera considérablement. Il est difficile de calculer ce qu'il en coûte pour élever et engraisser un bœuf en Canada, parce que les dépenses varient suivant les districts. Toutefois, les chiffres suivants m'ont été fournis par un éleveur entreprenant, de quinze ans d'expérience :

|   |      |
|---|------|
| Élevage, nourriture et soins, première année, par tête..... | \$24 |
| Seconde année.....  | 18   |
| Troisième année .....                                       | 24   |

Coût total d'un animal gras pesant 1,600 lbs ..... \$66 = £13. 4s.

Cela représente à peu près \$4.12½ (16s.6d.) par 100 lbs., sur pied, ou 3½d. par lb. pour la viande débitée. Au prix actuel du fret, en été, cet animal serait débarqué à Liverpool moyennant £5 ou £6, y compris les soins et la nourriture. Autrement dit, il est probable que le bœuf canadien pourrait se vendre de 5d. à 6d. la livre à Liverpool, en donnant un honnête profit à tous les intéressés.

Un de mes voisins du Derbyshire, ouvrier intelligent ayant une nombreuse famille, partit pour le Canada il y a environ dix ou douze ans, avec £100 environ dans sa poche. J'avais son adresse, je lui écrivis et il vint me trouver à Toronto. Il demeure actuellement dans le comté de Grey, Ontario, où il exploite 200 acres de terre affermée, plus une certaine étendue qui lui appartient. Pour la terre qu'il afferme, il paie 75 centins l'acre, ou plutôt c'est ce qu'il est convenu de payer, ou l'équivalent sous une forme ou une autre; le fait est que ses améliorations font plus que couvrir la rente. La terre est défrichée, mais les améliorations permanentes qu'il y a faites couvrent la rente; ces améliorations consistent en clôtures, drainage, routes, enlèvement, des pierres et autres travaux du même genre. Il élève des bestiaux et des moutons; ses bêtes à cornes sont de race canadienne croisée avec les devonshires, ces derniers de provenance canadienne plus ou moins améliorée. Il vend, en septembre, ses moutons gras, qui pèsent, en moyenne, 180 lbs. sur pied. Il cultive la rave pour la nourriture de ses moutons, usage très répandu et dont on se trouve bien sur les sols calcaires du Derbyshire. Ses moutons améliorés valent \$1 de plus que les moutons canadiens, savoir: de \$3 à \$3.50. Les moutons canadiens valent de \$2 à \$2.50. L'avoine se vend de 30 à 31 centins; le blé, de 90 cts. à \$1; les pois blancs, de 60 à 65 cts., et l'orge de 50 à 60 cts. le boisseau. Il passe la charrue dans ses raves pour y semer de l'orge; après l'orge il sème des navets, pour lesquels il laboure encore, herse et engraisse la terre. Il dit que quand le beurre se vend 15 centins la livre, les cultivateurs n'ont pas à se plaindre. Le bétail gras se vend de 3 à 4 cts. la livre, sur pied; je parle ici du bétail canadien; le bétail amélioré se vend de 5 à 5½ cts, et le mouton de 4 à 5½ cts, suivant sa qualité et l'époque de l'année. Mon ancien voisin

ne craint pas l'ouvrage et a bien sa part de l'intelligence qui distingue sa race; il croit qu'il vaut mieux affermer une terre que de l'acheter, dans la province d'Ontario, parce que le fermage est moindre que l'intérêt de l'argent; il a prospéré en affermant des terres, et il m'informe qu'aujourd'hui son capital est de plus de £1,000. Il n'aurait pas aujourd'hui le quart de cette somme s'il était resté en Angleterre.

J'ai fait, avec intérêt, le voyage de Bradford à Barrie; cette dernière ville, située sur un bras du lac Simcoe, est fort jolie. Dans ces deux villes, nous avons convoqué, le soir, des assemblées de cultivateurs et, à ces assemblées, nous avons discuté longuement des questions d'agriculture. Les cultivateurs des environs de Bradford déclarent qu'ils se sont bien maintenus, malgré les mauvaises années depuis quatre ou cinq ans. Ils considèrent que le capital employé dans leurs exploitations leur a rapporté plus de cinq pour cent pendant cette période de dépression. Antérieurement, un cultivateur pouvait acheter une terre et la payer dans huit ou dix ans, mais, depuis quelques années, la chose leur a été impossible. Aux environs de Bradford, le sol est de la marne argileuse, par endroits même de la marne pure, et généralement il est bien exploité. Les fermiers gardent plus ou moins de bétail et leurs terres sont cultivées par rotations, je ne dirai pas tout à fait arbitraires, mais sans régularité. De temps à autre ils sèment du blé, puis des panais, des carottes, des navets, etc., généralement, ils sèment du mil et du trèfle avec diverses céréales; si la terre est ensemencée avec du blé d'automne, le mil est semé l'automne et le trèfle au printemps.

Je n'ai rien à suggérer aux cultivateurs de Bradford; je dirai seulement qu'ils élèvent autant de bestiaux qu'ils peuvent et que le reste de leur exploitation est secondaire; naturellement, le bétail contribue à fertiliser les terres.

J'ai eu le plaisir d'assister aux expositions agricoles de Toronto, Hamilton et Montréal, et je puis dire qu'en Angleterre aucune exposition ne leur est supérieure, comme ensemble, si ce n'est l'exposition royale, celle de Bath et celle de l'ouest de l'Angleterre. L'exposition de Montréal est de fondation récente et, avec le temps, elle deviendra excellente; les édifices permanents sont les meilleurs que j'aie vus aux Etats-Unis et en Canada, cela est certain. Les Canadiens montrent beaucoup de zèle pour ce genre d'entreprises, qui font grand honneur à la Confédération.

Dans les districts colonisés du Canada, les écoles et le genre d'éducation que l'on donne aux enfants sont un grand avantage et un honneur pour le pays. Dans nombre de localités, les maisons d'école sont les plus beaux édifices et, dans tout le Canada, l'éducation de la jeunesse est considérée comme une question de vitale importance et l'un des premiers devoirs des citoyens. Partout, l'éducation primaire est gratuite, l'enfant du pauvre ayant tous les mêmes avantages que l'enfant du riche; et même dans les branches les plus élevées de l'éducation, dans les collèges, les frais d'éducation ne sont presque rien, l'Etat fournissant toute l'organisation et payant toutes les dépenses. L'éducation de tous les enfants de sept à douze ans est obligatoire, et il existe des Actes du parlement en vertu desquels les parents qui négligent ce devoir peuvent être mis à l'amende. Il est impossible de ne pas voir, dans ces dispositions, un des gages les plus certains de la grandeur future du pays, et elles donneront au pauvre des avantages plus grands que ceux qu'il peut trouver dans la plupart des districts de l'Angleterre. Un des premiers devoirs d'un nouveau district est de construire une maison d'école de dimensions convenables, et la population est tellement imbuë de la nécessité et de la sagesse de cet acte, qu'elle s'y conforme sans retard. Des écoles séparées sont établies pour les différents cultes, mais, dans tous les cas, il faut que les enfants soient instruits. Il est vrai que les classes de la population qui profitent le plus des écoles supérieures devraient y contribuer pour une plus large part, et nul doute que cette partie de la question de l'éducation sera plus ou moins modifiée avec le temps; mais on ne saurait nier que si les gouvernements provinciaux ont fait erreur à cet égard, c'a été dans la bonne direction. Je n'ai pas à m'occuper davantage de cette question dans le présent rapport, mais il est important de faire savoir aux personnes qui se proposent d'émigrer que, dans tous les cas, leurs enfants recevront, suivant la capacité de chacun, l'éducation qui est une force.

Parmi les établissements d'éducation, le collège d'agriculture de Guelph occupe une position honorable. Les classes n'étaient malheureusement pas ouvertes lorsque



j'y suis allé, et le principal était à l'exposition de Hamilton, avec le professeur d'agriculture, en sorte que j'ai vu le collège dans des conditions peu favorables. Toutefois, le professeur de chimie fit tout en son pouvoir pour me faire visiter le collège, la ferme, les dépendances et le bétail. Le lendemain, j'eus le plaisir de rencontrer à Hamilton, le principal, M. Mills, et le professeur d'agriculture, M. Brown. Un résultat satisfaisant, c'est que le collège est de plus en plus apprécié, chaque année, par ceux pour l'avantage desquels il a été établi. On agrandit actuellement le local, et tout fait présager qu'avec le temps le collège pourra payer ses frais d'entretien. Déjà il est florissant, bien que ce soit un établissement de fondation récente, et son influence se fait sentir sur l'agriculture de la province. Les étudiants reçoivent une éducation agricole dans laquelle la science est heureusement combinée avec la pratique et la théorie appuyées de démonstrations. La ferme comprend 550 acres sur lesquels on cultive une variété de récoltes, tant comme expérience que comme pratique, et où l'on élève plusieurs variétés de moutons et de bêtes à cornes de races anglaises pures, qui, pour leur part, auront un effet marqué sur l'avenir agricole du pays.

Dans l'Ontario les taxes sont légères, ainsi que dans toutes les parties du Canada que j'ai visitées. Au premier abord, elles semblent plus fortes que dans quelques-unes des autres provinces; mais, en réalité, ce n'est point le cas. Elles sont calculées sur la valeur de la propriété, et c'est là une légère différence avec les autres provinces. Les terres et la propriété foncière, en général, si l'on en excepte des villes comme Montréal et Québec, ont plus de valeur dans l'Ontario qu'ailleurs et, cependant, les taxes ne représentent que 25c. à 30c. l'acre, et souvent moins que cela. Quelques districts ont des propriétés publiques qui fournissent presque tous les fonds nécessaires, et d'autres sont un peu plus taxés, dans le moment, pour payer des subventions accordées à des chemins de fer qui les traversent. Mais nulle part les taxes ne sont trop lourdes; toutefois, les nouveaux venus feront bien de s'enquérir de ces détails avant d'acheter des terres.

Pour fixer les taxes sur les terres, les cultivateurs nomment une commission qui les évalue, et cette évaluation se renouvelle chaque année si la chose est jugée nécessaire. Quand il s'élève un différend au sujet d'une terre, on l'examine de nouveau et le juge peut régler privément la question en litige. Pratiquement les cultivateurs règlent leurs propres taxes, car aucune taxe impériale n'est prélevée directement.

Dans plusieurs parties de l'Ontario, la culture est plus perfectionnée qu'on ne le croirait. À l'ouest et au nord de Toronto, j'ai vu des propriétés qui ne dépareraient aucun pays, mais, au contraire, seraient remarquées dans la plupart.

#### QUÉBEC.

Je regrette de n'avoir eu que le temps de jeter un coup d'œil sur les townships de l'Est de cette province, parce que je crois qu'on y compte beaucoup d'excellentes terres et que les cultivateurs anglais peuvent y trouver de grands avantages. Ces townships se trouvent situés entre Montréal et Québec et près de certaines villes des États-Unis qui offrent des marchés avantageux pour les produits. De plus, les terres se vendent à bien meilleur marché que dans les meilleures parties de l'Ontario, et moyennant £4 ou £5 l'acre on peut acheter des terres presque entièrement défrichées et cultivées et sur lesquelles on trouve de bonnes maisons et dépendances. Le sol est onduleux et marneux; il est bien arrosé, détail important pour l'élevage du bétail et la laiterie. Le climat est sain, puisque c'est là que M. Cochrane a élevé ses excellents durhams qu'il commence à remplacer par des herefords de race supérieure.

Dans toute la province de Québec, l'agriculture est susceptible d'améliorations, et l'on peut dire la même chose du bétail, des moutons, des chevaux et des porcs. Dans plusieurs localités, les cultivateurs font leurs sillons trop étroits, comme si le sol était très humide. Si tel est le cas, il vaudrait mieux établir un système de drainage souterrain. J'ai observé que les herbages et le trèfle viennent mieux qu'ailleurs dans les champs à sillons étroits. Dans la province de Québec, les clôtures sont, en général, aussi bonnes, sinon meilleures que dans toute autre province, parce qu'elles sont faites de barres droites et ne favorisent pas autant la croissance des herbes sauvages que les clôtures en zig-zag généralement.

## NOUVELLE-ECOSSE.

Je n'ai pas beaucoup à dire non plus de cette province, n'ayant pu y faire une visite aussi complète que dans d'autres districts. Dans le voisinage de Truro et dans la vallée d'Annapolis, j'ai pu voir des terres dont la qualité n'est surpassée dans aucune partie du Canada. Son Excellence le gouverneur général m'avait recommandé de visiter cette région fertile, et j'aurais vivement regretté de n'avoir pas suivi sa recommandation. Le district de Kentville et celui de Cornwallis, comté de King, offrent les plus fertiles parties de la vallée. Un des traits caractéristiques de cette région sont les falaises qui ont été formées par la baie de Fundy.

J'aurai à parler plus longuement de la nature de ces terres dans mes observations au sujet du Nouveau-Brunswick, province où il s'en trouve une grande étendue. Mais, dans la vallée, il y a aussi des hautes terres admirablement propres à la culture des tubercules et du grain, ainsi qu'à l'élevage des différentes sortes de bétail. Les pommes de la vallée d'Annapolis sont renommées dans plusieurs pays, et bien qu'elles ne surpassent pas celles de l'Ontario, elles sont un ornement pour la région et une source de profit pour ses habitants. Il est probable qu'un certain nombre de cultivateurs anglais pourraient s'établir avantageusement à la Nouvelle-Ecosse; toutefois, cette province n'offre pas autant d'avantages que les provinces contiguës. Sur un certain parcours, après avoir quitté Halifax, la région ne pourra jamais devenir un district agricole bien riche, le sol y étant trop rocailleux et peu profond.

## ILE DU PRINCE-EDOUARD.

Sous certains rapports, cette île est une des plus belles provinces de la Confédération, et elle offre probablement la plus forte proportion de terre arable. Le sol est partout de la marne sablonneuse rouge, de qualités différentes. Les pâturages de l'île, comprenant le trèfle indigène et plusieurs variétés d'herbes plus fines, m'ont rappelé les pâturages dans certaines parties de l'Angleterre. La population est aussi plus anglaise que celle d'aucune autre province, à l'exception du Nouveau-Brunswick. Cela est probablement dû au climat, qui est plus froid, et au voisinage de la mer. Le climat plus chaud et l'air plus sec de l'ouest semblent ne pas donner à la population le teint coloré des habitants des bords de la mer. Pendant l'été, le climat de l'île est on ne peut plus agréable; mais l'hiver y est très long. Le détroit de Northumberland étant gelé, la population est isolée du continent pendant l'hiver, à moins qu'elle ne traverse sur la glace, chose possible et qui se pratique assez fréquemment je crois.

Un des plus graves inconvénients de l'hiver sur l'île est celui-ci: Il arrive souvent qu'au printemps, nombre d'icebergs franchissent le détroit de Belle-Isle et viennent s'amasser en demi-lune, sur la côte nord, de l'île, où ils fondent lentement et retardent ainsi la végétation d'une quinzaine de jours ou davantage. La population croit que si l'on établissait un barrage à travers le détroit de Belle-Isle, le climat du golfe Saint-Laurent s'améliorerait beaucoup; certaines gens pensent même que le fleuve Saint-Laurent serait alors navigable toute l'année. Si pareils résultats doivent suivre le barrage du détroit, le plus tôt il sera formé sera le mieux.

L'île du Prince-Edouard est couverte d'un sol facile à cultiver, un sol franc et sain, qui peut donner d'excellentes récoltes de tubercules, de grain et de foin,—un sol honnête, si je puis ainsi parler, qui ne manquera jamais de récompenser les efforts du laboureur. L'île semble particulièrement propre à l'élevage des moutons, parce que le sol est léger, sec et franc, et produit une herbe touffue, tendre et nutritive. Elle est propre aussi à l'élevage du bétail, mais pas autant peut-être qu'à celle des moutons. Depuis longtemps, l'île est renommée pour ses chevaux, et les acheteurs américains se procurent tous ceux qui sont à vendre. On peut même dire que, tout considéré, les chevaux de l'île sont supérieurs à ceux de toute autre province; sous ce rapport, on pourrait dire que l'île est l'Afrique du Canada. Les moutons sont généralement bons, mais on pourrait améliorer la race; généralement parlant, le bétail est de race inférieure. On exporte beaucoup de moutons en Angleterre, et, le jour où je partais de Québec, M. le Sénateur Carvell en expédiait 1,200, presque tous de belle qualité.

Ce monsieur, qui s'est montré fort obligeant pour moi, m'informe que le fret, la nourriture et les soins d'un mouton coûtent 15s., jusqu'à Liverpool; il y a, en outre, l'assurance, qui varie de 2 à 10 pour 100, suivant la saison de l'année.

C'est évidemment une bonne chose pour l'île que M. Carvell ait inauguré ce commerce; cela engagera la population à se livrer davantage à l'élevage des moutons, industrie pour laquelle l'île est éminemment avantageuse. Aujourd'hui, les bêtes à cornes ne conviennent pas pour le marché anglais et ne valent pas la peine qu'on les expédie outre-mer. Le gouvernement provincial a établi, près de Charlottetown, une ferme pour l'élevage du bétail, en vue d'améliorer les races de l'île; mais, jusqu'à présent, les cultivateurs ont eu le tort de ne point profiter de ce grand avantage. Toutefois, le nouveau commerce qui se fait actuellement avec l'Angleterre les engagera probablement à agir et à se procurer du bétail d'aussi bonne race que leurs moutons. Aujourd'hui, le bœuf et le mouton sont à très bon marché sur l'île; au printemps, on peut acheter moyennant 3½c. la livre, sur pied, du bœuf engraisé à l'étable et, au mois d'octobre, le bœuf engraisé à l'herbe ne se vend que 2½c. sur pied; le bœuf débité ne vaut que 4c. à 5c. la livre. Au quartier, l'agneau et le mouton, de très belle qualité, se vendent 5cts. la livre. Les agneaux valent de 6s. à 10s. la pièce, et les brebis de 10s. à 18s.; les brebis et les béliers gras se vendent de 15s. à 20s. L'exportation de quelques milliers de ces animaux, en Angleterre, fera augmenter les prix. Les cultivateurs se plaignent de ce qu'ils ne peuvent vendre la laine que 27 cts. la livre; mais tant qu'ils tiendront leurs moutons sans les laver, ils doivent s'attendre à n'obtenir que de faibles prix.

L'île produit de bon blé et probablement de meilleure avoine qu'aucune autre partie du Canada. Le rendement du blé est de 18 à 30 boisseaux l'acre, et celui de l'avoine de 25 à 30 boisseaux. Comme on doit s'y attendre, l'orge donne aussi de bonnes récoltes. A l'époque de ma visite, le blé se vendait 4s. le boisseau de 60 lbs.; l'avoine, 1s. 9d. le boisseau de 34 lbs. et l'orge de 2s. 6d. à 3s. le boisseau de 48 lbs. On regarde le blé d'hiver comme une récolte précaire, la semence pouvant être dispersée, au printemps, par la fonte des neiges. La même chose est vraie pour le Manitoba, et, dans l'Ontario, j'ai trouvé des cultivateurs qui pensent que la culture du blé d'hiver offre deux risques: d'abord il peut être étouffé par une neige épaisse qui demeure trop longtemps sur le sol, principalement dans les terrains humides; ensuite, il peut être dispersé sur le sol par les courants que produisent l'eau et la gelée au printemps. En pareil cas, on peut ramasser la plante morte comme du foin. Sur ces terrains légers, le cultivateur doit exercer son jugement pour faire ses semailles. Bien des cultivateurs pensent qu'il est bon d'enfoncer le grain à une certaine profondeur, du côté nord et du côté sud, pour le protéger contre les vents de l'ouest, qui sont les plus fréquents; d'autres conservent des rangs de tiges de maïs à des intervalles de 15 à 20 pieds. Ces précautions ont pour but d'empêcher le vent d'enlever la neige de dessus la plante et de l'exposer ainsi à la gelée, car la neige est une protection quand il n'y en a pas trop et que le terrain est sec.

L'île est renommée pour ses fortes récoltes d'excellentes pommes de terre, qui représentent souvent 250 boisseaux des plus belles espèces par acre. A l'époque de ma visite, elles ne valaient que de 15cts. à 20cts. le boisseau; le droit de 15cts. par boisseau imposé par les Américains sur les pommes de terre canadiennes, a presque tué un grand commerce d'exportation de ces pommes de terre aux Etats-Unis. Les pommes de terre de Suède donnent un bon rendement, parfois 250 boisseaux l'acre de tubercules de belle qualité.

L'île possède un avantage unique et immense. Je veux parler des couches épaisses de guano d'huîtres que l'on trouve dans toutes les baies et à l'embouchure de toutes les rivières. Ce dépôt, qui a généralement plusieurs pieds d'épaisseur, est formé des débris organiques de générations innombrables d'huîtres, moules et autres bivalves et d'animaux crustacés. Les écailles sont plus au moins intactes et empâtées dans un lit épais de matière vaseuse, qui est un fertilisateur très précieux et très énergique. Cet engrais existe en quantité presque inépuisable et constitue une mine de grande richesse pour l'île. Une bonne couche rend la fertilité, d'une manière surprenante, aux terrains les plus pauvres; avec cet engrais, on obtient une riche récolte

o trèfle indigène, ainsi que de pommes de terres et de navets; c'est un engrais précieux, applicable à toutes les récoltes. Il ne s'épuise pas vite, car les écailles qui s'y trouvent, s'égrènent graduellement et déposent chaque année une sorte de pellicule d'engrais fertilisateur. On se procure cet engrais aux marées basses et, en hiver, lorsque l'eau est une masse solide de glace. On fait des ouvertures dans la glace, à une profondeur suffisante pour atteindre la vase et, au moyen d'un appareil ingénieux, mu par un cheval, on va chercher l'engrais et on le charge sur des traîneaux. Ensuite, on le dépose en tas sur la côte où on va le prendre quand on en a besoin.

Actuellement il n'y a pas beaucoup de terres disponibles sur l'île, mais il existe un grand nombre de terres hypothéquées que l'on peut acheter de \$5 à \$35 l'acre. Sur l'île, les taxes sont très légères et représentent de 2c. à 8c. l'acre, suivant la valeur, ce qui équivaut à 15c. ou 18c. pour une valeur de \$100.

Pour l'éducation, l'île offre les mêmes avantages que les autres provinces. Elle possède de bonnes routes, des chemins de fer, etc., et l'on compte plusieurs ports excellents autour de l'île. Il y existe aussi des filatures de laine et d'autres fabriques florissantes, sans parler des pêcheries de homard qui sont une source considérable de richesse pour l'île. On se plaint néanmoins qu'un trop grand nombre de cultivateurs se livrent à la pêche, au détriment de leurs terres; qu'entre deux chaises ils sont tombés à terre et que l'on blâme souvent la terre de pertes qui ne sont dues qu'à la négligence. Je me suis assuré aux meilleures sources que des cultivateurs qui se sont tenus à leur travail et ont agi avec prudence en affaires, se sont ainsi créés des ressources indépendantes. Il est vrai que, sur l'île du Prince-Edouard, un homme se trouve indépendant avec un capital beaucoup plus faible qu'en Angleterre; mais cela n'empêche pas la population de paraître heureuse et satisfaite.

Il me semble que les Anglais, qui ne sont pas trop ambitieux, se créeraient aisément un chez-soi agréable sur cette île charmante, et je suis persuadé qu'e, grâce à l'élevage et à l'engraissement du bétail pour le marché anglais, de meilleurs jours sont réservés à ces braves et hospitaliers insulaires, dont je me rappellerai toujours plusieurs avec un sentiment agréable. Les garçons de ferme peuvent trouver de l'emploi avantageux sur l'île. Un homme peut gagner de \$80 à \$150 par année, plus sa pension et son logement; il peut aussi gagner de \$140 à \$200 en argent, sans la pension et le logement, mais on lui fournira un cottage, l'entretien d'une vache et un arpent de terre pour la culture des pommes de terre. Après tout, l'agriculture ne peut pas être un bien mauvais métier dans un pays où l'on paie de semblables gages et où le cultivateur et sa famille ont toutes les facilités de faire par eux-mêmes autant d'ouvrage que possible.

#### NOUVEAU-BRUNSWICK.

A part les ressources forestières et minérales,—l'exploitation de ces dernières étant encore à ses débuts,—la province du Nouveau-Brunswick offre de grands avantages à l'agriculture. Dans plusieurs parties de la province, il y a des terrains remarquables par leurs qualités; sur plusieurs autres points, j'ai pu voir des terrains faciles à cultiver une fois que le bois y est abattu et où le sol, fertilisé naturellement pendant des siècles, est d'une grande richesse. Plusieurs des hautes terres qui bordent la belle vallée de la rivière Saint-Jean, semblent parfaitement propres à l'élevage du bétail, surtout la race bovine. Le sol est généralement formé de marnes sablonneuse et graveleuse, parfois assez dure, mais généralement friable; il varie certainement en profondeur et en qualité, mais nulle part il n'est stérile. Il est probable, en définitive, qu'à l'exception de l'île du Prince-Edouard, le Nouveau-Brunswick offre une plus grande proportion de terre arable qu'aucune autre province de la Confédération.

Jusqu'à présent, toutefois, les parties colonisées de la province se trouvent principalement le long des rivières qui l'arrosent. Mais il y a encore des milliers d'acres de terre qui ne sont pas occupés et qui doivent être aussi bons que les terres en culture, si l'on en excepte les falaises et les terrains intermédiaires. Mais les parties non colonisées sont encore couvertes, pour la plupart, d'une forêt épaisse, et je ne crois pas qu'un cultivateur anglais entreprenne de les défricher.

Le défrichement de ces terres constitue vraiment un travail herculéen, mais on suppose généralement que la valeur des bois rémunère le travail. On peut faire faire l'abattage pour une somme de \$12 à \$20 l'acre, et l'on dit qu'un bûcheron canadien peut couper un acre de bois de haute futaie dans trois ou quatre jours.

Examinons le nouvel établissement du Nouveau-Danemark comme exemple de ce qui peut être accompli. Il y a sept ans, cette localité était couverte d'une épaisse forêt, et les émigrants danois qui vinrent s'y établir étaient très pauvres. Aujourd'hui, des centaines d'acres sont défrichés et produisent d'abondantes récoltes de grain et de légumes, dont quelques-uns de qualité supérieure, et la terre fait vivre une colonie heureuse et prospère qui deviendra riche. Inutile d'ajouter que ces gens sont dans une position bien meilleure que celle qu'ils auraient jamais pu obtenir dans leur pays natal. Voyons maintenant l'établissement écossais de Napan, sur la Miramichi : là encore, nous avons un exemple de ce que le travail et l'industrie peuvent faire. La colonie est principalement composée d'Écossais, mais quelques Irlandais y ont prospéré. Nous avons rencontré un cultivateur irlandais qui est devenu riche. "Nous l'appelons Barney Rothschild," me dit un de ses compatriotes. La visite de ces nouveaux établissements est à la fois agréable et instructive, parce qu'ils nous représentent ce que deviendra toute la province avec le temps.

Il me semble que nombre de garçons de ferme anglais pourraient imiter les colons, c'est-à-dire prendre des octrois gratuits couverts de bois et les défricher aussi promptement qu'ils pourraient. Dans tous les cas, le gouvernement et la population de la province les encourageraient, et avec de l'activité leur récompense serait assurée.

En général les moutons du Nouveau-Brunswick sont assez bons, leur chair est de bonne qualité et il ne me semble pas qu'il soit nécessaire de travailler spécialement à l'amélioration de la race. Mais les bêtes à cornes sont généralement très inférieures, et c'est à cet égard que les améliorations sont nécessaires. Il me semble que les bons durhams, les aberdeens ou les norfolks produiraient le changement désiré. Toutefois, dans le voisinage de Sackville, j'ai vu beaucoup de bons bestiaux qui conviendraient même pour l'exportation. Les habitants des provinces maritimes ont là une preuve de la manière dont l'élève du bétail peut réussir dans leur propre pays. Il est clair que le climat et le sol sont éminemment propres à l'élève d'excellent bétail, et si l'on n'en voit que si peu, c'est la faute de l'homme et non pas celle du pays. L'Ontario est beaucoup plus avancé que toute autre province pour l'élève du bétail et, dans le nouveau commerce qui va s'établir, cette province aura une avance qu'il sera difficile de lui faire perdre.

Les terrains dont j'ai parlé comme possédant des propriétés remarquables sont les "falaises" et les "terrains intermédiaires." La Nouvelle-Ecosse et le Nouveau-Brunswick sont également renommés pour les premières ; mais les deuxièmes sont particuliers au Nouveau-Brunswick, dans la vallée de la belle rivière Saint-Jean. Les falaises des deux provinces se trouvent voisines des entrées de la baie de Fundy. Celles que j'ai vues à la Nouvelle-Ecosse se trouvent dans le voisinage de Kentville et d'Amherst ; au Nouveau-Brunswick, j'en ai vu à Dorchester et à Sackville. Comme leur nom l'indique, ces terrains proviennent de la mer, qui les a jetés sur la côte de temps à autre. Souvent l'on coupe l'herbe dans des marais salants qui ne sont point protégés par des digues ou falaises et que continuent à couvrir, à certaines saisons, les grandes marées pour lesquelles la baie de Fundy est connue. On coupe l'herbe le mieux possible sur les saillies du terrain et on la met en meules sur des cadres soutenus par des piliers à plusieurs pieds au-dessus du sol, et c'est un spectacle fort curieux de voir l'eau serpenter entre les meules de foin lorsque la marée est haute. Sur une propriété près d'Annapolis, j'ai compté plus de 140 de ces meules, chacune d'elles contenant environ une tonne de foin. Ces meules sont faites à la hâte et, pendant l'hiver, on les transporte dans les cours des fermes à mesure qu'on en a besoin, pour mélanger ce foin grossier avec la paille et les tubercules que l'on donne aux bestiaux. Les falaises proprement dites sont protégées contre l'eau par une forte levée de terre, de six à huit pieds de hauteur, reposant sur une base solide et large, et il y pousse une herbe épaisse et nutritive. Ces terrains de rapport sont généralement très fertiles ; jamais on n'y met de fumier, mais ils rendent généralement plus de deux

tonnes de foin par acre, rendement qui existe depuis des années et ne semble pas devoir diminuer.

Toutefois, on a constaté qu'avec ce système de culture, les mauvaises herbes se multiplient bientôt; il devient alors nécessaire de labourer certaines étendues tous les dix ou douze ans et d'y semer du blé ou de l'avoine auxquels on mêle de la graine de foin, pour renouveler la prairie. Ce labourage tue les mauvaises plantes pour un temps, et lorsqu'elles reparaissent on laboure de nouveau.

Ces bas-fonds sont très précieux pour les terres hautes qui les avoisinent et dispensent le cultivateur d'acheter des engrais artificiels. Aussi valent-ils de \$50 à \$150 l'acre, dans une région où les terres hautes ne valent pas autant de chelins pour la même étendue. Chaque propriétaire marque sa falaise pour la reconnaître, mais elle n'est point séparée des autres terrains par une clôture. Chaque propriétaire coupe le foin sur son lot et l'emporte quelquefois à plusieurs milles; puis, à partir du 1<sup>er</sup> septembre, les bestiaux des propriétaires de lots y paissent en commun. Quelques jours avant cette date, un comité d'estimateurs évalue le lot de chaque propriétaire et décide quel nombre et quelles espèces d'animaux il pourra mettre à pâturage. C'est pourquoi l'on aperçoit souvent de vastes plaines sur lesquelles des centaines d'animaux paissent en liberté.

On dit que ces falaises couvrent une étendue de 65,000 acres et que l'on pourra encore en clôturer de grandes étendues. Une grande partie de ces marais a été entourée de digues par les Français, antérieurement à la prise du Fort Beauséjour, en 1754. Immédiatement après la prise du fort, les colons anglais s'en emparèrent et la couronne les leur concéda ensuite. Dans un marais nouveau, la construction des digues coûte de 8 à 20 dollars et, chose remarquable, le système employé par les premiers colons français pour construire des digues et des aboiteaux, est encore en usage. Le système de culture est très simple: c'est un drainage superficiel au moyen de fossés établis à 22 pieds d'intervalle, larges de 3 pieds au sommet et profonds de 2 pieds 9 pouces, avec une inclinaison qui réduit la largeur à 1 pied au fond; trois ans plus tard, on laboure la terre en sillons de 6 à 8 pieds de large et on y sème de l'avoine, puis du trèfle et de la luzerne. Elle donne alors de fortes récoltes d'herbe grossière, et il me semble qu'en soignant la culture et en fumant convenablement le terrain, on augmenterait la production, tout en améliorant la qualité de l'herbe. Par un système judicieux de drainage, en faisant circuler l'eau de pluie dans ces terrains, ils perdraient leur élément salin, qui n'est pas favorable à la culture des herbes les plus fines, et l'on pourrait bientôt y cultiver des tubercules et du grain, tandis que, comme pâturages, ils s'amélioreraient beaucoup.

Les terrains intermédiaires du Nouveau-Brunswick se trouvent, comme leur nom l'indique, dans la vallée. Ce nom les désigne très-bien. En Angleterre, nous les appellerions bas-fonds ou terrains d'alluvion. Ce sont, en effet, des terrains d'alluvion sous tous rapports, avec cette particularité qu'ils sont encore en voie de formation. Dans certains cas, ces terrains intermédiaires forment des îles sur les rivières, comme il y en a plusieurs sur la rivière Saint-Jean; mais ce sont en général des levées unies qui se trouvent de chaque côté de la rivière et s'étendent jusqu'au pied des collines qui forment les remparts naturels des vallées qu'elles entourent. Ces terrains sont riches et produisent de l'herbe excellente. Comme les falaises, elles n'ont pas besoin d'engrais artificiel. De fait, les falaises sont formées de dépôts si riches que l'engrais serait superflu, mais les terrains intermédiaires reçoivent un engrais périodique lors des inondations du printemps. Elles sont inondées pendant plusieurs semaines par les rivières, et lorsque l'eau se retire elle laisse un dépôt qui ajoute à la fertilité et à la profondeur d'un sol déjà riche. Un pouce ou deux de riche vase d'alluvion, déposée chaque année sur ces terres, les soustrait graduellement à l'influence des inondations, et elles comptent aujourd'hui parmi les meilleures terres de la province.

Une grande partie des terres hautes de la province est de très bonne qualité et convient parfaitement à la culture des céréales, des tubercules, du foin et à l'élevage du bétail. Partout où j'ai vu des moutons au Canada, ils réussissaient bien, mais nulle part mieux qu'au Nouveau-Brunswick. La race est très bonne sous bien des rapports, bien acclimatée et demande peu d'améliorations. Le bétail, au contraire, est de

qualité très inférieure ; pourtant il est sain et vigoureux et l'on pourrait aisément l'améliorer en le croisant avec de bonnes races des vieux pays.

Il y a, dans cette province, des millions d'acres encore inoccupés, si ce n'est par la forêt vierge. Le défrichement de la forêt demande un travail et des dépenses considérables, et les cultivateurs anglais ne sont pas bien aptes à ce genre de travail ; mais il existe nombre de terres en voie d'exploitation que l'on peut acheter moyennant £3 à £4 l'acre, et il me semble qu'un cultivateur des vieux pays, surtout s'il a une jeune famille qui puisse l'aider, doit nécessairement réussir dans cette province. Quant à la population, le cultivateur anglais se trouvera parmi les siens, et rien dans le sol et le climat ne peut lui causer de désenchantement pénible. La position géographique des provinces maritimes doit aussi être prise en considération par les cultivateurs anglais qui veulent émigrer ; le voyage est comparativement court et il y a des communications régulières avec l'Angleterre pendant toute l'année. En outre, le nouveau commerce qui vient de s'établir entre les deux pays, devra nécessairement être avantageux aux cultivateurs qui voudront prendre la peine d'élever des bestiaux qui puissent bien se vendre en Angleterre.

Je ne dois pas oublier de mentionner, avec un sentiment de vif plaisir et de profonde gratitude, la politesse que m'ont témoignée le lieutenant-gouverneur de la province, les membres et les employés du gouvernement, les gérants de bateaux à vapeur et de chemins de fer, et enfin les particuliers, dans chaque partie de la province que j'ai pu visiter. Je me souviendrai toujours avec plaisir de mon voyage au Nouveau-Brunswick, et je ne cesserai d'éprouver les sentiments de la plus vive amitié pour bien des personnes dont j'ai eu le plaisir de faire la connaissance pendant cette agréable tournée.

L'Anglais croit généralement que le Canada est un pays où l'on trouve beaucoup d'animaux à fourrures, des Esquimaux, des Sauvages et des hivers excessivement rigoureux. On peut y trouver tout cela, mais il y a plus. C'est un pays dont les ressources agricoles, minérales et forestières sont des plus abondantes. On y trouve de vastes étendues de terres excessivement fertiles où l'on peut cultiver toutes sortes de récoltes. On y voit déjà des milliers de fermes prospères, et dans quelques années il y en aura des milliers d'autres. Le gibier, le poisson, les bestiaux, les fruits et les grains y abondent. Il est vrai que les hivers y sont rigoureux, mais on m'assure que dans les provinces du Manitoba, de l'Île du Prince-Edouard, de l'Ontario et du Nouveau-Brunswick, les hivers sont secs et très sains, fort agréables et bien plus tolérables qu'un rude hiver en Angleterre ou en Ecosse. Bien que le thermomètre atteigne souvent 30° au-dessous de zéro, l'atmosphère est toujours sèche et le froid n'est pas aussi sensible qu'un froid beaucoup moindre sous un climat humide.

Les cultivateurs canadiens travaillent, mais pas autant, ce me semble, que nous le croyons généralement. En tout cas, ils travaillent ; sans cela, ils se démoraliseraient, et il me semble que la paresse n'est pas compatible avec le climat du pays. Je crois que la dignité du travail est mieux comprise au Canada qu'en Angleterre ; au Canada, on voit moins de mendiants et d'oisifs. Dans tout mon voyage, je ne me rappelle pas avoir vu plus de deux ou trois hommes en haillons, et encore n'étaient-ils pas bien sales, excepté les sauvages, mais pas toujours. Cependant, les cultivateurs ont leurs tracas et ne deviennent pas riches sans travail et sans peine. Chaque pays a ses désavantages et le Canada a les siens. Quelquefois de violents orages viennent ravager les récoltes et les troupeaux ; quelquefois le pays est visité par les sauterelles ; cependant elles n'apparaissent qu'à de longs intervalles et on ne les a vues qu'environ six fois depuis cinquante ans. Je n'ai vu qu'une fois la mouche du Colorado. Elle n'a pas encore atteint le Manitoba et le territoire du Nord-Ouest, et elle est en nombre beaucoup moindre que je ne pensais, ayant surtout porté ses ravages dans le territoire des États-Unis. Quelquefois aussi le puceron, ou mouche de Hesse, attaque le blé, et il est difficile d'arrêter ses ravages ; enfin l'hiver suspend entièrement toutes les opérations agricoles, et en général le labourage et les semailles doivent se faire en très peu de temps. L'époque des semailles et celle des récoltes



présentent une grande activité, et lorsque l'hiver est fini le printemps arrive tout d'un coup et la végétation se développe avec une rapidité très surprenante pour un Anglais.

Ces désavantages s'appliquent à toute l'Amérique du Nord et non pas seulement au Canada, mais ils n'ont point d'effet apparent sur la colonisation du pays. La population s'habitue vite à toutes ces difficultés, s'accommode aux saisons et prépare d'avance plusieurs travaux qui peuvent être faits dans le cours de l'hiver.

Trois choses en Canada frappent singulièrement l'étranger : l'immensité du pays ; la foi sans bornes que la population a dans l'avenir du pays, et la grande loyauté envers la couronne anglaise, loyauté que l'on trouve sur tous les points du pays. La liberté du cultivateur canadien, si complète qu'elle soit, et son indépendance de caractère, complète également, ne dégénèrent point en licence, mais engendrent des habitudes généreuses. Loyauté à l'Angleterre, confiance dans l'avenir politique de leur pays, hospitalité généreusement offerte aux étrangers, promptitude et bienveillance à leur donner des renseignements, confiance dans l'avenir du Canada, basé sur la connaissance de ses inépuisables ressources et sur l'énergie de ses habitants, tels sont les principaux sujets de la conversation. Ce n'est point l'aristocratie de la naissance, mais celle de l'intelligence et du travail ; c'est le mérite personnel, en d'autres termes, qui seul gagne l'estime du public.

Le nouveau commerce, qui consiste à expédier en Angleterre du bétail et des moutons sur pied, a enthousiasmé les cultivateurs canadiens tout autant qu'il décourage les cultivateurs anglais. C'est une nouvelle source de richesse, et chacun se prépare à en profiter. Jusqu'à présent, les maladies des bestiaux n'ont pas fait leur apparition dans le pays ; mais combien de temps en sera-t-il ainsi ? Cela dépend presque entièrement des mesures prises par le gouvernement. L'exportation et l'importation des bestiaux sont soumises à des règlements sévères, et des inspecteurs attitrés sont sur le qui-vive à plusieurs points. Les bestiaux américains ne sont admis qu'en entrepôt, et leur passage à travers le pays est soumis aux règlements les plus stricts.

Jusqu'à présent, le commerce du bétail canadien a rapidement augmenté. La première année, en 1877, l'exportation était de 7,000 à 8,000 têtes, dont les trois-quarts des bestiaux américains ; en 1878, l'exportation était de 15,000 têtes dont les deux tiers des bestiaux américains ; en 1879, on a expédié 23,000 bestiaux, tous canadiens, parce que le bétail américain était exclus ; en 1880, on compte en expédier 35,000 têtes, et d'ici à cinq ans, on croit que ce nombre s'élèvera à 100,000. Ces chiffres m'ont été fournis par le Dr McEachran, de Montréal, inspecteur principal du gouvernement pour le bétail importé ou exporté.

Les propriétaires et les fermiers anglais, ainsi que plusieurs auteurs qui ont traité des questions agricoles, se consolent ainsi : l'augmentation du commerce élèvera les prix du fret, ce qui arrêtera les importations de bétail d'outre-mer. Mais c'est là une illusion que je ne puis partager. Des personnes bien renseignées m'affirment que le fret n'augmentera probablement pas, mais diminuera. La construction de navires d'acier munis de machines à condensateurs et d'autres améliorations auxquelles on ne peut donner de limites, fera diminuer tous les ans le prix de la traversée de l'Atlantique.

On réduit rapidement la consommation du charbon à bord des vapeurs tout en augmentant les dimensions, en sorte que la navigation d'un vapeur de 5,000 tonneaux ne coûte pas beaucoup plus cher aujourd'hui que celle d'un navire de 2,000, il y a dix ans. Le fret à 25s. la tonne, en 1880, est plus avantageux que le fret ne l'était à 50s. en 1870. Cela résulte de ce que les dimensions des navires ont été augmentées, la consommation de charbon réduite, et de ce qu'il y a plus de place à bord. Les navires que l'on construit actuellement, bien qu'ils soient de dimensions plus grandes que ceux qui font actuellement le service, seront expédiés à moins de frais et transporteront beaucoup plus de fret ; et bien que le fret ait été et soit encore très peu élevé, ce n'est un mystère pour personne que le fret est plus avantageux que le transport des passagers. Dans tous les cas, la construction des navires augmente beaucoup plus rapidement que le volume du fret. Les cultivateurs anglais ne doivent donc pas compter sur une augmentation du fret.

J'en viens au dernier point de ce rapport : Le Canada offre-t-il un champ convenable à l'établissement des cultivateurs anglais ? Je parlerai avec précaution de ce point important. Mais la question revient plutôt à celle-ci : Les cultivateurs anglais conviennent-ils au Canada ? Le Canada me semble offrir bien des avantages et deviendra un pays important. C'est un pays d'avenir qui n'en restera pas à son état actuel de développement. Je crois que les cultivateurs anglais, arrivés à l'âge mûr, ne réussiraient pas, avec leurs habitudes acquises, dans les travaux qu'ils auraient à faire en Canada. Mais nos jeunes cultivateurs, surtout ceux qui ont des habitudes laborieuses, se feront vite aux habitudes canadiennes. Les hommes ayant de grandes familles et qui n'ont pas peur de l'ouvrage, réussiront généralement bien en Canada. Les jeunes gens s'accoutument de suite à la manière de vivre au Manitoba ; mais cette région ne convient pas au cultivateur habitué pendant longtemps au système anglais. Il aurait à changer des méthodes qui n'ont ni application ni avantages au Manitoba. Les hommes de cette catégorie réussiraient mieux et leurs femmes seraient plus satisfaites dans la province d'Ontario, au Nouveau-Brunswick ou à l'Île du Prince Édouard. Ils ne conviendraient pas dans le *Far West*. Un homme avec un capital de £1,000 réussira bien dans l'une ou l'autre des provinces maritimes ou dans les cantons de l'Est de la province de Québec ; avec £2,000, le succès est assuré dans l'Ontario. Sans capital, ou avec un capital très faible, le colon doit se rendre à la Rivière-Rouge ou prendre un octroi gratuit dans l'une des paroisses du Golfe. Mais le colon doit observer et travailler pendant quelque temps avant d'acheter ou de prendre un octroi gratuit. Considérant la concurrence toujours croissante qu'ont à subir les fermiers anglais, les taxes, les loyers et les gages élevés qu'ils ont à payer, nul doute qu'ils réussiraient mieux au Canada qu'en Angleterre, pourvu qu'ils pratiquent la sobriété et la frugalité.

On dit que le Canada est un pays avantageux pour l'homme pauvre, et nul doute que cela est vrai ; mais il est également avantageux pour le capitaliste, parce que le capital y a une grande valeur. Il n'est pas probable que beaucoup de cultivateurs ayant des capitaux se rendent au Canada, et je ne conseille d'y aller qu'à ceux qui réussissent bien ici. D'un autre côté, le Canada a besoin de cultivateurs avec des capitaux. Je connais, en Angleterre, des cultivateurs qui travaillent beaucoup, vivent économiquement, et ne sont pas plus avancés à la fin de l'année qu'au commencement ; ils n'ont pas d'avenir, et je leur dirai : "Vous réussirez plus rapidement en Canada." Le pays sort d'une période de dépression pendant laquelle la valeur de terres a diminué, et les cultivateurs des provinces de l'est songent à vendre leurs terres pour se rendre au Nord-Ouest, avec leurs familles. Ce sont précisément les colons qui conviennent, et ils seraient avantageusement remplacés par les cultivateurs anglais. Ceux-ci connaissent les méthodes qui peuvent rendre la fertilité aux terres anciennes, et le système des Canadiens convient bien au Nord-Ouest. En outre, les cultivateurs anglais encore jeunes et n'ayant qu'un faible capital réussiraient bien au Nord-Ouest. Enfin, dans les provinces maritimes, ils peuvent acheter des terres où ils se trouveront comme chez eux, et leurs fils pourraient gagner l'ouest.

---

#### RAPPORT DE M. HUGH McLEAN, RHU, TARBERT, N.-B., DÉLÉGUÉ DE LA SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE DE KINTYRE.

"Hier (19 novembre 1880), M. Hugh McLean, Rhu, délégué nommé il y a quelque temps par la société d'agriculture de Kintyre pour visiter le Manitoba et faire rapport sur les avantages que cette province offre à l'immigration, etc., a adressé la parole aux membres de la société et à d'autres, dans la salle de l'hôtel-de-ville. Le délégué fut accompagné sur la plateforme par le prévôt Greenless, l'ex-prévôt Galbraith, le rév. J. C. Russell, M. David McGibbon, chambellan de Sa Grâce le duc d'Argyll, et de MM. Lachlan Clark, Robert Aitken, John Gilchrist, Charles McConochy, James B. Mitchell, et James Littlejohn. M. David McGibbon occupait le fauteuil et présenta M. McLean en quelques mots"—*Campbelltown Courier*, 20 nov. 1880.

Voici le texte du rapport :—

Après avoir pris certains arrangements préliminaires, à Londres, je résolus de partir pour Québec le 5 août 1880, par le vapeur de la ligne Allan, le *Sardinian*, capitaine Dutton.

Le *Sardinian* est un magnifique navire ; tonnage, 4,376. Divisé en sept compartiments imperméables ; mis en mouvement par une couple de machines à action directe et à basse et haute pression, de la force de 2,800 chevaux ; vitesse de 14 nœuds à l'heure. Construction solide, porte dix canots de sauvetage et peut donner place à 180 passagers de chambre, 60 passagers intermédiaires et 1,000 d'entrepont. L'organisation du service est parfaite, rien ne manque au confort des passagers, auxquels on témoigne toutes les attentions possibles. Les cabines sont confortables, bien ventilées, et l'éclairage est confié à des employés spéciaux.

Le navire arrive à Merville vers 11 heures du matin, le 6. Nous partons vers 5 heures du soir. Le temps passe vite, grâce aux lectures du capitaine Dutton sur les pyramides, le tabernacle, etc., et d'excellente musique vocale et instrumentale. Nous rencontrâmes cinq icebergs, une baleine tout près du navire, et un banc de ces puissants animaux à environ trois milles au large, puis nous entrons dans le détroit de Belle-Isle. La traversée sur le Saint-Laurent offre un spectacle enchanteur.

Arrivés à la Pointe-Lévis, le dimanche, 15 ; notre bagage est porté à la douane. Nous prenons nos billets pour Montréal. Très frappés de voir, tout le long de la route, à des intervalles de six à sept pieds, des souches que l'on prend au premier abord pour des hommes. On dirait que quelque agent destructeur a passé par là et porté la désolation. L'Ecosse s'imaginerait que l'on a mis le feu à de belles plantations (car il ne peut s'imaginer que ces arbres formaient la forêt). Il regrette que les bois ne soient pas en Ecosse. Le long du chemin de fer, à partir de la Pointe-Lévis, les terres sont occupées par des Canadiens-français. Leurs récoltes semblent peu abondantes, surtout celle de l'avoine.

Avant de quitter la Pointe-Lévis (vis-à-vis Québec), on m'informe que Son Excellence le gouverneur général était à la Nouvelle-Ecosse et avait télégraphié à Ottawa qu'il désirait que je visite les districts d'Annapolis et de Windsor, à la Nouvelle-Ecosse, la vallée de Sussex, au Nouveau-Brunswick, et les cantons de l'Est, dans la province de Québec, ainsi que la province d'Ontario et le Nord-Ouest. Je trouve que je n'avais pas le temps de faire ce trajet et je me présente à Ottawa le lundi. L'honorable M. Pope, ministre de l'agriculture, était en Angleterre ; M. Lowe, secrétaire du département, était à Québec et ne revenait que le lendemain. Je suis reçu par M. le Dr J. C. Taché, qui me donne une lettre d'introduction pour M. Hespeler, agent d'immigration à Winnipeg. Je me rends à Montréal. Je dois dire ici que le Dr Taché est sous-ministre de l'agriculture et auteur d'une excellente brochure sur la mouche du Colorado et la manière d'arrêter ses ravages. La brochure est très répandue dans le pays et n'a pas peu contribué, je crois, à diminuer ou même à neutraliser les ravages de cet insecte. Deux méthodes sont employées pour le détruire : le prendre à la main, répandre du vert de Paris. Cette dernière réussit très bien.

À Ottawa, je remarque les édifices publics, qui forment trois beaux blocs détachés. Le terrain est arrangé avec goût. Le bureau de poste est une élégante construction.

La ville d'Ottawa est renommée pour le commerce de bois. Les scieries offrent toute une étude. La station du chemin de fer que je prends se trouve à Hull, sur la rive est de la rivière Ottawa. J'aperçois la chute de la Chaudière en traversant le pont suspendu, et je m'aperçois que le district est de formation calcaire. Des glissières conduisent le bois aux différentes scieries.

Autour de Hull, le sol est très bon, et si l'on en juge par le bétail et les moutons, les pâturages sont très propres à engraisser les bestiaux. Nous apercevons, le long de la voie, des champs de blé, d'avoine, de sarrasin et de blé-d'inde. Partout des maisons de bois avec des galeries ; clôtures en bois partout. Nous arrivons à Hochelaga, nom indien du village sur l'emplacement duquel est bâtie la ville de Montréal.

Montréal se trouve sur une île. Le pont Victoria traverse le Saint-Laurent. Sa longueur est de 9,194 pieds. La ville offre beaucoup d'intérêt au visiteur ; mais j'en

ai fait la visite à mon retour. Ce jour-là, je visitai l'église Notre-Dame, qui est un temple admirablement fini à l'intérieur. Le crucifiement, les statues des apôtres, l'autel, les candélabres, les ornements d'or et de velours ne sauraient être décrits et pénètrent le visiteur d'admiration.

Parti le soir pour London, Canada ouest. Rien vu jusqu'au lendemain matin. Il pleuvait beaucoup. Cette région est très belle. Rencontré sur le convoi plusieurs passagers du *Sardinian*. Heureux de nous rencontrer, mais nous nous séparons bientôt et pour toujours, probablement. Nous parcourons en voiture un district colonisé par des Anglais, des Ecossais et des Irlandais. Bonnes récoltes, bons bestiaux et bonnes maisons. Champs magnifiques et beaux vergers. Abondance partout. Voici des champs de trèfle. A Port Union, encore des champs de trèfle. Des savanes interviennent. Puis des récoltes faibles. Bientôt, nous voyons des récoltes abondantes. Partout des clôtures en ziz-zag qui me semblent occuper trop de terrain, mais qui sont d'un usage général. Nous arrivons à Toronto.

Nous passons, puis nous traversons Guelph. En revenant, nous observons que les maisons de brique remplacent celles de bois, signe de prospérité. Mais on dit que la vanité s'en mêle et que la propriété est souvent hypothéquée quand la maison est belle. Nous passons la ville de Breslau, que l'on dirait construite en Ecosse. Puis nous traversons Berlin, Hambourg, Stratford et Sainte-Marie, où je change de convoi pour me rendre à London et serre la main au dernier passager du *Sardinian*.

Arrivé à London et pris le convoi pour Newbury, où je veux visiter un établissement de gens de Kintyre. Je me rends de Newbury à Crinan, la nuit, par un beau clair de lune et ne vois rien du pays. A Crinan, je suis l'hôte du révérend John Milloy, natif de Clachaig, Kintyre. A deux heures du matin, je suis réveillé par un violent orage. Je me rendors; à mon réveil le temps était superbe.

Dans le voisinage, je visite en partie les terres des personnes suivantes : John McMurchy, de Leanaghoich; Archibald McEachran, d'Achnadrain; James Stalker, d'Achnacloich, Muasdale; Duncan Stalker, de la même localité; Dougald McMillan, beau-frère de John Gilchrist, Ballinvain; MM. Duncan Campbell, de Ballochroy; Finlay McNab, de Cour; Donald McCallum, de Carradale; Peter McMillan, d'Achnafad, et beaucoup d'autres, tous natifs de Kintyre et tous réussissant bien, évidemment. J'allai voir ensuite M. Neil Walker, d'Achnaglaic, près Tarbert, qui ne m'attendait pas et me fit un chaleureux accueil. Je lui fis des questions sur la manière dont il a réussi depuis son départ de Tarbert, en 1874. Sa propriété a 100 arpents; un tiers est sous bois, pour le chauffage; un autre tiers est semé en blé et en foin, soit environ 18 acres du 1er et 15½ du second, l'autre tiers contient 30 acres d'orge, 2 acres de blé-d'inde, 14½ acres d'avoine et le reste en jachère d'été.

On laboure la jachère à l'automne; elle reste exposée à la gelée tout l'hiver et au soleil jusqu'au 1er septembre, époque où l'on y sème du blé d'automne. Au premier labourage, la terre est si dure qu'on croirait que rien ne peut y pousser; mais se trouvant exposée à la gelée en hiver et au soleil en été, elle se triture comme la terre d'une taupinière. A cet endroit, le sol est de la marne noire reposant sur de l'argile qui, après avoir été exposée à l'air, devient une bonne terre à blé. Quand l'argile n'est pas asséchée, elle convient à toutes les cultures, même à celle des pommiers.

M. Walker a acheté cette propriété l'année de son arrivée en Canada, et l'a payée \$3,800, ou £760, y comprises une maison en bois, des granges, etc., et la paille de la récolte sur pied. Il sème deux boisseaux de blé d'automne et 2½ boisseaux d'avoine par acre impérial. L'an dernier, il a semé 30 boisseaux de blé et en a récolté 234, ce qu'il considère comme une très faible récolte, bien au-dessous de la moyenne. L'année précédente, il avait récolté 250 boisseaux de 12 boisseaux de semence. Le rendement des pommes de terre est à peu près la même que chez nous. Voici la rotation qu'il suit : il laboure l'automne les champs qui étaient en blé l'année précédente et y sème de l'avoine au printemps. Après l'avoine, il laisse la terre en friche; ensuite il sème de nouveau du blé, mais il met sur la jachère tout le fumier que donne la ferme. Il ne sème pas de navets ni de mangels wurzels. Il avait 10 vaches à lait, 7 génisses de deux

ans, 4 d'un an, 32 brebis et 20 agneaux, 5 cochons et 3 chevaux. Lui-même et ses deux fils font le labourage.

Voici les recettes et les dépenses de l'année dernière :—

RECETTES :

|                                   |          |
|-----------------------------------|----------|
| Vente du produit des vaches.....  | \$160 00 |
| Deux taurillons de trois ans..... | 56 00    |
| Blé.....                          | 233 00   |
| Laine.....                        | 47 12    |
| Agneaux.....                      | 60 50    |
| Porcs.....                        | 50 00    |
|                                   | <hr/>    |
|                                   | 600 62   |

DÉPENSES :

|                              |          |
|------------------------------|----------|
| Intérêt sur \$3,800.....     | \$190 00 |
| Taxes.....                   | 20 00    |
| Main-d'œuvre.....            | 191 00   |
| Habilllements.....           | 100 00   |
| Forgeron.....                | 5 00     |
|                              | <hr/>    |
|                              | 506 00   |
| Profit, £20 2s. 5d., ou..... | <hr/>    |
|                              | \$100 62 |

Dans les chiffres ci-dessus, il est bien compris que l'intérêt, la main-d'œuvre et l'habillement sont seulement évalués, car il ne paie pas d'intérêt, et la main-d'œuvre est faite par la famille. Voici le tableau des récoltes de M. Walker, depuis l'année pendant laquelle il a émigré, 1874 :—

| ANNÉE.    | BLÉ.           | ORGE.         | AVOINE.        | POIS.          |
|-----------|----------------|---------------|----------------|----------------|
| 1875..... | 170 boisseaux. | 80 boisseaux. | 600 boisseaux. | 220 boisseaux. |
| 1876..... | 180 “          | .....         | 350 “          | 100 “          |
| 1877..... | 310 “          | .....         | 220 “          | 105 “          |
| 1878..... | 350 “          | .....         | 210 “          | 70 “           |
| 1879..... | 330 “          | .....         | 165 “          | 37 “           |

Il m'explique que le sol demande encore de grandes améliorations, et que s'il était cultivé comme en Angleterre, il rapporterait le double. Pour le rapport des vaches, voici ce que me dit M. Walker : En mai dernier, il a vendu 2,019 lbs. de lait, qui ont donné 182 lbs. de fromage, lesquelles, déduction faite des frais de fabrication ont rapporté \$16.36, ou £3 6s. 2d. Au mois de juin, il a vendu 2,996 lbs. de lait, qui ont donné 276 lbs. de fromage, représentant \$17.60, ou £3 10s. 5d. En juillet, la chaleur a nui à la fabrication. En août et septembre, la quantité de lait était moindre, mais il en fallait moins pour faire une livre de fromage. Le mois d'octobre est le mois qui lui rapporte le plus. Dix vaches lui rapportent, en moyenne, \$20 par mois, pendant six mois, et il peut vendre pour \$40 de beurre ; c'est-à-dire que les vaches lui rapportent \$160 ou £32, soit une moyenne de £3 4s. par vache et par année.

Le jour suivant, je me rends à Glencoe. Les érables abondent tout le long de la route. Passé devant Battle Hill, théâtre d'une bataille entre les Américains et les

Anglais, pendant la guerre de 1812. Avant d'arriver à Glencoe, on me montre une terre dont le propriétaire s'occupe d'engraisser des bestiaux pour le marché anglais. On me montre la résidence d'une dame native de Tangy Glen. Glencoe n'était qu'un petit village, il y a quelques années; c'est aujourd'hui une petite ville où il y a de beaux magasins et où l'on fait d'assez grandes affaires. C'est là que j'ai vu pour la première fois le tournesol, dont la fleur jaune se tourne toujours du côté du soleil.

Sur le convoi de Glencoe à London, je rencontre le Dr McAlpine, natif de Lochgilphead. Il désirait que je visite Kilmartin, dans le voisinage de London, où habite un de ses frères, qui est cultivateur. Mais la chose me fut impossible. Il confirme ce que m'a dit M. Walker à propos de la culture canadienne.

Sur le convoi, je rencontre un Hollandais, M. Jacob Utter. Il tient un magasin et possède plusieurs terres. Il me dit que les bestiaux d'Ayrshire supportent difficilement l'hiver canadien, mais qu'en croisant une vache d'Ayrshire avec un taureau de Durham, on obtenait la meilleure race possible; qu'une bonne vache donne assez de lait par jour pour faire trois lbs. de fromage; que neuf vaches lui rapportent \$25 chacune, ou £4 12s. pendant six mois. D'après lui, le rendement général du blé est de 25 boisseaux l'acre; l'avoine donne 50 boisseaux; l'orge, 35 boisseaux et les pommes de terres, 250 boisseaux. D'après lui encore, voici les gages payés dans le district: servent, \$20 ou £4 par mois, avec nourriture et logement; ou pour 12 mois, \$150, ou £50; servante \$5, ou £1 par mois. Voici encore, d'après lui, les prix de détail de différents articles, réduits en argent anglais: beefsteak, 4½ l., autres morceaux, 6½ l. à 4½ d. la lb.; café, de Rio, 1s. 0½ d. à 1s. 5d. la lb.; sucre, 3½ d. à 5½ d.; tabac, 1s. 0½ d. à 2s. 6d.; pain de 2 lbs., 6½ c., ou 12½ c. pour un pain de 4 lbs.—6½ d.; lard, de 2½ l. à 6d.; jambon, 6d.

A Sarnia, je fais la connaissance du capitaine L. M. Morrison, de Coranna (comté de Moore), établi sur la rivière Sainte-Clair. Sa terre est de 200 acres. Je ne l'ai pas visitée jusqu'à mon retour du Manitoba, mais je vais rapporter ce qu'il m'a dit. Voici le rapport de sa terre: blé d'automne, 25 boisseaux par acre; avoine, de 30 à 50 boisseaux. Pommes de terre, quantité suffisante pour sa consommation. Il les sème entre le commencement d'avril et le commencement de mai; il les récolte vers le 1er septembre. Voici la rotation qu'il adopte: sème le blé l'automne, avec des herbages, 1½ boisseau de blé et un quart de boisseau de graine d'herbe par acre (mélange de trois quarts de mil à un quart de trèfle; souvent la moitié de cette quantité suffit). L'année suivante, récolte de foin; l'année d'après, autre récolte de foin (sans engrais). Laisse la terre deux ans en friche. Il a laissé un lot en friche pendant quatre ans, mais ce terrain était épuisé, ayant donné du blé pendant vingt-six années successives. Quand un champ est fraîchement défriché, il y sème de l'avoine (2 boisseaux par acre, au semoir mécanique). Dans certains cas, lorsque la terre est sale, il ne récolte pas la première année, mais laboure plusieurs fois pendant la saison et y sème du blé d'automne vers le 1er septembre. Il met de l'engrais sur le blé d'automne. Le champ n'a qu'un drainage superficiel. Le sol est de l'argile forte, recouverte de marne végétale. Le terrain argileux est le meilleur pour le blé. On récolte du blé sur des champs qui ne produisent pas d'avoine, et cela sans engrais. Il sème les navets à la main, 1 lb. de semence pour trois-quarts d'acre. Les navets qu'il a semés cette année ont belle apparence. Dans les terres vieilles, on sème les navets en sillons, mais on ne relève pas les sillons; on fait seulement passer le semoir à des intervalles de 13 pouces et on les éclaireit à des intervalles de 10 pouces.

On plante les pommes de terre en petites buttes distantes d'un pas. On sème le maïs entre le 24 mai et le 1er juin; si on ne le sème pas plus tôt, c'est crainte des gelées de printemps. On le sème principalement pour nettoyer la terre. On récolte le maïs alors qu'il est encore mou et que les feuilles sont vertes; ces feuilles sont meilleures que le foin pour les vaches à lait. On ne vend pas le grain, car ceux qui le cultivent ne peuvent faire concurrence aux États-Unis.

Prix du blé, \$1 par boisseau de 60 lbs.; orge, 60c. par boisseau de 48 lbs.; avoine, 34c. à 38c. par boisseau de 32 lbs.; pommes de terre, 40c. par boisseau; bon foin de \$10 ou £2 la tonne; blé d'inde, 30c.

Le capitaine Morrison possède deux terres de 100 acres chacune; sur l'une d'elles, le bois est complètement abattu; sur l'autre, il l'est à moitié. Sur l'une des terres,

dix-neuf acres sont en avoine et maïs, vingt en orge, vingt-deux en foin et blé, sept et cinq en foin, sept en verger, douze en blé, et le reste en pâturage. Il a 400 pommiers et 20 pruniers. Il vend 600 boisseaux de pommes, tout fruit sur greffe. En fait de bétail, il a 12 vaches, 25 jeunes animaux d'un an à trois ans. Les vaches donnent de  $3\frac{3}{4}$  à 5 gallons de lait pendant les mois où elles sont à l'herbe comme pendant ceux où elles sont à l'étable. Le lait pèse 8 lbs. le gallon, ce qui donne de 30 à 40 lbs. de lait, ou de 3 à 4 lbs. de fromage par vache et par jour. Il vend généralement son fromage de 7c. à 10c., ou de  $3\frac{1}{2}$ d. à 5d. la livre.

Prix du bétail gras, 4½c. la livre, sur pied; le poids ordinaire des animaux est de 1,050 à 1,100 lbs., mais il en a qui pèsent de 1,400 à 1,500 lbs. Le rendement est, en général, de 58 lbs. par 100 lbs. de l'animal sur pied. Les vaches à lait, de race pure, valent généralement de \$25 à \$35, c.-à.-d. de £5 à £7; mais on lui a demandé £20 pour une vache de pure race de Durham. Les bouvillons de trois ans valent \$35 chacun, ou £7. Poids moyen des moutons, 80 lbs. Il paierait un bélier de Leicester, importé, \$30 ou £5, mais il les achète généralement chez ses voisins \$5 ou \$10, c'est-à-dire £1 ou £2. Les chevaux de trait valent de \$100 à \$150 chacun, ou de £20 à £30; ils ont de 15½ à 16 mains de haut; poids moyen des chevaux, 1,250 lbs. Il a deux juments qui pèsent 3,000 lbs. et ont 17 mains de haut; il les évalue à \$100, ou £80 pour la paire. Il a des pores de Suffolk ou de Berkshire. Mis bas au printemps et tués au mois de février suivant, ils pèsent généralement 200 lbs.; prix de 6c. à 7c. la livre. La laine se vend 3½c., ou 1s. 3½d. la livre. Agneaux, \$3, ou 12s. chacun.

Servant (homme), nourri, reçoit \$15 ou £3 par mois.

Servant (jeune garçon) " " \$8 ou £1,12 "

Servante..... " \$5 ou £1 "

Servant employé pendant 2 mois, \$30.

Homme employé à la journée pendant la récolte, à \$1 par jour.

Taxes sur une terre de 200 acres, \$72, ou £14. 8s.

Parti de Sarnia, près du lac Huron, sur le vapeur *Ontario*, capitaine Robertson, à destination de Duluth, ville du Minnesota, à la tête du lac Supérieur, plusieurs cultivateurs canadiens à bord. Voici la rotation suivie par M. Eckford, près de la station de Dunkeld, comté de Bruce, Ontario. Défrichement, semaille de pois; enlève les pois l'année suivante, laboure de nouveau, sème du blé en automne vers le 15 septembre. L'année suivante, récolte de blé vers le 15 septembre. L'année suivante, récolte de blé vers la fin de juillet; labourage, fumier déposé en tas sur le terrain. Sitôt la terre sèche au printemps, étend le fumier et laboure. Vers le 1er juillet, trace les sillons et sème des navets à 22 ou 24 pouces d'intervalle et les éclaircit jusqu'à douze à quatorze pouces; premier labourage aussi profond que possible avec l'attelage disponible—environ 8 pouces. Le sol est argileux.

Partis de Duluth pour Winnipeg par chemin de fer.

Autant que j'ai pu en juger en voyageant, le sol est de la marne végétale. Caractère de la région, vaste plaine entremêlée de savanes.

Arrivons le soir par une pluie battante à Saint-Boniface, vis-à-vis Winnipeg. Les rues de Winnipeg nous apparaissent comme des rivières de boue. Heureux d'arriver à l'hôtel. Le propriétaire, un Ecossais-canadien, nous reçoit aussi bien que possible à cette heure avancée, et malgré l'absence des serviteurs nous prépare un souper aussi bon que possible. Sa maison était pleine de monde. Je passe assez bien ma première nuit dans la cité des prairies. Après déjeuner, un Anglais, compagnon de voyage, et moi, nous nous rendons à Saint-Boniface pour prendre notre bagage. Nous refusons de payer de nouveau les 50 cts. exigés la veille et préférons aller à pied. L'air était sec, mais la boue rendait très glissants les trottoirs de bois. Nous atteignons la rivière Rouge, que nous traversons sur un grand bateau-passeur qui transporte en même temps que nous plusieurs attelages complets. J'oublie le prix de la traverse. Nous abordons et montons lentement la côte à pic que nous avions descendue la veille. La douane examine nos bagages. Un homme muni de "checks" nous offre de les porter à l'hôtel. Nous acceptons et payons 75 cts. pour deux articles, ou \$1.50 pour quatre. Nous payons à regret. Tout ce trajet nous coûte assez cher. Je

vais avec mon compagnon voir M. Hespeler, qui nous remet les règlements concernant certaines terres réservées pour la construction du chemin de fer du Pacifique canadien. Il m'indique aussi la route à suivre pour visiter le pays. Plusieurs circonstances m'ont empêché de suivre cette route. J'eus à me tracer moi-même mon itinéraire. Pendant que nous étions chez M. Hespeler, puis à la banque, le vapeur du Portage La Prairie était parti et remontait l'Assiniboine; comme il n'y avait pas de diligence avant le lundi je suis forcé d'attendre à Winnipeg.

M. Sinclair, de la rue Miller, Glasgow, m'avait conseillé de voir M. Gerrie, Winnipeg, qui possède une terre à la crique de l'Esturgeon; c'est ce que je fis; M. Gerrie m'offrit de me conduire à sa terre lorsque les chemins seraient passables. Pour le moment, ils étaient impraticables. Je me résigne à rester à Winnipeg. M. Gerrie me présente à M. Bathgate, rue Main, Winnipeg, qui m'informe que l'on a découvert de la houille sur la rivière Souris, qu'on l'exploite et qu'on en apporte à Winnipeg; qu'on va construire un chemin de fer entre Winnipeg et la rivière Souris; qu'on a aussi trouvé de la houille à la montagne Pembina, et sur la rivière Saskatchewan, mais que ce dernier point est fort éloigné; que sur le parcours du Pacifique canadien on a trouvé de la houille et d'autres minéraux. M. Bathgate me conduit à un bureau où je me procure un échantillon de la houille de la rivière Souris; je l'ai encore en ma possession.

Voici ce que rapporte M. McCorquodale, Headingley :

Il quitta Craignish, Argyleshire, pour le Canada, en 1853. Rencontra beaucoup de difficultés en Canada. Acheta 100 acres de terre à \$1 l'acre; eut à abattre le bois. Cette terre était située dans le township de Greenock, en arrière de Kincardine, sur le lac Huron. Il y réussit bien. Il y a trois ans, il vint visiter le Manitoba avec deux de ses fils. Fut tellement satisfait qu'il ne retourna point en Canada. Ses fils y retournèrent temporairement. Employa six semaines à parcourir le pays pour y trouver une terre convenable. Ne coucha pas dans un lit pendant tout le temps. Prit une terre à moitié avec le propriétaire, M. Cunninghame. M. McCorquodale s'engageait à faire les travaux et recevait la moitié des profits. Pendant la première année, chercha une terre qu'il pourrait acheter, et acheta, en effet, 320 acres pour lui et 320 acres pour son fils, au sud de la province. Il y a une bonne résidence sur chacune de ces terres. Elles étaient partie semées et plantées; il put s'y établir au bout d'un mois. J'y suis allé subséquemment. Elles se trouvent près de la colonie Mennonite, sur le chemin de la montagne Pembina. Ses quatre autres fils eut acheté chacun 320 acres, en arrière du lac à la Roche, à environ 60 milles plus à l'ouest. Il préfère beaucoup le Manitoba à la partie du Canada qu'il a quittée; mais les routes y sont très mauvaises, grand inconvénient pour les nouveaux colons. "Le colon qui vient ici, dit-il, et prend une maison, n'a pas beaucoup à se plaindre, comparative-ment; mais s'il n'a pas de maison, il faut qu'il parcoure le pays en plantant sa tente çà et là, ce qui n'est pas toujours agréable."

Voici ce que rapporte Colin, son fils, concernant les ressources de la propriété actuellement exploitée par son père :

"Le blé (2 boisseaux de semence par acre) produit 35 boisseaux. On le sème au printemps. On ne sème généralement pas de blé d'automne au Manitoba; cependant l'expérience a été tentée et a réussi. On laboure la terre le même automne et l'on sème encore du blé au printemps, pendant plusieurs années. Poids, 64 lbs., mais moins de 60 lbs. au boisseau.

"Avoine, rendement moyen, 75 boisseaux par acre, assez souvent 100 boisseaux.

"L'orge réussit bien. 2 boisseaux de semence par acre, produisent 60 boisseaux.

"Pommes de terre—3 boisseaux en ont rendu 87; on a récolté jusqu'à 400 boisseaux par acre, mais pas sur la propriété de son père.

"Les navets réussissent bien.

"Le maïs ne mûrit pas. On le coupe vert et il donne un excellent fourrage.

"Choux, carottes, laitues, panais, concombres, melons, réussissent bien.

"Pas encore récolté de pommes. Les anciens colons en ont récolté.

"Prix—Blé, 65c. à \$1.05; avoine, 42c. à 74c.; orge, 60 à 65c.; pommes de terre, 50c. à \$1.25. Les deux prix indiqués sont ceux de l'automne et du printemps."



Partout la prairie donne un bon pâturage après la récolte du foin.  
 Les chaleurs commencent vers le 1er juin. Juin est le mois pendant lequel il tombe le plus de pluie.  
 Juillet est chaud ; il tonne parfois.  
 Août chaud et sec.  
 Septembre chaud et sec.  
 Octobre frais, mais sec.  
 Novembre. L'hiver commence vers le 10, par des gelées et un peu de neige.  
 Décembre ; il neige vers le 20. La plus grande profondeur de la neige est de 22 pouces.  
 Janvier ; neige.  
 Février ; neige.  
 Mars ; il fait un peu moins froid ; la neige commence à fondre vers le 15.  
 Avril ; la neige a disparu vers la fin de mars ; on commence à labourer et à semer. Le temps est favorable aux travaux.  
 Mai ; ordinairement beau ; on fait les semailles.  
 Les mois de mars, avril et mai constituent le printemps ; le mois d'octobre est le mois d'automne.

Main-d'œuvre—Garçons de ferme, \$16 par mois, £4.

Servantes do 6.00 " 1 4s.

Journaliers de ferme, \$1.25 à \$1.50 par jour.

Taxes—Aucunes jusqu'à cette année, sauf la taxe des écoles.

Eau très bonne à cet endroit, de source pure ; ailleurs elle est imprégnée d'alcali et a un goût salé.

Sol—Là où l'herbe est courte et douce au toucher, et où le gazon n'est pas épais, la terre n'est pas bonne. Si l'herbe est longue et serrée, le sol est de marne noire, bon terrain. Le fumier des étables est bon pour les terres alcalines. Les terrains alcalins sont collants, l'engrais les rend plus friables.

N. B. Ceci est contesté. Certaines personnes prétendent que deux récoltes de betteraves absorbent l'alcali ; et d'autres répondent qu'elles n'y font rien.

Les grains se vendent bien aux marchands.

Vaches à lait, en moyenne, valent \$35, ou £7. On s'en pourvoit aisément dans le pays. Les vaches sont un mélange de la race du pays et de taureaux de Durham. La paire de chevaux coûte de \$250 à \$300, soit de £50 à £60. La paire de bœufs, de \$140 à \$180, ou de £28 à £36. Mme McCorquodale dit qu'une vache donne 100 lbs. de beurre de mai à septembre. Prix de 20 cts. à 25 cts. la livre ; produit de la saison ; de £4 à £5. En hiver, le beurre vaut 50 cts. Fromage de lait frais, de 20 cts. à 25 cts. ; œufs, de 25 cts. à 30 cts. la douzaine ; volailles, \$1 pour les jeunes dindons ; \$3 pour un coq-d'inde ; \$1 pour une dinde ; 25 cts. pour les poules ordinaires ; \$1 la pièce pour les canards ; \$5 pour une couple d'oies.

Quitté Headingley le lendemain matin, dans une voiture de Sauvage, pour me rendre à la rivière Sale. Traversé trois savanes très difficiles, de trois quarts de mille de large et de longueur indéfinie. On pourrait aisément assécher ces savanes au moyen de conduits aboutissant aux rivières Assiniboine et Sale. Un bidet sauvage, Jeannie, nous fait traverser la savane, à son propriétaire et moi-même ; il happe une bouchée çà et là, en marchant, et n'a pas l'air fatigué. Son propriétaire, un nommé Emon, n'emploie ni fouet ni baguette, mais lui adresse des mots d'encouragement qui suffisent pour lui donner de l'ardeur. C'est le meilleur des chevaux.

M. Alex. Murray, qui tient l'hôtel de la rivière Sale, affluent de l'Assiniboine, a douze vaches. Le printemps a été si humide qu'il n'a pu semer de blé. Le transport du blé jusqu'à Winnipeg absorbe, dit-il, le quart du prix. Il me dit avoir, dans le comté de Marquette Ouest, paroisse du Portage la Prairie, une terre dont il me parle en détail et m'indique le prix.

Quitté la rivière Sale le lendemain en compagnie d'un Canadien qui nous suit à cheval. Nous nous rendons à l'établissement de la Boyne. Nous franchissons de mauvais borbiers et trois grandes savanes. Très beau foin de prairie, entremêlé d'églantiers, hauts de dix-huit pouces ; beau coup-d'œil. Principales herbes : bourrache,

herbe à bison, une herbe brune que l'on dit bonne pour le bétail, et l'ansérine, que l'on dit très bonne pour les chevaux. Ces herbes indiquent que le sol est bon. On trouve, dans la prairie une autre herbe, que les uns appellent la flèche et d'autres la lance. Elle colle aux doigts et ne vaut rien pour les moutons et le bétail. On l'évite. La flèche avait disparu à l'époque de ma visite. Arrivé chez M. Johnstone, sur la Boyne, après un long voyage; laissé en arrière notre cavalier canadien, dont le cheval était épuisé et qui dut faire partie du trajet à pied. Mais il était assez près d'une maison alors, et je n'ai pas d'inquiétude à son égard.

Nous arrêtons chez M. Joseph Wells Johnstone, venu du comté d'Oxford, Ontario, en 1870, pour s'établir sur sa propriété. Depuis son arrivée au Manitoba, son blé lui a rendu, en moyenne, 32 boisseaux par acre; mais il a obtenu 52 et 60 boisseaux et 48 boisseaux il y a cinq ans. L'an dernier il a obtenu 20 boisseaux. Il sème 1 boisseau et 5 picotins par acre.

Il trouve que le pays est excellent pour la culture de l'avoine, qui pèse 42 lbs. au boisseau et produit 70 boisseaux par acre. A Headingley, il a vu un champ de 10 acres qui a produit 1,010 boisseaux, ou environ 100 boisseaux par acre.

L'orge pèse de 48 à 52 lbs., et un acre produit de 50 à 60 boisseaux. Il trouve un marché à Winnipeg, à 60 milles de distance. Il ne cultive pas de maïs. Prix de l'orge, 60 l'an dernier, 60c.; avoine, 50c.; blé, \$1; pommes de terre, 50c. le boisseau; beurre, 25c. la livre; lard, 10c. la livre.

Voici son système: commence à labourer le 15 juin, et y travaille jusqu'au 15 juillet. Le laisse en repos jusqu'à l'automne. Ce labourage est aussi peu profond que possible, soit 2 pouces—et des sillons larges de 12 à 14 pouces. Il herse au printemps et ensemence avec le grand semoir. Il a une batteuse de la force de 10 chevaux; il fait payer 4½c. pour battre le blé; 3½c. pour l'orge et 3c. pour l'avoine. Il sème du mil et du trèfle blanc. Le mil réussit à la perfection; il en a coupé un champ au mois de juillet et il espère de couper nouveau avant l'hiver. Les mangels-wurzels et les navets réussissent bien, ainsi que les oignons, carottes, groseilles, gadelles et la rhubarbe. Le sarrasin pousse bien, et aussi les concombres, les melons, les citrouilles et les fraises.

Quant aux mouches, il dit que le taon est terrible, en juillet, pour les chevaux, qu'il fait maigrir et qui perdent alors l'appétit. Quant aux moustiques, inutile d'en parler; ils sont très fatigants. En juin et juillet, le moucheron des buffles nuit beaucoup au bétail et aux chevaux. Il y a aussi la mouche noire, qui n'est pas très gênante, mais que l'on trouve partout où il y a des hautes herbes et des broussailles.

Mai, très agréable.

Juin, très humide.

Juillet, très chaud; plus chaud que dans l'Ontario; le thermomètre atteint jusqu'à 100° à l'ombre.

En août, des ondées et un temps frais.

Septembre, bon temps.

Octobre, très bon mois.

Novembre, bon mois; temps clair, gelées.

Décembre, neige—1 pied en moyenne; il gèle très fort.

Janvier, très froid; le thermomètre a gelé l'hiver dernier.

Février, mois froid.

Mars, pas aussi froid; la neige commence à fondre.

Avril, beau mois.

Le sol est formé de marne végétale reposant sur de l'argile. Eau de source. L'eau est bonne dans la colonie de Boyne. Quand le thermomètre est à 80°, on ne sent pas autant la chaleur que dans l'Ontario, parce qu'il y a toujours une brise fraîche. Bien que l'hiver soit bien froid, on le supporte mieux que dans l'Ontario, parce que le temps est moins changeant. Il dit que les sauvages meurent de la consommation, mais il attribue ce fait à ce qu'ils se mouillent constamment les pieds.

Il a trois vaches et trois paires de chevaux. Il m'a donné des échantillons d'avoine et de blé. Il a un pommier sauvage qui porte des fruits et dont il est très fier. M. Johnstone ajoute: " Dans l'Ontario, je vivotaïs; ici, j'ai fait de l'argent."

J'oubliais de dire que nous avons passé la colonie des Peupliers avant d'arriver à celle de la Boyne. Nous avons aussi laissé à l'est la colonie de l'Anse au Tabac.

Partis le lendemain pour Nelsonville, nous sommes rejoints par M. Inman, de la Boyne, qui possède 800 acres de terre. Il nous parle d'une fleur bleue dont la présence indique de bonne eau. Il a payé \$10 pour 160 acres et obtenu 160 autres acres au prix de préemption. Il a acheté un bon *scrip* pour le reste. Il a 60 acres en culture.

|   |     |    |        |
|---|-----|----|--------|
| Le blé rend en moyenne, 30 boisseaux de 60 lbs. |     |    |        |
| L'avoine  | "   | 40 | " 34 " |
| L'orge  | "   | 30 | " 48 " |
| Les pommes de terre                             | 250 | "  | 60 "   |

Il ne fait pas de beurre, mais élève des animaux. Le blé vaut \$1 le boisseau ; l'avoine, 65c ; l'orge, 60c. ; les pommes de terre, 25c. l'automne, et 50c. au printemps ; le beurre, 20c. Le jeune bétail vaut de \$7 (£1 8s), l'automne, à \$10 (£2) par tête. Tous frais déduits, le foin revient à \$1 (4s) la tonne. Deux tonnes de foin suffisent amplement pour la nourriture d'un animal d'un an, pendant l'hiver. Un bouvillon de trois ans vaut de \$35 (£7) à \$50 (£10). C'est pourquoi il considère que l'élève du bétail est plus profitable que la culture du blé. Voici son calcul : " La saison dernière, le blé valait \$1 le boisseau à Winnipeg ; l'année précédente, il ne valait que 60c. ; une paire de bœufs peut transporter 40 boisseaux à Winnipeg, distance de soixante milles, sur la glace, dans un traîneau. Il faut cinq jours pour aller et revenir.

|  |               |
|--|---------------|
| Le conducteur et l'attelage coûtent \$2.50 par jour..... | \$12 50       |
| Dépenses sur la route, au moins.....                     | 8 00          |
|  | <hr/> \$20 50 |
| " Prix de 40 boisseaux, à \$1.. ...                      | \$40 00       |
| " Déduisant les dépenses... ..                           | 20 50         |
|  | <hr/> \$19 50 |

" Le blé se vend donc 48c., ou 2s. le boisseau."

Un colon établi sur les bords de la rivière, a importé 12 moutons d'Ontario ; ils réussissent bien ; il n'en a perdu aucun. Les chiens des prairies sont dangereux pour les moutons. L'eau est bonne et voisine de beau bois. Les étourneaux, qui se nourrissent de blé, font de grands ravages. Gages, \$15 (£3) par mois, pour les garçons de ferme, \$25 (£5) pendant les foins et les récoltes ; \$6 (£1 4s.) pour les servantes. Taxes—la taxe des écoles est de  $\frac{7}{16}$  de centin par dollar, suivant la valeur de la propriété et de l'aménagement ; il y a aussi trois jours de corvée, ou \$1.50 par jour à payer pour chaque étendue de 160 acres.

La province est divisée en municipalités dans chacune desquelles il y a un préfet, et cinq conseillers. Dans la municipalité où réside M. Inman, chaque cultivateur prend soin de ses bestiaux et est responsable des dégâts faits aux récoltes de ses voisins, depuis le premier avril jusqu'au premier octobre. A part cela, liberté la plus complète.

Les porcs sont d'un bon rapport—\$3 les 100 lbs. On les nourrit d'orge fendue.

On sème surtout le blé écossais et le blé rouge dans l'établissement de la Boyne.

L'avoine noire est préférée, mais on sème aussi la blanche.

Au début, le colon ne devrait employer que des bœufs, jusqu'au moment où il récolte assez pour nourrir des chevaux. Ayant à bâtir, ses chevaux n'ont pas d'abri convenable, ce dont les bœufs peuvent se passer.

A Nelsonville, en arrivant à l'hôtel, je me lavai à l'eau et au savon. Bientôt je sentis une sorte d'irritation à la figure et mes cheveux et ma barbe étaient collants. Cela venait de ce que l'eau est alcaline, et je n'aurais pas dû employer de savon.

En creusant un puits où tous les gens de la ville viennent chercher l'eau potable, M. Nelson, fondateur de la colonie, a trouvé les formations suivantes : Marne végétale, de 18 pouces à trois pieds d'épaisseur ; marne argileuse, de 3 à 4 pieds ; puis 5 pieds d'argile grise solide ; puis de la pierre à savon noire. Généralement on rencontre l'eau entre l'argile et la pierre à savon. " Quand on ne réussit pas," ajoute M. Nelson, "on essaie à un autre endroit."

Le blé produit de 20 à 30 boisseaux par acre. Poids par boisseau de 64 à 66 lbs.  
 L'avoine " 40 à 50 " " " " 38 "  
 L'orge " 40 à 50 " " " " 50 "  
 Les pommes de terre, 200.

M. Nelson est venu au Manitoba en 1877. Le 28 juin il plantait des concombres, des pommes de terre, des choux,—plantes fort délicates et qui ont bien réussi.

Les betteraves, les navets et les mangels-wurzels réussissent bien.

M. Nelson corrobore des faits déjà mentionnés, relativement à la température, et me fit observer que, bien que le thermomètre marque 110° à l'ombre, au mois de juillet, on supporte mieux la chaleur au Manitoba que dans l'Ontario. Cela est dû, pense-t-il, aux nuits fraîches. Il n'y a peut-être que deux ou trois nuits dans l'année pendant lesquelles on n'emploie pas les couvertures.

Le thermomètre gèle en hiver, mais le froid est tolérable, quand il ne fait pas de vent. Il est moulinier et fait payer 15cts. par boisseau, à son moulin, pour moudre le blé.

Nelsonville est une localité florissante et ses habitants sont hospitaliers. Elle deviendra une ville très commerciale, parce qu'elle se trouve sur le chemin de la montagne à la Tortue, qui se colonise rapidement. Le jour suivant, M. Nelson me montra des tomates semées le 10 de mai et qui semblaient devoir bien mûrir. J'en pris des échantillons, mais ils ne se sont pas conservés. Il me montra des choux-fleurs dont il évaluait le poids à 4 ou 5 livres. Les pommes de terre (*early roses*) se conservent jusqu'à la récolte suivante. On les plante entre le 1er mai et le 1er juin. J'en pris deux échantillons ainsi qu'une pomme de terre plantée le 3 juillet. Lorsqu'on arracha le plan, on trouva dix-sept pommes de terre, dont mon échantillon était la plus grosse. Je pris aussi un oignon de moyenne grosseur.

La montagne de Pembina est à rampe si douce que je ne m'aperçus pas que je la montais. Elle est assez abondamment boisée à partir du township n° 4 au nord, mais on n'y trouve pas de grande étendue non interrompue de bonne prairie. On dit qu'au delà il y a une étendue de terre sablonneuse qui n'est pas bien bonne pour la colonisation ; mais on retrouve la bonne terre à la Montagne à la Tortue, qui est bien boisée. Crystal City se trouve sur la côte de l'est du lac à la Roche.

Rencontre le révérend M. Edwards, qui me dit qu'il y a beaucoup de bonnes terres que l'on peut obtenir des personnes qui ont des lettres patentes de la Couronne. La colonie de l'Anse au Tabac est considérée comme la meilleure du pays. Le sol est de la marne végétale noire, reposant sur un fond d'argile. L'eau est très bonne ; on y a fait des puits de huit à vingt pieds de profondeur. Le bois est assez rare, la forêt se trouvant à six ou huit milles de distance. Les étouffeaux (ou les moissonneurs du Canada, comme M. Inman les appelle) ne s'éloignent jamais des endroits où il y a du bois et de l'eau. A l'Anse au Tabac, presque tous les terrains appartiennent à des particuliers. M. Edwards m'informe que \$5 l'acre est le prix le plus élevé que l'on demande pour les terres, et il considère que ce prix est raisonnable pour la localité.

Nous prenons la direction de Mountain City et passons Minniwhastey, nom qui signifie "bonne eau" ; nous passons également Adamson Creek et Deadhorse Creek. Sur le chemin de Mountain City, je suis frappé de trouver des galets de granit qui y ont été évidemment portés pendant la période glaciaire.

Mountain City compte huit maisons ; mais probablement que ce sera bientôt une ville considérable. En quittant Mountain City, nous nous rendons à Stoddartville où nous passons la nuit. M. Stoddart avait de très bonnes récoltes. Le lendemain matin, nous partons de bonne heure et nous passons Calamity Creek et Liffey Creek, une colonie irlandaise, et la propriété de M. Windram, M. P. P., Bluff, Dufferin-Sud.

Enfin, après avoir passé plusieurs propriétés, entre autres celle de M. McCorquodale, nous arrivons à Austervitch, village mennonite. Avant d'y arriver, nous apercevons une grande étendue de terrains alcalins. Dans le voisinage, les récoltes sont peu abondantes.

En regardant en arrière, nous voyons que nous avons descendu la montagne, mais nous ne nous en étions pas aperçus. Les Mennonites ont de très belles récoltes. Leur bétail paît en grands troupeaux. Ils ont des batteuses à vapeur et leurs maisons sont soigneusement couvertes en chaume. Ils ont aussi des hangars pour leurs instruments aratoires.

Un accident arrive au cercle de la petite roue gauche de notre véhicule et nous faisons la réparation tant bien que mal. Nous arrivons au comté de Touro, Rhineland, et nous rencontrons un parti d'émigrants. Nous passons le lac à la Bécasse et nous apercevons un moulin à battre, mu par un cheval, comme nous en avions vu dans l'Est. Nous rencontrons le gouverneur des Mennonites qui se promenait en voiture. Dans un des villages, nous apercevons un grand moulin à vent, construit en bois. Enfin nous arrivons à Nyonloch et nous dinons dans un cottage mennonite. Tout y est propre et bien rangé. Dans le jardin, nous voyons des tournesols et des pavots.

Nous arrivons à Grangehall, puis à la rivière Moraye; nous apercevons, à une certaine distance, Smuggler's Point, sur le territoire de Dakota. Nous traversons la rivière Rouge et arrivons à la florissante petite ville d'Emerson, qui compte environ 1,500 habitants et semble être une localité très commerçante. La boue n'est pas aussi collante qu'à Winnipeg, mais très désagréable.

Le lundi, j'étais de retour à Winnipeg. Les rues avaient séché, mais les ornières rendaient le trajet en voiture très désagréable.

Voici les prix de certains articles à Winnipeg: charrue à défricher, de \$25 à \$29; charrue ordinaire, de \$16 à \$22; moissonneuses et faucheuses combinées, \$200; râteau à foin, mu par un cheval, de \$35 à \$45; voitures, \$95; bêches, \$1; pelles, \$1.25; fourches à foin, 75c.; fourches à fumier, \$1; herses, de \$15 à \$35; seaux à deux cercles, 25c.; seaux à trois cercles, 30c.; cuves de 16 pouces, 90c.; couvertures, \$3; bois de service, de \$20 à \$40 les mille pieds; bois raboté, de \$30 à \$60; bardeaux, \$6 le mille; lattes, \$5 le mille; clous, \$5 les 100 lbs.; portes, \$2.50; châssis, \$1 la paire; harnais simple, \$20; double, \$35; foin, de \$7 à \$12 la tonne.

La population de Winnipeg est de 8,000 à 10,000 âmes, et celle de la province d'environ 100,000. Les sauvages sont supposés être au nombre de 4,000. Il y a environ 13,000 métis, qui sont un mélange de la race sauvage avec les races anglaise, écossaise ou irlandaise. Les Mennonites sont Russes et sont au nombre de 7,000. Dans la province, il y a environ 18,500 habitants d'origine française. La province du Manitoba se trouve par 49° 0' de latitude et 50° 2' nord. Elle comprend 9,000,000 d'acres et est divisée en quatre comtés—Selkirk, Provencher, Lisgar et Marquette—dont chacun envoie un député au parlement fédéral. Chaque comté est divisé en vingt-quatre districts. Les terres de la province sont divisées en bandes (*strips*).

1,400,000 acres sont réservés pour les métis et 512,000 acres pour les Mennonites. Les terres qui appartiennent à la compagnie de la Baie d'Hudson et aux écoles sont également réservées dans toute la province. Il y a aussi les réserves des sauvages.

Si l'on n'ouvre pas aux immigrants les terres qui sont en la possession des spéculateurs, ils devront se rendre plus à l'ouest, et la prospérité du pays sera grandement retardée tant qu'il ne sera pas sillonné par des chemins de fer. Les animaux sauvages du Manitoba sont les suivants: chevreuil, ours brun et noir, loup de prairie, très dangereux pour les moutons, mais non pour l'homme; renards, blaireaux, putois, taupes, couleuvre ordinaire, sauterelles et grenouilles. Les sauterelles ont fait de grands ravages il y a quelques années, mais elles n'ont pas reparu. Il est remarquable que les animaux sauvages disparaissent devant l'homme. Dans la prairie, on voit des os de buffles, mais pas de buffles. J'ai traversé une région où il y avait des ours l'an dernier, mais il n'y en a plus. Les moustiques et autres mouches deviennent moins vénéreux à mesure que la colonisation avance. En fait de gibier: des canards, hutors, poules de prairie et perdrix; comme oiseaux de proie: des faucons de grandes dimensions et plusieurs autres oiseaux dont je n'ai pas constaté les noms. La

prairie n'aime pas la solitude, on y remarque toujours de la vie. La prairie rappelle les champs de seigle. Il y a des arbres le long des cours d'eau. Dans quelques districts, on va chercher le bois à une distance de douze milles. Les Mennonites emploient, comme combustible, de la paille pressée et du fumier, bien que le bois ne soit pas loin de leur colonie.

On reconnaît facilement le mauvais terrain par le poli de la surface, sa couleur vert bleuâtre et la pauvre apparence de la végétation. Là où il y a du bois, le sol ne contient point d'alcalis. Le saule nain pousse sur les bonnes terres. Lorsque les taupinières sont d'argile noire ou de marne, sans argile grise ou blanche et sans gravier, le sol est bon. Quant l'argile couleur claire ou le gravier apparaissent, c'est que la terre n'est pas bonne.

Les meilleurs mois pour examiner le sol sont ceux de juillet, août ou septembre, alors que l'herbe en indique la nature. Voyager en mars, c'est s'exposer à faire périr de faim ses chevaux. En juin, les routes sont presque impraticables. Pour voyager, ce qu'un cultivateur a de mieux à faire est d'acheter un cheval et une voiture, qu'il revend ensuite ou garde, à son gré. Après avoir choisi une propriété, il doit s'en assurer la possession au bureau des terres. Il doit ensuite acheter les matériaux d'une maison et la construire; puis défricher; puis aller chercher sa famille; en un mot, il éprouve bien des difficultés avant de s'établir.

Je reviens dans l'Ontario par Sarnia, sur le vapeur *Québec*, capitaine Anderson, et je visite, à Corunna, la propriété du capitaine Anderson, qui me fait ensuite parcourir le township en voiture. Sur sa terre, le trèfle rouge pousse naturellement. Ses pommes sont la roussette dorée, la pomme-poire, la pomme de neige, la reinette, la pomme de Norvège, la reinette de Newton, etc. La paille venait d'être mise en meules pour l'hiver. Les bestiaux approchent pour en manger. Un jeune taureau s'en va en branlant la tête. "Ah! dit le capitaine, il n'y trouve pas de sel!" On donne du sel à tous les bestiaux. Dans la grange, une magnifique récolte de foin de mil. Il me montre une machine à essarter. On voit que le capitaine est un cultivateur énergique et que le succès le récompense. Il y a quatre ans, il naviguait encore, et aujourd'hui il est un des bons cultivateurs de Sainte-Claire. Ses terres sont bien clôturées, bien nivelées, et maintenant il travaille à un drainage souterrain. Sur sa terre, il emploie l'eau de la rivière. On la croit moins alcaline qu'aucune autre eau en Canada. C'est depuis son retour de Prince Arthur's Landing, sur le lac Supérieur, qu'il a commencé à travailler au drainage souterrain.

"A Corunna, dit le capitaine Morrison, nous avons, en mars, de la neige qui disparaît bientôt. En avril, des gelées; on laboure vers le 10. Beau temps en mai, on continue les semences jusqu'au 20 de juin; puis on a de la pluie. En juillet, on récolte le blé d'automne; au mois d'août, récolte générale. En septembre, on sème le blé d'automne. Octobre est un beau mois. Novembre, temps variable, comme en Ecosse. En décembre, la gelée met fin aux labourages. En janvier, l'hiver, un pied de neige. En février, il neige une partie du temps; froid."

Il me dit que dans le voisinage il y a plusieurs terres à vendre, dont une appartenant à son père. Elle se trouve dans le township de Finch, Stormont, Ontario. Rencountre à Sarnia plusieurs personnes qui ont des connaissances ici.

De retour dans le township d'Aldborough, je prends de nouveaux renseignements sur les récoltes. M. Stalker a eu les récoltes suivantes: blé, 20 boisseaux par acre, en moyenne; avoine, 60; pommes de terre, 20 boisseaux pour 1; orge, 160 boisseaux de 12 boisseaux; mais la saison n'a pas été bonne. Pendant mon absence, il avait beaucoup plu. Il gardera cet hiver 15 bouvillons de trois ans, qu'il nourrira de paille hachée, de pois et d'avoine. La mouche a attaqué les pois; il emploie l'antidote du Dr Taché. Tout l'engrais disponible est mis sur la terre à blé; on y sème le blé avec le mil et le trèfle (5 lbs. de mil et 5 lbs. de trèfle par acre). Un bouvillon de trois ans se vend, en général, \$10, ou £6. Visité Hector McPherson, Iona, de Rhunohoaran, et Duncan McLean, Aldborough-ouest. Il a obtenu 600 boisseaux sur 21 acres, 1 $\frac{3}{4}$  boisseaux de semence par acre; 40 ou 50 boisseaux d'avoine, de 2 boisseaux de semence; 30 boisseaux d'orge par acre. Il possède 116 acres, dont 90 en culture. Taxes, \$25. Il sème le blé en automne et le trèfle parmi le mil, au printemps. Il coupe en juillet,

quelquefois il fait une seconde coupe de trèfle, pour semence. L'année suivante, il laisse pousser le trèfle, laboure en dessous et obtient une bonne récolte de blé. Ici, les townships ont dix milles de long sur dix milles de large. Dans ce township, M. Dyke a semé 12 acres de blé et récolté 277 boisseaux. Obtenue de 50 à 60 boisseaux de maïs par acre. Les navets ne réussissent pas dans l'argile dure. Vu d'autres gens de Kintyre—M. Ramsay, M. Stewart et visité une fromagerie appartenant à James McLean.

Je me rends à Lorne, ou Bismarek, où je rencontre M. A. Kerr, de Kilmory, Lochgilhead. Emigré en 1818. A vécu dans la forêt toute sa vie; récolte en moyenne, par acre, 20 boisseaux de plus de 60 lbs. chacun; orge, 30 boisseaux par acre, poids 48 lbs. Sur un champ de 12 acres, il a entretenu 12 vaches tout l'été. Une bonne vache peut fournir assez de lait pour faire \$35 valant de fromage; il a des vaches qui fournissent davantage. Les moutons de Leicester demandent de grands soins; les southdowns sont les meilleurs.

Rencontré un monsieur allemand qui me renseigne sur le prix des bardeaux, les planches, etc.; les premiers coûtent \$2.25 le mille; les seconds, de 4 pouces sur 6, valent de \$18 à \$20 par mille. 1,000 bardeaux couvrent 100 pieds carrés. Les briques valent environ \$5 par mille; tuiles de drains, 2½ pouces, \$9 par 1,000; 3 pouces, \$11, 4 pouces, \$12; longueur, 12 pouces. La terre se vend de \$20 à \$30 l'acre.

Visité Saint-Thomas; pris le chemin de fer pour Dunkeld, comté de Bruce, Ontario. Vu des terres magnifiques, sur la ligne, entre London et Harrisburgh. Passé Guelph. Ici la terre semble être de l'argile graveleuse recouverte de marne. Arrivé tard à Dunkeld. Me rends à Southampton, sur le lac Huron. Cette région est peu attrayante. Allé en voiture de Southampton à Owen Sound; passé la rivière Dageen, Chippewa Hill et une réserve sauvage de 12,000 acres. Sol léger et sablonneux. On prépare beaucoup d'écorce de pruche pour les tanneries; elle se vend \$4 la corde de 8 x 4 x 4. Le cèdre est employé pour les trottoirs.

Passé la rivière Saugeen. M. Vendrick, qui loue des chevaux et voitures, dit avoir vendu des chevaux \$112 pour Duluth. Les frais de l'acheteur sont \$20 de droits et \$8 pour transport.

Sur la côte du lac, il y a une colonie d'Écossais qui élèvent des bestiaux. Ils paient cher leurs taureaux et ont de bon bétail; ils ont exposé des taureaux à Philadelphie.

Traversé le township de Kippell. Longé la chute de Pottawatamie. Bientôt nous sommes près d'Owen Sound. Il y a une immense falaise de calcaire dans le voisinage. La ville même est superbe, comparée à d'autres que j'ai eu l'occasion de visiter. Un marché se tient tous les jours à Owen Sound. Le blé se vend 95c. le boisseau.

Donald McKay, de la 4ème concession, dit que le blé rend en moyenne 30 boisseaux par acre, mais sur une terre dont un tiers est couverte de souches. Quand elle est essartée, cette terre produit de 40 à 45 boisseaux par acre. Il considère que c'est ici le meilleur district du Canada pour la culture du blé. Un inconvénient s'est présenté ici; les colons étaient pauvres et ils ont épuisé la terre. Maintenant qu'ils sont plus à l'aise, ils la laissent en friche pendant un certain temps et lui rendent ainsi sa fertilité. L'avoine rend de 40 à 50 boisseaux par acre; l'orge de 45 à 50. Les navets atteignent de fortes proportions. On récolte des pommes de 13 pouces de circonférence.

Un M. McLean me dit avoir récolté 100 boisseaux de blé sur 2½ acres; cela représente 40 boisseaux l'acre. Les prix du bétail, des chevaux et d'autres produits corroborent les détails donnés ailleurs. Rendement moyen du foin, de 1 à 1½ tonne par acre. Le trèfle blanc pousse naturellement.

Sur une terre de 100 acres, on garde, en moyenne, 5 vaches et leur suite. Vu ici Malcolm Gardner, de Marymonagach, Kintyre, et un de ses frères. Vu aussi Francis McNeale, de Crusbadale Shore, Hugh McDonald, natif d'Islay, et autres. Passé cinq propriétés appartenant à des gens d'Islay, de Port Ellen. Voici le système adopté par quelques-uns. Après défrichement, un champ donnera cinq récoltes successives de blé, où l'on peut adopter la rotation suivante :—

1ère année,—blé en automne.

- 2ème année,—avoine ou blé de printemps.  
 3ème année,—encore du blé de printemps.  
 4ème année,—encore du blé de printemps.  
 5ème année,—récolte de pois.  
 6ème année,—blé de printemps ou d'automne.

Mettre du fumier sur le sol où étaient les pois ou le blé et semer du blé.

7ème année,—Après cette récolte, laisser en friche et semer du mil et du trèfle. Laisser la terre à repos quatre ans, en coupant l'herbe chaque année. En pâturage pendant deux ou trois ans, et alors la terre est regardée comme prête pour une autre récolte.

Dans ce township, comme dans d'autres, chacun fait à sa guise. Les pierres calcaires gênent beaucoup les cultivateurs; il faut les enlever, mais elles sont l'indice d'un très bon terrain. Traversé en voiture le township de Holland, établi depuis vingt-huit ans, et qui, comme d'autres, est un beau district. Colons anglais, irlandais et écossais. Il y a trente ans, c'était la forêt infestée d'ours et de loups.

Arrivé à Chatsworth; visité le marché; bétail inférieur; très bons produits. Me rends de Chatsworth à Toronto par chemin de fer. Sur cette ligne, la plus étroite du Canada, les convois sont lents, environ douze milles à l'heure. Nos compagnons de voyage étaient des conducteurs de bestiaux. Soudain le convoi s'arrête. "Qu'y a-t-il?"—"On pique les boeufs."—"Et debout, debout!" Les bouviers étaient descendus et piquaient les bestiaux qui se trouvaient sur le convoi, pour les faire lever. Après cette opération, le train repart. Bientôt, on se porte en foule aux fenêtres, la cloche d'arrêt sonne: cinq animaux ont sauté hors du convoi! Après un voyage de plusieurs heures à travers un pays pauvre, et après plusieurs incidents, entre autres un terrier écossais courant, en aboyant furieusement après le convoi, la nuit arrive et nous descendons à Toronto.

Le jour suivant, j'allai voir l'exposition de Hamilton; les expositions canadiennes ne ressemblent pas à celles de notre pays. Le bétail n'était pas arrivé, bien que l'exposition fût partiellement ouverte; mais elle n'avait pas encore été officiellement ouverte par Son Excellence le gouverneur général, qui ne devait arriver que dans une couple de jours. La région qui entoure Hamilton n'a pas besoin d'être décrite. D'après la population de ce district, c'est le jardin du Canada, et, en Canada, un jardin est hautement apprécié. Les vergers de cette région sont d'une richesse extraordinaire. En ce moment, (septembre), on coupe de nouveau, pour la graine, le trèfle que l'on a coupé en juin. Je puis aisément m'imaginer combien cette région est belle au printemps, lorsque les pommiers et les pêchers sont en fleurs. C'est littéralement un paradis. Le sol de ce district est rouge foncé. Je quitte Hamilton pour me rendre à Niagara. Le sol devient de couleur plus claire, mais on voit encore la belle verdure végétale. Les champs indiquent encore combien les récoltes ont été belles. Encore des vergers là où était la forêt, et des maisons de brique et de pierre. J'étais heureux de voir des maisons de pierre. On cultive beaucoup de maïs. Les vergers sont superbes. Impossible de décrire le paysage; c'est un véritable panorama champêtre.

Nous passons le Jourdain. J'arrive à Sainte-Catherine, me rends en voiture à Clifton et visite la chute de Niagara. Dans le voisinage, le terrain est calcaire.

La chute et les bords du fleuve offrent de l'intérêt aux savants et demanderaient une très longue description. Au point de vue géologique, tout cet endroit offre beaucoup d'intérêt et tous les touristes devraient le visiter. Je retourne à Hamilton et me rends à l'exposition, qui devait s'ouvrir officiellement le lendemain. Parmi les produits exposés, je remarque des navets de diverses espèces, des choux, des choux de Savoie, des panais, betteraves, melons, cosses de Cayenne, citrouilles, mangels, pommes de terre, une belle collection de blés (de printemps et d'hiver), provenant de la ferme-modèle du gouvernement, dans l'Ontario. On me fait remarquer le leur automatique dit "*Toronto Cordbinder*," des batteuses (37 qtx) et leur machine (50 qtx); les charrues dites *Prairie Queen*. Le bétail n'est pas arrivé, sauf quelques herefords et ayrshires, un bouvillon de Durham et une vache. Je ne pouvais perdre



une autre journée qui, peut-être, m'aurait fait perdre une semaine plus tard et, à mon grand regret, je partis avant l'arrivée du gouverneur général.

Je me rends à Ottawa et de là à Montréal, par le Grand-Tronc. Bonnes terres, mais pas autant de blé d'automne que dans l'ouest. Vu mon compatriote M. McEachran, principal du collège vétérinaire, qui me fait visiter, en voiture, les environs de Montréal. Bien reçu chez MM. Drysdale, McNish et Alex. Milloy. Lundi, parti pour les cantons de l'Est, traversé le pont Victoria, qui est tubulaire.

Avant de parler des cantons de l'est, je dois dire qu'en Canada, les arbres à moitié tombés indiquent les bons terrains. Le sapin pousse sur les côtes sablonneuses et dans les savanes. L'érable, le chêne, le hêtre, etc., à moitié tombés, indiquent de bonnes terres, règle générale.

Les districts canadiens-français, aux environs de Montréal, offrent un coup-d'œil enchanteur. La culture est bien meilleure qu'aux environs de Québec. On a adopté le système de barres droites pour les clôtures, et abandonné celui des clôtures en zigzag en usage dans l'Ontario. Nous traversons la rivière de Belœil, large d'environ 200 verges et dont les eaux sont à peu près de même couleur que celles du lac Supérieur. Nous approchons de la montagne de Belœil, dont le sommet se perd dans les nuages. Les feuilles d'automne offrent les nuances les plus variées.

Les toits et les clochers des églises sont couverts en ferblanc. L'effet est magique par un beau soleil. La région présente un magnifique panorama. J'observe que les sillons ne sont pas tout à fait droits; on les courbe un peu à dessein. J'ai remarqué la même chose dans les highlands et en Irlande. J'observe nombre de bosquets de peupliers; le peuplier est un arbre sacré dans les pays catholiques. (?) Nous arrivons à Durham. Nous voyons des bosquets d'aulnes. L'aulne n'existe pas dans l'Ontario et ici il ne se développe pas. Arrivés à la rivière Saint-François. Paysage superbe. La peinture même ne saurait reproduire les nuances du feuillage. Nous passons Richmond, propriété de M. Mackenzie, de Loch Broom; aussi celle de M. Steel. On fait ici le drainage souterrain. Arrivés à Windsor, où il y a une fabrique de papier. Le saumon monte à 50 milles plus haut que Windsor. Le feuillage est superbe. Jamais vu rien de plus beau. Les maisons, avec leurs jalousies vertes, ajoutent à la variété; le grand fleuve serpente autour de la base des montagnes. Un cimetière, de l'autre côté, nous rappelle que l'homme est mortel.

Nous passons des scieries et voyons comment on y amène le bois. Le fleuve est couvert de radeaux.

Arrivé à Sherbrooke; ma première visite est pour M. Buchanan, township de Bury, terre de 140 acres. "Après le premier défrichement, dit-il, on sème de l'avoine et de l'orge. Le blé réussit parfois aussi bien. L'année suivante, pommes de terre, ensuite du blé avec du trèfle du nord, quelques fois de l'Alsike. Le trèfle blanc pousse naturellement. On fume la terre pauvre pour la récolte de la seconde année, puis on la laisse en friche jusqu'à ce que son tour revienne." A l'arrivée de M. Buchanan, il y a six ans, la terre était épuisée. La plus forte récolte était une demi-tonne de foin par acre. Il fuma la terre et, au bout d'un an il récoltait 1½ tonne. Au bout de deux ans, 2 tonnes (terre fumée à moitié seulement). Sur quelques terres, on fait cette récolte deux fois par an.

|  |                       |
|--|-----------------------|
| Rapport—Blé, 25 boisseaux par acre.....            | 60 lbs. par boisseau. |
| Orge, de 30 à 40 boisseaux par acre.....           | 48       "            |
| Avoine, de 50 à 40 boisseaux par acre (on a vu 60) | 32       "            |

L'avoine est longue et mince. On récolte les pois avec l'avoine—deux tiers d'avoine, un tiers de pois. Bonnes fèves. Navets réussissent bien, mais demandent trop de travail. Blé, 51 le boisseau. Autres céréales comme dans l'Ontario et le Manitoba. M. Buchanan dit que le sarrasin réussit bien. Plus il pleut, meilleur il est. Rend de 50 à 75 boisseaux par acre. Il sème 4 boisseaux d'avoine par acre, blé, 1½ boisseaux, orge, 2 boisseaux; sarrasin, 1 boisseau. Dans Bury, le maïs demande plus de fumier que les navets. Il faut 100 charges de fumier pour obtenir 100 boisseaux de maïs. Le bétail se vend de 3c. à 4c. la livre, sur pied. Bons chevaux pour

\$100 (de 15 à 16 mains); fromage, 12 cts.; beurre, 30 cts.; veaux d'un an, \$10; de deux ans, \$20. Il suffit de 1½ carres de pâture par vache; il a 5 vaches à lait et leur suite.

Henry Cowan, Gould, Lengwick, dit que son blé rapporte de 20 à 25 boisseaux par minots acre; avoine, de 25 à 30 boisseaux par acre; orge, de 15 à 20 boisseaux dans les vieilles terres et de 25 à 30 dans les nouvelles.

Il a vendu quatre bouvillons de deux ans et demi, \$27.50 la pièce; il en avait acheté deux ou trois à \$9, l'automne; foin de \$6 à \$8 la tonne; beurre, de 18 à 25c.; bœuf pour la boucherie, 5c. la lb. sur pied; autres bestiaux, 3c.

M. Cowan fait observer que la saison est très sèche; il n'a rien vu de pareil à Lengwick depuis 48 ans.

Comme compensation, la saison a été extraordinairement humide dans l'Ontario et le Manitoba.

Propriété de M. Buchanan :

500 seaux de sirop d'érable lui ont donné 900 lbs. de sucre. A fait pendant la saison, 1,600 lbs. de sucre qu'il a vendues à \$8 les 100 lbs. On m'a montré les érables et l'appareil. Visité la propriété de M. Robert French. Il élève des bestiaux et réussit bien.

Visité les prairies, qui rapportent 3 tonnes de foin par acre.

Le jour suivant, vu une prairie bien fumée appartenant à Lewis McIver et qui rapporte aussi trois tonnes de foin par acre.

Arrivé à Compton, je me rends à la propriété de M. Cochrane. On me montre son splendide troupeau de durhams, où l'on voit, entr'autres, le 10me duchesse d'Airdrie et trois animaux provenant d'elle, deux vaches et une génisse; 10 ou 12 veaux provenant du duc d'Oxford et du marquis de Hillhurst. Vu une vache blanche, de race, laquelle a obtenu le premier prix à l'exposition fédérale, Montréal. Vu un taureau d'Ayrshire de deux ans, importé, un très bel animal; aussi le duc d'Oxford, un fameux Durham. La duchesse d'Airdrie a douze ans et sa descendance a rapporté £30,300, fait inouï dans l'histoire de l'élevage du bétail. Vu aussi d'autres vaches d'excellente qualité, gardées pour nourrir les veaux de race. M. Cochrane ne dorlote pas la duchesse; il lui fait donner une nourriture ordinaire. Il me reçut très-bien, avec l'ami qui m'accompagnait. Vu, sur sa propriété, un magnifique champ de navets. Sa terre est parfaitement cultivée, et montre ce que l'on peut obtenir par une culture intelligente. Originellement, sa terre ne valait pas celles des townships voisins, et elle leur est aujourd'hui de beaucoup supérieure. Son exemple est suivi. On ne voit point de tas de pierres dans ses champs, comme il y en a presque partout dans la province de Québec, ainsi qu'aux environs d'Owen Sound, Ontario, et ailleurs. On fait des clôtures solides avec les pierres.

Dans le district, il y a une plante appelée le shumac sauvage, qui fait enfler la figure et les mains. Le lierre sauvage affecte aussi certaines personnes, seulement si le vent leur en apporte l'odeur. On rencontre cette plante dans les provinces de Québec, Ontario et du Manitoba, et aussi aux Etats-Unis.

Visité, à Sherbrooke, la filature de laine de M. Paton, étant muni d'une lettre d'introduction de l'honorable M. Pope, ministre de l'agriculture, pour ce monsieur. Cette filature est très considérable. La machine à laver et à nettoyer prépare 4,000 lbs. de laine canadienne en 19 heures, ou de 2,000 à 4,000 lbs. de laine fine. Vu les cuves à teindre et diverses machines à carder (20), à filer (24), avec 336 fuseaux; la semaine dernière, avec 135 métiers, on a fabriqué 711 pièces de drap, chacune de 25 verges de long; je visite la presse hydraulique, les modèles et l'atelier des machines. L'établissement emploie de 500 à 550 ouvriers. C'est le plus grand du Canada, et les machines sont des plus perfectionnées.

Visité l'exposition annuelle. Les meilleurs bestiaux sont maintenant envoyés en Angleterre, et les expositions en souffrent.

Visité le collège d'agriculture de Richmond, où je suis reçu par le principal Ewing. Il m'informe que le rendement moyen du blé est de 20 à 25 boisseaux par acre; l'orge, 30 boisseaux. L'avoine est une récolte sûre—35 boisseaux à l'acre.

Les étudiants font un bon cours d'arithmétique, d'algèbre, de géométrie et d'arpentage.

Le 2 octobre, allé voir, à Lévis, le dépôt de la quarantaine, où venaient d'arriver d'Angleterre plusieurs beaux bestiaux. Parti ensuite pour Saint-Jean, Nouveau-Brunswick. Traversé une vaste région peuplée de Canadiens-français, vu plusieurs havres sur le Saint-Laurent, et aperçu de nouveau l'océan. Dans les villages du Bas-Canada, les églises sont immenses et les maisons petites. Nous arrivons au Nouveau-Brunswick.

Cette province est divisée en huit comtés et cinquante-neuf paroisses. La limite nord-ouest est formée par la baie des Chaleurs, à la tête de laquelle se trouve Campbelltown. On s'occupe peu de culture ici, mais plutôt de la pêche du saumon, laquelle, toutefois, n'a pas très bien réussi l'an dernier.

Le saumon remonte les rivières Ristigouche et Matapédia. Un établissement ichthyogénique fournit chaque année trois quarts de million de frai, que l'on transporte dans les rivières aboutissant à la baie des Chaleurs. Sur la côte, on prend le saumon au filet; sur les rivières, à la mouche. On fait une grande exportation de saumon. Avec un filet de 300 brasses, un pêcheur peut prendre pour \$1,500 de poisson pendant la saison.

Les filets doivent être jetés à des intervalles réglementaires de 200 brasses; mais cette règle n'est pas rigoureusement observée. La pêche commence le 24 mai et finit pendant la dernière semaine de juin.

Bon système d'écoles au Nouveau-Brunswick. Éducation gratuite. Propriété taxée; tout homme de 21 à 60 ans paie \$1 de taxe électorale.

Sur 50 milles de son cours, la rivière Saint-Jean est navigable pour les caboteurs de 50 tonneaux et les petits bateaux à vapeur. Les embarcations plus petites la remontent jusqu'à 150 milles. Parmi les poissons que l'on y prend sont le saumon et l'esturgeon. Les rives sont fertilisées par les inondations, qui laissent de riches dépôts d'alluvion.

Arrivé à Saint-Jean, dont je fais mon quartier général au Nouveau-Brunswick. Je retourne ensuite à la vallée de Sussex. Le long du chemin de fer de Saint-Jean à Rothesay, le sol est de la marne végétale reposant sur du sable et du gravier. Le chemin de fer borde l'estuaire de la rivière Saint-Jean, qui est boisé et escarpé. Beau paysage. Terrain montagneux de Rothesay à Quinspansia. Bonnes terres. De Quinspansia à Nawigewa, sol rougeâtre. Falaises le long de la rivière; excellentes pour le foin. De Nawigewa à Hampton, beaux pâturages et falaises. Ici la rivière est aussi large que le West Loch Tarbert. Paysage superbe. A mesure que nous avançons, le sol devient plus léger.

Passé la station de Norton. Belles prairies sur les bords de la rivière. Passé Apohaqui; vu des wigwams sauvages couverts en écorce.

Arrivé à Sussex et visité, le 4 octobre, M. George A. Dobson. Il me montre d'excellents mangels-wurzels. Son blé rapporte 25 boisseaux par acre (blé de printemps); avoine, 45. Ses prairies donnent cinq récoltes consécutives. Ses pommes de terres lui ont rapporté 104 barils par 4 barils de semence, mais ce sont des pommes de terre qui ne se conservent pas. Les pommes de terre rouges se conservent mieux. Il a aussi des pommes de terre blanches. Possède deux bœufs de Durham qui pèseront 3,800 lbs., sur pied, lorsqu'ils seront engraisés. La dernière saison, il a vendu 33 animaux gras.

D'après lui, deux pieds de neige tombent en décembre et restent sur le sol jusqu'en mars. Janvier et février sont les mois les plus froids; peu de pluie en hiver; en mars, la neige commence à fondre. Avril pluvieux. Du 15 mai au 15 juin on sème et on plante. En mai, temps doux; juin, très chaud; juillet, chaud, peu de pluie; il tonne généralement; août, également chaud, tonnerre; septembre, sec, quelques ondées.

Visité John Graham, de Givan, à la fromagerie. Il a dirigé la première fromagerie dans le pays; fabrique de 25 à 26 tonnes par saison. Connait plusieurs terres à vendre. Il a semé 7 boisseaux de blé qui en ont rapporté 103, soit 29 boisseaux par acre. L'an dernier récolté 33½ boisseaux de 1½ boisseau, sur à peine un acre. Le puceron faisait ordinairement des ravages qui ont cessé.

L'avoine rapporte, en moyenne, 45 boisseaux; on la sème le 1er juin pour la récolter le 2 septembre.

Pommes de terres—Il croit que le Nouveau-Brunswick est le meilleur pays pour la culture des pommes de terre. Il a généralement des rapports de 20 à 26.

Main-d'œuvre, de \$60 à \$70 pour six mois—c'est-à-dire de £12 à £14; \$14, \$16 et \$20 par mois pendant les foins. Servantes, de \$5 à \$6 par mois. Lait, de 2c. à 3c.; beurre, 18c. à 20c.; bœuf et mouton, de 6c. à 7c. Sur \$500, *ad valorem*, on paie \$1.80 de taxes et \$1.25 pour les écoles. Trois jours de corvée ou 50c. par jour. Les ministres du culte vivent de contributions volontaires.

Écoles: aucune maison ne se trouve à plus de 2½ milles de l'église. On voit peu de maisons à plus de trois milles de l'église.

La vallée de Sussex est favorable à la culture du maïs, des melons, citrouilles, etc. Passé la propriété de M. Nelson Oinald. Vu la propriété de M. Charles Haison, qui cultive des légumes et des fruits qu'il envoie à Saint-Jean. M. Hugh McMonikale élève des chevaux de race, de trente à quarante à la fois; il a un parc pour les dresser. Passé plusieurs belles propriétés qui ont de magnifiques vergers.

Composition du sol: 2 pieds de marne, 2 pieds de gravier, de 10 à 12 pieds d'argile et de gravier mêlés, puis l'eau.

Dans la forêt on trouve: pin, épinette rouge, épinette blanche, bouleau, orme, cèdre, érable, tilleul et hêtre. Animaux sauvages: ours, orignal, caribou et chat sauvage. Le caribou ne se rencontre qu'à vingt milles dans la forêt. Vaches à lait valent de £5 à £6; vœux d'un an, de \$12 à \$15; de deux ans, \$20. L'Acte de permission (*Permissive Act*) est en vigueur dans le comté de King.

Nous arrivons dans un autre township et voyons plusieurs belles propriétés. Voici la rotation adoptée par certains cultivateurs: après défrichement d'une jachère, on sème du sarrasin. L'année suivante, moitié avoine et moitié pommes de terre; l'année suivante, on sème les pommes de terre là où était l'avoine et *vice versa*; l'année suivante, avoine. Foin pendant trois ans; pâturage pendant un certain nombre d'années, suivant l'étendue du champ.

M. Nelson Coates, dont je n'ai pu visiter la propriété, dit que son blé rapporte, en moyenne, 25 boisseaux et son avoine 35 boisseaux l'acre. Il a une terre de 230 acres, dont 160 sont en culture. Il coupe 100 tonnes de foin annuellement. Il hiverne cent bêtes à cornes. Il faut 2 acres de ses pâturages pour chaque vache; dans certains endroits, un acre suffit. Main-d'œuvre, \$100 ou \$120 par année pour un homme; de \$60 à \$70 pour six mois. Il a 22 vaches à lait.

Un marchand me dit que, dans la province, on élève généralement des moutons de South Down et Leicester; ils pèsent généralement 80 lbs. L'hiver, on leur donne du foin et du grain; ils valent de \$5 à \$6, ou de £1 à £1 4s. Fret, de Rimouski, sur le Saint-Laurent, à Liverpool, \$1.30. Fret du bétail, \$14.

La vallée de Sussex est très fertile et l'on peut aisément y acheter des terres. Saint-Jean compte 32,000 âmes; ville très commerçante. Assisté à l'ouverture de l'exposition provinciale. Beaux produits. La ville est située sur la baie de Fundy, où la marée monte jusqu'à trente pieds. Espèces variées de poissons sur la côte, parmi lesquels: saumon, hareng, alose, morue, homard, merluche, etc. Esturgeon en abondance dans les rivières. Province bornée au nord par la province de Québec et la baie des Chaleurs; à l'est par le golfe Saint-Laurent; à l'ouest par l'Etat du Maine, et au sud par la baie de Fundy.

Traversé, en bateau à vapeur, de Saint-Jean à Annapolis et entré dans une autre belle province, celle de la Nouvelle-Ecosse. Cette province est bornée au nord par la baie de Fundy et Chignecto, et séparée de l'île du Prince-Edouard par le détroit de Northumberland. Le détroit de Canso la sépare du Cap-Breton. En d'autres termes, excepté à Amherst, où elle est reliée par le Nouveau-Brunswick par un isthme d'environ douze milles de long, elle est entourée de tous côtés par l'océan Atlantique. Sa longueur est de 260 milles; sa plus grande largeur 100 milles; sa superficie, 16,500 milles carrés. Le Cap-Breton, qui est voisin, a 110 milles de long sur 90 de large. En 1871, sa population était de 387,000. Les catholiques et les presbytériens sont en nombre à peu près égal, 103,000 âmes de chaque dénomination. Autres dénominations, environ 181,000. La Nouvelle-Ecosse a quatorze comtés, le Cap-Breton, quatre. Le sol de la Nouvelle-Ecosse est accidenté. Deux plateaux d'un bout à l'autre, nord

et sud. Ces plateaux aboutissent à des pics élevés sur la côte, et parfois on y rencontre des plaines verdoyantes. Visité une belle vallée qui s'étend entre la Montagne du Nord, le long de la baie de Fundy, de Digby au Cap Blomindon, et la Montagne du Sud, dans les comtés d'Annapolis et de King.

Sol varié, qualité inférieure au sud. Les meilleures terres sont au nord. Le long de la baie de Fundy on trouve beaucoup de falaises que les Français avaient entourées de digues. Ces falaises sont très fertiles; depuis 150 ans, sans engrais, elles produisent d'excellentes récoltes.

L'hiver commence vers le 1er décembre, époque à laquelle il tombe deux pieds de neige. Janvier très froid. Février, de 20° à 24° au-dessous de zéro. Le thermomètre ne gèle jamais. En mars, vent, pluie et neige.

La neige disparaît vers la fin d'avril ou le commencement de mai. Les labours et semailles commencent en mai et se continuent jusqu'au 10 de juin. Pommes de terre et sarrasin récoltés vers le 1er juin. Coupe des foin, fin de juillet et commencement d'août. Les récoltes commencent vers le 20 août et durent tout le mois de septembre. Blé de printemps récolté en septembre.

En se rendant à Annapolis, le steamer touche à Digby, ville assez considérable. Du détroit d'Annapolis je vois de belles terres, belles prairies, belles maisons, des vergers. Mais je devais voir encore mieux. D'Annapolis à Bridgetown en chemin de fer. Visité la fabrique de fromage de Paradise. On y fabrique, chaque jour, 15 meules de fromage de 18 à 20 lbs. chacune. La fabrique appartient à une compagnie à fonds social formée par les cultivateurs du district. Ils y envoient leur lait, et les profits, déduction faite des dépenses, sont partagés entre les associés. Du 10 mai au 10 octobre, ils fabriquent du fromage à la pie. Le fromage ordinaire est mis à égoutter pendant quinze jours. Pendant la présente saison, l'on a fabriqué 1,250 meules de fromage représentant un poids de 27 tonnes. 300 vaches fournissent le lait nécessaire. Les profits laissent environ 1c. par lb. de lait. Deux ouvriers et cinq attelages sont employés à la fabrique. Le fromage se vend sur les marchés locaux de Saint-Jean, Halifax et Yarmouth. Pour la fabrication du fromage, on suit le système inventé par Jesse Williams, le premier qui fabriqua du fromage aux Etats-Unis. Voici le nombre des fromageries en opération à la Nouvelle-Ecosse: 4 dans le comté de Pictou; 1 au Cap-Breton; 1 dans Hants; 1 dans Colchester; 5 dans le comté de King; 8 à Annapolis et 1, à Yarmouth.

M. Betton, Paradise, dit que le rendement moyen du blé est de 23 boisseaux; avoine, 25; orge, 23 boisseaux par acre. Les pommes de terres ne réussissent pas; 200 boisseaux par acre, en moyenne; mangels-wurzels, 500 boisseaux; foin, 2 tonnes par acre. Les meilleures terres du pays sont les falaises. Sa terre a 101 acres. Il engraisse des bœufs. Il élève aussi trois veaux par année. Vend une paire de bœufs tous les ans; prix, \$8 les 100 lbs., sur pied. La paire donne 1,400 lbs., poids mort; poids sur pied, 2,800 lbs. Les garçons de ferme gagnent \$12 (£3) par mois, pour les travaux ordinaires. Un dollar par jour pendant la fenaison et 75 cents pendant les récoltes. Servantes, \$4 par mois. Nombre de servantes émigrent aux Etats-Unis. Le comté d'Annapolis produit 150,000 barils de pommes, à \$1.25 le baril. Si l'on en juge par le nombre des électeurs, et considérant que, pour la moitié, ce sont des cultivateurs dont chacun vend, par année, une paire de bœufs, le seul comté d'Annapolis expédie sur les marchés anglais et écossais 3,000 bœufs par année.

Parcouru le district en voiture; il est accidenté et offre une belle apparence. Malgré tout cela, on m'informe que, non-seulement à la Nouvelle-Ecosse, mais dans les provinces du Nouveau-Brunswick, de Québec et d'Ontario, plusieurs terres sont fortement hypothéquées, ce qui veut dire que leurs propriétaires paient de forts intérêts pour de l'argent qui leur a été avancé, et qu'ils ne demandent qu'à vendre pour se libérer de leurs dettes. C'est là le ver rongeur. Les terres sont de trois catégories: montagneuses, hautes terres et terres intermédiaires. Bridgetown, à quatorze milles d'Annapolis, se trouve à la tête de la navigation de la rivière; c'est la ville la plus considérable du comté d'Annapolis. J'y ai vu un navire de 150 à 200 tonneaux, qui doit tirer de huit à dix pieds d'eau lorsqu'il est chargé.

A la Nouvelle-Ecosse, l'opinion générale est que les bons agriculteurs manquent.

Nombre d'artisans trouveraient de l'emploi ; on pourrait y établir, avec avantage, un moulin à farine, une filature de laine et une sucrerie à vapeur, dont on a grand besoin dans la localité.

Laissant Bridgetown et ses beaux vergers, je me rends à Kentville, qui est entouré de collines. Je suis très bien reçu chez un compatriote, M. Innes, gérant du chemin de fer de Windsor et Annapolis, qui me fait parcourir le district en voiture et me donne des renseignements.

Visité M. Lender Rand, township de Canning, près Kentville. Son blé rapporte, en moyenne, 22 boisseaux par acre ; l'avoine, de 45 à 50 boisseaux ; le maïs, 40 boisseaux les pommes de terre, 225 boisseaux. Il fait usage d'une grande quantité de fumier. Le foin rapporte amplement  $2\frac{1}{2}$  tonnes par acre ; les navets, 1,000 boisseaux par acre. Il y a beaucoup d'érables, mais on ne fait pas de sucre. M. Rand a une érablière de quatorze à quinze acres ; les arbres y sont très gros. Il garde trente bestiaux sur sa terre de 200 acres. Huit acres font paître six vaches. Main-d'œuvre, 50c. par jour pour un jeune garçon ; pour un ouvrier ordinaire, \$1 par jour ; et \$120 par année pour un homme demeurant dans la maison. A un homme marié on paie \$140 par année et on lui fournit une maison, mais il pourvoit à son entretien ; servante, \$4 par mois. 110 arbres, en moyenne, dans un verger de deux acres. 42 pommiers lui ont rapporté 226 barils de pomme ; il en a vendu 100 barils à raison de \$2. Pour battre le blé, on emploie une batteuse à vapeur ; on donne un boisseau sur douze pour l'usage de la machine. Le labourage se fait à 7 pouces ; pour la plupart, les cultivateurs ne vont qu'à 5 pouces de profondeur. Beurre, de 18 à 20c. la lb. ; fromage, 12c. Une vache laitière donne pour \$30 ou £5 de lait. Il a eu une vache qui donnait 310 $\frac{1}{2}$  lbs. de lait par semaine ; mais la moyenne de ses autres vaches est de 180 $\frac{1}{4}$  lbs. Chevaux de travail, d'environ 15 mains, valent \$100 ; bœufs de travail, de \$80 à \$100 la paire. Les chevaux de Clydesdale sont trop lourds pour le district et les chevaux trotteurs trop légers. La race préférée pour le bétail, est le *polled Angus* ; pour les chevaux, la race normande.

M. Innes calcule que les comtés d'Annapolis, King et Hants produisent 250,000 barils de pommes.

Visité M. J. W. Margieson. Son blé rapporte 27 boisseaux par acre, en moyenne ; avoine, 30 ; orge, pas cultivée ; pommes de terre, 200 boisseaux. Il a deux propriétés, l'une de 210 et l'autre de 212 acres. Sur la seconde, il y a 40 acres de marais salant, la meilleure prairie pour engraisser le bétail. Sur les falaises, la terre vaut £32 l'acre, ou \$160 ; les hautes terres valent \$16 l'acre. Prix moyen du foin, \$10 la tonne ; mais il le vend \$16 ; le foin des hautes terres se vend un dollar de moins, soit \$9 en moyenne. La vase des marais constitue un engrais excellent. Les prairies ordinaires, bien fumées, produisent 2 tonnes par acre, les falaises 3 tonnes. M. Margieson dit qu'il n'a jamais vu plus faibles récoltes que dans le moment.

M. Innes me fait traverser Cornwallis, beau district ; puis nous revenons à Kentville.

Le jour suivant, je me rends à Windsor ; sur le convoi, je rencontre le surintendant du matériel du chemin de fer, qui me donne des renseignements précieux sur la construction des digues et des ventelles, ainsi que sur diverses industries. Nous passons la rivière Cornwallis, King's Port, Fort William, la rivière Avon et Grand Pré, où Longfellow a placé la scène d'Évangeline.

Grand Pré comprend 3,000 acres de falaises appartenant à un grand nombre de propriétaires. Après les récoltes on met les bestiaux en pâturage sur les falaises ; le nombre total en est plus ou moins grand, suivant que la récolte a été bonne ou mauvaise, et chaque propriétaire en met un nombre proportionné à la valeur de ses autres terres.

Nous arrivons à Hantsport, sur l'autre rive de l'Avon et nous voyons le chantier de navires d'Armstrong. A cet endroit, la rivière a trois quarts de mille de large. A Avonport, un navire de 1,200 tonneaux est sur le chantier.

Nous traversons un ruisseau qui forme la limite des comtés de Hants et King. Dans le premier de ces comtés, la construction des navires est l'industrie principale. A Hantsport, un navire de 600 tonneaux est sur le chantier ; on y fabrique des voiles

et autres gréements de navires. La navigation est la principale ressource des habitants. Nous passons Newport Landing, à l'embouchure de la rivière Sainte-Croix, près de Windsor, qui se trouve à un mille de là.

Nous traversons un pont en fer de 1,260 pieds de long, dont la construction a coûté £10,000, et nous arrivons à Windsor, ville florissante, de 2,500 habitants. Le voisinage est riche en pierre calcaire et en gypse, dont on exporte une grande quantité.

Le Dr Black veut bien me faire visiter le district. Nous arrêtons chez M. Maxner, qui a une propriété de 250 acres. Cette année, sa récolte de blé a été très faible, le rendement n'a été que de 17 boisseaux, en moyenne. Son avoine a rapporté 35 boisseaux par acre; il n'a pas semé d'orge; pommes de terre, 200 boisseaux par acre.

Il a 25 bêtes à cornes; généralement, il en engraisse deux par an. Il possède 45 acres de falaise, dont 17 ou 18 en culture. Il garde 15 vaches. Il vend le lait à Windsor, 2½c. la livre, et on le lui paie 1c. à la fromagerie; prix moyen du beurre, 20c. Le Dr Black me dit que l'agneau se vend 10c. au détail; le rosbif, 12½c., le bifteck, 15c., à Windsor. Les vaches laitières sont un mélange de Hereford, Durham et Devon. Une bonne vache vaut de \$35 à \$40 et donne, en moyenne, dix pintes de lait par jour pendant six mois. M. Maxner confirme tous les renseignements relatifs aux falaises et aux hautes terres.

Le Dr Black me conduit à un endroit où, pendant des années, a résidé le juge Haliburton, auteur de "Sam Slick." Non loin de sa maison, l'on exploite une grande carrière de gypse. Le Dr Black me fait le plus bienveillant accueil et je rencontre plus tard le Dr Fraser, de Windsor, qui fut aussi très bienveillant pour moi. Nous voyons la grande marée appelée *bore*, monter la rivière. Toutes les créatures fuient à son approche. Les bestiaux en connaissent le bruit.

De Windsor, je retourne à Harbor Landing, Grand Pré, et visite M. Paterson, qui me reçoit également bien. Il me fait aussi visiter le district. Il possède 109 acres, 30 de hautes terres et 18 de falaises. Son blé, dit-il, lui rapporte 20 boisseaux par acre, en moyenne; l'avoine, 49; il ne sème plus d'orge, mais elle lui rapportait 40 boisseaux, en moyenne. Il avait 8 acres de pommes de terre qui lui rapportent 2,000 boisseaux; il les exporte; cela représente 250 boisseaux par acre.

Les navets ne réussissent pas sur sa terre; la feuille et la tige se développent trop. Elles réussissent très bien chez un voisin chez lequel les mangels ne réussissent point, tandis que M. Paterson en récolte aisément 1,000 minots par acre. L'an dernier, il a récolté 200 boisseaux de betterave à sucre; mais la culture en est plus difficile que celle des mangels ou des navets. Le maïs réussit bien—de 25 à 80 boisseaux par arpent.

Dans cette province, on fume le terrain pour les pommes de terre et les navets; on sème ces derniers en sillons. L'an dernier, il avait dix vaches dont il a élevé les veaux. Cet été, il n'avait que six vaches; il avait remplacé les quatre autres par des bœufs. Il croit qu'il est plus profitable d'engraisser des bestiaux que d'en élever. Il dit que les falaises produisent en moyenne 2 tonnes de foin par arpent. Les hautes terres, bien drainées et bien fumées, rapportent 3 et même 4 tonnes par acre; mais la falaise n'a pas besoin d'engrais. Elle donne continuellement des récoltes depuis 150 ans. Un cheval de 14½ mains, pesant environ 1,000 lbs., vaut \$130 environ.

Le lendemain, je visite différentes personnes à Halifax; j'ai, entre autres, le plaisir d'être présenté à M. Gossip, président de la société géologique de la Nouvelle-Ecosse. Ayant un jour à moi, je visite la partie Est de la péninsule, dans le but de parcourir une partie de la région minière. Sur le convoi, je rencontre l'honorable M. Holmes et aussi l'honorable M. Pope, ministre de la marine dans le gouvernement fédéral. Le premier me fournit beaucoup de renseignements sur la géologie de la Nouvelle-Ecosse, et le second m'invite à visiter l'île du Prince-Edouard. Je regrette de n'avoir pu accepter cette invitation, car j'ai raison de croire que l'île offre beaucoup d'intérêt aux visiteurs. Comme à la Nouvelle-Ecosse, les rivières y fournissent une vase qui est, par elle-même, un engrais précieux. Elle est formée d'écaillés d'huîtres et de débris organiques et autres que charrient les rivières. C'est le meilleur des engrais en Canada.

A l'exposition de Montréal, l'Île du Prince-Edouard a remporté le premier prix pour l'avoine noire et l'avoine blanche, et le second prix pour le blé de printemps et l'orge. Elle a eu également le premier prix pour les chevaux de trait et le second prix pour les durhams.

J'en arrive aux vastes ressources minérales de la Nouvelle-Ecosse. Les terrains miniers appartiennent, en général, au gouvernement; mais il les afferme à ceux qui veulent les exploiter et offre tous les avantages possibles aux personnes qui veulent faire des explorations. Sur demande, il fournit tous les détails. La houille de la Nouvelle-Ecosse est bitumineuse et des trois espèces suivantes :

Au Cap-Breton, une formation houillère s'étend jusque sous l'Atlantique; la formation houillère de Sydney est fameuse et donne de la houille précieuse pour la production du gaz et de la vapeur. La région houillère d'Inverness est également bien connue, et d'après les analyses qui en ont été faites, cette houille se vendrait parfaitement, s'il y avait des facilités pour l'expédier. La région houillère de Pictou, au sud de New-Glasgow, localité que j'ai visitée, a une superficie de trente-cinq milles carrés, dans les limites de laquelle les couches sont très étendues. Le gérant de la compagnie de navigation à vapeur de Richelieu et Ontario parle très avantageusement de cette houille, qu'il compare à la houille écossaise. On l'emploie sur le chemin de fer Inter-colonial. La compagnie Allan l'emploie aussi. La houille de Cumberland est fort en usage à Saint-Jean, Nouveau-Brunswick. Dans une des mines, la veine a huit pieds d'épaisseur. La mine de Springhill est exploitée en grand. Entre le Cap-Breton et la Nouvelle-Ecosse, il y a des gisements de houille qui couvrent une superficie de 685 milles carrés.

En outre de la houille, il y a de l'or que l'on trouve le long de la côte de l'Atlantique, entre Canso et Yarmouth. Il se présente en filons et "sous toutes formes et dimensions, jusqu'à des lingots de 60 onces." Dans cette province, on trouve des dépôts à Waverley, à une profondeur de cinquante pieds. Voici les localités où l'on sait que l'or existe: Caribon, Moose River, Fifteen Mile Stream, Gay's River, Lawrencestown, Montagu, Waverley, Oldham, Sherbrooke, Isaacs's Harbor, Wine Harbor, Tangier, etc., etc. Pour plus de renseignements, voir l'ouvrage de M. Edward Gilpin, fils, intitulé: "*The Mines and Mineral Lands of Nova Scotia.*" Parmi les renseignements contenus dans cet excellent ouvrage, il y a un rapport du rendement par tête de la population des divers districts, le plus élevé étant de \$6.13 par jour, dans Montagu; vient ensuite Oldham, \$5.41 par jour.

On trouve aussi, dans la province, du fer de grande valeur. Londonderry est une localité minière bien connue dont le fer est, dit-on, supérieur au meilleur fer anglais. On trouve aussi des minerais de fer à Pictou. On trouve partout du fer entre le détroit de Canso et Yarmouth. On y trouve aussi du cuivre, ainsi que du plomb et du fer. L'antimoine, le nickel et la pierre d'étain existent dans la province, ainsi que l'arsenic, le soufre et le manganèse. On croit qu'il existe des dépôts considérables de ce dernier.

On trouve aussi, dans la province, le gypse, mou et dur, en couches considérables. Comme je l'ai déjà dit, le gypse mou se trouve près de la résidence de feu le juge Haliburton, à Windsor. On le trouve aussi, mêlé à la chaux, en entrant à la station du chemin de fer par le nord. Le gypse mou est un engrais minéral précieux, et on s'en sert aussi pour plâtrer, faire des corniches, etc. Le gypse dur n'est pas aussi employé, étant plus difficile à travailler.

La Nouvelle-Ecosse fournit aussi une autre substance précieuse pour la peinture. On trouve des ocres aux mines de fer de Londonderry et dans les comtés d'Antigonish et de Pictou—les ocres rouge et jaune s'obtiennent par d'autres moyens. Il y a aussi des eaux salines et des eaux minérales, du grès, du granit, des pierres à dalles, des ardoises, de l'argile, de la pierre calcaire et des ciments naturels; de l'argile réfractaire pour la fabrication des briques et des tuiles; des pierres à aiguiser, des pierres meulières, enfin l'améthyste, le jaspé, l'opale et autres pierres précieuses.

Je me résume en terminant: La province du Manitoba semble avoir plus de terres fertiles qu'aucune autre des provinces plus anciennes. Le blé, l'avoine et les pommes de terre y donnent de meilleures récoltes que partout ailleurs; mais j'ai



constaté que des récoltes non-interrompues épuisent la terre. Les navets et les mangels-wurzels y réussissent parfaitement bien. La moyenne des notes précédentes est, en effet : blé,  $30\frac{1}{2}$  boisseaux par acre ; avoine,  $62\frac{1}{2}$  ; pommes de terre, 225. Comme la province consomme actuellement tout son blé, les prix sont aussi bons que dans l'Ontario ; mais ils diminueront lorsque l'on exportera. La région convient bien pour l'élève du bétail. Le mil et la luzerne donnent de bonnes récoltes ; on a essayé le trèfle rouge, mais il ne supporte pas l'hiver. On peut se procurer le combustible sur les bords des rivières, et des lots de bois sont assignés aux colons ; mais si, bientôt, on ne substitue point au bois le charbon ou quelque autre combustible, il faudra cultiver le bois en grand pour les besoins des colons. Le climat du Manitoba est salubre—l'air est sec, pur et sain. On peut aisément protéger les terres contre les feux des prairies qui ont assez fréquemment lieu au mois de septembre.

Après le Manitoba, l'Ontario a les meilleures récoltes de céréales. Dans le district que j'ai visité, le rapport moyen du blé est de 27 boisseaux par acre, l'avoine rapporte 48 boisseaux ; l'orge, 55. On ne cultive pas beaucoup les pommes de terre, si ce n'est pour la consommation locale. Le maïs réussit très bien. Les fruits sont excellents. Climat salubre. Dans les villes, plusieurs industries sont florissantes, principalement celles qui ont des rapports avec l'agriculture.

Vient ensuite la vallée de Sussex, Nouveau-Brunswick. Le blé rapporte, en moyenne, 26 boisseaux et l'avoine 48 boisseaux par acre. Au Nouveau-Brunswick, le printemps et les récoltes commencent plus tard et le climat est plus humide que dans l'Ontario. Les pommes de terre, les mangels et les navets réussissent bien. On a commencé à engraisser du bétail pour le marché anglais. Les prairies sont bonnes. Le marché principal est Saint-Jean.

Les cantons de l'Est de Québec produisent, en moyenne, 24 boisseaux de blé par acre ; avoine,  $37\frac{1}{2}$  ; orge,  $28\frac{1}{2}$ . Les townships offrent de bons pâturages et l'on a commencé à engraisser des bestiaux.

A la Nouvelle-Ecosse, le blé rapporte, en moyenne, 21 boisseaux par acre ; l'avoine, 25 et l'orge 23. Dans la province, il y a des falaises excessivement riches sur lesquelles la rivière apporte un dépôt minéral et les marées des débris organiques qui forment un engrais supérieur pour les prairies. La Nouvelle-Ecosse consomme toutes ses céréales. L'hiver y est plus long que dans l'Ontario, mais, en revanche, la végétation y est plus rapide en été. On y engraisse beaucoup de bestiaux pour le marché anglais. La province peut faire concurrence à l'Ontario pour les pommes, poires, prunes et raisins. Ses industries sont les suivantes : Pêche, construction des navires, exploitation des mines, exploitation des forêts, commerce général et manufactures.

Il y a nombre de terres à vendre dans toutes les provinces les plus anciennes, c'est-à-dire l'Ontario, dans les cantons de l'Est de Québec, la Nouvelle-Ecosse et le Nouveau-Brunswick.

Dans la vallée de Sussex, au Nouveau-Brunswick, et dans les districts de Cornwallis, Windsor et Annapolis, à la Nouvelle-Ecosse, les maisons sont très bien construites, mieux, en général, que dans l'Ontario, bien que dans certains townships et près des villes, elles soient aussi très bien construites.

Par le rapport qui précède, chacun peut juger quelle province il choisirait s'il voulait émigrer. Le Manitoba est fort éloigné. Sur le chemin de fer, près de Winnipeg, toutes les terres sont prises et les propriétaires en demandent des prix élevés. Pour obtenir des octrois gratuits, il faut que les émigrants se rendent plus avant dans la région. Mais il n'est pas douteux que la construction immédiate du chemin de fer du Pacifique, actuellement donnée à l'entreprise, ouvrira rapidement la vaste étendue de prairie qui se trouve entre le Manitoba et les Montagnes Rocheuses, sur un parcours d'au moins 900 milles.

Mon idée est que les Canadiens sont plus propres que nous à la vie des prairies et peuvent plus facilement se rendre au Manitoba que les Anglais. J'ai rencontré un ancien Canadien, M. Rutherford, du comté d'Oxford, Ontario, qui a parcouru toute la province d'Ontario pour choisir des terres. Il a acheté une propriété en culture à l'ouest de la Montagne du Veau, rang de Pembina, contenant 320 acres, moyennant \$2,900, avec 20 arpents de bois et des dépendances. Il me dit qu'une excellente

récolte se prépare. Il a mieux aimé payer le prix susmentionné que d'entreprendre de construire, faire des clôtures, etc., sur une terre nouvelle. M. Rutherford a de l'expérience, et s'il a cru devoir en agir ainsi, les personnes qui veulent émigrer devraient examiner si elles ne pourraient pas acheter, dans les plus anciennes provinces, des terres faites où elles auraient tous les comforts de la vie et si cela ne voudrait pas mieux, pour elles, que de se rendre au Manitoba.

Nombre de cultivateurs canadiens ont fortement hypothéqué leurs terres et désirent les vendre pour se rendre au Manitoba, où ils peuvent établir leurs fils autour d'eux. Ces hommes sont habitués à la vie de colons, ils savent manier la hache, etc., et réunissent toutes les conditions requises pour émigrer au Manitoba.

Quant aux écoles et aux églises, le Canada est aussi avancé que nous. Il existe une taxe des écoles, mais on n'a rien de plus à payer.

Dans les provinces de l'Est, il y a des médecins partout, et bientôt le Manitoba n'en manquera point.

Je suis revenu de Halifax sur le vapeur de la ligne Allan, *Hibernian*, capt. Archer. Nous avons eu du gros temps, mais aussi un bon navire et un excellent capitaine. Notre voyage a été un peu long, mais fort agréable, et, le 26 octobre, nous arrivions à Liverpool.

Après la lecture du rapport, plusieurs messieurs allèrent dîner à l'hôtel Argyle Arms, sous la présidence de M. McGibbon. Les santés d'usage furent proposées.

M. le prévôt Greenless dit qu'il était chargé de proposer la santé de l'hôte de la soirée. Il ne sait pas pourquoi, mais il suppose que c'est parce que M. McLean est un de ses anciens amis. Chacun admettra que M. McLean a fidèlement rempli sa mission. Pendant deux heures et trois quarts, il a su intéresser l'auditoire en leur racontant son voyage; c'est le fait d'un homme habile. Le district ne pouvait choisir un meilleur délégué. L'orateur se figure M. McLean allant d'un endroit à l'autre avec son livre de notes sous le bras. Il ne nous a pas donné son opinion personnelle, mais celle de plusieurs personnes, nous laissant le soin de les comparer pour arriver à un résultat; et toutes les opinions qu'il a mentionnées sont évidemment sincères. Il propose la santé de M. McLean.

Cette santé est bue avec enthousiasme.

M. McLean fait une réponse convenable, et après d'autres santés la compagnie se sépare.

## RAPPORT DE M. GEORGE CURTIS.

WOODSIDE, SILSDEN, YORKSHIRE.

“ Les fermiers de Craven savent dans quelles circonstances M. G. Curtis fut nommé leur délégué en Canada, avec mission de faire rapport sur les ressources que le pays offre à ceux d'entre eux qui voudraient y émigrer. Il nous suffira donc de rappeler qu'il y a cinq mois, sur l'invitation du gouvernement canadien, les fermiers de ce district important pour l'élevage du bétail, nommèrent M. Curtis, qui s'embarqua sur le vapeur de la ligne Allan, le *Sarmatian*, vers le milieu de juillet. Il est resté en Canada près de trois mois, confinant principalement ses observations à la province d'Ontario, et pendant cette période il a parcouru une étendue de pays d'environ 700 milles de long sur 300 milles de large. M. Curtis est revenu dernièrement chez lui et, lundi dernier, il a entretenu une grande assemblée de fermiers de Craven, dans la grande salle contiguë à l'hôtel du Cheval Noir, Skipton, (M. John Throup). C'était la foire aux bestiaux semi-annuelle, et la salle était comble. Sur motion de M. H. Holden (Halton-Est), secondé par M. W. H. Davis (Gargrave), M. A. Ross fut appelé au fauteuil. Parmi les personnes présentes étaient M. Grahame, de Glasgow, agent du gouvernement canadien, M. Gomersall, Otterburn, et M. Shuttleworth, représentant de l'Etat d'Iowa, Etats-Unis d'Amérique.

“ En ouvrant la séance, le président rappelle qu'il y a cinq mois, plusieurs des personnes présentes se réunissaient dans cette même salle pour choisir, comme délégué des fermiers de Craven, un des trois messieurs nommés, à une assemblée précédente, pour se rendre en Canada, sur l'invitation du gouvernement canadien. M. Curtis fut choisi, et, aujourd'hui, l'assemblée se réunit encore pour recevoir le rapport de M. Curtis sur le Canada, considéré comme champ ouvert à l'émigration. On a exprimé des doutes sur l'opportunité d'avoir choisi un homme qui a dépassé l'âge mûr. Mais en voyant M. Curtis maintenant et le volumineux rapport qu'il vient de déposer sur le bureau, il est évident que les faits ont démontré la sagesse de ce choix. Il est heureux que, mentalement et physiquement, M. Curtis n'ait qu'à se louer de son séjour dans l'hémisphère occidental.”—*Craven Pioneer*, 20 novembre 1880.

M. Curtis, qui est chaleureusement reçu, présente formellement son rapport, qui est long, complet et habilement écrit. Il s'exprime en ces termes :

Je viens vous rendre compte de la mission que vous m'avez confiée il y a quelques mois. Le 21 juillet dernier, je me rendis à Liverpool, où je rencontrai MM. Sagar, Imrie et Broderick, les autres délégués. Le jour suivant, nous prîmes le *Sarmatian*, navire admirablement construit et de belles proportions, habilement commandé par le capitaine Aird, (singulière coïncidence pour un fermier d'Airdale qui se met en voyage). Ce navire est un de ceux de la magnifique ligne qui appartient à MM. Allan frères. Il y avait à bord un grand nombre de passagers. Nous touchons à Moville (Irlande) pour prendre la malle, puis nous commençons une traversée sur l'Atlantique, sans encombre jusqu'au 28, jour où nous nous trouvons entourés d'un épais brouillard. Le temps devient très froid; nous nous trouvons dans le voisinage d'un grand nombre d'icebergs. Le sifflet d'alarme retentit à de fréquents intervalles; mais, comme il n'a pas d'effet sur ces montagnes de glace, la vitesse est ralentie et, finalement, on arrête la machine pour éviter une collision avec ces froids visiteurs. Le 29, nous entrons dans le golfe par le détroit de Belle-Isle, et nous avons un temps superbe pour monter le Saint-Laurent. A notre gauche, la rive la plus voisine semble rocheuse, mais bien boisée. En quelques endroits, il y a des clairières sur lesquelles des pêcheurs ont bâti des maisons. Elles sont peintes en blanc, ce qui rompt la monotonie du paysage. Nous apercevons aussi les Laurentiennes, montagnes qui s'étendent à perte de vue. A quelques milles avant d'arriver à Québec, nous apercevons la chute de Montmorency.

Nous arrivons à Québec dans l'après-midi et nous y restons jusqu'à lundi, 2 août, jour où nous partons pour Ottawa, capitale de la Confédération. Dans une consultation relative à nos futurs mouvements, il est convenu que nous nous séparerions pour visiter la plus grande superficie possible. MM. Imrie et Broderick choisirent la province du Manitoba, et M. Sagar et moi celle de l'Ontario. Nous avons parcouru ensemble une section considérable du pays; mais, dans certains grands districts, nous nous sommes séparés. Pour éviter la confusion, je ne mentionnerai donc que mes observations personnelles, d'après les notes prises dans les différentes localités que j'ai visitées. Je dois dire ici que l'on m'a laissé toute liberté de visiter les localités de mon choix et que le gouvernement canadien m'a grandement facilité mes visites, par l'intermédiaire de M. Lowe, le courtois secrétaire du département de l'agriculture à Ottawa. Je dois aussi mentionner le bon accueil que m'ont fait les messieurs suivants: l'honorable A. S. Hardy, le professeur Buckland, M. D. Spence et M. J. A. Donaldson, de Toronto; M. J. Smith, de Hamilton; M. A. J. Smythe, de London, et MM. Stafford et Perse, de Québec. Quand j'arrivai en Canada, l'honorable J. H. Pope, ministre de l'agriculture, était en Angleterre; mais, à son retour, j'eus une longue et agréable entrevue avec lui. Il est très connaisseur en agriculture et possède une grande propriété dans les cantons de l'Est. Autour de Québec, et dans presque toute la province de ce nom, la population est, en majorité, canadienne-française. Les townships de l'Est, que l'on dit être le jardin du Canada, sont habités par des colons anglais et écossais; le sol est de bonne qualité et bien cultivé, avec les meilleurs résultats. Les terres neuves se vendent de 2s. 4d. à 3s. l'acre, et les terres cultivées de \$20 à \$25, avec bâtiments.

Ottawa, capitale de la Confédération, est bâtie sur les bords de la rivière Ottawa.

La position est fort belle, mais la ville est encore très incomplète. La ville est entourée de pouvoirs d'eau que l'on utilise pour les scieries et autres fabriques, et le visiteur est frappé du nombre énorme de piles de planches qui couvrent plusieurs arpents. Autour de la capitale, le paysage est magnifique, et l'atmosphère pure et transparente permet de voir à de grandes distances.

Voici les prix de quelques denrées sur le marché d'Ottawa : beurre, 20c. la lb.; mouton et bœuf (au quartier), de 5½ à 6c. la lb.; œufs, de belle grosseur, 20c. la douzaine.

Je ne me propose pas de vous relater mon itinéraire jour par jour, mais de faire quelques observations sur les localités que j'ai visitées dans l'Ontario, en suivant, autant que possible, l'ordre dans lequel je les ai visitées.

En quittant Ottawa, je traverse le district baigné par la rivière de ce nom, jusqu'à Pembroke, lieu situé sur le lac aux Allumettes. La terre est en partie défrichée, et aux environs de Pembroke et Renfrew il y a de grandes exploitations agricoles. On bâtit en pierre et en briques (ces dernières faites avec de l'argile prise dans la localité), et dans plusieurs endroits on aperçoit de fort belles maisons, ce qui est un signe de progrès. Ce district est comparativement nouveau et le commerce de bois est sa principale industrie.

En nous rendant d'Ottawa vers l'ouest, nous passons Brockville, ainsi nommée en souvenir du général Brock, tué à Queenstown en 1812. Brockville compte environ 7,800 habitants. Nous arrivons ensuite à Kingston, une des plus anciennes villes du Canada, dont la population est d'environ 13,300 âmes. Kingston n'a pas augmenté aussi rapidement que d'autres villes beaucoup moins anciennes et qui n'existaient pas lorsqu'elle était déjà une ville importante. Lorsqu'il y avait des troupes anglaises dans le pays, c'était une ville de garnison. Elle possède aujourd'hui un collège militaire où les jeunes gens canadiens étudient sous la direction d'officiers anglais. Nous arrivons ensuite à Belleville, chef-lieu du comté de Hastings; sa population est d'environ 7,000 âmes et elle se développe rapidement. La ville est éclairée au gaz et forme un grand centre commercial. Elle exporte aux Etats-Unis de grandes quantités d'orge. Ensuite, Cobourg, (population 5,000) et six milles plus loin Port-Hope, où il y a de belles terres et de belles résidences. A Cobourg il y a un collège méthodiste. Nous arrivons à Newcastle. Aux environs, les terres semblent de qualité supérieure et bien cultivées. Elles se vendent de \$75 à \$80 l'acre, suivant leur position et la valeur des bâtiments. A Newcastle, chez M. Belts, j'ai eu une intéressante entrevue avec M. Allan Wilmot. Il était un des pionniers qui vinrent s'établir dans ce voisinage il y a plus de cinquante ans. Aujourd'hui, il afferme sa propriété (200 acres) moyennant \$4 ou \$4½ et il est prêt à la vendre pour \$80 l'acre.

A Newcastle, j'ai visité l'établissement ichthyogénique dirigé par M. Wilmot. Le frère de ce monsieur a eu l'obligeance de m'expliquer le procédé intéressant de la culture du poisson.

Un peu plus loin, nous arrivons à Whitby. Dans les townships de Clark, Darlington et Whitby, les terres sont excellentes. J'ai visité plusieurs terres qui sont fort bien entretenues. La récolte de la saison a été bonne et les bestiaux et les moutons sont supérieurs, particulièrement ces derniers. La race de Costwold semble préférée. Le prix de la terre varie de £5 à £4. 16s. l'acre, et l'on peut affermer des terres à raison de 4s. à 16s. l'acre.

Je visite ensuite Toronto, chef-lieu de la province d'Ontario, et que l'on appelle la cité reine du Canada. Sa population est de 80,000 âmes, et à première vue on s'aperçoit que c'est une grande et florissante ville. En arrivant je fus présenté au lieutenant-gouverneur, l'honorable J. B. Robinson, et au maire (M. Beaty), qui nous firent visiter la ville, le parlement, les collèges, les parcs et autres endroits publics. C'est réellement une belle ville. Les rues sont tirées à angle droit, et l'on m'informe que l'une d'elles, la rue Yonge, s'étend, en ligne droite, à soixante milles, sauf un léger coude à trente milles de la ville.

La première propriété que j'ai visitée dans le voisinage se trouve à environ vingt-six milles, à Bronte, sur le chemin de Hamilton. Je fis cette excursion en compagnie de M. Breechon, de Wiltshire, qui était en négociations pour l'acheter.

Elle appartient à M. White, de Milton. Elle a 415 acres bien entretenus, avec bâtiments neufs où l'on trouve toutes les améliorations modernes. Il y a aussi une jolie résidence construite en béton et bien située. L'eau est abondante et presque toute la propriété est essartée; on a employé les souches à faire une jolie clôture tout autour. Toutes les récoltes étaient faites, excepté trente arpents d'avoine qui était seulement coupée. On me dit qu'on l'avait semée le 15 mai, et je me trouvais là le 12 août. On me montre le plus beau champ de choux de Suède que j'aie jamais vu. Ils avaient été semés le 10 juin. Vingt-quatre arpents de verger forment une dépendance de la propriété. Le foin et le maïs avaient donné d'abondantes récoltes. Pour cette propriété, y compris les bâtiments, on demande £12 10s. l'acre.

Je me rends à Hamilton, ville bâtie dans le genre de Toronto, sur l'une des baies du lac Ontario. Je cause avec plusieurs cultivateurs qui semblent entièrement satisfaits de leur sort. Je visite la vigne de M. Haskins, ingénieur de la cité. Cette vigne a douze arpents et est d'un bon rapport. Elle forme partie de la propriété de M. T. Barnes et est très bien cultivée. Sur le même terrain il récolte du blé depuis quatre ans, et se prépare pour une cinquième récolte. Il ne récolte jamais moins de quarante-cinq boisseaux par arpent; mais il n'épargne pas l'engrais. Il a aussi un excellent verger, dont il récoltait alors les fruits.

Je me rends à Burlington avec M. Hurd, pour inspecter sa ferme et sa pépinière, qui sont fertiles et bien entretenues. Ses récoltes ont excellentes et les bâtiments en parfait état.

En revenant à Hamilton, nous traversons un beau district agricole. Presque toutes les terres sont défrichées et semblent cultivées d'après un bon système. Dans ce district, les terres améliorées se vendent de £8 à £16 l'acre.

#### ÉMIGRANTS PARVENUS.

Pendant notre séjour à Hamilton, nous saisissons une occasion de nous rendre à Brantford (où nous sommes présentés au maire, M. le Dr. Hinwood), pour visiter le célèbre troupeau de durhams organisé par feu l'honorable George Brown, sénateur. Le gérant, M. Hope, nous fait visiter la propriété, et j'ai vu là, je pense, le plus beau troupeau de bestiaux qu'il y ait au monde. La propriété est cultivée d'après les méthodes les plus perfectionnées. Les récoltes de mangels et de choux de Suède étaient excellentes, ainsi que celle du maïs, que l'on emploie comme fourrage vert. La propriété appartient aujourd'hui à une compagnie à fonds social dont forment partie les meilleurs agriculteurs du Canada, et leur bétail est fort recherché; on en fait des ventes périodiques en Canada et aux États-Unis. A Brantford, je fais la connaissance de M. Burrell, alerte vieillard de 72 ans qui partit de Bardney, Lincolnshire, en 1830. Il ne possédait rien alors, et par son travail il a pu acquérir une somme suffisante pour acheter trois propriétés. Il vit de ses rentes et ses fils cultivent ses propriétés. Pendant mon voyage, j'ai rencontré plusieurs autres personnes dans les mêmes conditions. De Brantford nous nous rendons à Paris, et visitons plusieurs grandes propriétés, entre autres celle de M. Luck, qui arriva dans ce pays il y a vingt trois ans, venant de Kent, Angleterre, avec un capital de £31 10s. Il possède aujourd'hui une propriété de 200 acres, presque entièrement payée. Le sol est de la marne sablonneuse. Le trèfle mêlé au blé vient merveilleusement. Il était long d'un pied à dix-huit pouces, en pleine floraison, et l'on aurait dit un champ de trèfle.

Nous revenons à Brantford par Mont Plaisant, nous arrêtant en chemin pour visiter différentes propriétés. Il y a plusieurs terres bien cultivées dans ce district, qui est établi depuis plus longtemps que bien d'autres que nous avons visitées. Nous passons devant un orphelinat maintenu par Mme Laycock et son frère, M. Cockshott, de Colne, Angleterre. A Brantford, j'étais l'hôte de M. Plewis, homme aimable et hospitalier. C'est un *Yorkshireman*, de Hornsen, près Hull. Il fait de grandes affaires comme meunier. A Brantford, le blé vaut de .0 cts. à 95 cts. le boisseau. A Brantford, j'observe que l'on construit la couverture d'une nouvelle filature de coton établie par M. Slater, originaire de Barnoldwicke-in-Craven. Cette industrie semble devoir prospérer en Canada.

De Brantford je me rends à London. En route, j'observe des récoltes de fruits aussi prodigieuses qu'à Wentworth et Brant. M. Riley me montre une pomme de 14 pouces de circonférence et une autre de 13. A London, je rencontre M. Rich, originaire de Carlton-on-Trent. Nous sommes nés à quelques milles l'un de l'autre. Il fait un grand commerce de grain et s'est enrichi dans le pays. Il a commencé sans capital. La ville est une miniature de notre capitale. La rivière, les ponts, les rues principales, les parcs, portent les mêmes noms qu'à Londres; il y a même un journal appelé *The Echo*. Les environs de la ville sont fort beaux, jardins bien entretenus, belles résidences, etc. Je visite la propriété de M. Kaine, qui est à vendre. Elle est située dans le comté de Kent et Plantagenet, sur la rivière Ottawa, à environ 40 milles de la ville de ce nom. Sa superficie est de 434 arpents en bloc et 150 arpents défrichés, le reste étant en bois. On demande 15 dollars l'acre pour cette propriété. Autour de London, le sol est de riche marne sablonneuse. Je crois qu'un jardinier y réussirait bien. Le sol est bon et les légumes atteignent des proportions étonnantes. Tout le district agricole qui entoure London est fort beau, de fait l'un des plus beaux que j'eusse encore visités. On peut y acheter des terres moyennant \$30 (£16) l'acre, y compris les bâtiments. Le grain se vendait 90c. le boisseau.

De London je me rends à Windsor, où l'on peut acheter de bonnes terres pour £5 à £8 l'acre, tandis qu'à Middlesex, le prix est de £10 à £16. Il n'existe, pour moi, aucune raison apparente de cette différence, parce que le sol est généralement aussi bon dans le comté de Kent que dans celui de Middlesex.

Partis de Windsor, nous suivons la route qui borde la rivière Détroit et nous visitons le haras de M. Chappelle. Il a de fort beaux chevaux de race.

Nous traversons un district fertile, mais assez mal cultivé. En nous rendant de Windsor à Gosfield, nous traversons le township de Malden, où il y a de bonnes terres que la culture améliorerait. Je puis dire la même chose du comté de Colchester.

Dans Harrow, la végétation n'est pas très riche. Les Canadiens-français y cultivent le tabac. Ils élèvent beaucoup de pores qui erraient sur la route. S'ils ne sont pas très beaux, leur entretien ne semble pas coûter cher.

#### TERRES.

Je traverse un beau district sur le bord du lac Erié. Le sol est bon, mais infesté de mauvaises herbes. Les cultivateurs prétendent que cela est dû à l'abondance de pluie, mais il me semble qu'on pourrait aisément tenir propre ce terrain sec et sablonneux. Je n'ai jamais vu tant de chardons, cette herbe si nuisible.

Nous arrêtons à Leamington, près de l'île de la Pointe Pelée, dont la superficie est de 5,000 acres de terres en culture et 8,000 acres en forêt. Nous nous rendons ensuite à Ruthven, puis au village de Cottam et à Essex centre. Le sol est bon, mais mal cultivé. Il me paraît pouvoir produire toutes les récoltes en abondance, et je crois que des cultivateurs énergiques y feraient leur affaire. A Essex centre, je rencontre M. James Matthews, agent de terres, et M. John Milne, président et gérant d'une grande scierie et fabrique de châssis. Ces articles s'exportent, et à mesure que le commerce augmente on emploie un plus grand nombre d'ouvriers. Ces messieurs me disent que, dans la localité, ils ont des terres qu'ils vendraient à des prix que la valeur du bois couvrirait amplement. Le sol est de la marne noire, un peu forte mais très épaisse, on récolte du maïs.

A Charing Cross, nous prenons la diligence pour nous rendre à Morpeth. Nous passons plusieurs villages et une ville appelée Blenheim. Dans ce comté, il y a de belles terres bien cultivées. Dans les environs de Morpeth, la terre est très belle et partout les fruits abondent. A l'hôtel, nous rencontrons M. John Duck, qui, avec le Dr Smith, nous accompagne jusque chez M. Gardner. Celui-ci possède le près de 200 acres et les a grandement améliorés. M. Gardner fait un grand usage de sel comme fertilisateur et en obtient de très bons résultats pour la paille et le grain. Il a de beaux bœufs et j'ai particulièrement admiré un taureau de Durham. A l'époque de notre visite il n'avait pas encore vendu son grain, mais il nous informa que la dernière saison il en avait obtenu un dollar le boisseau, ce qui laisse un bon profit.

J'allai voir ensuite le colonel Desmonde, qui possède une belle propriété de plus de 200 acres. Le sol est à peu près le même que chez M. Gardner, mais la culture est beaucoup meilleure. Le colonel est un beau militaire de quatre-vingt-deux ans, qui travaillait à son champ lorsque nous arrivâmes. Il me montra un lot splendide de porcs de Berkshire, de différents âges. Cette terre lui a rapporté beaucoup d'argent, et il l'exploite encore avec profit.

Dans tout ce district, la terre est bien cultivée. Elle vaut £8 l'acre.

Nous nous rendons ensuite dans un district inférieur aux précédents. Il s'améliore à mesure que nous approchons de Ridgetown, où il y a de bonnes terres—marne reposant sur du gravier. À cet endroit, les terres valent \$10 l'acre.

Nous arrivons à Chatham. Visité plusieurs endroits intéressants, entre autres la fabrique de lainages de M. Taylor; les draps qu'il fabrique n'ont pas le fini du drap anglais, mais ils sont de bonne qualité.

#### TRANSFERT DES PROPRIÉTÉS SANS FRAIS CONSIDÉRABLES.

Chatham est située sur la rivière Thames et communique avec Détroit par une ligne de vapeurs. La ville a d'excellentes communications par chemin de fer et toutes facilités pour le transport des produits de ses manufactures. Autour de Chatham, le paysage est fort beau. Le sol était autrefois marécageux, mais on a établi des tuyaux de drainage, à ciel ouvert, qui aboutissent au lac Érié, distance d'environ treize milles. Dans le district, le sol est aussi bon que dans aucune autre partie de la province, mais un drainage encore plus complet l'améliorerait.

Pendant mon séjour à Chatham, le registraire eut la bonté de m'expliquer le système simple et peu coûteux adopté en Canada pour le transfert des propriétés. Toutes les propriétés de chaque township sont numérotées et les titres conservés dans le bureau du registraire, avec mémoire de toutes ventes, transferts, hypothèques, etc., en sorte que, sans difficulté, on peut vérifier le titre d'une propriété quelconque. Tous les frais de transfert d'une propriété, y compris les honoraires de l'avocat, ne dépassent pas quelquefois £1 8s.

D'Exeter à Wingham, en traversant la ville de Clinton, on rencontre d'excellentes terres, et la même observation s'applique à tout le district de vingt milles de long qui se trouve entre Wingham et le lac Huron. Dans cette partie du pays, le système de culture est très uniforme. La terre, une fois débarrassée du bois et des souches, est bien préparée pour les récoltes. À quelques milles autour de Wingham, on cultive l'orge et le blé de préférence. Il y a quinze ans, presque toutes les propriétés de ce voisinage étaient en bois debout. Récemment, on a bâti une école qui a coûté £2,000 sterling; cela fait honneur à une localité de 3,000 habitants. La taxe des écoles représente plus de la moitié de la taxe totale; mais celle-ci est peu élevée et personne ne se plaint. Les terres partiellement défrichées se vendent \$40 l'arpent. J'ajouterai que la terre en bois debout a presque la même valeur que la terre défrichée, le bois se vendant bien.

Près de Wingham, il y a une fabrique de beurre dont une maison de Glasgow achète tout le produit 4c. de plus la livre que le prix du marché local, qui est ordinairement de 20c. L'établissement appartient à des cultivateurs du district qui envoient chaque jour leur lait à la fabrique et sont payés suivant la quantité qu'ils fournissent et suivant le prix que rapporte le beurre. Il y a plusieurs fabriques du même genre en Canada. Je me suis formé une excellente opinion de ce district, où les terres se vendent à meilleur marché que dans d'autres localités que j'ai visitées, le prix moyen variant de £5 à £8 l'acre.

Pendant mon séjour à Newcastle, le révd. M. Betts me conduisit à Lake Shore, où je rencontrai quelques marchands de grain. L'orge était cotée à 60c. le boisseau et le prix du blé variait de 85c. à 90c. le boisseau.

Pendant notre séjour à Toronto, M. Rennie, marchand de grain, nous fit visiter en voiture Scarborough et le district environnant.

Nous visitons la propriété de M. Beattie. Dans tout le Canada, M. Beattie est bien connu comme importateur et exportateur de bestiaux des meilleures races. Il

était présent à la dernière exposition de la société royale agricole de Carlisle et acheta quelques-uns des plus beaux animaux reproducteurs. Il avait de belles récoltes de tubercules. Toutes les personnes qui engraisser des bestiaux sont obligées de soigner cette culture.

Nous passons plusieurs propriétés, entre autres celle de M. Andrew Hood, vainqueur dans plusieurs concours de labour. On laboure très bien en Canada. M. Rennie avait les plus belles récoltes de carottes et de mangels que j'aie jamais vues. Nous avons vu des citrouilles de 35 livres et des gourdes de 150 lbs.—lesquelles pèseront probablement 275 lbs. avant d'avoir atteint leur développement complet; les choux de Suède atteignent aussi de belles proportions, preuve de ce que peut réaliser une culture perfectionnée. La récolte de grain était soigneusement serrée dans les granges. M. Rennie m'informa que, depuis quinze ans, la moyenne de sa récolte d'orge a été de 35 boisseaux et atteignit, une année, 55 boisseaux; il a aussi du maïs de belle qualité.

Nous visitons ensuite les propriétés de MM. Thomas Hood, John Gibson et Hood fils. Elles sont très bien cultivées.

Nous nous rendons jusque chez M. Robert Marsh, où nous voyons un beau troupeau de southdowns qui ont obtenu des prix à plusieurs expositions canadiennes. M. Marsh a essayé la luzerne et en parle favorablement. Il croit que, sur les terrains riches, on peut la couper trois fois par année et qu'elle doit rapporter deux ou trois tonnes par acre à chaque récolte. Je puis ajouter que M. Marsh a obtenu neuf médailles et neuf diplômes à l'exposition du centenaire à Philadelphie, et que l'an dernier il a eu quatre-vingts prix.

Nous visitons la propriété de M. Russell, qui a de beaux durhams. Je crois même qu'on ne saurait en trouver de plus beaux en Canada. Il a aussi un beau troupeau de 120 moutons de Cotswold. Voici le poids de quelques-uns: brebis de quatre ans, 345 lbs.; de trois ans, 323 lbs.; de deux ans, 323 lbs.; d'un an, 310 lbs. Sa propriété a plus de 300 acres de superficie, et à peu de distance il en possède une autre de 150 acres. Le prix des terres varie de £5 à £16 l'acre. Dans tout ce district, le sol est de bonne qualité et bien cultivé.

Nous nous rendons à Guelph, pour visiter la ferme modèle. Pratiquement, c'est un collège d'agriculture où des jeunes gens canadiens font des études complètes. Tout contribuable, ou plutôt fils de contribuable, participe aux avantages de cette utile institution aux conditions suivantes: (1) qu'il n'ait pas plus de quinze ans; (2) qu'il soit de bonne vie et mœurs; (3) qu'il ait bonne santé, (4) qu'il ait une instruction suffisante; et (5) qu'il ait l'intention de faire sa profession de l'horticulture ou de l'agriculture. L'enseignement est gratuit; l'élève ne paie que sa nourriture et son lavage, et encore il peut faire assez d'ouvrage dans l'établissement pour couvrir toutes ses dépenses. Je suis heureux d'avoir fait la connaissance du gérant, M. le professeur Brown, et du principal, M. Mills, qui me semblent, tous les deux, remplir parfaitement leurs charges.

Pendant mon séjour à Toronto, M. Sagar et moi nous avons visité le district de Milton.

#### EMIGRANTS PARVENUS.

Nous passons sur une propriété appartenant à M. White et occupée par M. Boak. La terre est bonne, bien cultivée et on y garde un troupeau de beaux durhams, dont M. Boak a importé quelques-uns d'Angleterre. Il est natif de Cumberland et vint au Canada il y a environ vingt-cinq ans sans aucune ressource. Aujourd'hui, comme nombres d'autres en Canada, il a les moyens d'acheter une propriété. Pour ces 300 acres, il paie environ \$40 de taxes par année.

Nous visitons aussi M. Bruin, qui vint un des premiers, avec son père, dans cette partie du pays. Il est anglais, et outre son exploitation il fabrique de la bière dite *lager*. Il a commencé sans capital ou à peu près.

Nous traversons le village de Campbellville, dans le township de Nassagawey, comté de Halton, et je rencontre, entre autres personnes, M. Jonathan Adamson. Il a



en la bonne fortune de choisir un excellent lot de terre (200 acres). Il y a construit une maison de pierre et de belles dépendances. Le sol est très bon et très bien cultivé. M. Adamson est établi dans la localité depuis quarante ans et a pu me donner des renseignements intéressants au sujet de ce beau township. Il a commencé sans capital, mais possède maintenant une belle propriété. Le père de madame Adamson, M. Trudgeon, fut le premier colon de ce district, alors qu'on n'y voyait partout que la forêt vierge. Il n'y avait pas même de chemin pour se rendre à Toronto, et il fallait s'en frayer un à travers la forêt. M. Adamson vient d'Angleterre. Il a aujourd'hui soixante-dix ans et est plein de santé. Dans tout le comté, je n'ai pas trouvé de terre mieux cultivée que celle de M. Johnson-Harrison, de Milton. C'est là qu'on ne voit point de chardons, cette plaie de la culture canadienne. Il a des étalons de l'espèce appelée chevaux de route; ce sont de beaux animaux. Il a aussi un magnifique troupeau de durhams.

Je passai quelques jours dans le district de Halton, et M. White, qui m'accompagna par tout le comté, me donna des renseignements précieux. Le prix des terres semble varier de \$40 à \$80 l'acre; le prix moyen des termages est de \$3 l'arpent. Voici les principales villes du comté de Halton: Oakville, environ 2,000 habitants; Georgetown, même population; Acton, 1,000; Burlington, 2,000; Milton, 1,200. La population totale du comté est de 25,000 âmes et composée principalement d'émigrants anglais, écossais et irlandais et de Canadiens natifs. C'est un beau district pour la culture du grain, du foin et des fruits; ses fraises sont renommées. Il se trouve entre Toronto et Hamilton et est traversé par quatre lignes de chemins de fer.

#### DE LA PAUVRETÉ ▲ LA RICHESSE.

En arrivant à Ingersoll, nous visitons la propriété de M. Wilson, qui vint d'Angleterre, avec son père, en 1832. A leur arrivée, ils étaient les heureux possesseurs de \$3 (12s.) Aujourd'hui, chaque branche de la famille est riche; la famille possède, entre autres propriétés, 1,200 acres de terre de bonne qualité, sur lesquels sont bâties de bonnes résidences. Nous inspectons une fromagerie qui se trouve sur la propriété de M. Wilson, et tout en prenant quelques rafraîchissements nous écoutons avec le plus vif intérêt cet intelligent *Yorkshireman*, émigré il y a près de cinquante ans. J'ajouterai que les Wilson se sont enrichis par l'agriculture, mais que leurs terres ne sont pas leurs seules propriétés. Ces exemples parlent d'eux-mêmes et montrent ce que le travail et l'énergie peuvent réaliser en Canada.

Entre autres propriétés, nous visitons ensuite celle de M. Agar, 400 acres; terrains de bonne qualité. Il a 60 vaches laitières et fabrique une grande quantité de fromage. En ce moment, il fait réparer et agrandir ses étables, où l'on trouve toutes les améliorations modernes. M. Agar a commencé avec un faible capital, mais jouit maintenant d'une aisance qu'il doit à l'agriculture.

Nous visitons plusieurs fromageries dans la localité. Elles sont organisées comme les fabriques de beurre précédemment décrites.

En parcourant ce district, on peut voir combien il est facile et avantageux d'avoir de bons pâturages. Le sol est de la marne riche, un peu onduleuse. Les maisons de pierre ou de brique, entourées de jardins et de vergers bien entretenus, rappellent les plus beaux districts de l'Angleterre.

Je vous dirai maintenant quelques mots de Tilsonburg, qui devient une localité importante, grâce à l'énergie et à l'esprit d'entreprise de son fondateur, M. Tilson. La ville se trouve dans le comté d'Oxford, et grâce à ses excellents pouvoirs d'eau il s'y établit déjà des manufactures. On y compte actuellement un moulin à maïs, avoine, et à fendre les pois, une grande brasserie et une fabrique de sucre, cette dernière en voie d'achèvement. On vient aussi d'établir une fabrique où l'on fera sécher les fruits pour l'exportation, et pendant la présente saison seulement, les propriétaires comptent employer 25,000 boisseaux de pommes.

Les matériaux de construction sont à très bon marché. Briques blanches, (très durables), \$5 le mille; chaux, 2c. le boisseau; bois dur, \$2, et bois tendre \$1 la corde (4 pieds carrés sur 3 pieds de long). Ces faits et l'existence de nombreux pouvoirs

d'eau présagent à cette jeune ville un bel avenir industriel. Il est probable, dit-on, que toutes les nouvelles fabriques recevront une subvention et obtiendront une exemption de taxes ; ainsi, la perspective est bonne.

Nous visitons la propriété de M. Tilson ; le sol est bon et bien cultivé ; le district environnant est très bien et fort à propos nommé "Goshen." Dans mes excursions, je rencontrai deux homonymes, MM. George Curtis et W. Curtis, originaires du Lincolnshire. Ces deux messieurs et un de leurs frères sont arrivés en Canada sans capital, et sont maintenant propriétaires.

Continué notre voyage dans la direction de Barrie ; rejoints par le professeur Sheldon et MM. Sugar et Donaldson, nous visitons Bradford. Nous apercevons quelques terres dont le sol est de qualité intérieure, mais aux environs de Newmarket et de Bradford, il est de bonne qualité. Rejoints à Bradford par le Dr Morton, préfet du township, nous nous rendons à Rond Head et visitons le colonel Tyrwhit, qui possède 200 acres bien cultivés. Il a de bons chevaux, bestiaux et moutons, et d'excellentes récoltes de tubercules. Nous visitons aussi la propriété de M. Stoddard, sous la plus grande partie de laquelle il y a un drainage souterrain. Cette partie sud de Simcoe est aussi fertile que les meilleures sections de l'Ontario. Chez M. Stoddard, j'ai causé avec un de ses employés qui vient de Whitby, Yorkshire. Il est en Canada depuis quinze mois, et pendant les douze premiers mois, il a su économiser \$100. Ses gages sont de \$110, plus sa pension et le logement, en sorte qu'il n'a que ses vêtements à acheter. Il gagne actuellement \$126 par année, et espère économiser encore davantage cette année. Pour me servir de ses propres expressions, "il se propose d'avoir une terre à lui avant longtemps." Nous nous rendons à Barrie, chef-lieu du comté de Simcoe. C'est un des plus grands comtés de l'Ontario ; il a 150 milles de long sur 80 de large, et, généralement parlant, c'est un beau district agricole. La ville de Barrie est bien située sur une baie du lac Simcoe.

Quitté Barrie pour visiter le district de Muskoka. Plusieurs messieurs nous accompagnent jusqu'à Gravenhurst, où l'on construit un chemin de fer qui se reliera au "Northern Pacific." Je vous ferai part de mes impressions relativement à ce district, qui attire beaucoup l'attention dans ce moment. Le paysage est pittoresque. On appelle Muskoka le Pays de Galles du Canada. Le district est bien arrosé. Partie du sol est bonne, une autre partie rocheuse. Vu de beaux échantillons de tubercules et de grains récoltés dans le district, qui deviendra important pour la culture des céréales et l'élevé du bétail. La population augmente rapidement et s'empare des lots gratuits. En retournant à Barrie, nous visitons M. Brydges, qui élève des herefords. Il possède une grande étendue de terre—environ 1,800 acres. Il a une propriété en pleine culture, et défriche environ quatre-vingts arpents par année. Il me dit qu'une grande partie de ses terres ne lui coûtent rien, la vente du bois ayant presque couvert le prix d'achat. La plupart des autres propriétés du district offrent les mêmes particularités que celle de M. Brydges, bien que dans de moindres proportions.

Avant de quitter le Canada, je visite l'exposition agricole de Hamilton. Mêmes observations qu'à Toronto ; de fait, les principaux articles ont été exposés aux deux endroits. A Toronto, on avait exposé des pierres tumulaires ; à Hamilton, on exposait des cercueils ; de sorte que l'exposition était utile pour les vivants et les morts. Les machines, la ferronnerie et les voitures formaient une belle exposition ; les machines étaient supérieures à celles de Toronto, ce qui n'est pas surprenant quand on vous informe que Hamilton est le Birmingham du Canada. Un bœuf gras pesant 2,850 lbs ; il avait été exposé à Toronto. Les porcs, races de Suffolk et de Berkshire, méritent aussi mention. Présenté à Son Excellence le gouverneur général (marquis de Lorne) ; entrevue agréable. C'est un homme affable.

Quelques mots encore à propos de l'exposition. J'y remarque une machine très ingénieuse pour couper le drap ; une belle collection de machines à coudre de Wanzer et les instruments aratoires de M. Copp, qui sont bien fabriqués. Magnifique exposition de fruits ; on me fait cadeau d'un panier de fort beaux raisins, récoltés en plein air par M. Hurd ; je l'ai apporté en Angleterre, et après trois semaines de voyage, il était en parfait état. Il est donc possible que, plus tard, ce fruit soit exporté en quantités considérables.

Nous partons pour Niagara avec l'intention de visiter la célèbre chute. Le district qui sépare Hamilton de Niagara est fameux pour ses fruits, particulièrement les pêches. On en fait un grand commerce et elles sont renommées aux États-Unis. Aux environs de Sainte-Catherine, le sol est léger et peu propre à la culture. Quant aux chutes, on en a fait tant de descriptions qu'il serait superflu d'en donner ici une nouvelle. Pourtant, comme je l'ai vue de mes yeux, j'en dirai un mot. La chute présente un spectacle sublime. Au premier abord, le spectateur est désappointé, mais l'ensemble s'impose bientôt à son admiration; le coup-d'œil est splendide. Les rapides amont et aval de la chute sont moins beaux parce qu'ils sont moins imposants.

#### RÉSUMÉ GÉNÉRAL.

Ceci termine mon rapport détaillé et je me propose maintenant de résumer, sous des chefs convenables, mes impressions sur les parties du pays que j'ai eu l'avantage de visiter.

*Climat.*—La chaleur de l'été et le froid d'hiver sont plus forts qu'en Angleterre. Mais l'atmosphère étant sèche, la chaleur est moins accablante que sous notre climat brumeux. Cette chaleur fait mûrir les fruits de la terre avec une prodigieuse rapidité. On sème et récolte l'avoine dans une période de trois mois, et les fruits arrivent à un degré de développement qui surprend l'Européen. Presque tout ce que nous cultivons en Angleterre peut être cultivé en Canada; mais, dans ce dernier pays, les légumes atteignent de plus grandes proportions, et les melons, tomates, pêches, ainsi que d'excellent raisin, mûrissent parfaitement en plein air.

Quant à l'hiver, il est vrai que le thermomètre descend plus bas que chez nous; mais l'air est tellement sec, tellement vivifiant, que cette saison est attendue avec impatience.

L'humidité de l'air modifie désagréablement les effets du froid; mais, sous ce rapport, je n'ai entendu formuler aucune plainte en Canada. L'hiver a certainement un inconvénient: c'est la nécessité de garder à l'étable les bestiaux et les moutons: mais comme cela n'empêche pas de les exporter avec profit, et que ce commerce prend un grand développement, nos cousins du Canada n'y voient pas d'inconvénient sérieux. J'ajouterai que les pommiers et les pêchers supportent bien l'hiver, pendant lequel on les laisse sans abri.

*Sol.*—Généralement parlant, le sol de l'Ontario est de la marno, ici légère, ailleurs argileuse; mais dans ce dernier cas, elle ne me semble pas si pesante ni si difficile à travailler que les terres argileuses d'Angleterre. Peut-être est-elle moins tenace; peut-être le froid de l'hiver a-t-il pour effet de la pulvériser. Je puis dire que je n'ai point vu de sol argileux à la surface; mais il existe des sous-sols de cette nature. Dans une région aussi étendue que la province d'Ontario, on trouve naturellement diverses sortes de terrains, bons, mauvais, passables; mais les bons terrains prédominent, si l'en en juge pour la richesse de la végétation. Toutefois, on ne traite pas bien la terre. Des récoltes non interrompues, une culture négligée, doivent nécessairement l'appauvrir, et la leçon profitera. On adopte graduellement de meilleurs systèmes, on s'occupe de la laiterie, on engraisse des bestiaux, il faut semer des tubercules, et tout cela contribuera à rendre la fertilité au sol. On s'occupe aussi de drainage, et certains districts pourraient faire plus dans ce sens.

*Octrois gratuits de terres.*—À ce propos, je ne puis mieux faire que de citer l'extrait suivant d'un volume publié par le gouvernement de l'Ontario:

"Tout colon âgé de plus de dix-huit ans qui veut s'établir sur une concession gratuite, a droit de choisir 100 acres, et tout chef de famille 200 acres. Les conditions de l'établissement sont exposées dans la clause suivante de "l'Acte concernant les octrois gratuits et le *homestead*," Statuts refondus de l'Ontario, chap. 24, sec. 28: "Aucunes lettres patentes ne pourront être émises pour une terre cédée en vertu du présent acte, ou en vertu des dits règlements, avant l'expiration de cinq années à partir de la dite concession, ni avant que le concessionnaire, ou ceux qui réclament pour lui, ou quelques-uns d'entre eux, aient rempli les conditions de l'établissement: avoir défriché et mis en culture au moins quinze acres de la dite concession (d'où il

résulte que deux acres, au moins, devront être défrichés et cultivés annuellement pendant les cinq années écoulées à partir de la date de la concession); avoir construit, sur cette concession, une maison habitable d'au moins seize pieds sur vingt, et avoir continuellement résidé sur la dite terre et l'avoir cultivée pendant cinq ans à partir de la date de la concession et jusqu'à celle de l'émission des lettres patentes, si ce n'est qu'il sera accordé au concessionnaire un mois, à partir de la date de la concession, pour s'établir sur la dite terre et l'occuper; s'être absenté de la dite terre pendant six mois en tout pendant une année quelconque, à partir de la date de la concession, ne sera pas considéré comme cessation de résidence, pourvu que la dite terre soit cultivée comme il est dit plus haut."

Un mot encore à propos des concessions gratuites. Aucun colon ne doit se hâter d'en choisir. Il y a beaucoup de bonnes terres; mais on doit mettre autant de soin à les choisir que si l'on voulait les acheter, car de ce choix dépend l'avenir du colon.

*Ontario comme champ ouvert à l'émigration.*—A cet égard, je crois que l'émigrant a toutes les chances de réussir dans l'Ontario, ce qui m'est prouvé par plusieurs exemples. On me demandera si je consentirais à vivre dans le pays. En réponse, je dirai que si jamais j'émigrerais, ce serait au Canada. Dans l'Ontario, les habitudes sont à peu près les mêmes que chez nous, les habitants venant de l'Angleterre ou étant nés des premiers émigrants. Au point de vue pécuniaire, l'émigration offre de grands avantages. D'abord, il faut un capital moindre. Dans l'Ontario on achète autant de terre pour un dollar que pour un souverain en Angleterre. Ceci est un calcul approximatif, mais à peu près exact. Les travailleurs actifs trouvent de grands avantages dans l'Ontario. Ils reçoivent de bons gages et peuvent bientôt se mettre à leur compte, s'ils sont un peu soigneux. La plupart des garçons de ferme sont logés et nourris, en sorte que les célibataires sont préférés; mais dans le voisinage des villages et des villes, les gens mariés peuvent aussi bien convenir. Toutefois, je crois que les cultivateurs de l'Ontario feraient bien de construire des cottages pour leurs employés; ils formeraient ainsi toute une classe de garçons de ferme, comme en Angleterre.

*Capital requis.*—En premier lieu, je dois dire que les terres améliorées se vendent de £8 à £16 l'acre, ce qui comprend les clôtures et tous les bâtiments, autrement dit une terre que l'on peut immédiatement occuper, tandis que l'on peut affermer des terres de même qualité pour une rente de 10s. à 20s. l'acre. Il est donc facile de calculer quel capital il faut. Naturellement, le nouveau colon devra acheter les instruments aratoires, le bétail et les semences, pour commencer, et le montant nécessaire pour ces achats dépendra de ses ressources et du système qu'il adoptera. Je ferai observer en passant que, dans les townships de l'Est, on peut acheter une terre, avec bâtiments, pour des prix variant de £4 à £5 l'acre. On dit qu'un capital de £100 à £150 est nécessaire au colon qui s'établit sur une concession gratuite. Pour ce montant, il ne pourra pas certainement mettre toute sa terre en exploitation. Mais chaque année lui rapportera quelque chose; il ajoutera ainsi à son capital et pourra, chaque année, étendre le champ de ses opérations. Tant qu'un cultivateur n'a pas assez de terre en culture pour s'occuper continuellement, il peut gagner de bons gages, à ses loisirs, ce qui l'aide encore. Bien des colons ont commencé avec peu ou point de capital, ou certainement avec un capital beaucoup moindre que celui que je viens de mentionner; mais il leur a fallu une énergie qui, après tout, est le secret du succès dans toutes les conditions de la vie.

Je puis ajouter que, dans mes voyages, je n'ai entendu personne murmurer. La population semble heureuse et contente. On m'a demandé la charité une seule fois; mais, informations prises, le mendiant était un Américain de Rochester, E.-U., et non point un Canadien. Quant aux taxes, elles sont, en moyenne, de £5 à £7 par 100 acres, plus quelques jours de corvée (ou leur équivalent) sur les chemins. Il n'y a point de dîmes, de taxe sur le revenu, ni rien de la sorte.

*Produits.*—Le blé rapporte de 20 à 40 boisseaux par acre; mais la moyenne est moindre pour toute la Confédération. M. Ronnie n'a jamais récolté moins de 25 boisseaux. L'avoine, l'orge, le maïs et les tubercules donnent de bonnes récoltes; les légumes sont en abondance et plus développés qu'en Angleterre; pois et fèves viennent bien. Tous les fruits aussi: pêches, abricots, melons, tomates et raisin

mûrissent en plein air. Si bonnes que soient les récoltes, on pourrait les améliorer par un meilleur système de culture et en employant plus d'engrais; la rareté de la main-d'œuvre augmente les dépenses. Les produits de la laiterie commencent à être exploités; mais je donnerai plus loin des statistiques à cet égard.

*Bétail.*—Troupeau pour troupeau, les bestiaux valent ceux d'Europe. Il y a aussi de beaux troupeaux de belles races, comme je l'ai déjà dit. Il n'y a point eu de peste bovine au Canada, de sorte que le bétail canadien est admis vivant en Angleterre, admission refusée au bétail américain. Les moutons sont généralement bons; les races croisées semblent préférées aux races pures. Quant aux croisements, les opinions sont partagées. Les porcs sont généralement bons. Les chevaux sont généralement plus légers que nos chevaux de ferme, mais ils sont forts et actifs, bons sur la route et au travail. Les efforts que l'on fait pour améliorer les races sont dignes de tous éloges. On importe chaque année, à grands frais, les plus beaux animaux reproducteurs, parmi lesquels plusieurs qui ont remporté des prix à nos expositions. Les troupeaux de bestiaux de race, sur plusieurs points du pays, comptent de très beaux sujets, ceux de Bow Park et de la propriété de M. Cochrane, dans les townships de l'Est, ont une réputation qui n'est pas limitée au continent américain.

*Marchés et moyens de communication.*—Le pays possède un magnifique réseau de chemins de fer, comme on peut le voir par la carte; quant aux marchés, les villes en ont généralement deux par semaine et les villages un. Le cultivateur n'a aucune difficulté à se débarrasser de ses produits. Quant à l'orge, on me dit que la plus grande partie se vend aux États-Unis, où elle est fort estimée.

*Instruments aratoires.*—Ceux que j'ai vu m'ont étonné. Ils sont légers, en même temps forts et faciles à manier. Les Américains contrôlaient autrefois ce marché, mais on me dit qu'ils sont entièrement supplantés par les fabricants canadiens.

*Système de culture.*—J'en ai dit un mot en parlant du sol. C'est plutôt le manque de système. Le système mixte est le meilleur à suivre dans l'Ontario. En élevant du bétail, le cultivateur est obligé d'employer sa paille et de cultiver des tubercules, ce qui tient son terrain bien fumé. Il est vrai que le blé et les autres exportations n'atteignent pas les mêmes prix que chez nous; mais les frais de production sont moindres. La nourriture des bestiaux est peu coûteuse. Le sou, par exemple, coûte un tiers de ce qu'il vaut chez nous.

*Exportations.*—Les chiffres suivants sont précieux, parcequ'ils font voir les progrès du Canada comme pays agricole. En 1878, exportations de blé et de farine, 10,895,468 boisseaux; autres grains, 12,923,871; en 1879, blé et farine, 12,673,435 boisseaux; autres grains, 11,270,195 boisseaux. En 1878, 5,635,411 boisseaux de blé et 2,621,581 boisseaux d'autres grains ont été importés au Canada, en 1879, ces exportations étaient de 4,768,733 et 2,190,358 boisseaux. Mais ces importations étaient presque toutes destinées à être exportées de ports canadiens, à cause de la facilité des communications et des prix modérés du fret, et n'étaient point entrées pour consommation locale. En d'autres termes, les importations ont diminué de 1,000,000 de boisseaux et les exportations augmenté de 2,000,000 en 1879. L'exportation de farine a été de 3,000,000 de boisseaux en 1879. Voici l'état des exportations de beurre, fromage et œufs en 1878 et 1879: 1878, 13,006,626 lbs. de beurre; 35,034,294 lbs. de fromage; 5,440,820 douzaines d'œufs; 1879, 14,307,977 lbs. de beurre; 46,414,035 lbs. de fromage; 5,440,828 douzaines d'œufs. Exportations de chevaux, de bêtes à cornes, moutons et porcs: En 1878, 24,207 chevaux, 30,456 bestiaux, 242,989 moutons, 3,201 porcs; en 1879, 16,635 chevaux, 49,257 bestiaux, 303,393 moutons, 6,498 porcs. Ces chiffres sont empruntés à un ouvrage publié par M. W. J. Patterson, secrétaire de la Chambre de Commerce de Montréal.

*Terres à vendre.*—Puisque la perspective est si bonne pour le colon, pourquoi peut-on si aisément acheter des terres? On me fera peut-être cette question. Il y a plusieurs raisons qui facilitent les achats. L'une est que nombre de colons deviennent acquéreurs pour rien ou peu de chose; ils ont défriché leurs terres, construit des bâtiments et fait la culture. Ces terres ont aujourd'hui une bonne valeur. Avec le capital produit par la vente, ils veulent acheter des terres nouvelles et les mettre en culture pour ajouter ainsi à leurs ressources. J'ai rencontré à

Wingham un homme dans ces conditions. Plusieurs vont au Manitoba, qui attire beaucoup l'attention. Une autre raison est que l'occupant est devenu vieux. Ses fils ont embrassé des professions ou font le commerce; il désire se retirer et vivre de ses rentes. Ceci m'a été dit par un homme de Milton qui a une terre à vendre. La mauvaise culture est aussi une raison. Les occupants ont épuisé le sol, et plutôt que de prendre la peine de mieux cultiver et de fumer sa terre, ils préfèrent vendre leurs propriétés, et aller continuer leur routine ailleurs, sur des terres nouvelles. D'autres veulent acquérir des propriétés plus étendues.

*Aspects sociaux.*—Un mot à ce sujet, et je termine. Les Canadiens ont plusieurs traits de ressemblance avec les Européens; cependant ils diffèrent un peu du phlegmatique anglais. Ils réunissent l'esprit d'entreprise de l'Américain et la prudence de l'Anglais. Ils sont très hospitaliers, et classe pour classe je crois que leurs maisons sont meilleures et mieux montées que les nôtres. Cela est surtout vrai des maisons des cultivateurs. Ils n'ont point d'aristocratie; le capital et le travail établissent seuls les distinctions sociales. Ils ont plus de liberté et d'égalité qu'en Angleterre, ce qui a lieu, je crois, dans la plupart de nos colonies. Maintenant je quitte le Canada; j'y ai fait plusieurs amis, mon voyage a été des plus agréables et je m'en souviendrai toujours avec plaisir; si je n'ai point mentionné tous ceux auxquels j'ai des obligations, c'est parce que l'espace me manque et non point parce que j'ai oublié leurs bontés pour moi. Nous descendons le Saint-Laurent. Les feuilles d'automne forment un tableau qu'un artiste, un poète ou un orateur pourraient seuls dépeindre.

Je reviens par le vapeur de la ligne Allan, le *Sardinian*, capitaine Dutton. La société des passagers est des plus agréables. Nous avons miss Macpherson, de l'orphelinat de Galt, et miss Scott et miss Combs, qui l'avaient accompagnée en Canada. Je suis heureux aussi de retrouver M. John McLean, de Montréal, qui était parti d'Angleterre sur le même vapeur que moi. Nous avons aussi à bord : l'honorable D. A. Smith, sir H. Allan, MM. Lonsdale et Manson, M. W. P. Cubitt, délégué anglais de Norfolk, M. Hickson, de la compagnie du Grand-Tronc, et plusieurs autres personnes dont je me rappellerai toujours la société agréable et la conversation instructive.

#### QUESTIONS.

" M. Curtis, qui est chaleureusement applaudi, offre de répondre aux questions que l'on voudra bien lui faire; il provoque, dit-il, les questions pour avoir l'occasion de donner des renseignements.

" M. Davis (Gargrave) dit que ce serait un grand avantage pour les fermiers de Craven s'ils pouvaient se procurer, au printemps, en Canada, des bestiaux maigres; il demande à M. Curtis s'il croit que les cultivateurs canadiens pourraient satisfaire à cette demande.

" M. Curtis répond qu'il croit que les cultivateurs canadiens peuvent fournir le bétail demandé, mais ils voudront l'expédier en automne, tandis que les fermiers de Craven veulent l'avoir au printemps. Les Canadiens vont évidemment se préoccuper davantage d'engraisser des bestiaux, et il croit que le bétail maigre formera un article important des exportations de ce pays. A ce propos il cite l'opinion de M. Hickson, gérant de la compagnie du Grand-Tronc, qui a fait la traversée avec lui.

" On demande à M. Curtis si les bâtiments des fermes sont en pierre, brique ou bois. Il répond que les étables et les granges à bestiaux sont généralement en brique jusqu'au premier étage, et au-dessus en bois.

" Question.—Les chemins sont-ils bien mauvais et est-il difficile de voyager dans les districts ruraux?

" M. Curtis répond qu'à certaines époques de l'année il doit être difficile de voyager. Il a visité le pays dans l'été, et alors les chemins étaient très bons; on l'a informé que, dans la plus grande partie de l'Ontario, ils sont très bons, si ce n'est pendant une semaine ou quinze jours après la fonte des glaces. Les routes sont généralement macadamisées, mais d'une manière très incomplète.

" Le président dit qu'il est admis que, pour la production du blé, le cultivateur anglais ne peut pas faire concurrence aux sols vierges du Canada. Il désirerait

connaître l'opinion de M. Curtis relativement au pouvoir producteur des terres épuisées du Canada, comparé à celui des terres à blé en Angleterre.

" M. Curtis dit qu'il est difficile de répondre à cette question. Il l'a souvent entendu discuter en Canada, et l'on arrivait aux conclusions les plus opposées. Il ne croit pas à certaines statistiques publiées en Angleterre. Il ne croit pas que les Canadiens puissent faire baisser le prix du blé en Angleterre jusqu'à 30s. le quarter, comme on l'a affirmé. Il croit que, bientôt, les districts agricoles du *Far West* dépasseront le Canada tout comme celui-ci a pris les devants sur l'Angleterre. Les Canadiens trouvent de grands avantages dans leur climat, mais nous pouvons produire beaucoup plus par arpent. On me dit que cette année, en Angleterre, la moyenne de la production est de 27 à 28 boisseaux par acre. Il est probable que la moyenne du Canada ne dépasse pas 20 boisseaux par arpent, en sorte qu'il y a une différence de 7 à 8 boisseaux en notre faveur. Il faut ajouter le prix de transport, et à son avis nous n'avons pas grand'chose à craindre. Dans nos districts agricoles, les fermages seront modifiés, mais il croit que l'Angleterre ne sera pas mise hors de concours.

" En réponse à une autre question, M. Curtis dit que, généralement, la province d'Ontario est bien arrosée.

" Sur motion de M. Holden, de Halton Est, secondé par M. Davis, des remerciements sont votés à M. Curtis pour son habile rapport.—*Craven Pioneer*, 20 novembre 1880.

#### RAPPORT DE M. R. H. B. P. ANDERSON, DE LISTOWELL, COMTÉ DE KERRY, IRLANDE, SUR L'ONTARIO, LE MANITOBA ET LE NORD-OUEST.

Il y a quelques mois, plusieurs amis me demandèrent de me rendre au Canada, pour faire rapport sur le pays, en général et le Manitoba en particulier, comme champ ouvert à l'émigration. En conséquence, je quittai l'Irlande en juillet, afin d'arriver en Canada alors que les récoltes sont encore sur pied et constituent le meilleur indice pour juger de la qualité du sol et de la nature du climat d'un pays. Me voici de retour après un voyage aussi agréable qu'instructif. J'ai vu les récoltes sur pied, quelques-unes même coupées ; j'ai vu les travaux agricoles ordinaires en Canada ; j'ai vu le bétail assez tôt après un des plus longs et des plus rudes hivers que l'on ait eus en Canada depuis bien des années, et assez tard pour juger de ce que peuvent faire quelques mois de pâturage dans les prairies de l'ouest. J'ai parcouru des centaines de milles dans la prairie, à l'époque la plus chaude d'un été canadien, et je puis parler en connaissance de cause des inconvénients de la chaleur et de ces hôtes malcommodes que l'on appelle les moustiques et les mouches noires. J'ai étudié le système des écoles canadiennes et visité les cultivateurs de l'Ontario et les colons du Nord-Ouest ; en un mot, j'ai fait tout ce qui était possible dans la période limitée que j'avais à ma disposition, et je suis très satisfait de mon voyage.

Le Canada a ses désavantages et ils sont nombreux ; mais il a aussi ses avantages, et il faut être aveugle pour ne pas voir qu'un brillant avenir lui est réservé ; et, pour citer un auteur célèbre, " c'est le monde de l'avenir, un jeune Titan qui bientôt aura ses Athènes et Londres nouvelles, ses Bacon, ses Shakespeare, Newton et Goethe, lorsque notre vieille ile sera devenue—quoi ? "

Avant d'aborder la partie principale de mon sujet, les ressources agricoles et commerciales du pays, je voudrais faire disparaître de l'esprit de mes lecteurs certains préjugés relatifs aux Canadiens, aux voyages à l'intérieur du Canada et à la traversée ; car je crois que nombre de gens qui réussiraient bien en Canada, sont empêchés de s'y rendre par les notions erronées qu'ils ont sur ces différents points. Quant à la traversée, c'est un voyage de plaisir qui n'a qu'un défaut, celui d'être trop court.

Je me suis rendu à Québec sur le vapeur *Sarmatian*, de la ligne Allan, et je suis revenu sur le *Sardinian*, de la même ligne, deux beaux steamers magnifiques, sur lesquels on ne songe même pas aux dangers de la mer. Les précautions sans nombre

que prennent les capitaines lorsqu'il y a le moindre brouillard, nous irritent d'abord ; mais cette irritation fait bientôt place à un agréable sentiment de sécurité. La traversée dura sept jours ; la terre n'a été hors de vue que pendant quatre jours et demi. Le cinquième jour, nous remontions le Saint-Laurent, un fleuve qu'il faut voir pour en comprendre la magnificence. A bord des vapeurs, les passagers des trois classes ont tout le confort possible. Quant au mal de mer, il est bien aussi désagréable qu'on le dit, mais il est suivi d'un état de bien être qui fait qu'on ne regrette pas trop sa visite. La traversée de la Manche est beaucoup plus pénible que celle de l'océan.

Quant aux voyages à l'intérieur du Canada, je puis, ce me semble, en parler avec connaissance de cause, après avoir parcouru 6,000 ou 7,000 milles, sur le continent de l'Amérique du Nord, dont 5,000 milles en bateau à vapeur ou en chemin de fer. Cette témérité que nous attribuons aux voyageurs canadiens et américains, n'existe plus. Les chemins de fer sont parfaitement construits ; la vitesse des convois n'excède pas 35 milles à l'heure. Les wagons, surtout les Pullman, offrent tout le confort possible, la nuit comme le jour. Un voyage de 90 heures m'a moins fatigué qu'un voyage de 12 heures chez nous. Les wagons sont rapprochés et le voyageur peut passer de l'un à l'autre, prendre l'air ainsi, et ne point rester enfermé comme sur nos chemins de fer. Pour les bagages, les arrangements sont admirables ; le voyageur n'a pas à s'en préoccuper et ne court aucun risque de les perdre. Aucun danger de souffrir la faim en voyage ; quand il n'y a pas de wagon-restaurant, le convoi arrête, chaque jour, à trois stations, où l'on peut prendre un bon repas, moyennant un prix raisonnable.

La courtoisie que l'on rencontre dans toutes les classes de la société rend le voyage des plus agréables. Les Américains n'ont rien de ces habitudes grossières et dégoûtantes que nous leur attribuons, ou alors ils savent bien les cacher. Par exemple, une dame ne sera jamais incommodée par l'odeur du tabac, parce qu'il y a un wagon général pour les fumeurs. Ajoutez à cela des employés courtois et intelligents, et vous admettez que les voyages n'ont rien de redoutable.

Les vapeurs du Saint-Laurent sont de vrais palais flottants et offrent la plus grande sécurité. J'ai été surpris autant qu'amusé de voir que ces vapeurs ne partent pas par un gros temps. Une fois, par un mauvais temps, un seul vapeur quittait Toronto ; je me trouvais au nombre des cinquante ou soixante passagers qui s'étaient risqués à partir, et je fus plus malade que je ne l'ai jamais été en mer avant cela ou depuis.

La bienveillance des Canadiens est proverbiale ; il est inutile d'en parler. Je dirai néanmoins que je n'ai jamais été mieux reçu nulle part. Le Canadien est indépendant de caractère et dans ses manières également, trop peut-être, aux yeux d'un Anglais, mais il n'est pas tel qu'on l'a dépeint. On pourrait dire qu'il a trop d'amour-propre pour être servile ou manquer de courtoisie.

Point de peuple plus soumis aux lois et plus loyal que les Canadiens ; pas de pays où les titres de la propriété soient respectés davantage.

L'énergie, la persévérance et l'esprit d'entreprise sont au nombre de leurs qualités, si l'on en juge par leurs belles villes établies où, il y a quelques années, on ne voyait que la forêt vierge, des sauvages et des loups.

J'aborde à Québec. Neuf milles avant d'y arriver, on remarque la chute de Montmorency, qui tombe comme une bande argentée du haut d'un rocher sombre. La ville de Québec est magnifiquement située et l'on y a les plus beaux points de vue de tous côtés ; mais à part cela et quelques souvenirs historiques, elle n'offre aucun intérêt. On y fait un grand commerce de bois, et récemment on y a construit un nouveau quai et des élévateurs dans l'espoir d'y attirer une partie du commerce du grain. Mais je doute que cet espoir se réalise, parce que Montréal est, pour le moment, le port naturel de l'ouest. Je dis *pour le moment*, parce que si, comme je le crois, la route de la baie d'Hudson est un jour ouverte, le commerce de Montréal recevra un rude coup, et tout le grain exporté des Etats-Unis et du Nord-Ouest en Europe, passera par Port Nelson.

A la Pointe Lévis, en face de Québec, de l'autre côté du fleuve, j'ai vu débarquer d'un navire venant d'Angleterre, de magnifiques bestiaux. Il y avait des durhams et des polled angus, ainsi que des moutons cotswolds et southdowns. Nos cousins



canadiens, veillant aux intérêts de leur pays, n'épargnent rien pour importer des animaux de bonnes races. On me dit que le sol est très bon dans les cantons de l'Est, partie sud de la province.

Pour arriver à Montréal, on traverse un pont tubulaire—le pont Victoria—d'environ deux milles de longueur, et on aboutit à une misérable gare, tout à fait indigne de la principale ville du Canada. Montréal est magnifiquement située sur une île formée par le fleuve Saint-Laurent et la rivière Ottawa, au pied du mont Royal,—d'où le nom de la ville. Sur la montagne, on a récemment établi un parc qui deviendra un des plus beaux du monde. On y a des vues magnifiques. Les Canadiens sont justement fiers de Montréal, qui est le centre principal de leur commerce.

A Montréal, je m'arrête, pour la première fois, dans un hôtel canadien. Sous ce rapport, les Canadiens sont bien en avant de nous. Rien n'est négligé pour le confort des voyageurs. Les prix sont modérés, mais on les paie sous d'autres chefs que chez nous. C'est tant par jour pour le coucher, le service et quatre repas. Dans les meilleurs hôtels canadiens on paie de 10s. à 12s. par jour ; moyennant ce prix, vous avez un confort qui n'existe pas en Irlande. En sortant d'un hôtel canadien, on n'est pas importuné par les décrotteurs et autres industriels. L'île de Montréal, qui a trente milles de longueur sur neuf de largeur environ, contient de bonnes terres, et les cultivateurs du voisinage sont dans l'aisance.

Je visite Ottawa, capitale de la Confédération. J'ai le plaisir d'y rencontrer M. Lowe, secrétaire au département de l'agriculture, qui me donne des renseignements précieux et me met à même de visiter le pays avec avantage.

A vingt-cinq milles environ d'Ottawa, il y a d'excellentes terres, et l'on me dit que toute la vallée de l'Ottawa, dont le sol est de la marne sablonneuse légère, est admirablement propre à la culture de la vigne, et deviendra, dans un avenir prochain, un district de vignobles. J'ai vu moi-même un vignoble de plusieurs acres d'étendue, où les vignes étaient parfaitement vivaces, ce qui prouve que cette culture peut réussir. Les Canadiens ont une grande variété de vignes natives qui, avec un peu de soin, supportent parfaitement l'hiver. Le Canada sera peut-être, un jour, le rival de la France et de l'Allemagne pour la production des vins légers. Ottawa est bien située sur la rivière du même nom. La ville est assez bien bâtie ; mais les rues sont mal entretenues et le commerce est insignifiant, sauf celui du bois. J'ai visité la belle chute de la Chaudière, près de la ville. Je remarque l'esprit utilitaire des Canadiens, qui ont détourné une partie des eaux de la Chaudière pour en créer des pouvoirs d'eau qui font marcher plusieurs scieries que j'ai visitées, et où le grincement perpétuel des scies vous assourdit. Pendant trois mois, me dit-on, dans l'une de ces scieries, on a coupé 40,000,000 de pieds de bois de service. Ici et à Montréal, j'ai vu le cheval canadien, peu propre aux lourds travaux, mais vif, alerte et dur à la fatigue.

#### L'ONTARIO.

Je parlerai maintenant de Toronto, la capitale de l'Ontario, la plus riche province du Canada. La ville est bien située sur les bords du lac Ontario et parfaitement bâtie ; plusieurs des rues sont bordées d'arbres ; on se croirait dans un parc. M. Donaldson, agent du gouvernement, me reçoit très bien, me pilote dans la ville, me fait visiter l'université, les écoles-modèles, le parc, etc., et me promène en chaloupe sur le lac. M. Donaldson est un des plus anciens habitants de Toronto et se rappelle l'époque où la ville ne comptait que huit maisons. Un Européen croit difficilement pareille assertion au premier abord. Toronto est le principal centre de l'instruction publique, en Canada, dont l'organisation me semble parfaite. Il y a d'abord l'école publique où tout enfant a le droit de recevoir une éducation gratuite ; puis l'école supérieure, où les élèves paient à peu près £1 par trimestre. Dans chaque district il y a une école publique et une école supérieure ; celle-ci est parfaitement organisée. Les professeurs ne sont maintenus qu'à la condition qu'ils réussissent dans leur enseignement ; cela leur donne une émulation extraordinaire, et toutes les attentions possibles sont prodiguées aux élèves ; un des plus anciens professeurs m'a dit que ses fonctions étaient les plus laborieuses que l'on puisse imaginer. Il y a ensuite

l'Institut collégial, et enfin l'Université même, où les inscriptions coûtent environ \$10 par année. Deux fois par année les élèves subissent des examens publics avant de passer d'une école à l'autre. Je crois que ce système est aussi peu coûteux et aussi complet qu'aucun système suivi chez nous.

La province d'Ontario est une magnifique région agricole. C'est là que j'ai compris quel rude concurrent le Canada est pour la Grande-Bretagne et l'Irlande. Le sol est aussi bon que celui d'aucune autre partie du monde; on peut y acheter les meilleures races de bestiaux, dont le nombre augmente tous les jours; la vie est à bon marché; le pays pourra toujours faire vivre ses habitants; la population a rayé de son vocabulaire le mot *impossible*; en présence de ces faits, on peut, sans être prophète, prédire comment la concurrence finira. Une chose est certaine, c'est que les petits cultivateurs irlandais succomberont, quand même ils n'auraient plus de fermage à payer. Le sol de l'Ontario est de diverses espèces; mais, en général, il est bon et varie de l'argile forte à la marne argileuse riche et à la marnesablonneuse. Dans plusieurs districts, la terre est épuisée par une mauvaise culture; car, somme toute, les cultivateurs de l'Ontario ne sont pas des modèles que je proposerais à mes compatriotes. Entre autres choses, ils négligent complètement la rotation des récoltes, et plusieurs semblent croire que l'engrais est inutile. Toutefois, ils font des progrès rapides, et j'ai rencontré plusieurs cultivateurs fort habiles qui comprennent la nature du sol qu'ils cultivent et qui sont richement récompensés de leurs travaux.

Le climat de l'Ontario est sain mais rude. La chaleur est intense en été; l'hiver, me dit-on, n'est pas aussi rigoureux qu'au Nord-Ouest, mais on le supporte moins facilement parce que l'humidité est plus grande. Je crois qu'en ravageant, détruisant presque la forêt, on a contribué à rendre le climat plus changeant. Je crois que la sécheresse qu'on y a quelquefois est due à cela. Mais le climat est parfaitement sain; la population et le bétail en sont les preuves vivantes. Les durhams les plus purs supportent parfaitement l'hiver canadien avec une nourriture qui serait jugée insuffisante chez nous; c'est la preuve que le climat est bon. Le rendement considérable de toutes les récoltes prouve combien le pays est favorable à l'agriculture. J'ajouterai que les melons, pêches, raisins, etc., mûrissent parfaitement en plein air.

#### BESTIAUX, MOUTONS, CHEVAUX, PORCS, ETC.

Je n'ai visité aucun des grands troupeaux d'animaux de race que le Canada est fier de posséder, étant certain de leur existence. Je me contenterai de dire que les Canadiens, après avoir importé des bestiaux d'Angleterre, sont à même de nous en vendre à des prix énormes. J'ai vu moi-même un veau de neuf mois acheté, par M. Talbot Crosby, de M. Cochrane, de Compton, cantons de l'Est, pour l'énorme prix de £850, si je me rappelle bien.

J'ai cru mieux faire d'examiner quelles races de bestiaux élèvent les cultivateurs ordinaires, et, à mon grand étonnement, j'ai vu sur des propriétés de 150 à 200 acres (étendue ordinaire des fermes canadiennes), des durhams des meilleures familles que l'on croise avec les vaches du pays, ce qui produit de très bons animaux pour la boucherie et pour la laiterie. J'ai vu aussi des moutons qui étonneraient nos meilleurs éleveurs. Les southdowns m'ont beaucoup surpris; je croyais que le climat froid ne leur convenait pas et je m'attendais à les voir petits et faibles; mais ce n'est point le cas. Jusqu'à présent, les cotswolds sont les plus recherchés. Les pores réussissent également bien. J'ai vu, dans l'Ontario, des pores de Suffolk et du Berkshire dont tous nos éleveurs seraient fiers. Je puis dire, en passant, que j'ai vu une belle vache de Durham, "Isabella," appartenant à M. Russell, de Markham; c'est un animal parfait dans son espèce.

Je dirai maintenant quelques mots de la perspective qu'offre le commerce de bétail avec l'Angleterre. Je crois que ce commerce n'est encore qu'à ses débuts et que, dans cinq ans, le Canada pourra nous envoyer cent livres de bœuf pour une livre qu'il nous envoie maintenant. Voici sur quoi je base cette opinion:—Jusqu'à ces dernières années, les Canadiens n'avaient d'autre bétail que celui du pays qui, croisé avec de bonnes races, donnait d'assez beaux animaux, inférieurs cependant, si

ce n'est pour engraisser, et comme ils n'en avaient besoin que pour la laiterie ou le joug, on ne gardait généralement pas les veaux. Mais aujourd'hui, non-seulement il y a, dans le pays, plusieurs grands troupeaux de bêtes de race, mais il n'est pas rare, de trouver, chez les cultivateurs ordinaires, une couple de taureaux de race pure et des troupeaux assez nombreux de beaux sujets, issus du croisement des vaches du pays avec des taureaux de Durham et des *polled Angus*; cette dernière race surtout convient admirablement bien au pays. On élève tous les veaux, et comme les produits de la laiterie ne se sont pas très bien vendus depuis quelques années, et que le commerce de bestiaux avec l'Angleterre est devenu profitable, bien des cultivateurs se sont mis à élever et engraisser des bestiaux pour le marché anglais. Actuellement, les Canadiens sont, et seront encore pour quelque temps, moins expérimentés que nous dans l'élevage du bétail; mais ils ne tarderont pas à comprendre la valeur que les pains de graine de lin et autres aliments concentrés donnent, non-seulement à leur bœuf, mais aussi à leurs engrais. Jusqu'à présent, le bétail canadien que l'on nous envoie est nourri avec les déchets des distilleries. Un homme passe contrat avec la distillerie pour les la dragues, es mélange avec du foin et donne le tout à ses animaux. Cette nourriture donne de bon bœuf. Un cultivateur peut acheter des bestiaux pour \$2 les 100 lbs, et il est entièrement satisfait s'il peut en retirer \$5. Il me semble qu'avec un peu de temps et d'étude, le commerce de bétail deviendra un grand succès en Canada. A ce propos, je dois dire que nos compagnies de chemins de fer ont beaucoup à apprendre des Canadiens sur la manière de traiter les bestiaux qu'on leur confie. Les wagons à bestiaux sont aussi perfectionnés, en Canada, que les wagons pour voyageurs. En Canada, les bestiaux sont expédiés directement à leur destination, et on ne les garde pas des heures entières, ici et là, comme chez nous.

J'ai vu, en Canada, de beaux étalons de Clydesdale, croisés avec la jument canadienne, ils donnent un bel animal; mais, en Canada, on n'a point besoin de chevaux lourds, du moins pour la ferme. Le cheval canadien est bien assez fort pour les travaux ordinaires et supporte merveilleusement la fatigue. Au Manitoba, j'ai entendu des personnes se plaindre de ce que les chevaux importés mouraient; mais, après avoir voyagé pendant six jours avec la même paire de chevaux, à raison de quarante milles par jour, et vu comment on les traite, je suis surpris qu'il n'en meure pas davantage; ici nos chevaux n'auraient pas vécu deux jours avec pareil traitement. Nous vîmes à manquer d'avoine, et pendant vingt-quatre heures nos chevaux n'eurent à manger que l'herbe de la prairie, car nous ne pouvions même nous procurer du foin. Ils sont très doux. J'en ai vu un exemple. J'ai été obligé moi-même de faire faire soixante milles à des chevaux dont les épaules étaient blessées. Il y avait urgence, et les pauvres bêtes n'ont pas regimbé. Ici nos chevaux auraient mis en pièces la voiture et l'attelage. Mais le cheval canadien est doux, patient et courageux.

#### RÉCOLTES ET FRUITS.

Considérant le mode de culture, les récoltes de toutes sortes étaient très bonnes dans l'Ontario. Je mentionnerai ici ce qu'on m'a donné comme le rendement moyen des principales récoltes, bien qu'en réalité il n'existe point de moyenne des récoltes dans l'Ontario ou le Nord-Ouest, un cultivateur obtenant trente boisseaux de blé et cinquante d'orge par arpent, tandis que son voisin, moins habile, n'obtient que seize boisseaux de l'un et trente-cinq de l'autre. Dans ces circonstances, le rendement moyen n'indique aucunement les ressources du sol; je suis persuadé qu'en tenant compte des influences climatiques, la plupart des terres arables du Canada, bien exploitées, rapporteront autant qu'aucune autre terre au monde. Voici les rendements que l'on m'a indiqués: blé de printemps, de 14 à 19 boisseaux par arpent; d'automne, 24; orge, environ 40; avoine, environ 45; pois, de 25 à 30; pommes de terre, de 300 à 400; navets, de 600 à 800; mangels, environ 1,000.

Ne pas oublier que ces récoltes viennent sur des terres très médiocrement cultivées, que l'on a semées pendant des années successives, sans jamais n'y mettre que peu ou point d'engrais. Les Canadiens ignorent l'emploi des engrais artificiels.

mais le contact avec les cultivateurs européens et le bon sens leur feront bientôt améliorer leur culture, et je suis sûr que les améliorations augmenteront d'un tiers les produits. Chez M. Rennie, de Scarborough, j'ai vu des carottes, des mangels et des navets semés dans un sol vierge, comme je n'en ai jamais vu chez nous. M. Rennie, homme fort intelligent, m'a montré, avec une certaine satisfaction, de la terre labourée par lui. Il est vrai que le sol friable qu'il avait à labourer ne présentait pas les mêmes difficultés que nos terres plus lourdes et plus rocailleuses ; mais si M. Rennie jette jamais le gant aux laboureurs anglais, je ne conseille qu'aux meilleurs d'accepter le défi.

Le mil est l'herbe que l'on cultive pour pâturage et foin ; on emploie aussi "l'herbe des vergers," qui correspond à peu près à notre "pied de coq," et donne de bons pâturages. Le mil rapporte de deux à trois tonnes par acre, et cette récolte se fait ordinairement deux fois dans l'année. En Canada, l'étendue de l'acre est fixé par la loi. Quelques cultivateurs ont essayé la luzerne comme fourrage et avec grand succès. Sur des terres de qualité ordinaire, elle donne, par année, trois récoltes de deux à trois tonnes chacune. Les trèfles réussissent bien ; mais la meilleure récolte est celle du maïs, que l'on coupe lorsqu'il a environ dix pouces de hauteur et qui donne un rendement merveilleux. On a essayé le seigle italien, mais il ne réussit pas.

Somme toute, le Canada ne produit pas de fruits comme je le croyais. Dans la province de Québec, on n'en cultive que peu un point, et la même chose est vraie du Manitoba et du Nord-ouest. Toutefois, l'Ontario convient admirablement à la culture des fruits. Les pommes viennent à perfection dans toute la province, et une propriété n'est pas complète sans son verger de quatre à cinq arpents. Je crois que la plupart des cultivateurs se trompent en plantant une trop grande variété d'arbres fruitiers, vu qu'ils n'en récoltent pas assez d'une même espèce pour l'exportation. La partie sud de la province est un véritable jardin qui produit raisins, pêches, etc., en grande abondance et de très bonne qualité, bien qu'inférieurs à nos raisins et nos pêches de serre chaude. A en croire les membres de la compagnie dite *Fruit Growers Association*, qui doivent être bons juges du climat, etc., on ne cultive pas assez, à beaucoup près, les fruits des espèces les plus tendres. Un des membres m'a dit qu'en tenant compte de l'élévation et de la nature du terrain aux environs de Guelph, on peut être sûr que tous les fruits qui réussissent dans ce district, réussiront dans toute autre partie de la province. A Guelph, dans le jardin du collège d'agriculture, j'ai vu environ vingt variétés de raisin qui réussissent parfaitement en plein air. J'ai eu le plaisir de visiter les grands vergers de M. Stephenson et j'y ai vu des fruits excellents.

#### MALADIES DES RÉCOLTES ET DES ANIMAUX.

Le bétail et les récoltes sont presque entièrement exempts de maladies ; de fait, les bêtes à cornes, les chevaux et les moutons n'ont aucune des maladies auxquelles ils sont sujets dans notre pays. Le blé souffre parfois de la mouche et de la rouille, mais pas beaucoup, et on peut empêcher la première de ces maladies. Quand l'été est sec, la mouche attaque les navets. Un petit insecte ravage quelquefois les pois. *La mouche des patates*, bien que connue en Canada, n'y est plus aussi redoutée que lors de son apparition. Un peu de vert de Paris, environ une livre par arpent, débarrasse le champ de cette peste. C'est un fait curieux qu'elle attaque rarement les pommes de terre semées dans les terres nouvelles.

#### ÉTENDUE DES FERMES

Dans l'Ontario, la ferme ordinaire a de 100 à 300 acres de superficie ; pour l'exploiter convenablement, on calcule qu'il faut un capital de £2.10s. à £3 par arpent. Les cultivateurs à l'aise ont des maisons en brique, construites dans le genre des chalets suisses, et plus élégantes et confortables que celles de bien des hommes plus riches chez nous. On ne peut pas en dire autant des dépendances, bien qu'elles

s'améliorent depuis quelques années. Sur chaque ferme il y a une cave pour les tubercules. Les fermes sont généralement divisées par des clôtures en bois, en champs de bonnes dimensions ; rarement on voit un fossé ou un mur ; mais j'ai vu des haies d'oranger nain qui fait une bonne clôture, cet arbuste étant épineux. La clôture en zigs-zags est utile et facilement construite, mais elle a mauvaise apparence ; elle disparaît graduellement. Le climat étant sec, les clôtures de bois durent plusieurs années. Récemment, on a employé une clôture en fil de fer, à barbes. Elle est sûre, mais dangereuse, et j'espère qu'elle ne fera jamais son apparition chez nous, ou alors, adieu la chasse ! Si un animal se frotte le long de cette clôture, les barbes lui déchirent la peau ; j'ai vu deux ou trois chevaux affreusement lacérés ainsi. En général, les terres sont bien arrosées ; les ruisseaux ne sont pas nombreux, mais on obtient de bonne eau en faisant des forages, et les rivières sont en grand nombre. Ordinairement, on trouve sur une terre assez de bois pour le chauffage et les clôtures, et sur plusieurs il y a de jeunes plantations. Nombre de ces terres sont actuellement à vendre, à des prix variant de £20 dans les environs de Toronto, à £8 dans les parties les plus éloignées de la province. Pour £12 l'acre, on peut acheter, dans un bon district, une bonne terre avec bonne maison en brique, dépendances, etc. Trois causes font que ces terres sont à vendre : 1° Plusieurs cultivateurs ont tellement épuisé le sol que la culture ne donne plus de profits, et ils sont trop ignorants ou trop pauvres pour entreprendre des améliorations ; alors il vendent. 2° Plusieurs trouvent qu'une terre de 200 arpents n'est pas assez étendue pour faire vivre une famille. Les fils veulent s'établir sur des propriétés leur appartenant, et ils se dirigent naturellement vers le Manitoba ou le Nord-Ouest ; le capital réalisé par la vente de 200 arpents, dans l'Ontario, suffit amplement pour établir la famille la plus nombreuse dans les nouvelles régions. 3° Bien des cultivateurs qui ont réalisé de l'argent, vendent leurs propriétés pour aller s'établir dans les villes et se lancer dans les affaires.

Il ne faut pas oublier que les premiers colons n'avaient pour capital que leurs bras vigoureux.

#### GAGES ET TAXES.

Les gages sont élevés. Dans l'Ontario, les bons garçons de ferme gagnent de £30 à £35 par année ; servantes, de £20 à £25. Les taxes ne sont qu'une bagatelle et représentent environ 1s. l'acre, y comprise la taxe des écoles.

J'ai été agréablement surpris de voir que l'ivrognerie n'est pas commune en Canada. Sur les tables d'hôte, absence complète de liqueurs spiritueuses ; un garçon de table m'amuse en me disant que du moment où un voyageur demande du vin ou de la bière, on sait qu'il vient d'Europe.

L'intérêt de l'argent est fort élevé en Canada. Il est très facile de placer à 8 et 10 pour cent, avec les meilleures garanties.

#### CHEMINS.

Les chemins ne sont pas aussi bons qu'en Angleterre. Ils sont entretenus par corvées, et si l'on en juge par les apparences, le système est mauvais.

#### CONCESSIONS GRATUITES.

Il y a encore des terres de concession gratuite dans le district de Muskoka, Ontario ; elles sont généralement couvertes de broussailles. Je crois que ces terres sont bonnes, mais je ne les ai pas visitées.

#### COLLÈGE D'AGRICULTURE.

Je ne puis terminer mes observations concernant l'Ontario sans parler du collège d'agriculture de Guelph. Guelph est une ville assez importante du comté de Wellington, située au centre d'un district bien cultivé. Le sol est assez bon, mais

pas autant que dans d'autres parties de la province. Dans le voisinage, il y a plusieurs grands éleveurs de durhams et de herefords; dans tout le district le bétail est fort beau. Le collège est situé à un mille de la ville et entretenu par le gouvernement provincial. La ferme qui en dépend a 500 acres. Le système d'instruction est très complet; on y enseigne l'agriculture et la manière d'élever les bestiaux; il y a un cours de chimie pratique et un cours d'art vétérinaire, deux études importantes, trop souvent négligées ailleurs. On ne néglige pas l'éducation ordinaire de l'étudiant, puisque l'étude de l'anglais et des mathématiques forme partie du programme; les étudiants qui savent profiter de ces cours s'en féliciteront plus tard. L'horticulture n'est pas négligée non plus; de grands jardins forment partie des dépendances du collège. En étudiant bien l'horticulture, le jeune cultivateur se réserve une foule de jouissances pour l'avenir.

Les six races suivantes sont représentées dans les bestiaux: du hams, herefords, devons, aberdeen polls, galloways et ayrshires. Pour les moutons, quatre races: cotswolds, leicesters, southdowns et oxford downs. Beaux porcs de Berkshire. Champs de 20 arpents chacun, bien clôturés en planches, très bien entretenus.

Partout des indices d'une bonne et judicieuse organisation. Après avoir causé avec le professeur Brown, qui dirige l'exploitation, le visiteur n'est pas surpris de cet état de choses. M. Brown fait, en ce moment, sur les bestiaux et sur diverses récoltes, des expériences qui auront, j'en suis sûr, les meilleurs résultats. Le principal, M. Mills, me reçoit très bien, me fait visiter tout le collège en compagnie du professeur Brown, puis m'emmène, en voiture, visiter les environs.

#### LE MANITOBA.

En me rendant à Winnipeg, j'arrête un jour à Chicago—une merveilleuse ville, mais où je m'estime fort heureux de ne pas résider. On n'y voit pas plus de traces du terrible incendie qui la réduisit en cendres, qu'on n'aperçoit à Londres de traces du "grand incendie," et aujourd'hui ses beaux édifices en pierre rendent impossible la répétition de pareille catastrophe. Je visite les parcs à bestiaux et à porcs; la moitié était vide. On me dit que le marché était insignifiant; il n'y avait que 50,000 têtes de bétail et 10,000 porcs. Je visite un des grands abattoirs (celui de Fowler) et je vois comment on prépare le lard. C'est merveilleux, mais dégoûtant. Dans cet établissement, entre, en moyenne, 8,000 porcs chaque jour. Les élevateurs à grain de Chicago méritent d'être vus; je suis surpris et charmé de la rapidité avec laquelle on charge ou décharge une cargaison de grain. Quelques-uns de ces élevateurs peuvent contenir 500,000 boisseaux, et il en existe un qui contient 1,000,000.

Je m'arrête à Minneapolis, célèbre pour ses moulins. J'en visite un, le plus grand du monde entier, me dit-on. Je suis surpris de la parfaite propreté qui y règne. Des dames le visitaient dans le moment, et leurs robes noires n'amassaient pas plus de poussière que dans un salon.

En traversant le Minnesota, j'ai été témoin d'une des ruses que les Américains emploient pour empêcher les immigrants de se rendre au Manitoba, où ils voient déjà une puissante concurrence. Je la mentionne ici; cela pourra empêcher bien des personnes de s'y laisser prendre. Je quitte mon wagon pour me rendre dans un wagon d'immigrants pour les questionner. A l'une des stations, je remarque deux *Yankees*, en apparence des cultivateurs, qui causaient dans le bureau du télégraphe. Ils montent sur le convoi un peu avant le départ, mais veulent évidemment paraître étrangers l'un à l'autre. Bientôt, l'un d'entre eux lie conversation avec un émigrant écossais, auquel il décrit les horreurs du Manitoba qui, à l'entendre, n'est qu'une immense savane; il y était allé lui-même et était revenu dégoûté, après avoir perdu tout ce qu'il possédait; il accuse le gouvernement canadien d'en imposer aux immigrants. A ce moment, son compère apparaît et fait, en termes pompeux, l'éloge du Minnesota et du Dakota, disant que l'immigrant peut s'y procurer, presque pour rien, des terres aussi bonnes que celles que nous traversions dans le moment, et qui, en effet étaient fort belles; puis ils ajoutent que tous les deux avaient pris des terres, chose assez curieuse, l'un dans le Minnesota et l'autre au Dakota. On me dit ensuite

que ces hommes étaient des agents secrets (*touters*). J'ajouterai qu'un agent m'a offert à moi-même de grands avantages si je voulais me fixer dans le Minnesota et y attirer quelques émigrants. J'avertis les personnes qui veulent se rendre au Manitoba ou au Nord-Ouest de ne point se laisser prendre aux belles paroles des agents américains. Nul doute que, dans le nord du Minnesota et du Dakota, il y a des terres aussi bonnes qu'au Manitoba ; mais presque toutes celles qui se trouvent à une distance convenable des chemins de fer sont la propriété de compagnies et se vendent plus cher qu'au Canada. Le colon ne doit pas oublier non plus qu'au Minnesota le rendement moyen n'est que de 18 boisseaux par acre, tandis qu'au Manitoba il est de 25.

Peu après avoir quitté la station de Saint-Vincent, nous franchissons la ligne imaginaire qui sépare les Etats-Unis du Canada, et je me trouve sur ce territoire du Manitoba auquel j'avais tant songé depuis plusieurs mois. J'avoue qu'au premier abord je ne fus pas enchanté. Toutefois, à Winnipeg, je commençai à me rassurer en constatant le mouvement qui régnait encore dans la ville, bien qu'il fût neuf heures du soir, et je me rassurai encore davantage en entrant à l'hôtel *Queen*, où l'on me donna une chambre très bien meublée. Le lendemain matin—un dimanche—je parcourus la ville, et grand fut mon étonnement. Il y a environ huit ou neuf ans, Winnipeg n'était qu'un misérable village de deux cents habitants ; aujourd'hui, c'est une florissante petite ville de 12,000 à 13,000 habitants, et dont la population flottante est de 1,000. J'entre dans une église presbytérienne où sont assemblés de 1,200 à 1,300 personnes très élégamment habillées ; sans l'orgue—que, pour ma part, je regarde comme une amélioration—je me serais cru volontiers dans une église presbytérienne de la bonne ville de Belfast.

À Winnipeg se trouve le confluent de deux belles rivières—l'Assiniboine et la rivière Rouge, qui sont navigables sur un parcours de plusieurs centaines de milles. Pour donner une idée de l'importance de Winnipeg, je dirai qu'on y compte trois banques, huit ou dix bons hôtels, un club bien organisé, six ou huit églises bien fréquentées, un beau collège, des écoles publiques, enfin des magasins beaucoup plus beaux que ceux d'une ville de même population en Irlande, et où l'on peut tout acheter, depuis une épingle jusqu'à une ancre de navire. Le commerce est considérable et florissant.

Le lundi, je vais voir M. Hespeler, agent du gouvernement à Winnipeg ; il me procure des chevaux, etc., pour commencer ma tournée au Nord-Ouest. Je saisis cette occasion de le remercier, ainsi que M. Reed, l'intelligent chef du département des terres à Winnipeg, et M. Desbrow qui ont mis la meilleure grâce à me donner des renseignements pour faciliter mes mouvements dans le pays, et je suis sûr que tout émigrant qui s'adressera à ces messieurs, sera reçu avec courtoisie et pourra se procurer des renseignements précieux. M. Hespeler me présente à un membre du parlement de l'Ontario qui désirait aussi visiter une partie du pays et me demande si je lui permettrais de m'accompagner pendant quelques jours, ce à quoi je consens de grand cœur. Ce monsieur est un exemple de ce que peut réaliser un peu d'énergie en Canada. Il y a trente-deux ans, il arriva dans la prairie d'Ontario sans autre capital que son métier, celui de forgeron. Il est maintenant retiré des affaires, possède une grande fortune et partage son temps entre les voyages et ses devoirs parlementaires. Je pars à midi, par un des jours les plus chauds de cette année au Manitoba ; la chaleur ne m'incommode pas ; je suis seulement obligé de conduire mes chevaux très lentement. Sur un parcours de quelques milles en sortant de Winnipeg, il y a beaucoup de terres basses où ne poussent que des broussailles ; ce district est une réserve presque entièrement occupée par des métis qui ne savent pas cultiver. Cependant bien que la saison fût avancée et que les terres ne fussent pas drainées, j'aperçois de fort belles récoltes de blé. La nature du sol m'a beaucoup surpris. En ayant beaucoup entendu parler, je m'attendais à trouver quelque chose de peu ordinaire ; mais pas cette marne noire, riche et forte. Je ne fis que vingt-cinq milles la première journée et passai la nuit dans une petite auberge, sur la route. L'aubergiste me montra un champ d'orge semé le 12 juillet et qui avait huit ou neuf pouces de haut lorsque je le vis, le 6 août. Il en attendait un bon rapport si la gelée qui a lieu quelquefois pendant un jour ou deux au commencement de septembre, ne venait pas détruire la récolte.

Jusqu'à ce point et sur un parcours de quelques milles au-delà, la région semblait avoir besoin d'être asséchée. Ici, je fais connaissance avec toute une tribu de désagréables moustiques dont j'avais déjà rencontré des individus isolés. Le lendemain, je pars à 5 hrs. 30m. du matin et je fais un détour de neuf milles pour éviter une partie impraticable de la route. Les routes s'amélioreront maintenant que la province est divisée en municipalités. Je me trouve heureux de quitter les sentiers battus pour me faire un chemin dans la prairie. La prairie n'est pas aussi monotone que je le pensais; on n'y trouve pas beaucoup de bois de haute futaie, mais assez d'arbres pour égayer le paysage, et parmi lesquels il y a suffisamment de bois propre à la construction. De la pointe aux Peupliers au Portage la Prairie, le sol semble parfait: sec et maniable, léger mais riche à l'extrême, comme le prouvent les magnifiques récoltes que j'aperçois. Les oiseaux sont nombreux, une variété qui ressemble à nos merles s'est tellement multipliée qu'elle devient gênante. Mais ces oiseaux sont faciles à tuer. Un cultivateur me dit, en branlant la tête: "Ils sont bien gênants, mais il y a place pour eux et pour nous et ils ne m'empêcheront pas de récolter trente-cinq boisseaux par arpent." Près de High Bluff, je vois des campements sauvages; coup d'œil très pittoresque. Je visite un wigwam; ces habitations pourraient être plus propres. Portage la Prairie, qui était un désert il y a quelques années, est maintenant une florissante petite ville où il y a une couple d'hôtels et une demi-douzaine de dépôts d'instruments aratoires. A douze milles environ de Portage la Prairie, un M. Mackenzie possède des propriétés très vastes. Il me reçoit très bien et me montre deux champs sur l'un desquels il avait eu dix récoltes successives et deux sur l'autre; la onzième était plus belle que la troisième, l'épi plus long, le grain plus gros, mais la paille moins forte. Il me montre deux beaux durhams récemment importés de l'Ontario. M. Mackenzie croit que le bétail réussit encore mieux au Manitoba que dans l'Ontario, bien que le froid y soit plus rigoureux; mais, pour cela, l'hiver n'est pas plus rude et on ne garde pas le bétail à l'étable plus longtemps que dans l'Ontario. M. Mackenzie a habité les deux provinces et parle en connaissance de cause. Sur sa terre, il avait d'excellents tubercules, betteraves, mangels, et une magnifique récolte de pommes de terre. A vingt ou vingt-cinq milles du Portage, il y a une zone, large d'environ vingt milles, où le sol est pauvre. Après l'avoir passée, on entre dans une vaste région de prairie où le sol est très riche et très onduleux. En revenant, je fais un autre détour et traverse une très belle région. J'y vois nombre de bestiaux en bon état, ce qui prouve qu'il n'y a point de difficulté à les entretenir pendant l'hiver. Ces bestiaux sont gros et lourds; ils ont la peau épaisse; un élève anglais croirait ne pouvoir en rien faire, et cependant ils sont très gras après avoir subi un des plus rudes hivers dont les Manitobains se souviennent. Voilà les résultats que donne la prairie; ces troupeaux s'amélioreront en y introduisant des animaux de race. J'ai vu de magnifiques bœufs de trait et, presque partout, de belles vaches laitières. Le bœuf est précieux sous ce rapport dans une région entrecoupée de bourbiers et de terrains tourmentés. Il est éminemment utile pour défricher la prairie, dont le sol est trop dur pour les chevaux; en outre, le bœuf se nourrit d'herbe, et il faut beaucoup d'avoine au cheval. On me dit que les bœufs dressés au Manitoba sont bien meilleurs que les bœufs américains; ceux-ci sont d'ordinaire lents et entêtés. Un homme qui conduisait des bœufs m'a bien fait rire, un jour. Il avait affaire à deux brutes obstinées sur lesquels le fouet et le langage le moins parlementaire n'avaient aucun effet. "Puisque le fouet et les jurons ne font pas sur vos bœufs, lui dis-je, pourquoi n'essayez-vous pas la douceur et la persuasion?"—"Cela ne sert à rien, j'en ai essayé. De fait, je conduis des bœufs depuis cinq ans et—vous ne le croirez pas—j'étais un homme religieux au début, mais j'en suis venu à la conclusion que l'on ne peut pas, en même temps, servir Dieu et conduire des bœufs; c'est tout-à-fait impossible." Cet homme se trompait néanmoins: la douceur fait plus que le fouet et les jurons pour bien utiliser les animaux. J'arrive à une heure avancée de la nuit à Winnipeg, après avoir parcouru les dix derniers milles sous le plus magnifique orage que j'aie jamais vu—les éclairs étaient splendides. Le tonnerre n'était pas très bruyant; mais la pluie tombait avec fracas. Il y a souvent de ces orages pendant l'été; mais ordinairement ils ne causent point de dégâts. Le lendemain, je pars de



Winnipeg pour me diriger vers le sud-ouest, avec l'intention de camper en route, manière fort agréable de voyager. Pour la première fois, j'ai un petit accident sur le bateau-passeur en sortant de Winnipeg : mes chevaux tombent sur le pont du bateau ; mais ils ne s'effraient pas et on peut les relever sans aucune blessure. Sur un parcours de quelques milles, nous suivons la rivière ; bonne terre, en grande partie couverte de jeunes arbres. Près de Morris, des champs de blé présentent un aspect particulier ; une partie semble dévorée par la mouche, tandis que l'autre partie est couverte du plus beau blé. On me dit que c'est le résultat d'un orage de grêle. Parfois ces orages font de grands dégâts ; ils ont généralement lieu en juillet et se localisent, de sorte qu'ils coupent le blé, d'un bout à l'autre du district, en suivant une zone régulière d'un mille de large, par exemple. Il est bon qu'ils ne soient pas trop fréquents. Les cultivateurs n'en font pas de cas, disant que ces orages leur laissent toujours huit boisseaux, au moins sur vingt-cinq, ce qui est encore suffisant. Quitté Morris et traversé une grande savane en me rendant à la "ferme de Lowe." Les MM. Lowe possèdent dans ce voisinage environ 19,000 acres, répartis en deux fermes. Bonne terre, trop humide ; convient admirablement pour l'élevage du bétail, parce qu'elle produit beaucoup de foin. Les MM. Lowe ont eu une certaine difficulté au sujet de l'approvisionnement d'eau, mais elle sera réglée. Ils ont eu la chance que le gouvernement ait fait passer près de leur propriété un fossé qui assèchera complètement leurs terres, lesquelles seront alors propres à toutes les récoltes. De ce point, j'ai à parcourir plusieurs milles de prairie marécageuse où l'on ne voit pas un arbre, et je puis me vanter d'avoir bien appris l'art de sortir d'une bourbière avant d'arriver à Nelsonville, localité aux environs de laquelle le sol est onduleux, riche et sec. Je rencontre un fermier du nord de l'Irlande qui semble bien satisfait du pays ; il a pris 320 acres. Je traverse ensuite la montagne Pembina. Le sol est riche et facile à travailler. Il y a trois ans, on n'y voyait pas un seul colon. Aujourd'hui, sur un parcours de près de cinquante milles, c'est à peine si l'on trouve une section inoccupée. Dans la belle vallée de Pembina, je rencontre deux jeunes Irlandais, MM. Armstrong et Atchison, qui ne se plaignent que d'une chose, la rareté des femmes, et me disent que je ferais une fortune en amenant dans le pays une cargaison de jeunes femmes passables. Deux jours de pluie ; obligé de laisser sécher mes habits sur moi ; je n'en souffre pas ; un colon me dit : " Je suis dans le pays depuis quatre ans et je n'ai encore entendu personne tousser." Visité une grande étendue dans la direction du lac à la Roche, mais je ne puis me rendre jusqu'à la Montagne à la Tortue. Je visite Mountain City, qui appartient au Dr Codd et à M. Bradley. Cette ville en embryon est située dans une position centrale relativement à d'autres villes et au milieu d'un riche district.

Dix milles à l'est de Mountain City se trouve la réserve des Mennonites, qui s'étend sur un parcours de quarante milles dans la direction d'Emerson. Les Mennonites ont de magnifiques terres ; ils sont laborieux et travaillent à meilleur marché que les autres journaliers de la province. Mais ils ne sont pas propres, ni sur leurs personnes ni sur leurs terres. Les récoltes sont bonnes, mais témoignent de leur négligence. Ils cultivent de beau chanvre pour la graine. Leurs bestiaux sont nombreux et de bonne qualité.

Après avoir bien examiné cette colonie je pars pour Emerson, où j'arrive tard dans la soirée et d'où je pars le lendemain pour m'en retourner, après avoir parcouru plusieurs centaines de milles du pays dont cette étendue n'est qu'une bien faible partie. Je parlerai maintenant des récoltes, du climat, etc., sous ces différents chefs, et j'indiquerai les conclusions que j'ai tirées de ma visite.

#### CLIMAT ET SAISONS.

Le climat est un des plus graves inconvénients au Manitoba et au Nord-Ouest ; mais il y a eu beaucoup d'exagération à ce sujet. Il faut vivre sous ce climat pour le comprendre ; une description ne servirait à rien. Chez nous, la chaleur est ordinairement pesante et le froid humide. Il n'en est point ainsi au Manitoba et au Nord-Ouest. Une chaleur de 100° est certainement intense, mais elle n'opprime pas—je

parle par expérience. J'ai beaucoup transpiré mais je me sentais plein d'énergie pour le travail. Je parle ici d'une chaleur extraordinaire; la chaleur moyenne de l'été est de 70°. Presque toujours, pendant l'été, il y a une brise agréable, et plus le thermomètre monte, plus on est sûr d'avoir cette brise. Quelle que soit la chaleur du jour, la nuit est fraîche. En hiver, le froid est très grand, mais n'a rien de comparable au froid que représenterait, chez nous, le même degré du thermomètre, qui descend parfois à 40° et 50° au-dessous de zéro; mais ce froid est toujours accompagné d'un temps clair et sec et d'un soleil qui réchauffe. Il faut dire que, règle générale, le thermomètre descend à 10° ou 15°.

N'ayant pu juger de l'hiver par moi-même, je ne me suis pas contenté de l'opinion des colons ordinaires, mais je rapporte celles de l'évêque de la Saskatchewan, de ministres de diverses dénominations, de banquiers et autres personnes auxquelles on peut se fier. Tous disent qu'on ne sent pas plus de froid lorsque le thermomètre est à 40° que quand il est à 10° au-dessous de zéro, et que l'hiver est une des saisons agréables de l'année. Bien des colons aiment autant le climat du Manitoba que celui de l'Ontario. Toutefois, le climat présente des particularités désagréables. En été, c'est la grêle et le vent, en hiver les tempêtes de neige appelées *blizzards*. Au printemps et au commencement de l'automne, les gelées nuisent quelquefois aux récoltes; mais toutes ces observations s'appliquent aux États de l'Ouest d'Amérique aussi bien qu'au Manitoba. Dans les hivers les plus rudes les sauvages campent sous leur misérables tentes et à la chasse; les blancs font la même chose. Fait curieux pendant les deux premiers hivers, les Européens supportent mieux le froid que les Canadiens. Il tombe peu de neige avant le commencement de l'année, et elle atteint rarement de dix-huit à vingt pouces d'épaisseur. La fonte des neiges produit l'abominable boue que nous avons en Angleterre; mais bientôt la neige s'évapore et laisse le terrain sec. Au printemps et au commencement de l'été, il tombe énormément de pluie. Jamais on n'a de ces sécheresses qui ruinent souvent les cultivateurs des États-Unis. La rosée est tellement forte qu'on croirait qu'il a plu pendant la nuit. Les saisons sont réparties comme suit: printemps, avril et mai; été, juin, juillet, août et partie de septembre; automne, partie de septembre jusqu'au milieu de novembre; puis l'hiver. Dans un pays aussi vaste que le Canada, le climat n'est pas partout le même. Dans l'Ontario, la récolte a lieu dix jours plus tôt qu'au Manitoba. Chacun admet qu'aucun climat n'est plus sain que celui du Nord-Ouest.

#### SOL.

Naturellement, sur une si vaste étendue, le sol n'est pas partout le même règle générale, il est formé de marne végétale noire, très riche, aussi maniable que l'argile et reposant sur de la marne argileuse. L'épaisseur de la surface est très variable; dans quelques endroits elle n'a que dix à douze pouces; dans d'autres elle est de plusieurs pieds. L'analyse chimique prouve que le sol est le meilleur possible pour la production du blé, et l'expérience confirme cette assertion. Le sol est très friable et facile à travailler. Comme je l'ai déjà dit, le sol varie de l'argile la plus lourde à la marne sablonneuse la plus légère.

#### PRODUITS.

Le blé est naturellement le principal produit; viennent ensuite l'avoine et l'orge. L'avoine semble mûrir trop vite, et bien que le rendement soit considérable, la qualité n'est pas bonne. Les pommes de terre donnent une excellente récolte, qualité et quantité, (bien que j'en aie vu d'assez pauvres); tous les tubercules viennent parfaitement. Parmi les herbes, le mil et le sainfoin réussissent bien. Le trèfle donne une bonne récolte; la luzerne et le foin de Hongrie réussissent admirablement bien. Comme pour l'Ontario, il serait absurde de vouloir établir une moyenne. Le blé rapporte environ vingt-cinq boisseaux, mais j'ai vu des champs rapporter quarante-cinq boisseaux par acre; les pommes de terre rapportent de six à huit tonnes, avec la culture la plus élémentaire. Le climat y est naturellement pour beaucoup; mais je n'hésite

pas à dire qu'un cultivateur intelligent peut obtenir, au Manitoba, de meilleures récoltes qu'en Angleterre, et cela avec moitié moins de travail. L'herbe qui pousse naturellement est une excellente nourriture pour les bestiaux. L'élevage des moutons se généralise de plus en plus. Chose curieuse, les moutons semblent préférer les herbes les plus grossières. Je doute que le Manitoba produise jamais beaucoup de fruits; cependant les fraises, les framboises, les groseilles et les prunes y viennent abondamment à l'état sauvage, et j'ai vu des pommiers qui pouvaient à peine porter leurs fruits; mais les pêches et le raisin ne viennent pas. Melons et tomates viennent bien en plein air, mieux que dans l'Ontario. Les légumes abondent. Les Menno-nites cultivent, en avant de leurs maisons, des fleurs qui font un très bel effet.

#### CULTURE.

Juin et juillet, et dans une année humide partie d'août constituent l'époque où l'on défriche la prairie; l'herbe est pleine de sève et sèche vite au soleil quand on l'a renversée; le sol est humide et le labourage facile. On ne fait qu'enlever légèrement les mottes de terre, le plus légèrement le mieux; on fait des sillons d'environ quinze pouces de large. L'automne ou le printemps on relève les sillons, la charrue enfouissant à peu près de trois pouces. Au printemps on sème, souvent sans nouveau labour, puis on fait passer la herse, puis le rouleau. Entre le 15 avril et le 15 mai on sème le blé; le plus tôt le mieux; on sème l'avoine jusqu'à la fin de mai et l'orge jusqu'à la fin de juin. J'ai vu bien réussir de l'orge qui avait été semée le 10 juillet. La quantité de semence est à peu près la même pour ces deux grains, savoir, deux boisseaux par arpent. La récolte commence au milieu d'août; on peut semer des pommes de terre et des navets jusqu'au 20 juin, et les labours d'automne, le grand secret du succès, peuvent se continuer jusqu'au 20 de novembre. La récolte du foin, en juillet, est une affaire très simple. Le foin de prairie coûte environ un dollar la tonne, mais en meule; comme pis aller, on peut en faire une récolte sur la terre labourée pour la première fois; mais si ce n'est comme pis aller, on ne doit pas faire cette récolte, car elle sera toujours pauvre. Les instruments aratoires sont très bien faits, construits surtout pour économiser la main-d'œuvre. Un homme, avec une charrue à défricher et un bon attelage, peut défricher ou remblayer un acre et demi ou deux acres par jour, et avec une charrue double et quatre chevaux, le double de cette étendue. Avec une moissonneuse automatique servie par deux hommes, on peut couper et mettre en gerbe de douze à quinze arpents par jour. Le fumier ne sert à rien; on le transporte à la rivière la plus prochaine où on le brûle; les Mennonites en font une sorte de combustible. Le sol n'en aura pas besoin et même ne pourra pas le supporter avant plusieurs années. Toute l'habileté de nos cultivateurs anglais et écossais n'est certainement pas nécessaire dans ce pays; mais il est prouvé que l'habileté et les soins sont amplement récompensés; le cultivateur n'a pas à craindre d'être au Manitoba; j'ai, dans mes notes, les noms de quatorze cultivateurs qui réussissent bien et qui m'ont dit n'avoir jamais quitté les villes avant de venir au Manitoba.

#### MARCHÉS.

Jusqu'à présent on trouve et l'on trouvera pendant plusieurs années à vendre tous les produits du pays, à cause de l'arrivée continuelle de nouveaux colons. Les prix seraient presque suffisants dans notre pays. Dans les localités éloignées, le blé se vend de \$1½ à \$2 le boisseau, et l'on m'a fait payer jusqu'à \$1 le boisseau d'avoine—le prix ordinaire est 70c.; les pommes de terre valent jusqu'à 40c. le boisseau et tout le reste en proportion. Le foin de mil se vend bien à \$15 la tonne. Deux chelins le boisseau pour le blé sur place rémunérerait le cultivateur. Longtemps avant que le pays soit assez habité pour que ces prix baissent, Liverpool sera le marché du Manitoba et du Nord-Ouest. Depuis mon retour, j'ai appris que le gouvernement a passé contrat avec des capitalistes anglais pour la construction du chemin de fer Canadien du Pacifique; le contrat exige que la ligne soit terminée dans dix ans. La ligne aura environ 2,800 milles de parcours; on peut donc raisonnablement supposer

que dans trois ans, de 800 à 1,000 milles seront construits; cette partie de la ligne, et deux ou trois embranchements qui sont aussi adjugés à contrat, ouvriront et mettront à portée du marché de Liverpool toute une région qui ne peut pas être complètement colonisée et encore moins cultivée avant quarante ans. En outre, au mois de mai de la présente année, le gouvernement a accordé une charte à la Compagnie de Winnipeg et de la baie d'Hudson qui se propose d'ouvrir la route de la baie d'Hudson; la compagnie est engagée à construire, dans six ans, un chemin de fer jusqu'à Port-Nelson. On suppose que des vapeurs du genre des baleiniers pourront naviguer la baie d'Hudson, pendant trois mois de l'année. Grâce à cette ligne, la grande région agricole du Nord-Ouest se trouvera plus rapprochée de Liverpool que New-York; les colons n'ont donc rien à craindre sous le rapport des marchés. Je crois pouvoir sûrement prédire que l'on pourra vendre, avec profit pour le cultivateur, moyennant 28s. le quarter, sinon moins, le blé de la Saskatchewan sur le marché de Liverpool. De plus, grâce au système américain d'entrepôt (le nôtre sur une plus grande échelle), le cultivateur pourra vendre son blé au marchand de Liverpool, en le livrant à la station du chemin de fer la plus voisine de sa propriété. Les courtiers de Liverpool pourront l'acheter ainsi. A presque toutes les stations il y a un élévateur pour emmagasiner le grain. Une fois en magasin on le classifie et le propriétaire reçoit un bon indiquant le nombre de boisseaux; ce bon est négociable partout.

#### BÉTAIL, MOUTONS ET CHEVAUX.

Ils réussissent bien en dépit des longs hivers pendant lesquels il faut les mettre à l'abri. L'élevage des bestiaux est profitable, le foin est abondant et suffit aux animaux, Je ne vois pas pourquoi l'on n'en expédierait point en Angleterre lorsque le chemin du Pacifique sera construit. Actuellement, les animaux de bonne race sont comparativement rares au Manitoba; mais le nombre en augmente tous les jours. On a beaucoup exagéré le danger que la menche aigue offre pour les moutons; la principale cause de ce danger est la négligence des cultivateurs; cette herbe n'est pas commune et l'on peut aisément la détruire en la faisant manger par les animaux lorsqu'elle est jeune ou en passant la faucheuse là où il s'en trouve. On a dit que l'entretien des chevaux est difficile au Manitoba; on résoudra la difficulté en se procurant beaucoup de foin et d'avoine pour les chevaux qui ne peuvent pas vivre de l'herbe des prairies. Les mules sont très belles et mesurent jusqu'à dix-sept mains; on peut les engraisser avec l'herbe de la prairie et elles conviennent beaucoup mieux que les chevaux au pays dans son état actuel (tant qu'on ne cultivera pas plus de mil et d'avoine); toutefois elles sont beaucoup plus chères. Mais les bœufs sont surtout précieux pour le cultivateur; il ne peut point s'en passer pour les défrichements; ils sont puissants et actifs; leur entretien ne coûte rien et ils vendent moins cher que les chevaux ou les mules. Un bœuf coûte £14, un cheval £25, et une mule £35, environ. Les bonnes vaches à lait valent environ 18; les moutons de 12s à 18s la pièce. Quant aux porcs, ils réussissent bien comme partout ailleurs. A 80 milles de Winnipeg, j'ai vu des berks-hires importés de l'Ontario et qui semblaient contents de leur sort. Les maladies des bestiaux, communes en Irlande, sont inconnues ici, et il n'y a point de maladies indigènes.

#### CULTURE DES ARBRES.

Elle est comparativement facile. Choisissez un terrain sec et bien cultivé. Creusez une fosse une demi-fois plus profonde qu'il n'est nécessaire pour le plant, que vous enfoncez jusqu'à un pouce au-dessus de la marque qu'il apporte de l'endroit où on l'a pris et laissez un intervalle de sept pieds entre les plants. En faisant une plantation, laissez, autant que possible, une surface convexe du côté d'où le vent souffle le plus ordinairement; vous favoriserez ainsi la pousse. Coupez les mauvaises herbes entre les arbres et, à mesure qu'ils poussent, taillez-les de manière à ce qu'ils ne se gênent pas. L'époque des plantations dure du 1er avril au 1er juin. Deux hommes peuvent planter 200 arbres par jour. Lorsque le sol est prêt, construisez

une clôture qui protégera la plantation contre les feux des prairies, les ennemis naturels de la forêt au Nord-Ouest. Mais, dira-t-on, où vous procurerez-vous les arbres ? Il y a des milliers de jeunes plants dans les lisières de bois que l'on trouve sur les bords des rivières. Plusieurs espèces d'arbres prennent en boutures, particulièrement le cotonnier. En plantant les boutures, il faut les enfoncer à une bonne profondeur, ne laissant à l'air qu'un ou deux bourgeons. D'autres arbres croissent rapidement de la graine, entre autres le platane que j'ai vu atteindre dix-huit pouces, neuf mois après que la graine avait été semée; j'ai vu aussi des plants de dix ans qui avaient atteint une hauteur de 8 à 10 pieds et comptaient beaucoup de branches. On peut se procurer de la graine en abondance. Elle mûrit en juin et il faut la semer de suite, parce qu'elle ne pousse pas quand elle est trop sèche.

Peut-être suis-je entré dans de trop longs détails relativement à la culture des arbres, mais j'y attache beaucoup d'importance. Rien ne prouve mieux la richesse du sol et celle de l'herbe que le fait que ces prairies sans arbres ne souffrent pas de la sécheresse et sont si productives. Chacun sait que la destruction des arbres sur de grandes étendues de pays, produisent généralement l'aridité du sol, et cela pour deux raisons : 1° Rien n'attire alors l'humidité ; 2° L'humidité qui existe s'évapore, faute d'abri. Les arbres ont aussi de l'effet sur la température, modérant l'effet du vent, etc. Je ne prétends pas que le Nord-Ouest demande plus d'humidité, cela n'améliorerait pas un climat aussi froid ; mais toutes autres considérations mises de côté, l'abri que fournit une plantation est un avantage incalculable. Le gouvernement ferait bien, je crois, d'établir et de faire mettre en vigueur des règlements concernant la culture des arbres, et de répandre parmi les colons de courtes instructions à ce sujet.

#### CLÔTURES.

Elles sont faciles à faire. J'ai vu deux hommes construire, dans une journée, une clôture de deux milles anglais de long. Les clôtures en zigs-zags sont très communes.

#### CONSTRUCTION.

Elle n'est pas aussi difficile que je pensais. Moyennant £15, environ, et en fournissant son travail et celui de ses bœufs et engageant les services d'un homme qui sait construire une maison de madriers, un colon peut construire une maison de 18 x 22 pieds à l'intérieur, avec bon grenier au-dessus, bien couverte en chaume, les crevasses étant bien remplies d'argile à briques et la maison bien blanchie au dehors. Ces huttes sont chaudes et confortables. Les maisons mieux finies sont dispendieuses, parce que le bois est rare et cher au Manitoba. Cependant, l'argile à briques est commune et je crois que, bientôt, l'on fera un grand usage de la brique. À Winnipeg, les maisons de bois font rapidement place à de jolies maisons de brique.

#### EAU.

Avant tout, le colon doit s'assurer qu'il y a de l'eau en abondance dans le voisinage du lot où il veut s'établir. Souvent, dans tout un district, on ne trouve que de l'eau dure ; quelquefois, l'eau manque entièrement ; mais, règle générale, on trouve de l'eau délicieuse, en quantité inépuisable, en creusant à des profondeurs variant de 16 à 40 pieds.

#### COMBUSTIBLE.

Le bois est le combustible le plus en usage ; mais il y a, dans le pays, de magnifiques tourbières qui fourniront un excellent combustible lorsqu'elles seront convenablement exploitées. C'est de la tourbe noire et dure qui donne une chaleur intense. Dans le district de la Saskatchewan, il y a aussi de vastes gisements de houille que l'on exploitera lorsque le chemin de fer sera construit.

## MAIN-D'ŒUVRE.

Elle n'est pas rare, mais chère. Un homme gagne de 8s. 4d. à 12s. 4d. par jour pendant l'été et le printemps; mais on peut engager un homme à l'année pour une somme variant de £20 à £40, à la condition de le nourrir. Les servantes sont rares et payées presque aussi cher que les hommes. On peut passer des contrats pour la culture des terres, et c'est un avantage pour les capitalistes. A contrat, la culture—comprenant le labourage, les semailles, la coupe et le battage des blés—coûte environ £2 5s. la première année, et £1 13s. la seconde. Les Mennonites font ce genre de travaux à meilleur marché que les Canadiens. Un Mennonite défriche un arpent de terre pour \$2.50, tandis qu'un Canadien demande \$4.

## PROVISIONS, INSTRUMENTS ARATOIRES, ETC.

La vie est chère, pour le moment du moins, à Winnipeg; thé, café, sucre et viande valent un tiers de plus que dans l'Ontario. Mais cela ne durera pas, et ces prix affectent bien peu le colon.

Les instruments aratoires sont beaucoup plus chers que dans l'Ontario, et, malgré ce qu'on a pu dire au contraire, je crois que le colon trouverait de l'avantage à apporter de l'Ontario ses principaux instruments.

J'ai appris avec plaisir que, récemment, plusieurs maisons ont inauguré le système de ventes au comptant, et vendent à bien meilleur marché que les maisons qui font crédit, ce qui s'explique. Mais ce qui m'a plu encore davantage, c'est que presque tous les cultivateurs achètent dans les magasins au comptant; c'est un bon signe pour le pays.

## DRAINAGE ET CHEMINS.

Ces deux améliorations vont ensemble, parce que tant que la région ne sera pas convenablement drainée, il ne pourra y avoir de chemins, et les sentiers qui sillonnent la prairie ne méritent pas ce nom. Par un beau temps, ils sont fort agréables; le sol battu est dur comme le métal; mais une seule ondée les change terriblement, et le voyageur se trouve embarrassé dans une masse de boue noire et collante. Cela est particulier au Manitoba; le territoire du Nord-Ouest, étant beaucoup plus élevé, est plus sec et les sentiers sont toujours en bon état. Au Manitoba, le sol est bas et humide, mais, presque partout, le drainage est facile; le gouvernement dépense \$100,000 par année dans ce but; il fait couper des tranchées dans toutes les directions, et le colon peut faire le reste à l'aide de tranchées à ciel ouvert; ces travaux auront un merveilleux effet. Depuis un an, la province du Manitoba est divisée en municipalités qui sont obligées de veiller à l'entretien des chemins et autres travaux publics.

## ÉCOLES ET TAXES.

Au Manitoba, elles sont si légères que ce n'est presque pas la peine de les mentionner; elles ne représentent que quelques deniers par arpent. Là, comme dans l'Ontario, les écoles sont entretenues à l'aide des taxes; elles ne sont pas encore nombreuses, mais suffisent aux besoins du pays, et leur développement suivra celui du pays.

## ACHAT ET DIVISION DES TERRES.

Le pays est divisé en zones de 5, 15, 20 et 50 milles, des deux côtés de la ligne du chemin de fer; chacune de ces zones est divisée elle-même en townships de 6 milles carrés chacun, et les townships en sections; chacune de ces sections est divisée, à son tour, en quarts de section de 160 arpents chacune. Deux sections, dans chaque township, sont réservées pour les écoles, et deux appartiennent à la compagnie de la Baie d'Hudson. Les sections sont uniformément numérotées de l'angle sud-est à l'angle nord-ouest; les sections impaires sont les terres du chemin de fer, c'est-à-dire

seront vendues pour couvrir les frais de construction de la ligne ; et les sections paires sont réservées pour les concessions gratuites. Le prix des terres varie suivant la zone où elles se trouvent situées, ou, en d'autres termes, suivant la distance à laquelle elles se trouvent du chemin de fer. Voici les prix des terres du chemin de fer : zone A, 20s. ; zone B, 15s. ; zone C, 12s. ; zone D, 8s. ; zone E, 4s. l'arpent. Le prix de préemption est généralement la moitié de celui des terres du chemin de fer. Tout colon qui est chef de famille, et tout homme âgé de plus de 18 ans, ont droit à 160 arpents de concession gratuite, en payant un honoraire de £2. Il doit faire enregistrer son nom au bureau des terres le plus voisin, résider sur sa terre pendant trois ans et la cultiver suivant ses moyens. À partir de la date d'enregistrement de son nom, il lui est accordé deux mois, qui forment partie des trois ans, pour aller chercher sa famille. Il peut aussi s'absenter de chez lui pendant six mois de l'année. Il peut obtenir, comme préemption, un autre quart de section pour lequel il paie un honoraire de £2. Il n'a plus alors de paiements à faire jusqu'à la fin de la troisième année, époque à laquelle on exige les quatre dixièmes du prix, après quoi un dixième du prix d'achat payé chaque année, l'acquitte au bout de dix ans. On exige six pour cent d'intérêt sur le prix de préemption.

Au Manitoba, les émigrants sont reçus par des agents spécialement nommés à cet effet, qui leur donnent des avis et les dirigent vers les terres qu'ils ont pu choisir.

#### INSECTES ET FEUX DES PRAIRIES.

Lorsque les sauterelles visitent le pays—d'après les renseignements qu'on m'a fournis en Canada—la végétation disparaît devant elles. Depuis soixante ans, elles n'ont fait que cinq apparitions, et les colons espèrent ne plus les revoir. Un monsieur me racontait que, pénétrant dans son salon par la fenêtre, elles y avaient détruit les rideaux. Les moustiques et les mouches noires fatiguent beaucoup l'étranger pendant l'été ; mais le drainage les fera graduellement disparaître ; on n'en voit pas dans les villes, ni dans les parties élevées et sèches du pays. Les feux des prairies sont bien moins fréquents qu'autrefois ; ils font encore souvent des ravages pendant l'automne ; mais cela est dû, en partie, à la négligence des cultivateurs, parce que les moyens de se protéger contre ces désastres sont à la portée de tout le monde. La mouche des patates n'a pas encore fait son apparition au Manitoba, mais on pense qu'elle s'y montrera ; rarement elle attaque les pommes de terre semées dans les terres nouvelles ; elle n'effraie plus les cultivateurs, qui savent comment la détruire.

#### CONCLUSION.

Pendant mon séjour en Canada, je me faisais constamment deux questions : 1° Pourquoi les Canadiens visitent-ils l'Irlande ? Si c'est pour voir les paysages, ils font erreur, car leur pays nous surpasse de beaucoup à cet égard. Si c'est pour mieux apprécier leur pays au retour, ils ont raison. 2° Pourquoi les Irlandais préfèrent-ils la misère chez eux à l'abondance dans ce grand nouveau-monde ? Je sais que nombre d'Irlandais émigrent au Canada ; mais je me demande pourquoi leur nombre ne se quadruple pas, pourquoi l'on ne voit pas se rendre au Canada des hommes qui réussiraient certainement, je veux parler de ceux qui savent travailler et qui possèdent un petit capital. Si l'espace me le permettait, je pourrais mentionner nombre d'Irlandais partis pauvres de leur pays et qui sont maintenant à l'aise, d'autres puissamment riches ; mais pourquoi entrer dans ces détails ? Quelle est la famille irlandaise qui n'a pas de parents de l'autre côté de l'Atlantique et qui n'a pas bien souvent reçu d'eux des nouvelles bien encourageantes de ces émigrés, sous forme d'une traite sur la banque ? Mais, je regrette d'avoir à le dire, les traites sont trop souvent le fruit de travaux qui ne profitent qu'à d'autres ; l'Irlandais se fixe trop souvent dans les grandes villes, où il travaille rudement pour les gages, tandis que l'Anglais, l'Ecossois et l'Allemand s'emparent des terres et deviennent indépendants et prospères. Cela ne devrait pas être. Si l'on me demande qui doit émigrer au Manitoba et au Nord-Ouest, je répondrai sans hésiter : tout homme qui veut émigrer

pour une raison ou une autre, qui ne craint pas de mener une rude vie pendant quelques années, et dont la famille peut, pendant quelque temps, se passer de servantes. Cet homme, s'il a de l'énergie, réussira avec le temps ; mais s'il a en poche £100 ou £200, il peut espérer avoir, dans un avenir immédiat, la prospérité et un "chez lui." Les gens qui redoutent la fatigue et les moustiques, les ivrognes aussi, feront mieux de rester chez eux ou de se jeter à la mer, pendant la traversée, car ils ne réussiront jamais.

En se rendant au Manitoba, il ne faut pas non plus s'exagérer la perspective ; ce serait s'exposer à de grands désappointements. L'émigrant a bien des obstacles à vaincre, bien des moments durs à passer, mais rien qu'un peu d'énergie ne puisse surmonter, et, en outre, la récompense est sûre et prochaine. L'hiver est très froid, l'été excessivement chaud, les chemins sont mauvais, il y a les moustiques, les sauterelles quelquefois, la grêle en été, les feux de prairie en automne, parfois des gelées au printemps ; mais je citerai la réponse d'un colon auquel j'énumérais ces désavantages : "Peu m'importent tous ces inconvénients ! Ils ne m'empêchent pas de vivre et de bien vivre." Il avait raison ; le sol le plus fertile ne coûte rien. Le climat est bon pour l'homme, les animaux et les récoltes ; les faits en sont la preuve. La population est paisible, les produits se vendent bien, et, dans quelques années, le pays sera en communication avec les marchés anglais. Alors, le colon se félicitera de s'être fixé dans cette région qui lui aura donné l'abondance et où il se trouvera plus rapproché de ses amis et parents d'Europe que dans aucune autre colonie.

J'ai constaté, avec plaisir, que les discussions religieuses sont inconnues dans cette région favorisée et dans tout le Canada. Les Canadiens sont très religieux, mais on ne peut plus tolérants.

Les personnes qui veulent obtenir des terres de concession gratuite devront se rendre au Nord-Ouest, car celles du Manitoba sont toutes prises ; mais elles n'y perdront rien ; les terres sont plus élevées, plus sèches et aussi riches, et il se fonde des villes dans toutes les directions. Mais les personnes qui veulent s'établir au Manitoba peuvent y acheter des terres pour des prix variant de \$5 à \$10 l'arpent. De vastes étendues appartiennent à des spéculateurs qui ont acheté lorsque le pays a été ouvert à la colonisation ; plusieurs d'entre eux paient de forts intérêts sur le prix d'achat et veulent naturellement faire leur profit. Mais n'importe où le colon s'établisse, voici un avis que je lui donnerai : qu'il ne fasse rien à la hâte. Bien des gens l'engageront à faire des achats dont il se repentira peut-être. Le climat et le sol sont variés, il faut des précautions dans le choix d'une terre. Le colon devrait, s'il est possible, passer six ou huit mois à parcourir le pays avant d'acheter. S'il arrive à Winnipeg en avril, il peut se procurer de l'emploi avec de bons gages, et travailler pour les cultivateurs un mois, ou à peu près, dans chacun des districts qu'il veut visiter. Le printemps est la saison où la terre est humide ; c'est le moment de l'examiner ; pendant l'été et l'automne, elle est sèche, mais il est bon de savoir où la terre est sèche au printemps. Quand plusieurs émigrants partent ensemble, l'un d'entre eux peut explorer et choisir une bonne localité — les autres suivront, et je leur conseille de s'établir près les uns des autres, pour avoir l'agrément de vivre ensemble et de pouvoir s'aider. L'homme laborieux ne sera jamais désappointé au Nord-Ouest ; de cela j'en suis certain. Parmi le grand nombre de colons que j'ai vus, je n'ai rencontré que trois désappointés. C'étaient des hommes élevés dans les villes, n'ayant pas d'énergie et qui ne réussirent nulle part. On leur ferait cadeau du Manitoba, qu'ils demanderaient l'Ontario par-dessus le marché.

Pour les *sportsmen*, le Nord-Ouest est un véritable paradis : poules de prairies, canards, pluviers, bécassines, etc., etc., sont en abondance, ainsi que l'élan et l'ours. Une expédition de chasse serait comparativement peu coûteuse, et deux ou trois amis pourraient ainsi passer de belles vacances.

L'Ontario est bien colonisé et bien cultivé ; le cultivateur y trouvera tous les comforts du vieux pays et d'autres qui y sont inconnus ; mais il lui faudra un capital considérable pour s'établir.

Il n'est pas nécessaire d'être cultivateur pour bien vivre dans l'Ontario. Les personnes qui vivent de l'intérêt de leur argent et ont des enfants à faire instruire, y



trouveront de grands avantages à peu de frais. Avec £200 de revenu, on y vit mieux qu'avec le double en Angleterre. En outre, on y trouve les plus grands avantages pour l'éducation.

Avant de terminer ce rapport déjà trop long, encore un mot. Je crois que le gouvernement canadien est injuste envers lui-même en ne faisant pas mieux connaître au public anglais le Canada comme champ ouvert à l'émigration. Tout bien compté, je crois que les avantages surpassent les désavantages, et je pense que si l'on envoyait à nos expositions agricoles de beaux échantillons des produits canadiens, ces produits constitueraient des arguments irrésistibles, et l'on verrait beaucoup plus d'émigrants se diriger vers le Canada.

## RAPPORT DE M. W. P. CUBITT,

DE BACTON ABBEY, NORTH WALSHAM, NORFOLK.

J'ai eu récemment le plaisir de visiter le Canada et le Manitoba, sur l'invitation du ministre de l'Agriculture du Canada. On me demande de faire un rapport sur les parties de ce grand pays que j'ai visitées. Je me trouve, dès le début, en présence d'une difficulté : c'est d'avoir été précédé, l'année dernière, par plusieurs hommes pratiques et intelligents qui ont fait des rapports et recueilli des statistiques ; je mentionnerai, entre autres, le rapport de M. C. S. Read et de M. Pell, M. P., commissaires royaux. Je tâcherai cependant de faire un rapport original. Ceux qui m'ont précédé ont dit que la traversée est fort agréable, mais n'en ont pas donné de détails, j'en dirai quelques mots.

Je quitte le port de Liverpool, jeudi, le 19 septembre, à six heures du soir, à bord de l'excellent navire *Polynesian*, de la ligne Allan. Nous sommes à bord 500 passagers de diverses nationalités : Allemands, Français, Norvégiens, Américains et Canadiens, avec plusieurs Irlandais, Anglais et Écossais, sans oublier le professeur Hoffmeyer et ses compagnons, de la colonie du Cap, et un passager venant de la Nouvelle-Zélande. Les passagers de chambre sont au nombre de 150, et toutes les cabines sont prises. Avant de se rendre à bord, chaque passager choisit sa cabine et sa place à table et peut se procurer, au salon, une liste imprimée des passagers. Le premier repas a un peu l'air d'un dîner officiel. Mais bientôt les passagers se familiarisent entre eux. La cuisine est excellente. Les repas sont servis ponctuellement à l'heure fixée et le service est bien fait. Comme distractions, nous avons la musique de piano, le chant, la lecture, le whist, les échecs, les dames et autres jeux ; enfin la promenade sur le pont, quand le temps le permet.

À neuf heures du matin, le 27, nous apercevons Belle-Isle, à l'entrée du golfe Saint-Laurent. Nous en approchons assez près ; ces rochers rappellent l'entrée de la baie de Bridlington, sur la côte du Yorkshire. C'est le commencement du groupe Laurentien qui traverse la province de Québec et celle de l'Ontario jusqu'au lac Supérieur à diverses distances du Saint-Laurent et des lacs. Nous ne rencontrons plus de glace et filons treize nœuds à l'heure dans l'eau claire. Le soir concert à bord ; nous avons deux professeurs de musique et quelques bons chanteurs ; le concert est un succès. Samedi matin, au point du jour, nous étions au milieu du golfe Saint-Laurent ; la terre n'est pas encore en vue ; mais l'après-midi nous entrons dans le fleuve Saint-Laurent, sur les rives duquel nous apercevons les petites maisons blanches des Canadiens français. Au coucher du soleil, nous sommes à quelques milles du port de Québec ; mais à cause du brouillard, nous n'y entrons que le dimanche au matin, après une demi-heure de trajet.

## LES ENVIRONS DE MONTRÉAL.

Un convoi spécial nous attendait, et nous partons de suite pour Montréal. Rien de remarquable jusqu'au moment où nous arrivons au grand pont Victoria, construit

sur le Saint-Laurent par notre Robert Stephenson. Nous passons la nuit à Montréal, et le lendemain matin, le juge Cross, qui réside à Montréal et se trouvait parmi nos compagnons de voyage, nous envoie sa voiture, et avec un autre délégué d'Irlande, nous visitons le Mont Royal, d'où nous avons une belle vue de la ville et du majestueux Saint-Laurent, qui serpente dans la campagne à perte de vue. Nous continuons notre promenade et visitons quelques propriétés, où nous remarquons un bon terrain argileux. Ces terres sont loin d'être bien cultivées; je ferai une exception pour celle d'un cultivateur écossais dont la propriété est bien entretenue; il a un beau troupeau d'ayrshires et a commencé à cultiver des tubercules. C'est là que j'ai vu à l'œuvre la terrible mouche du Colorado; mais on arrête ses ravages en répandant sur les fouilles du vert de Paris. Cet insecte vient des États-Unis et ne faisait pas de grands ravages lors de mon passage en Canada. Il y a de beaux vergers de pommiers dans ce voisinage; ils sont très productifs, et cette observation s'applique à presque tout le Canada.

#### OTTAWA.

Nous partons pour Ottawa, capitale de la Confédération, agréablement située sur la rivière du même nom. En arrivant, nous visitons M. John Lowe, secrétaire du département de l'agriculture, qui nous procure des billets pour notre voyage dans l'Ontario et le Manitoba, par chemin de fer et sur les lacs. Un employé nous fait visiter les édifices du parlement, dont l'architecture peut rivaliser avec celle du palais de Westminster. La chute de la Chaudière, près Ottawa, mérite d'être vue; une partie de l'eau de la chute est employée à faire marcher des scieries et des moulins à farine. On fait ici un grand commerce de bois dont les piles, hautes de 20 pieds, couvrent une superficie de cent arpents.

#### DISTRICT DE PORT HOPE.

Nous nous rendons à Port-Hope. Là, nous rencontrons, comme il était convenu, un de nos compagnons de voyage à bord du *Polynesian*, le colonel Williams, M. P. pour le comté de Durham-Est—type véritable du gentilhomme campagnard anglais qui avait pris des dispositions pour nous faire visiter le district de Cavan et nous fournit un *démocrate* à deux chevaux. (Le *démocrate* est une espèce de petit char à banes où six à huit personnes peuvent prendre place.) Nous traversons de belles propriétés dont nous inspectons quelques-unes. Le sol est de la marne friable, d'environ 30 pouces d'épaisseur, reposant sur du calcaire désagrégé. Il produit d'excellents choux de Suède et du grain de bonne qualité; c'est du terrain comme je voudrais en avoir chez nous; mais une trop longue succession de récoltes et le manque d'engrais font qu'il ne produit pas autant que le même terrain chez nous. Ces terres ont de 100 à 200 acres et, presque toujours, sont la propriété de l'occupant. Plusieurs des premiers colons vivent encore; ils commencèrent à défricher la forêt il y a cinquante ou soixante ans, avec un chelin à peine dans leur poche, et sont aujourd'hui comparativement à l'aise.

Nous visitons un vieux Irlandais robuste, âgé de quatre-vingt-trois ans, qui a économisé plus de \$100,000 (£20,000) et a commencé sans le sou. J'aurais pu remplir mon livre de notes de noms d'hommes dans les mêmes conditions. Ces premiers pionniers n'avaient pas besoin de capitaux, mais de bras solides et d'une indomptable énergie. C'est merveilleux de voir l'étendue de la forêt tombée sous la hache de ces hardis pionniers. Mais la hutte est maintenant remplacée par de jolies maisons de briques, entourées de galeries et où l'on remarque d'autres perfectionnements modernes. Dans la journée, nous prenons le *lunch* chez M. Georges Campbell Millbrook, dont nous visitons la propriété, qui est bien entretenue. Il avait quelques beaux choux de Suède; de fait, tous les tubercules viennent plus ou moins bien au Canada et, chose surprenante, on en cultive fort peu. Nous visitons quelques autres fermes et retournons à Millbrook. Le lendemain matin, le colonel Williams nous fait visiter une belle région sur les bords du lac Ontario. J'ai vu là des propriétés que l'on remarquerait en Angleterre; mais, comme partout ailleurs en Canada, elles sont cultivées sans

système—beaucoup de grain, peu de bestiaux. Nous retournons à Port-Hope. Je conclus qu'avec un bon système, les récoltes seraient aussi bonnes au Canada que chez nous. Nous quittons notre ami si hospitalier.

#### UN ÉMIGRANT DE NORFOLK BIEN PARVENU.

Nous arrivons à Toronto, ville bien bâtie, où la population a toutes les habitudes anglaises. Je n'y reste pas longtemps, désirant visiter d'anciens domestiques qui ont quitté mon voisinage il y a environ quarante-sept ans, pour améliorer leur position, à une époque de dépression agricole. Ce couple débarqua à Québec, après une traversée de six semaines, ayant, pour tout capital, la somme de dix chelins. Après bien des tracas et des privations, ils atteignirent Garafraxa, à 600 milles environ de Québec. Ils eurent beaucoup de peine à élever une famille de douze enfants, dont ils perdirent quatre; mais ils économisèrent assez pour acheter 100 arpents de terre en bois debout et quelques outils; dans une journée, ils abattirent et équarrirent assez de bois pour construire les murs d'une hutte. Le toit a été posé par des mains plus habiles. On dit que les bûcherons canadiens sont tellement habiles, qu'avec une hache, une scie et une tarière, ils peuvent construire une maison. Cette maison une fois construite, mon ami commença à abattre les arbres qui l'entouraient. "J'ai observé avec beaucoup d'attention, me disait sa femme, la chute du premier arbre, qui pouvait tomber sur la maison et l'abattre, comme la chose arrive quelquefois." Avec le temps, la terre fut défrichée, et le sol étant riche, ces braves gens ont réussi. L'an dernier, ils ont vendu leur propriété et vivent assez bien d'économies rudement acquises. Leurs fils sont établis sur des terres et leurs filles se sont mariées. C'est là un cas entre bien d'autres.

#### LE COLLÈGE D'AGRICULTURE ET LA FERME MODÈLE.

Le lendemain, je pars en voiture à deux chevaux pour me rendre à Guelph, ville où je visite la ferme modèle et le collège (entretenus aux frais du gouvernement de la province) où les jeunes gens suivent, moyennant une légère rétribution, un cours d'agriculture scientifique et pratique. Le principal, M. Mills, et le directeur, M. Brown, sont des hommes courtois et habiles qui remplissent bien leurs positions. Je suis invité à visiter la ferme et à critiquer librement en faisant les recommandations que je jugerais convenables. Je vois d'excellents bestiaux, entre autres un taureau de Hereford. Les moutons sont remarquablement beaux; les tubercules de bonnes dimensions et bien plantés; bien que la graine de mangel vint de l'une de nos grandes maisons de Londres, la racine était de forme irrégulière. M. Brown croit que l'on pourrait, dans toutes les provinces, donner plus d'extension à la culture des choux de Suède et des mangels, chose qui m'avait déjà été dite, et les récolter avant les gelées. On fait, à la ferme du collège, des modifications et des additions considérables pour pouvoir y réunir plus de bestiaux et de moutons; lorsque ces travaux seront terminés, cet établissement sera un des plus importants du Canada.

#### ENORMES TUBERCULES.

Je reviens par chemin de fer à Toronto, qui est entourée de districts d'une grande fertilité, particulièrement vers l'ouest. Dans le township de Markham, je traverse d'excellentes terres (marne argileuse) qui, bien drainées et bien cultivées, donneraient de belles récoltes de toutes sortes. Je crois que M. Reed a visité les mêmes terres, où il fut conduit par M. Rennie, marchand de graines à Toronto. Sur la propriété de son frère, on choisissait, dans le moment, pour les envoyer à l'exposition de Markham, des tubercules dont le poids avait été soigneusement noté. Je dois expliquer ici que l'on ne donne pas les prix à la ferme ou au champ qui produisent les meilleures tubercules, mais à des échantillons isolés pour la culture desquels on a tout l'espace que l'on désire :—Six mangels longues et rouges, 213lbs., dont l'une pesait 54lbs.; deux gourdes (espèce de citrouilles) énormes, 556lbs. La plus lourde pesait 303lbs. et avait 8 pieds de circonférence. Six carottes blanches, prises parmi la récolte

régulière, pesaient 4lbs. chacune. Cette propriété est parfaitement cultivée, tant sous le rapport des labours que sous celui des semences. M. Rennie désire que j'informe le public qu'il est prêt à entrer les noms de son frère et de son beau-frère pour n'importe quel concours de labour en Angleterre.

#### NIAGARA.—CULTURE DES PÊCHES ET DES POMMES.

De retour à Toronto pour la seconde fois, je me rends à la chute de Niagara. Elle répond à mon attente. Cette énorme masse d'eau ne surprend pas quand on apprend que c'est la décharge des lacs Erié, Huron et Supérieur dans le lac Ontario, lequel se décharge lui-même dans le fleuve Saint-Laurent. On cultive beaucoup les pommes et les pêches dans l'Ontario, mais surtout dans le voisinage de Niagara. La culture des pêches est avantageuse. On plante les arbres comme dans un verger de pommiers, et lorsqu'ils sont en plein rapport, les profits nets sont environ de £8 par arpent. Je me suis trouvé avec un monsieur de Niagara qui a 60 acres plantés en pêchers.

#### EXPOSITION AGRICOLE DE TORONTO.

Passé les trois jours suivants à l'exposition annuelle de Toronto, où je puis examiner des bestiaux, des instruments aratoires et des étoffes. Les instruments sont très bien faits; une machine placée sous la plateforme où ils étaient exposés les mettait tous en mouvement. Je remarque une machine à couper l'herbe dont le couteau fonctionne sans baguettes. Je ne suis pas assez mécanicien pour expliquer sa construction; mais cet instrument m'a paru fort ingénieux, et s'il fonctionne bien, il deviendra tôt ou tard d'un usage général. Je crois que nos fabricants d'instruments aratoires trouveraient avantage à visiter ces expositions. Les céréales et les tubercules sont fort beaux. Le bétail n'est pas aussi beau que dans une exposition en Angleterre, mais il a son mérite. La ferme modèle expose de beaux polled angus et ayrshires; mais plusieurs sont importés. Les durhams venant de cette ferme sont passables; mais d'autres éleveurs du district en envoient qui font ample compensation. Nous remarquons un magnifique durham blanc, âgé de quatre ans; cet animal serait remarqué à Londres ou à Birmingham. D'autres animaux de la même race sont exposés et peuvent lui faire concurrence. Nous remarquons aussi une belle vache blanche (durham pure) et une grande vache rouge de race croisée, ce qui prouve quel avantage il y a à croiser les durhams avec d'autres races. Je vois plusieurs autres échantillons de jeunes bestiaux d'un mérite considérable, mais, faute de catalogues, il m'est impossible de me procurer les noms des propriétaires et autres détails intéressants. Nous voyons deux belles vaches, l'une élevée par Cruikshank, d'Aberdeen (évidemment du type Booth), l'autre importée des Etats-Unis (type Bates) et excellente laitière. Plus tard, il arrive beaucoup de polled angus et de bons échantillons de devons élevés en Canada; ils sont plus gros que les mêmes races chez nous, et cela s'applique à tous les bestiaux du Canada. Je n'ai pas le temps d'en dire davantage à ce sujet, mais je ne dois pas oublier de mentionner l'incomparable taureau de Hereford que M. Brown me montre à la ferme modèle. Beaucoup de porcs, aussi beaux qu'en Angleterre. Mon compagnon, M. Christy, de Limerick, croit même qu'ils sont meilleurs, et j'observe que, dans tout le pays, les porcs sont excellents.

Les chevaux ne sont pas aussi bien représentés, si ce n'est par quelques beaux clydesdales importés. Le cheval de trait canadien est petit, mais plus énergique que le nôtre; j'en ai eu les preuves. Sur la prairie, vous voyez les laboureurs, assis sur des sièges élevés, conduire de front deux chevaux attelés sur une charrue qui trace des sillons de 14 à 16 pouces, à un pas qui étonnerait nos laboureurs. Nombre de nos hommes feraient bien d'aller en Amérique pour voir comment on se meut, à pied ou autrement. On a trouvé un grand avantage à croiser les chevaux canadiens avec nos grands chevaux de voiture; cela donne des chevaux forts et actifs. Dans les gares, les brasseries et les distilleries, nous voyons de beaux chevaux issus d'un croisement avec les clydesdales. Les chevaux de place et de voiture sont petits, remarquables par leur

énergie et leur activité. Nos chevaux de place anglais ne pourraient leur tenir tête sur une route longue et difficile. Je vois aussi de beaux chevaux de voiture et de chasse.

On fait la chasse au renard à Toronto; mais on suit des renards imaginaires sur un chemin battu. Si la course à barrières que j'ai vue peut donner une idée de la vitesse des chevaux et de l'habileté des cavaliers, je suis sûr que Toronto aurait la palme dans nos meilleures chasses en Angleterre. De 16 à 20 coureurs (jeunes et vieux) prennent part à cette course; ils ont un uniforme écarlate. Ils sont partis! les jeunes gens franchissent les obstacles à toute vitesse, et cela sur un chemin dur, en tournant autour d'un rond de gazon. Trois d'entre eux arrivent les premiers en même temps.

Au centre du terrain de l'exposition, dans un bâtiment splendide, on expose les articles et étoffes de fabrication domestique. Ces dernières sont inférieures aux étoffes anglaises; mais il ne faut pas oublier que le Canada est un jeune pays, où les manufactures sont à leurs débuts. Cela me fait penser que si l'Angleterre fabriquait, pour le Canada, de meilleures étoffes à meilleur marché (et franches de droits), les Canadiens trouveraient avantage à employer leurs capitaux au perfectionnement de leur agriculture. Mais je reviendrai bientôt sur ce sujet.

J'allais presque oublier les moutons. Les *downs* étaient bien représentés et sont les meilleurs pour les laines courtes; mais les mérinos, surtout les *costwolds* et les *leicesters*, sont préférés. Généralement parlant, l'élevage des moutons n'est pas aussi perfectionnée en Canada que celle du bétail, et probablement il en sera toujours ainsi, parce que les moutons doivent nécessairement passer l'hiver à l'étable.

#### SUCCÈS EXTRAORDINAIRES D'ÉMIGRÉS DE NORFOLK A TORONTO.

Avant de quitter la ville hospitalière de Toronto, encore un mot ou deux à son sujet. Il y a moins de quatre-vingt-dix ans, ce n'était qu'un village indien, entouré d'une épaisse forêt; et l'on croit voir la réalisation d'un conte de fées en parcourant cette ville,—l'une des plus florissantes et des plus belles du continent américain,—dont la population, y comprise celle des faubourgs, dépasse 80,000 âmes, et qui a remplacé une solitude où le castor folâtrait sur des cours d'eau rarement visités par l'homme. Plusieurs de ses citoyens viennent de nos districts et ont atteint des positions éminentes. J'en mentionnerai un cas pour montrer que notre tranquille comté de Norfolk n'a pas vu naître que le grand Nelson, en fait d'hommes d'un courage et d'une persévérance indomptables. Je veux parler de M. Gooderham et Worts. Le premier est né à Scole, et a servi aux Antilles, comme simple soldat, dans les *Royal York Rangers*; il était à la prise de la Martinique et de la Guadeloupe. Le second est né à Great Yarmouth et a fait partie de son éducation à l'école du village de Stalham. Au bout de quelques années, M. Gooderham quitta le service et, dans l'intervalle, M. Worts, qui avait épousé l'unique sœur de M. Gooderham, trouvant qu'il ne pouvait réussir en Angleterre sans capital, partit en 1831 pour le Canada, dans le but d'établir ensuite les deux familles. Il arrive à Québec, visite Montréal, Kingston, Toronto, Hamilton, Niagara et diverses autres localités, et finalement s'arrête à Toronto, où il commence à construire un petit moulin à vent. L'année suivante (1832), M. Gooderham quitta Londres avec sa propre famille, celle de M. Worts et plusieurs autres familles, en tout 54 personnes, parentes ou alliées entre elles à divers degrés. La petite colonie arriva à Québec après une traversée de six semaines. Le moulin à vent était presque achevé; M. Gooderham s'associa avec M. Worts, sous la raison sociale Gooderham et Worts, et ils firent le commerce de détail dans la ville, qui ne comptait alors que trois ou quatre mille habitants. Ces humbles débuts devaient les conduire à un succès merveilleux. Je regrette que l'espace ne me permette pas de suivre la carrière de ces hommes étonnants; qu'il me suffise de dire que bientôt ils établirent une distillerie et possèdent aujourd'hui le plus grand établissement de ce genre qu'il y ait au monde. Leur saison active est de juin à septembre, et voici leur consommation annuelle: 500,000 boisseaux de maïs, 100,000 boisseaux de seigle, 50,000 boisseaux d'orge, 25,000 boisseaux d'avoine et 10 tonnes de houblon; en d'autres termes, ils absorbent le produit de 31,500 acres de terre de qualité moyenne. On fabrique, dans l'établissement, la prodigieuse quantité de 8,000 gallons impériaux de spiritueux par jour.

Avec les rebuts de cette distillerie, on engraisse annuellement 2,500 bœufs dans les hangars à bestiaux. Ces bestiaux appartiennent à MM. Lumbers, Reeves, Shields et Frankland, les bouchers et marchands de bestiaux bien connus qui ont ouvert le commerce de bétail avec l'Angleterre. Outre les rebuts de la distillerie, chaque animal reçoit une abondante provision de foin. MM. Gooderham et Worts font aussi, en grand, le commerce de banque, et sont les principaux actionnaires de la banque de Toronto, une des institutions monétaires les plus florissantes du pays. Le chemin de fer de Nipissingue leur appartient en grande partie et est une source de grands avantages pour la ville et la campagne. M. Worts n'oublie pas son pays natal, comme le prouvent plusieurs tableaux que j'ai vus à sa résidence. Il n'a pas oublié non plus les sports de la vieille Angleterre et est grand-maître de la vénérie de Toronto. Plusieurs brasseries et établissements pour la fabrication du malt offrent un débouché aux produits agricoles. J'en ai visité un qui appartient à une compagnie et est dirigé par M. David Walker, propriétaire de l'hôtel Walker. La fabrique de malt et la brasserie sont des édifices splendides, et la bière qu'on y fabrique vaut presque celle de Burton ; cela n'est pas surprenant quant on voit la belle qualité de l'orge que produisent les districts environnants.

#### LES LACS.—TRANSPORT DU BLÉ ET DES BESTIAUX.

Je quitte Toronto par chemin de fer pour me rendre à Sarnia, en route pour Winnipeg, *via* les lacs Huron et Supérieur. Vers l'extrémité du lac Huron, le paysage est beau, particulièrement sur les bords du chenal étroit qui sépare les îles Manitouline et Cockburn. Nous passons plusieurs îles rocheuses couvertes de sapin nain, de mélèze et de sapin ordinaire. Elles s'élèvent à pic et sont si rapprochées qu'elles ne laissent, entre elles, qu'un passage étroit pour les navires. Quittant le lac Huron, nous entrons dans la rivière du Sault Sainte-Marie, qui sépare le Canada des États-Unis. Là sont les rapides du lac Supérieur, lesquels nous évitons en prenant un canal où peuvent passer des navires de haut tonnage. Après 200 ou 300 milles de navigation, nous atteignons la Baie du Tonnerre, terminus projeté du chemin de fer Canadien du Pacifique, qui deviendra la voie de transport pour les produits du Manitoba et du Nord-Ouest, du moins lorsque la ligne projetée au nord du lac Supérieur et aboutissant au lac Nipissingue sera terminée, car ce chaînon complètera la voie ferrée continue de l'Atlantique au Pacifique. Je puis dire ici que lorsque la ligne de la Baie du Tonnerre à Winnipeg sera terminée—en 1882, aux termes du contrat—c'est l'opinion de M. Joseph Hickson, gérant général du chemin de fer Grand-Tronc, et, en même temps, grand cultivateur et éleveur, que l'on pourra livrer à Londres et Liverpool le blé du Manitoba, moyennant 32 ou 35s. par quarter, en laissant un bon profit au producteur, au marchand et à l'expéditeur. C'est aussi l'opinion de M. Hickson et celle d'autres personnes qui connaissent ce commerce, que l'on a réalisé des profits considérables sur le bétail exporté en Angleterre, aux prix qu'il a commandés. Les chiffres suivants m'ont été donnés comme empruntés aux meilleures sources : Prix d'un bœuf à Chicago, 1,200 lbs. sur pied, à 4c. la lb. (prix maximum), \$18 ; transport par voie ferrée, jusqu'à un port de mer, \$6 ; transport jusqu'à Londres ou à Liverpool, \$25 ; total, \$79, ou £16 9s. 2d. ; pertes et rebuts sur 1,200 lbs., 440 lbs., ce qui laisse 760 lbs., qui, à 7d. la lb., donnent £22 14s. 2d. (sans compter la peau, etc.), ce qui dédommage l'importateur des frais de commission et d'entretien et nourriture pendant le voyage. J'ai indiqué 4c. la lb. pour le prix sur pied ; j'aurais dû dire que 3c. est le prix ordinaire, excepté pour les animaux de qualité supérieure.

De Prince Arthur's Landing nous nous rendons par bateau à vapeur, à Duluth, ville peu attrayante de 2,000 à 3,000 habitants, d'où un convoi nous mène à Winnipeg ; nous passons sur un terrain rude pendant la première journée du voyage, après quoi nous atteignons les prairies du Minnesota et faisons 300 milles sur une surface parfaitement unie. Quelques étendues de terre sont cultivées, mais il y a des milliers et des milliers d'arpents qui ne sont pas encore défrichés. Après un voyage de 1,200 milles par chemin de fer et d'environ 800 milles sur les lacs, nous arrivons à Winnipeg, ville d'environ 12,000 habitants. On y voit de beaux magasins et édifices publics, et la

population semble faire un bon commerce. Nous descendons à l'hôtel Queen ; le temps est humide, la campagne ne nous apparaît pas avec avantage. Dans un rayon de plusieurs milles autour de Winnipeg et le long de la ligne du Pacifique canadien, le sol est humide et marécageux, la saison ayant été excessivement pluvieuse. Toutefois, le sol est riche, mais il faudra le bien drainer avant qu'on puisse le cultiver dans pareille saison. Nous faisons vingt milles en voiture pour nous rendre à Headingley, où nous examinons une propriété de plus de 2,000 arpents, appartenant aux frères Boyle et convenablement située sur les bords de l'Assiniboine et d'un cours d'eau appelé le ruisseau à l'Esturgeon. Cette maison a ouvert un bureau à Winnipeg, dans le but de diriger les jeunes gens qui veulent s'établir dans le pays. Les MM. Boyle leur donneront le bénéfice de leurs avis et de leur expérience, et les empêcheront de devenir les victimes de ces requins de terre qui ont acheté de grandes étendues de terrains, dans le but de spéculer et de faire des fortunes au détriment des émigrants. MM. Boyle se proposent de prendre des élèves pour lesquels ils achèteront des terres, et s'offrent d'en acheter aussi pour les particuliers qui résident en Angleterre. Nous avons eu le plaisir de traverser l'Atlantique avec M. Henry Boyle, qui revenait d'un voyage à la Nouvelle-Zélande, et nous pouvons recommander ces jeunes Anglais à tous les émigrants qui ont besoin de conseils et d'assistance. En examinant leur propriété, nous avons trouvé trois pieds de sol noir très riche, avant d'arriver à l'argile solide ; mais il nous a semblé qu'un drainage complet améliorerait beaucoup ce terrain. De retour à Winnipeg, nous apprenons que le maire, l'entrepreneur du chemin de fer, et quelques autres amis bienveillants avaient organisé, en notre honneur, une expédition de chasse, et nous nous rendons à 40 milles dans la prairie, pour faire la chasse aux canards sauvages et aux poules de prairie. La majorité de l'expédition campa la nuit suivante. Nous préférons retourner à Winnipeg pour visiter l'exposition de grains et de légumes. Le blé que nous voyons est très beau, et apprécié par les meuniers de tous pays. Quelques choux de Suède pèsent plus de 22 lbs. la pièce, les choux ont, en moyenne, plus de 4½ pieds de circonférence, les pommes de terre dépassent 2 lbs. chacune et les gourdes 138 lbs. Nous voyons aussi de beaux oignons, panais et carottes.

#### RELATION D'UN VOYAGE DU DR SUTHERLAND AU NORD-OUEST.

Le jour suivant, nous nous préparons à faire un voyage de près de 300 milles, jusqu'à la montagne à la Tortue, nous proposant de revenir par la montagne de Pembina. Nous nous munissons d'effets de campement et de fusils pour les poules de prairie et les canards. Mais des pluies abondantes, comme on n'en avait pas vu depuis trente ans, me dit-on, avaient rendu les chemins presque impraticables dans certains endroits, et je me rendis seulement au portage la Prairie, à une journée de Winnipeg. C'est un bon district agricole, le terrain y est beaucoup plus sec et plus onduleux. Mon ami et son compagnon continuent le voyage, mais je retourne à Winnipeg, où je rencontre M. Fraser Rae, un des correspondants du *Times*, et M. Laird, lieutenant-gouverneur du territoire du Nord-Ouest, qui me donne des renseignements précieux. J'ai aussi obtenu beaucoup de renseignements du Dr Sutherland, de Toronto, et d'un cultivateur de Niagara. Ce dernier a accompagné le docteur dans un voyage de 1,600 milles—dont les détails sont si intéressants et tellement authentiques que, dans l'intérêt de mes lecteurs, je vais les rapporter mot pour mot :—

“ Pour commencer pareil voyage, on entre ordinairement dans la région par le Manitoba, et l'on se rend vers l'ouest en suivant l'un des principaux sentiers. Diverses raisons m'engagent à intervertir cet itinéraire, et j'entre dans la région par le territoire du Montana, à un point situé à quelque cinquante milles des Montagnes-Rocheuses ; je me dirige au nord jusqu'à la rivière Saskatchewan, et de là, vers l'est et le sud-est, sur un parcours de mille milles, jusqu'au Manitoba. Dans le territoire du Nord-Ouest et le Manitoba, je parcours 1,600 milles. Je pars de Toronto le 21 juin et voyage par chemin de fer—passant par Chicago et Saint-Paul—jusqu'à Bismarck, dans le territoire du Dakota. Cette partie du voyage ne prend pas plus de

quatre jours. Je monte le Missouri, en bateau à vapeur, jusqu'au fort Benton, dans le territoire du Montana; je fais 1,200 milles en dix jours. De ce point, je voyage en voiture. La distance de Benton à la frontière des Etats-Unis est évaluée à 276 milles. Je traverse une vaste région sans arbres; le sol est dur et presque aride; sur plusieurs points il est imprégné d'alcali qui colore l'eau des rivières et des étangs. L'herbe est courte et peu épaisse, ce qui indique la rareté de la pluie. On dit que dans le Montana il y a de vastes étendues de terres propres à l'agriculture et à l'élevage du bétail; mais ce n'est certainement point dans la partie que je traverse. En atteignant la frontière du Canada, nous observons de suite une amélioration. L'eau est plus abondante et de meilleure qualité, les pâturages sont riches et abondants, et au lieu de l'herbe courte et sèche du Montana, les vesces d'excellente qualité deviennent abondantes. La vallée de la rivière au Lait que nous passons à gué peu après avoir franchi la frontière, me semble un bon district pour l'élevage du bétail, du moins en ce qui concerne l'eau et les pâturages; mais comme il y a complète absence d'arbres et de vallées profondes, on n'y trouverait peut-être pas l'abri nécessaire aux bestiaux pendant l'hiver. Toutefois, je ne doute pas qu'à 50 ou 60 milles plus à l'ouest, on ne trouve facilement de l'abri au pied des Montagnes Rocheuses. L'expérience seule prouvera si cette région est favorable à l'agriculture. Le plus grave inconvénient, pour l'élevage des bestiaux, est que la rivière au Lait est voisine de la frontière américaine et qu'on y est par suite exposé aux incursions des sauvages américains.

"A mesure que nous avançons vers le nord, le sol s'améliore, comme le prouvent la richesse et l'abondance de la végétation, et cette amélioration se manifeste, sauf quelques intervalles, jusqu'à la Saskatchewan du nord, distance de 400 milles de la frontière, par le sentier. De fait, dans toute cette région, il n'y a peut-être pas un arpent que l'on ne puisse utiliser, soit pour la culture, soit pour l'élevage du bétail. Même dans les parties de la région où il serait nécessaire d'abriter le bétail pendant l'hiver, le foin est si abondant qu'on pourra se le procurer à un prix minime.

"Après avoir passé le Fort McLeod (situé à environ 500 milles de la frontière, en ligne directe,) nous suivons parallèlement, à une faible distance à l'est, la rangée des montagnes du Porc-épic. Là aussi, nous traversons de magnifiques étendues de riche prairie qui n'attendent que la charrue; j'apprends en outre, de bonne source, qu'entre les montagnes du Porc-épic et les Montagnes Rocheuses, il y a une région d'environ 60 à 100 milles d'étendue, qui n'a pas d'égale sur le continent pour l'élevage du bétail, et probablement pour l'agriculture.

"A quatre-vingts milles environ, du Fort McLeod, nous traversons le ruisseau aux Moutons, sur les bords duquel nous trouvons le sol et les pâturages les plus riches que nous ayons encore vus. Non-seulement sur le fond uni des vallées, mais sur les montagnes du nord, le riche sol noir est de grande profondeur et, dans les endroits où les blaireaux l'ont soulevé, aussi homogène que le sol d'un jardin bien cultivé. Il y a aussi du bois sur les bords de ce cours d'eau, pas en grande quantité, mais suffisamment pour construire et clôturer. Reste à savoir si le climat est favorable à la culture; mais, en ce qui concerne l'eau et le sol, on ne saurait trouver une région plus attrayante.

"Mais, parmi les régions que j'ai visitées, la meilleure, sans contredit, est celle de la rivière à l'Arc. Cette rivière sort des Montagnes Rocheuses à environ 160 milles, dans une direction franc-nord, de la frontière internationale. Son cours est rapide dans une direction sud-est, et elle se réunit au bras sud de la Saskatchewan, à 120 milles, environ, à l'est des montagnes. Dans la large vallée de la rivière à l'Arc et sur les collines contiguës, il y a une étendue énorme des pâturages les plus riches; l'eau de la rivière et de ses nombreux affluents est abondante et de la meilleure qualité; les vallées profondes, principalement à la source des rivières, fournissent une excellente protection contre le froid; les personnes qui habitent la région depuis longtemps m'assurent que les hivers sont si doux qu'on peut laisser le bétail dehors en toute sûreté et qu'on le retrouve en bon état au printemps. Jusqu'à présent, les exploitations agricoles se réduisent à des essais qui démontrent, néanmoins, la richesse du sol et prouvent que le blé, l'orge, l'avoine et les différents légumes viennent parfaitement bien.

"Du Fort Calgary, sur la rivière à l'Arc, jusqu'à la traverse de la rivière à



l'Elan, distance de 100 milles, prairie onduleuse où le sol est généralement bon. De la rivière à l'Elan jusqu'à Edmonton, sur la Saskatchewan-nord, forêts de peupliers séparées par des prairies dont le sol est très propre à la culture. Dans cette région, l'hiver est trop froid pour qu'on laisse le bétail dehors; mais le foin naturel est en abondance.

"Je ne puis pas parler en termes bien positifs de la région entre Edmonton et Carleton, distance d'environ 500 milles, parce que j'ai descendu la rivière en canot, et n'ai pu examiner le sol ni la topographie générale du pays, si ce n'est dans le voisinage immédiat de ce cours d'eau; mais à certains points où nous débarquons, par exemple Fort Pitt et Battleford, nous constatons que l'orge est d'un bon rapport et que les diverses espèces de légumes, même les plus délicats, poussent magnifiquement.

"La localité que je visite ensuite avec un peu de soin, est l'établissement du Prince Albert. Il se trouve au confluent des bras nord et sud de la Saskatchewan et s'étend sur une distance d'environ 40 milles, le long de la rive sud du premier de ces cours d'eau. Il se trouve à environ 200 milles au nord de la latitude de Winnipeg et est distant de cette dernière ville, par le sentier ordinaire, d'environ 550 milles dans une direction nord-ouest. Le sol est bon dans tout l'établissement; mais l'été dernier a été trop pluvieux et, dans certains cas, les récoltes ont souffert de la gelée avant d'être arrivées à pleine maturité.

"Je n'ai pas besoin de décrire en détail la région située entre la traverse de la Saskatchewan-sud et la limite ouest de la frontière du Manitoba. Qu'il me suffise de dire, pour le moment, qu'à l'exception d'une plaine alcaline d'une étendue considérable, le sol est de bonne qualité. Nous traversons de belles plaines où des exploitations agricoles ont parfaitement réussi. La section qui mérite une mention spéciale est située entre le Fort Ellice, sur la rivière Assiniboine, et la limite ouest du Manitoba.

"Comme ces notes pourront tomber sous les yeux de quelque personne qui désire faire le même voyage, quelques avis sur l'équipement et la manière de voyager ne seront pas hors de propos. Pour deux personnes suivant la route que j'ai indiquée, les articles suivants peuvent être regardés comme indispensables: une bonne voiture à planches (*buckboard*), qui est le meilleur véhicule pour voyager dans la prairie; une paire de chevaux du pays que l'on peut ordinairement acheter à Benton pour des prix variant de \$50 à \$100 la pièce; une charrette ou voiture à ressorts pour transporter les effets de campement, avec un ou deux chevaux pour ce second véhicule; plusieurs chevaux de rechange, parce que, dans un pareil voyage, on peut perdre des chevaux, ou ils peuvent tomber malades; un ou deux hommes capables d'agir comme guides, soigner les chevaux, choisir de bons endroits pour camper, faire la cuisine, etc., etc.; une tente, des couvertures et des oreillers (une couverture imperméable est indispensable); une boîte de campement contenant quelques plats (les plats en fer étamé sont les meilleurs); des boîtes pour le thé, le sucre, etc.; une hache, de la corde, etc., etc., et des provisions pour quinze jours ou assez pour atteindre un endroit où l'on peut s'en procurer de nouvelles; quant aux vêtements, il faut prévoir les nuits froides et les jours pluvieux. Le tweed fort est le meilleur vêtement. Une paire de grandes bottes, une casquette et un manteau imperméables seront utiles. Il faut aussi emporter un fusil se chargeant par la culasse, un revolver et un couteau de chasse.

"Pour voyager, on part généralement de grand matin, on fait deux ou trois heures de route, puis on s'arrête pour allumer du feu, préparer le déjeuner et laisser les chevaux reposer au moins deux heures. Ensuite, trois autres heures de route, une autre halte et l'on voyage ensuite jusqu'au moment de camper pour la nuit. Les chevaux du pays se contentent de l'herbe de la prairie, qui semble être une nourriture suffisante pour eux. Sur la route de Benton à Edmonton, il y a plusieurs rivières à traverser. Il n'y a point de ponts sur aucune de ces rivières, mais, sur une ou deux, il y a des bateaux-passeurs et l'on peut se procurer d'autres bateaux. A certaines saisons de l'année, on peut passer ces rivières à gué, mais, dans d'autres, c'est impossible. En arrivant près d'une rivière dont on ignore la profondeur, un des voyageurs doit

monter à cheval et chercher un gué. Si la chose est possible, on fait passer les voitures; sinon, il faut construire un bateau ou radeau sur lequel on passe les voitures et leurs charges, tandis que les chevaux traversent à la nage. La traverse de quelques-uns de ces cours d'eau est parfois dangereuse, et les personnes qui en ont l'expérience peuvent seules la tenter avec succès."

#### PERSPECTIVE OFFERTE À L'AGRICULTURE DANS CE TERRITOIRE.

J'ai obtenu beaucoup de renseignements de M. Donald A. Smith, ancien gouverneur résident de la compagnie de la Baie d'Hudson et, pendant plusieurs années, représentant du Manitoba au parlement fédéral. Voici ce qu'il m'a dit : " Le Manitoba proprement dit contient environ 9,000,000 d'acres de terres propres à la culture. Le Territoire du Nord-Ouest, se reliant au Manitoba, s'étend à l'est jusqu'aux Montagnes Rocheuses et, du sud à partir de la frontière internationale, jusqu'au 56ième ou au 57ième degré de latitude nord; il contient beaucoup plus de 100,000,000 d'acres, dont la très grande partie est jugée propre à la culture du blé et d'autres grains. La section nord, connue sous le nom de district de la rivière la Paix, a presque le même climat que la partie sud, grâce à une dépression des Montagnes Rocheuses à ce point. Dans quelques années, ces immenses territoires seront probablement cultivés, puisque l'on construit une ligne principale de chemin de fer—avec de nombreux embranchements—pour relier le réseau des chemins de fer canadiens avec la côte du Pacifique. Quand ces lignes seront terminées, il s'exportera une immense quantité de blé et autres grains. Déjà l'on calcule que, dans ces provinces, le blé ne revient pas à plus de 40c. ou 1s. 8d. le boisseau. Il est de très belle qualité et donne de la farine de qualité supérieure; il est déjà recherché par les meuniers des Etats de l'Ouest."

#### AVIS UTILES AUX NOUVEAUX COLONS.

Après avoir donné les opinions d'hommes pratiques qui connaissent bien ces immenses provinces, je ferai quelques observations sur un sujet aussi important. J'admets la fertilité naturelle des territoires du Manitoba et du Nord-Ouest, mais je suis obligé de dire qu'ils ne seront pas rapidement peuplés, surtout de colons qui ont longtemps joui des avantages de la civilisation en Angleterre, tant qu'ils ne seront pas accessibles par voie ferrée. Les hommes qui veulent s'établir dans ces régions doivent être jeunes et vigoureux, et doués de beaucoup d'énergie et de persévérance. Plusieurs y sont déjà établis et ont foi dans leur avenir, mais je crois que l'on se trompe sur le montant du capital nécessaire au colon. On a dit qu'un colon peut s'établir sur une section de 160 arpents avec un capital moindre que £150. A mon avis, il faut beaucoup plus que ce montant. La première année, il devra se nourrir et se loger; il devra construire des abris pour ses bestiaux. Commencer avec une paire de bœufs est un moyen lent; cependant plusieurs commencent ainsi. Le capital est nécessaire au Manitoba comme ailleurs, et plus un colon en a, plus tôt il fera fortune. Par exemple, un colon qui commence avec £2,000 peut acheter et bientôt mettre en culture de 800 à 1,000 arpents, se bâtir une maison et des abris pour ses animaux. Il doit songer à retirer autant de ses bestiaux que de ses récoltes, et il pourrait commencer avec un troupeau de jeune bétail. Les bons bœufs de travail valent £20 la paire et, dans trois ans, ils deviennent énormes. Il faut les mettre à l'abri pendant l'hiver, mais, pour cela, il n'est pas besoin de constructions bien finies; les hangars les plus grossièrement construits suffisent. Il peut se procurer, pour la seule peine de le couper, une quantité illimitée de foin de prairie et, dans l'été, la nourriture de ses bestiaux ne lui coûte rien. Il ne devra pas brûler la paille, comme c'est l'habitude, mais l'entasser le long des étables pour y conserver la chaleur et faire la litière; puis il devra conserver le fumier jusqu'au moment où le sol en aura besoin. Je ne crois pas au système américain de faire rendre au sol autant que possible, sans rien lui donner en retour. Ce système même, en fin de compte, à la pauvreté, et en entretenant bien le sol on arrive à la richesse. Quant aux concessions gratuites de terres et à l'achat d'étendues additionnelles, les agents du gouvernement

canadien fournissent tous les renseignements désirables. Mais un mot d'avis aux gens sans expérience : pour aucune considération ils ne doivent acheter des terres humides ou marécageuses, comme il y en a beaucoup dans les environs de Winnipeg. Plus loin, vers l'ouest, il y a des millions d'acres de prairie sèche et ondulée que l'on peut acheter pour un prix nominal, et dont un colon *bonâ fide* peut obtenir 160 acres gratis. La fièvre de la spéculation a été si forte au Manitoba que des millions d'arpents ont changé de propriétaires, sans que le vendeur ou l'acheteur les ait jamais vus. Sur un parcours de plusieurs milles passé Winnipeg, j'ai constaté que toutes les terres sont prises par des spéculateurs et encore en leur possession ; mais, à mon avis, ce genre de spéculation cessera bientôt, parce qu'il est impossible d'utiliser ces terrains humides tant qu'ils ne seront pas convenablement drainés. Bien des personnes se figurent que le drainage est une petite affaire, ne coûtant que quelques chelins par arpent, tandis qu'un drainage comme il en faut ici, me semble devoir coûter au moins £10 par arpent, puisqu'il faut faire un grand nombre de tranchées entrecoupées de tuyaux et de drains, comme la chose se pratique en Hollande et dans certaines parties de l'Angleterre. On dit que le gouvernement doit se charger de ces travaux, mais on ne peut supposer qu'il va dépenser de l'argent pour ces spéculateurs et requins de terre qui augmentent la valeur des terres par des moyens fictifs, au détriment des acheteurs de bonne foi. Peut-être ferait-on bien d'obliger les spéculateurs de bonne foi à payer leurs terres argent comptant, ces terres devant être dès lors soumises aux mêmes taxes et contributions que si elles étaient en culture ; mais je crois que les spéculateurs éhontés auront bientôt fort à faire. J'ai ainsi exprimé franchement mes vues, que je donne pour ce qu'elles valent. Dans le voisinage de Winnipeg, on peut acheter des terres pour des prix variant de \$2 à \$10 l'arpent. Un bel avenir est évidemment réservé à ce pays ; mais les colons feront bien de juger par eux-mêmes avant de s'établir définitivement. Parlant d'émigration, je dois dire qu'à Toronto, comme partout ailleurs, toutes les dispositions sont prises pour que les émigrants soient traités de la manière la plus convenable. Je ne terminerai pas sans remercier M. Donaldson, agent d'immigration à Toronto, et M. Hespeler, agent à Winnipeg, de la bienveillance avec laquelle ils m'ont aidé dans mes recherches.

En revenant, j'ai traversé une partie des Etats-Unis, m'arrêtant un peu dans les différentes villes que le chemin de fer traverse. Dans l'Etat du Minnesota, j'ai observé que le sous-sol n'est pas aussi bon qu'au Manitoba, autant que j'ai pu en juger en examinant les tranchées de chemin de fer, et je vois que cette partie des Etats-Unis n'est pas aussi propre que le territoire canadien à la culture du blé. Les agents des compagnies américaines de chemins de fer sont très énergiques dans leurs efforts pour vendre leurs terres et empêcher les émigrants de se rendre au Canada ; mais, au lieu de les écouter, c'est à chacun de continuer son chemin et de constater personnellement la qualité du sol sur le territoire anglais. On dit aussi que beaucoup de Canadiens quittent leur pays pour se rendre aux Etats-Unis, mais je n'ai point constaté cela. J'ai passé par Saint-Paul et Milwaukee et je me suis arrêté deux jours à Chicago, un des centres commerciaux les plus curieux qu'il y ait au monde.

#### PARTICULARITÉS DU CANADA—CULTIVATEURS ET ÉLÈVE DU BÉTAIL.

Je ne m'attendais pas à voir un pays d'une étendue aussi énorme, un pays dont les lacs pourraient absorber toutes les Iles Britanniques. Ces eaux abondent en poissons de toutes sortes, et les rivières navigables sont la voie de transport la moins coûteuse pour les produits de la terre. Le Canada a tous les avantages nécessaires pour devenir une grande nation. Depuis l'embouchure du Saint-Laurent, en suivant les lacs et les rivières, les communications par eau représentent un parcours de plus de 2,000 milles. Le voyageur peut aussi se rendre par terre de l'Atlantique au Pacifique, en traversant le Manitoba et le territoire du Nord-Ouest et faisant un parcours de plus de 3,000 milles. Le climat du Canada est bien connu et je n'ai pas besoin d'en parler. Qu'il me suffise de dire que l'automne est délicieux. Par ses habitudes et ses manières, la population ressemble beaucoup aux anglais ; elle est charitable, polie et hospitalière. C'est une hospitalité franche ; le Canadien vous offre toujours ce qu'il a de mieux dans

la maison. Au point de vue agricole, comme dans tous les grands pays, le sol est de qualités diverses, bon, mauvais ou passable; mais il est bon en grande partie. Je regrette de ne pouvoir en dire autant de la culture. Dans une autre partie de ce rapport, j'ai parlé des premiers pionniers qui sont devenus comparativement riches. Il y a cinquante ou soixante ans, ces colons choisissaient les meilleures terres dans la forêt et, grâce à un travail surhumain et de l'économie, réalisaient bientôt une petite aisance. Mais, si bon que soit le sol, les récoltes consécutives finissent toujours par l'épuiser. C'est ce qui est arrivé dans toute une partie du Canada. Les jeunes gens ont suivi les exemples de leurs pères et le résultat est connu—les cultivateurs ne sont pas aussi à l'aise que s'ils eussent suivi un bon système de culture. Voilà pourquoi tant de Canadiens veulent se rendre au Nord-Ouest; et, du reste, il n'y a personne comme les Canadiens pour ouvrir une nouvelle région. Habités dès l'enfance au travail, actifs, vigoureux et maniant bien les outils, aucun Anglais ne pourrait lutter avec eux sous ce rapport. Mes amis seront surpris peut-être si je leur dis qu'avant l'apparition des moissonneuses, il n'était pas rare de voir un Canadien faucher (avec une longue faux munie d'un treillis au-dessus) cinq arpents de beau blé depuis le lever jusqu'au coucher du soleil. Cela semble incroyable, mais c'est un fait attesté devant moi par des centaines de personnes. Mais, alors, comment ces hommes actifs se sont-ils mis dans des difficultés? En cultivant constamment du grain et en négligeant la culture des tubercules qui leur auraient permis de nourrir plus de bestiaux et de faire de bon engrais avec la paille. Dans un pays où il y a tant de marne argileuse—ou d'autres terrains reposant sur des couches dures—on est surpris de ne pas voir plus de prairies, ce qui diminuerait les frais d'exploitation dans un pays où la main-d'œuvre est si rare et si chère. Les célibataires peuvent trouver de l'emploi chez les cultivateurs, avec la pension. Mais je dis que si l'on construisait plus de cottages, aux environs des fermes, pour les hommes mariés, on formerait ainsi une classe de travailleurs résidents, bien préférable aux travailleurs nomades. "Mais, me diront les cultivateurs, que ferons-nous de ces hommes dans l'hiver?" Je réponds que, dans un pays où les tubercules viennent si bien, ils devraient engraisser des animaux à l'étable pendant l'hiver. Qu'on ne croie pas cependant que je condamne la manière de cultiver de tous les fermiers de l'Ontario. Bien loin de là; j'ai vu plusieurs propriétés, surtout dans les riches districts à l'ouest de Toronto, où les cultivateurs comprennent parfaitement bien la nécessité d'élever des bestiaux et font de grands efforts dans ce sens. Ceux-là ne parlent point de vendre leurs terres. Inutile d'ajouter que ces observations ne s'appliquent point au Manitoba et au territoire du Nord-Ouest. Les cultivateurs qui se rendent dans ces dernières provinces, où le sol est encore vierge, n'ont pas besoin de suivre le mauvais système en usage dans d'autres parties du Canada, et rien ne les empêchera de réussir s'ils n'ont pas peur de l'ouvrage et s'ils possèdent quelque capital.

Voici les principaux points d'une conversation que j'ai eue, dans le parc à bestiaux de Toronto, avec MM. Franklin et Cie, bouchers et fabricants de conserves alimentaires qui exportent aussi des bestiaux en Angleterre. En me faisant examiner les bœufs qu'ils se préparaient à embarquer, ils m'informèrent que, pendant les quelques semaines précédentes, ils avaient acheté plus de 2,000 têtes de bétail des cultivateurs du township de Lobo, à vingt milles de London (Canada), district renommé pour la richesse de ses pâturages et où le sol est de la marne argileuse. Ces bestiaux venaient de fermes de 100 à 200 arpents, chaque ferme en nourrissant de trente à soixante-dix. Les fermiers les achètent maigres, à raison de £3 ou £9 la pièce, et les vendent de £13 à £16. Dans l'ouest de l'Ontario, une grande partie du sol est propre à l'élevage des bestiaux. Les cultivateurs qui engraisseraient le plus de bestiaux pendant l'hiver, habitent les comtés de Wellington, Guelph, Elora, Fergus, Galt, Waterloo et le voisinage. Ils ont admis, avec moi, que si, au dehors et à l'étable, on donnait aux bestiaux une bonne quantité de pain de graine de lin, le cultivateur y gagnerait. Ils ajoutèrent: "Mais il faut songer que le commerce d'exportation n'est qu'à ses débuts. Il y a cinq ans, le Canada n'envoyait pas plus de 1,000 bestiaux par année en Angleterre. Nos marchés étaient alors Albany, Boston et New-York; mais les Américains ayant mis un droit

injuste de 20 pour 100 sur tous les bestiaux et leur production augmentant chaque jour, ce commerce cessa d'être avantageux et les cultivateurs n'avaient plus de raison d'engraisser des bestiaux. Mais maintenant qu'ils ont un marché assuré en Angleterre, l'amélioration est rapide et le chiffre des exportations augmente tous les ans. Les prix et la demande ayant augmentés, nos cultivateurs prennent plus d'intérêt à l'élevage du bétail. Enfin, le gouvernement canadien a établi une commission d'agriculture qui fera beaucoup de bien en répandant des renseignements qui encourageront encore les producteurs. Nous avons, en Canada, les animaux des meilleures races et, avec de l'attention et en ne ménageant pas la nourriture, nous n'aurons à craindre la concurrence d'aucun pays." On voit que MM. Franklin et Cie sont de mon avis quand je dis que l'élevage du bétail doit être le grand objet des cultivateurs canadiens, s'ils veulent améliorer leur position. C'est un fait lamentable que, dans un si beau pays—où la plus grande partie des terres valent nos meilleures propriétés en Europe—tant de cultivateurs cherchent à vendre leurs propriétés, auxquelles une culture un peu meilleure rendrait toute leur fertilité. Si les cultivateurs peuvent se procurer les capitaux nécessaires pour ces améliorations, ils n'ont aucune excuse. Je dis que les cultivateurs ne sont pas excusables d'avoir si peu de bestiaux sur leurs terres, quand ils ont de beaux tubercules, le foin en abondance, le grain à bon marché, le pain de graine lin au prix le plus raisonnable, les rebuts des moulins à un prix nominal, et le bran, qui possède tant de propriétés nutritives, à moins de six centimes les douze livres (*the stone*). Si l'on cultivait ainsi en Angleterre, une banqueroute générale s'ensuivrait. En Canada, un homme qui possède 100 arpents de terre devrait nourrir à l'étable de vingt-cinq à trente-cinq bœufs, pour chacun desquels il dépenserait de £5 à £6 en nourriture artificielle (à part les tubercules). Avec le mode de culture que l'on suit, il n'est pas surprenant que l'on offre en vente, dans l'Ontario, moyennant £10 ou £15 l'arpent, tant de terres qui n'ont rien ou presque rien coûté aux premiers colons. Dans les localités les plus favorisées, les terres pourront peut-être se vendre un peu plus cher; mais la perspective actuelle indique plutôt que la réduction des prix continuera. On pourra me demander si les cultivateurs anglais ne feraient pas une bonne spéculation en achetant de ces terres. Je répondrai dans l'affirmative, pourvu que le cultivateur songe à deux ou trois moyens de réaliser de l'argent. En Canada, on peut quelquefois affermer une terre pour une somme variant de \$2 à \$5 l'arpent, et les terres ne sont sujettes ni à la dîme ni à la taxe des pauvres. La taxe des écoles et les autres contributions représentent de 1s. à 2s. par arpent. Parlant des dîmes, je dois dire que, si pauvre que soit le Canada comparativement à l'Angleterre, la population construit des églises (dont plusieurs épiscopaliennes) et paie ses ministres. L'étranger qui visite les districts ruraux s'aperçoit de suite que la population respecte plus la religion et est plus loyale au souverain que celle de bien des pays d'Europe. Après un voyage aussi agréable qu'instructif et dont je me souviendrai longtemps avec plaisir, je quitte le Canada et m'embarque à bord du vapeur de la ligne Allan, le *Sardinian*, samedi le 9 octobre.

#### VOYAGE DE RETOUR.

Notre voyage de retour a été des plus agréables, et sauf un délai de huit heures, occasionné par le brouillard, en vue de Belle-Isle, nous avons fait, d'après le livre de loch, 300 milles par jour et sommes arrivés à Liverpool lundi, le 18 octobre. Nous n'avions à bord que cinquante passagers de cabine, parmi lesquels sir Hugh Allan, le principal propriétaire de la ligne Allan et l'évêque Foke, de l'église nationale réformée. Parmi les passagers se trouvait aussi Miss Annie Macpherson, de Spitalfields, Londres, qui m'intéressa à sa mission parmi les enfants pauvres de cette grande ville. Depuis dix ans, elle a arraché à la misère et instruit des milliers d'enfants, et elle a traversé l'océan vingt-quatre fois. En moyenne, 250 enfants sont amenés par elle, chaque année, au *Farm Home*, Galt, Ontario, où ils restent jusqu'à ce qu'on leur ait trouvé des positions convenables. Elle est à même de nous dire combien de pauvres enfants sont abandonnés, combien d'orphelins et autres enfants sont jetés sur la rue par des parents ivrognes. Elle m'assure que le Canada est une sorte de terre promise

pour ces pauvres abandonnés, et que 98 sur 100 y réussissent. On les place principalement chez les cultivateurs, qui conviennent de les loger, de les nourrir et de les laisser aller à l'école pendant six mois de l'année. Ils reçoivent \$25 par année pour leurs services, avec augmentation tous les ans; on voit que les jeunes garçons de dix-sept ou dix-huit ans peuvent gagner de bons gages. Pour la somme de dix livres, Miss Macpherson arrache à la misère un de ces pauvres abandonnés et lui ouvre un avenir en Canada. Que Dieu bénisse son œuvre!

## RAPPORT DE M. PETER IMRIE

DE CAWDER-CUILT, MARGHILL, LANARK.

Je commencerai par dire aux personnes qui voudront émigrer au Canada, que la traversée de l'Atlantique (du moins par la ligne Allan) est parfaitement agréable. Dans les premières cabines intermédiaires, on est très convenablement, et dans l'entrepont, assez bien, avec une nourriture bonne et abondante. J'ai examiné toutes ces choses par moi-même et j'en ai causé avec les passagers des différentes catégories.

Mais je crois que peu d'émigrants se considéreront au terme de leur voyage quand ils auront quitté le vapeur à la Pointe-Lévis. Dans le voisinage de cette ville, rien qui puisse attirer l'émigrant, du moins l'émigrant agriculteur. Mais avant de se rendre dans l'ouest, il fera bien de visiter les cantons de l'est de la province de Québec. On y arrive aisément par le chemin de fer du Grand Tronc, en passant par Richmond et Sherbrooke; cette dernière ville est la capitale des townships et se trouve à la jonction des chemins de fer, qui se dirigent vers l'est à travers les nouveaux établissements de Scotstown et du lac Mégantic; et au sud-est vers les Etats-Unis, en traversant les townships plus anciens de Compton, Eaton, Stanstead, etc., etc.

Dans les townships de l'est, on peut acheter les terres du gouvernement moyennant 60 cts. l'acre. Elles sont couvertes d'une forêt épaisse et, dans plusieurs endroits, les chemins sont rares et à de grandes distances les uns des autres. Je ne recommande pas aux émigrants écossais d'acheter de ces terres. Ils feront mieux d'acheter des lots en partie cultivés. On en trouve, dans tous les districts, moyennant un peu plus de 60c. l'arpent; on paie, en outre, le prix des améliorations effectuées. La première de ces améliorations est la confection des chemins, dont les frais sont répartis sur toutes les terres contiguës, sous forme de taxe. Mais l'opération la plus importante consiste à couper et brûler le bois, du moins les parties qui ne valent pas la peine d'être conservées. Sauf dans les localités désavantageusement situées, je crois qu'il est bon de vendre tout le cèdre, le pin et l'épinette rouge que l'on trouve sur ces terres et peut-être une ou deux autres variétés de bois; mais quant aux bois d'autres espèces (et ce sera la plus grande partie dans la plupart des cas), il n'est bon qu'à brûler. Cependant, près d'une ville assez considérable, Sherbrooke par exemple, on peut assez bien vendre, comme combustible, du bois qui n'est pas bon à autre chose. De fait, on me dit que, pendant un rude hiver, un homme peut faire \$2 de profit par jour, à ce travail, et s'il emploie d'autres hommes, ses profits augmentent naturellement, en proportion. Mais, dans les localités bien situées, la terre la plus inculte et la terre à bois se vendent au moins \$6 l'arpent, ou à peu près. Pour couper et brûler le bois, de manière à la mettre prête pour le labourage, il faut payer des prix différents, suivant les circonstances, mais qui s'élèvent généralement à \$15 l'arpent. Naturellement, on laisse les souches sur le terrain pendant plusieurs années, jusqu'à ce qu'elles séchent et soient plus faciles à enlever.

Après avoir coupé et brûlé le bois et enlevé les plus grosses pierres, on laboure grossièrement la terre et l'on y sème du blé ou des pommes de terre, ou les deux, à la fois, après quoi l'on y met du foin ou de l'herbe à pâturage et on la laisse dans cet état jusqu'à ce que l'on puisse enlever les souches. Comme je l'ai déjà dit, tous ces travaux peuvent coûter environ \$15 l'arpent. Nombre de Canadiens-français et autres qui savent bien manier la hache et sont habitués à ces défrichements, entreprennent ces

travaux à contrat, pour une somme quelquefois moindre, et l'on me dit que la première récolte de blé, après qu'on a fumé le terrain avec les cendres du bois brûlé, rapporte d'ordinaire de 20 à 25 boisseaux par acre, malgré la présence des souches. Avec un bon marché accessible, on espère que la vente de cette première récolte couvrira presque les premiers frais de défrichement, donnant ainsi au cultivateur un bon champ de terre à pâturage, moyennant un prix qui ne peut jamais être élevé et qui, je m'imagine, ne doit être que nominal dans certains cas. Six ou sept ans plus tard, lorsque le moment est venu d'enlever les souches, certaines dépenses deviennent naturellement nécessaires. Le montant dépend beaucoup de la nature du sol et beaucoup aussi du nombre et de l'espèce des souches. Six dollars par arpent est environ le chiffre qui m'a été mentionné dans plusieurs cas pour cet essartage; mais je trouve que cette somme est bien faible pour un travail aussi rude. Dix dollars, ou deux livres, ne me sembleraient pas une somme trop considérable pour ce travail bien fait, et je crois même qu'en donnant ce prix, le cultivateur n'aurait pas à se plaindre d'avoir payé sa propriété trop cher.

Dans certaines parties des townships, la forêt n'est pas le seul obstacle que rencontre le laboureur; les grosses roches sont abondantes. Il y en a même dans les sections les plus fertiles; mais ce n'est pas là un obstacle insurmontable; toutefois, dans d'autres sections, il y en a tant que le sol est réellement sans valeur. Le colon devra donc prendre soin d'acheter une terre et non pas des rochers. Pour cela, il devra faire un examen soigné, car dans les endroits où la forêt est épaisse, la végétation cache les pierres, sauf les plus grosses. On offrira aussi en vente aux colons des terres qui sont complètement épuisées. On me dit qu'en pareil cas, il serait plus difficile de rendre la fertilité au sol qu'à défricher une terre neuve. Les colons devront donc prendre les plus grandes précautions. Ils devront aussi employer un bon avocat pour s'assurer, avant de payer, si les titres de la propriété sont parfaits. On m'a cité des cas fort pénibles, dus au manque de précautions nécessaires.

Généralement parlant, je crois que les terres défrichées, dans les townships de l'est de la province de Québec, valent probablement les terres de la province d'Ontario (que j'ai également visitée); je crois même que ces townships ont plusieurs avantages sur cette province, la plus renommée. D'abord, les terres se vendent à bien meilleur marché dans les townships de l'est que dans l'Ontario; je puis même préciser 30 pour cent de moins, pour des terres de même qualité, avec les mêmes bâtiments. Pour le marché local, elles valent presque autant, et pour l'exportation, les townships ont le grand avantage de se trouver à proximité de plusieurs ports de mer. Les terrains plats des townships de l'est sont réellement de qualité supérieure. Naturellement, ils valent beaucoup plus que les frais de défrichement. Je crois que quelques-uns se vendent jusqu'à \$70 l'arpent. Mais ce sont des terres magnifiques, très avantageusement situées. Dans le voisinage de Glasgow, des terres de même qualité s'affermèrent environ £3 l'arpent. Les terres montagneuses (qui sont en beaucoup plus grande étendue que les terrains plats) n'ont pas du tout la même valeur. Le sol est trop léger et trop sablonneux, et je crois que les roches y sont aussi abondantes. Mais, comme de raison, il est comparativement moins dur. Somme toute, je crois qu'un homme actif, possédant un capital de quelques centaines de livres, peut bien vivre dans ces townships, sans être exposé à se ruiner, bien moins, en tout cas, qu'en Angleterre. Il peut même s'enrichir en augmentant graduellement la valeur de sa propriété. Mais ce n'est point là que doit se rendre un homme qui veut rapidement s'enrichir; je suis sûr que la chose est impossible dans le moment.

Nul doute que cette région est admirablement propre à l'élevage du bétail: le sol y est sec, l'air pur et sain, et toute la région est bien arrosée. J'ai vu de jeunes bestiaux se nourrissant bien dans les champs où il y a encore des souches. Les maladies graves des bestiaux sont inconnues. Les chevaux résistent beaucoup mieux à la fatigue; j'ignore si c'est l'air vif qui leur donne cette vigueur. Les moutons réussissent bien et j'en ai vu beaucoup de bonnes races.

Si l'élevage du bétail (sans l'engraisser), pour le marché anglais, doit réussir en Canada, se sera bien certainement dans les townships de l'est, mieux que dans toute

autre région que j'ai visitée. Je crois, en outre, que le commerce sera très profitable, du moins tant que le pays ne sera pas visité par les maladies contagieuses.

Je termine mes observations sur les townships par l'extrait suivant de mon journal de voyage: "Fait en voiture le trajet de Scotstown à Compton et, de là, jusqu'à Lennoxville; c'est tout un long voyage. La région s'améliore à mesure que l'on avance, et à Compton il y a de très belles propriétés — surtout celles de la vallée. Visité Hillhurst, propriété de l'honorable M. Cochrane, et vu sa fameuse vache *Duchesse*, qui a maintenant 12 ans et a eu dix veaux dont j'ai vu deux. Les huit autres se sont vendus \$130,600, soit une moyenne de £3,000 par tête. Vu un taureau Duc, très pur et deux autres de la race Bate, aussi très purs. M. Cochrane organise un troupeau de herefords qu'il croit être la meilleure race pour le grand Nord-Ouest; il commence avec cinquante vaches. Visité aussi la propriété de l'honorable J. H. Pope. L'aisance des cultivateurs, dans cette région, semble indiquer que le défrichement et la culture sont des travaux profitables.

"Appris qu'il y a toujours à vendre beaucoup de terres partiellement défrichées, dans les townships de l'est. Cela est dû à la fièvre du Manitoba (c'est-à-dire à l'envie d'émigrer au Manitoba) et à d'autres causes locales, les cultivateurs ne faisant pas plus de cas de vendre leurs terres que nous n'en faisons de vendre nos récoltes."

Nous quittons les townships de l'Est pour nous rendre à Montréal par le chemin de fer Grand Tronc. La région que nous traversons est, en grande partie, occupée par des Canadiens-français. En approchant de Montréal, le sol devient graduellement meilleur, est plus généralement défriché et bien cultivé.

Quittant Montréal, nous nous dirigeons vers l'ouest et entrons dans la province d'Ontario.

Arrivé à Ottawa, je m'arrange de manière à laisser à MM. Sagar et Curtis visiter l'Ontario, tandis que M. Broderick et moi nous partons de suite pour le Manitoba. Néanmoins, en revenant, j'ai passé environ une semaine dans l'Ontario, et bien qu'après une visite aussi courte je ne puisse prétendre faire un rapport complet, j'ai constaté certains faits qui semblent indiquer que l'agriculture ne donne pas de grands profits dans cette province. Par exemple, d'après tous les renseignements que j'ai pu obtenir des banquiers, des marchands ainsi que des cultivateurs eux-mêmes, j'en suis venu à la conclusion que, comparativement, peu de cultivateurs mettent de l'argent de côté. Un homme qui a des parents cultivateurs dans l'ouest de l'Ecosse, m'a avoué qu'ils retireraient plus que lui de leur capital. Une autre preuve que l'agriculture ne donne pas de grands profits dans l'Ontario, c'est l'émigration évidemment très nombreuse au Manitoba. Un autre détail qui indique la même conclusion, c'est que les cultivateurs de l'Ontario semblent, d'après tout ce qu'on m'a rapporté, fonder leurs principales espérances sur l'élevage du bétail pour l'exportation en Angleterre — entreprise qui, j'en suis sûr, ne peut pas laisser de grands profits au cultivateur; en sorte que, si telle est leur meilleure perspective, je ne vois pas comment leur position générale puisse être satisfaisante.

Tenant compte du prix actuel du sol et de la main-d'œuvre dans l'Ontario, on ne peut pas y élever un bœuf de trois ans moyennant £9 de moins qu'en Angleterre, et il en coûte cette somme pour le transporter d'un endroit à l'autre et le placer sur le marché. De plus, cette somme de £9 ne comprend pas le profit de l'exportateur, pour lequel il faut compter au moins £2 de plus par tête, dans un commerce où l'on ne saurait éviter des pertes considérables. Le cultivateur de l'Ontario se trouverait donc avec un désavantage de £11, par tête de bétail, sur son concurrent anglais. Par contre, il a (1) un fermage moindre d'environ £1 par acre pour les terres de qualité moyenne; cela réduirait à £6 ou, disons, £7 le prix de l'élevage d'un animal de trois ans; sous tous autres rapports, la production du fourrage et des autres aliments coûte presque autant que chez nous. Mais (2) le fermier de l'Ontario dépense moins d'argent pour chaque animal et épargne ainsi £1, environ, d'intérêt. Cela laisse le fermier anglais avec un avantage de £3, somme à une grande partie de laquelle il doit renoncer en prévision des cas de maladie, éventualité dont le fermier de l'Ontario n'a pas à tenir compte.



Actuellement, le fermier de l'Ontario ne peut donc nous faire concurrence qu'en se contentant de profits moindres, et cette concurrence lui serait impossible s'il avait à tenir compte des maladies.

En résumé, à part cette distinction fort précaire, j'oserai dire que, dans l'état actuel des choses, l'éleveur du bétail rapporte évidemment moins dans l'Ontario qu'en Angleterre. Je ne vois donc pas comment le sol peut mieux conserver sa valeur dans l'Ontario qu'en Angleterre; et si, par malheur, les Canadiens avaient à combattre un épizootie, leurs terres diminueraient beaucoup plus de valeur que les nôtres.

De fait, je présume que l'émigration si nombreuse des fermiers de l'Ontario vers le Manitoba et le Nord-Ouest, fera diminuer la valeur de la terre et de ses produits autant dans l'Ontario que dans la Grande-Bretagne, en sorte qu'il est difficile de dire s'il y aura aucun avantage à émigrer dans cette partie du Canada. Naturellement, si les prix courants des terres diminuent encore dans l'Ontario, sans réduction correspondante des fermages chez nous, alors je conseillerais aux cultivateurs de se rendre dans l'Ontario. Mais, pour le moment, le propriétaire, dans l'Ontario, semble aussi obstiné que le propriétaire anglais à ne pas reconnaître le fait que les facilités toujours croissantes du transport ont pratiquement ajouté les vastes et fertiles plaines du *Far West* à nos sources d'approvisionnement de grain et de bétail, et que la production dépasse tellement la demande que les prix devaient constamment baisser à mesure que les communications deviendraient plus faciles, et de même les moyens de transport.

Pour arrêter cette baisse, les gouvernements du Canada et des États-Unis n'auraient qu'une chose à faire: fixer le prix du sol, dans leurs territoires inhabités, à un chiffre tel que les colons ne pourraient pas produire à meilleur marché que les cultivateurs de l'Ontario et nous-mêmes. Tant que les terres de ces vastes et fertiles régions n'auront réellement *pas* de prix—tant qu'on les offrira *pour rien* aux colons du monde entier—la valeur du sol, en Angleterre et ailleurs, sera réglée strictement par les frais de production dans ces régions nouvelles, plus le prix de transport jusque dans l'Ontario, jusqu'en Angleterre, ou ailleurs, suivant les cas. Or, comme les frais de transport devront nécessairement diminuer avec chaque mille de chemin de fer que l'on construira dans la direction de l'ouest, et avec chaque nouvelle invention d'un pouvoir moteur, et comme il n'est pas probable que le Canada ou les États-Unis modifient leur système actuel relativement à leurs territoires inhabités, le bon sens dit que la valeur du sol ne peut pas manquer de diminuer jusqu'au point (quel qu'il soit) où le prix de production dans le pays nouveau, plus celui du transport en Europe, formera une somme exactement égale au fermage plus le prix de production dans le vieux pays. Cette progression est inflexible. Et si nous admettons que les prix de production dans les deux pays restent à peu près les mêmes qu'aujourd'hui, alors les fermages en Angleterre et le prix du sol dans l'Ontario ne pourront pas augmenter, mais devront constamment diminuer à mesure que les prix de transport, à partir du *Far West*, iront eux-mêmes en diminuant.

En présence de ces faits, il est également imprudent de se lier par un bail à long terme en Angleterre ou par l'achat de propriétés dans l'Ontario, et il en sera ainsi jusqu'à ce que la population de l'Ontario reconnaisse sa proximité des terres que l'on peut acquérir gratuitement au Manitoba et au Nord-Ouest, en réduisant, disons de 25 à 50 pour cent les prix qu'elle demande pour ses terres. Si elle prenait cette détermination de suite et avant que les propriétaires anglais aient compris la nécessité de prendre une mesure analogue, elle peut compter sur l'arrivée de nombreux émigrants de la meilleure classe, *mais pas autrement*.

Admettant que quelques-uns des cultivateurs de l'Ontario se montrent bientôt disposés à vendre leurs propriétés aux prix réduits que j'ai pris la liberté d'indiquer, l'Ontario, je suis prêt à l'admettre, est un champ favorable ouvert à l'immigration. Je crois que le climat (autant que j'ai pu le constater par moi-même et d'après les renseignements que j'ai pris,) est préférable à celui de l'Ecosse et même à celui de l'Angleterre, probablement. L'air pur et sec fait que, pendant les jours les plus chauds, la chaleur n'est pas accablante.

Quant au sol, il est exactement comme chez nous, partie de très bonne qualité, partie de qualité très moyenne. Il devient bon ou mauvais, dans la plupart des cas,

suivant la manière dont on le traite. Peu importe donc de parler du nombre de boisseaux de blé ou de tonnes de navets par arpent. Mais pour la culture des fruits, je n'ai jamais vu de région comme l'Ontario, pour celle des pêches principalement. Si quelque chose devait surtout m'attirer vers l'Ontario, ce serait l'excellence des pêches. Je crois que toute la zone qui s'étend à quelques milles du lac Érié, peut produire ce fruit dans sa plus grande perfection. Les pommes atteignent un parfait développement dans toute la province, et je crois que la culture bien comprise de ces deux fruits donne des profits notables.

Je terminerai ces observations sur l'Ontario par quelques extraits de mon journal de voyage.

7 août.—Quitté Sarnia pour Duluth, d'où nous partons pour le Manitoba en chemin de fer. Sur le vapeur, je rencontre un M. Allison qui s'est livré à l'agriculture dans l'Ontario pendant plusieurs années. Il est originaire de Strathaven. Quant au défrichement des terres dans l'Ontario, M. Allison et un homme d'expérience, résidant de l'Ontario, qui se trouvait avec lui, m'informent qu'un travailleur ordinaire peut défricher dix arpents durant l'hiver; un bon travailleur défriche un arpent par semaine. Après avoir brûlé le bois, répandu les cendres et passé sur le sol une herse en V, il peut semer du blé qui lui rapportera environ quarante boisseaux par arpent, la première année, le sol se trouvant bien engraisé par la cendre. Naturellement, il réserve du bois pour faire des clôtures. La clôture en zig-zag est de beaucoup la moins dispendieuse au Canada. Les souris mangent l'aubépine pendant l'hiver et les clôtures droites sont dispendieuses parce qu'il faut enfoncer des poteaux à une grande profondeur, (environ trois pieds), si l'on veut qu'ils ne soient pas renversés lors de la fonte des neiges. Les vaches laitières sont d'un assez bon rapport: une vache rapporte environ \$45, en la nourrissant à l'herbe pendant l'été et avec du foin et de la paille pendant l'hiver. Peu de propriétés sont entièrement défrichées. Chacun admet que le défrichement est une rude besogne; mais M. Allison maintient qu'un homme d'activité et de persévérance ordinaires, peut commencer sur une terre en bois debout et arriver graduellement à une honnête aisance; naturellement, il ne lui faut, pour commencer, qu'un très faible capital; plusieurs même ont commencé sans autres ressources qu'une hache et un peu de provisions.

25 septembre.—Rencontré, près de Niagara, un cultivateur qui croit que la culture est, somme toute, profitable, surtout la culture des fruits. Sur une terre bien cultivée et bien engraisée, le blé rapporte jusqu'à trente-cinq boisseaux par arpent; le maïs et les foin artificiels sont les autres récoltes de rotation, y comprise une année en jachère. Sa terre, comme presque toutes celles qui se trouvent dans le voisinage de Niagara, est assez sablonneuse; il croit que la culture des fruits réussit bien, surtout près des lacs. Près de Niagara, une propriété dont un dixième, par exemple, est planté d'arbres fruitiers, et sur laquelle il y a de bons bâtiments, vaut, d'après le monsieur dont je viens de parler, \$100 l'arpent et au-delà; mais les propriétés sur lesquelles il n'y a pas de grand verger, peuvent être achetées pour \$60 l'arpent, lors même que le sol est autrement de qualité supérieure. Ce monsieur croit qu'avec du soin et en faisant judicieusement des déboursés, une propriété de 200 arpents, dans l'Ontario, doit faire vivre son propriétaire et lui rapporter, au lieu de fermage, une somme de \$1,000 qu'il peut mettre à la banque. Naturellement, ces \$1,000 représentent l'intérêt sur la valeur de la propriété, soit \$12,000, et celle du bétail, soit \$5,000, ce qui donne à peu près 6 pour cent sur le prix d'achat; le travail du cultivateur représente la pension et le logement pour lui-même et sa famille.

27 septembre.—Visité les parcs à bestiaux de Thompson, Flannigan et Cie, Toronto, où l'on nourrit, pendant six mois de l'année, à partir du 1er novembre, environ 4,000 bœufs avec les ringures de la distillerie. Les ringures sont amenées par des tuyaux de la distillerie de MM. Gooderham et Worts qui se trouve à un mille de là, jusque dans les auges des animaux, à raison de \$17 par tête, pour la saison. Ces ringures et un peu de foin composent toute la nourriture des animaux. Grâce aux dispositions prises, quatre hommes peuvent soigner 510 bestiaux. J'ai appris qu'il faut vendre ces bestiaux 65 chelins le quintal pour faire un profit, bien que, si les accidents sont peu nombreux, on ne perde pas à les vendre 60s.

Mais ce ne sont pas les meilleurs bestiaux que l'on exporte. Les meilleurs sont ceux que l'on nourrit à l'herbe, puis avec du maïs en dernier lieu. Sans ce complément de nourriture, on ne doit pas mettre à bord les bestiaux nourris à l'herbe, parce que leur chair est trop tendre et qu'ils perdraient beaucoup pendant la traversée.

On me dit que les bons bestiaux nourris à l'étable sont comparativement rares, dans le moment, en Canada.

30 septembre.—Rencontré un intelligent cultivateur du comté de Huron. Il me dit que les garçons de ferme y deviennent très-rares, par suite de l'émigration au Manitoba. Ce cultivateur et plusieurs autres avec qui j'ai causé, sont portés à croire que \$60 de l'arpent est un prix moyen raisonnable, dans l'Ontario, pour une bonne terre qui n'offre point d'avantage spécial, par exemple la proximité d'une grande ville. L'achat et la mise en exploitation de pareille terre ne coûteraient pas plus que le fermage et la mise en exploitation de semblable propriété en Angleterre; mais le rapport ne serait pas plus considérable pendant une série d'années, peut-être beaucoup moindre dans bien des cas, sans meilleure perspective de vendre avantageusement. Toutefois, les risques de pertes sérieuses et accablantes sont décidément bien moindres dans l'Ontario qu'en Angleterre, en sorte que les fermiers qui possèdent à peine un capital suffisant pour leur exploitation et ne pourraient, par suite, supporter deux ou trois mauvaises saisons, comme nous en avons parfois en Angleterre, ne se trouveraient jamais embarrassés dans l'Ontario, ce qui est du moins une compensation pour les très-faibles profits de l'exploitation agricole dans cette province. C'est peut-être pourquoi l'Ontario serait préférable à l'Angleterre ou à l'Ecosse pour les marchands retirés du commerce, les officiers à demi-solde, et autres amateurs ayant du goût pour l'agriculture, et jouissant d'un certain revenu. Aux personnes de cette catégorie, je recommanderais particulièrement la région qui s'étend, à partir de Niagara, vers l'ouest, sur les bords du lac Érié, région où l'on peut ajouter aux travaux ordinaires de l'agriculture, le plaisir de cultiver des pêches et autres fruits. Mais au cultivateur proprement dit, à l'homme qui considère, avant tout, quels profits il peut retirer de son travail, je n'hésite pas à dire qu'au prix actuel des terres, les townships de l'Est sont bien préférables à l'Ontario pour l'éleveur du bétail, et le Manitoba de beaucoup plus avantageux que les townships et la province en question, pour la culture du blé.

J'allais oublier de dire qu'il ne faut point trop se presser d'acheter des terres dans l'Ontario. Je ne saurais trop conseiller aux émigrants d'examiner plusieurs propriétés, de prendre de nombreux renseignements avant de conclure un achat, parce que les prix des terres sont actuellement dans une période de transition, en sorte qu'une terre de pauvre qualité est souvent évaluée à un prix aussi élevé qu'une bonne terre, selon que le vendeur se fait une idée juste ou exagérée de l'avenir de la localité, ou, en d'autres termes, selon qu'il tient ou ne tient pas compte de l'influence que la colonisation du Manitoba devra nécessairement exercer en réduisant la valeur des terres dans l'Ontario.

Peut-être la manière la plus simple de calculer la valeur des terres dans l'Ontario, est la suivante :

1. Comme il reste toujours un surplus de produits agricoles pour l'exportation en Angleterre, les prix du marché de l'Ontario sont naturellement les mêmes que ceux du marché anglais, moins le prix de transport jusqu'à ce dernier.

2. Les terres sont à peu près des mêmes qualités, et la main-d'œuvre coûte environ le même prix dans les deux pays, en sorte que le prix de la production est aussi le même.

3. La valeur de l'arpent de terre, dans l'Ontario, comparée à sa valeur en Angleterre, est donc moindre, exactement, du prix de transport du produit de cet arpent. Ainsi, dans l'Ontario, un arpent de terre bien cultivé produit 35 boisseaux de blé; le transport de ces 35 boisseaux en Angleterre, coûtera ordinairement 35s., en sorte que, pour maintenir toutes choses égales, il faut que l'arpent coûte 35s. de moins dans l'Ontario qu'en Angleterre. De même, on peut calculer qu'un bon bœuf de trois ans représente une année de produit de six arpents de terre de qualité moyenne (sans compter la main-d'œuvre), et il en coûtera au moins £10 pour envoyer ce bœuf en

Angleterre et rémunérer l'exportateur; en sorte que, pour couvrir ces dépenses, il faut que la terre coûte, dans l'Ontario, 33s. 4d. de moins qu'en Angleterre. \*

#### LE MANITOBA ET LE NORD-OUEST.

Le sol de l'immense territoire représenté par le titre qui précède, offre les variétés les plus tranchées. De vastes étendues sont stériles et sans valeur—de vastes étendues sont excessivement fertiles. Considérons un instant une localité particulière et nous trouverons, comme chez nous, qu'un terrain d'excellente qualité est contigu à un terrain de qualité moyenne. Par exemple, on trouve souvent, à proximité, une fondrière et un terrain sec. Dans le même district, le sol est fréquemment beaucoup moins épais sur un point que sur un autre. Enfin, sur une aussi vaste étendue de territoire, le climat varie nécessairement, ce qui affecte les propriétés agricoles du terrain. On ne doit donc pas parler d'une manière trop générale de ce territoire. D'autre part, il est impossible de parler de chaque localité en particulier. Je ne parlerai donc que d'une petite étendue de ce territoire; au point de vue pratique de l'émigration, cela suffira, parce que les nouveaux émigrants s'établiront nécessairement près des colons actuels ou un peu plus loin. Je bornerai donc ces observations aux parties de cette région qui sont actuellement colonisées et à une petite étendue de la région qui les avoisine. Cela ne nous mènera pas à plus de 250 milles de Winnipeg.

La vallée de la rivière Rouge, où se trouve située la ville de Winnipeg, est couverte du sol le plus riche que j'aie vu dans mes voyages, et dont l'épaisseur dépasse deux pieds en moyenne. Mais une très-grande partie est trop humide pour la culture. Ces terrains marécageux produisent, en abondance, du foin grossier, mais très nourrissant et que les animaux mangent volontiers. Reste à savoir s'il deviendra possible d'assécher complètement ces terrains, toute la région présentant un niveau parfaitement uni. Dans tous les cas, je suis sûr que les tuyaux de tuile ne conviendraient pas, et cela pour deux raisons: d'abord, parce que la pente est trop faible; en second lieu, la gelée étant tellement forte, pénétrerait jusqu'aux tuiles ou au-delà, et les dérangerait considérablement. Je crois donc que les canaux à ciel ouvert sont les seuls possibles, et le gouvernement s'occupe déjà d'en établir. D'après le plan adopté par le gouvernement, on ouvre des fossés de bonnes dimensions, à angle droit avec les rivières, et on laisse les colons y égoutter leurs terres en y traçant des sillons à la charrue ou creusant des fossés à ciel ouvert, peu profonds. Heureusement, le sol convient parfaitement à ce genre de drainage, car on a constaté qu'un fossé, une fois ouvert et rempli d'eau, n'a aucune tendance à se combler, mais augmente, graduellement, en profondeur et en largeur, de sorte qu'avec le temps, ces fossés du gouvernement deviendront, sans nul doute, de petites rivières. Naturellement, les frais de construction de ces fossés devront être remboursés au moyen de taxes. S'il est possible d'assécher la vallée de la rivière Rouge, moyennant des frais relativement peu considérables, je crois qu'il serait avantageux de faire ces travaux dès maintenant, car ces terrains, une fois asséchés, sont les meilleurs du continent américain pour la culture du blé. Dans tous les cas, il deviendra avantageux de les assécher quelque jour, à n'importe quel prix. Pour le moment, le gouvernement ou les propriétaires particuliers auraient bien tort d'y faire des dépenses considérables, tandis qu'il y a, dans le voisinage immédiat, tant de bonnes terres qui n'attendent que la charrue.

Quant à la terre naturellement sèche, dans la vallée de la rivière Rouge, au Manitoba, je puis dire qu'il n'en existe point d'autre pareille. La moyenne des récoltes de blé qu'elle rapporte, ne serait pas, il est vrai, jugée bien considérable en Angleterre; mais ce n'est point la faute du sol. Les cultivateurs trouvent, je suppose, plus d'avantage à défricher imparfaitement une grande étendue, qu'à cultiver avec soin une étendue moindre. C'est ainsi qu'ils semblent disposés à travailler, dans tous les cas. Mais, somme toute, l'étendue cultivée est encore insignifiante en comparaison de celle qui est encore à l'état inculte.

\* NOTE.—Il faut dire que très peu de propriétés sont affermées dans l'Ontario: les cultivateurs sont généralement propriétaires. En outre, les taxes sont très-peu élevées et n'excèdent pas 1s. 6d. l'arpent; enfin, la vie coûte moins qu'en Angleterre.

Environ 40 boisseaux par arpent est le meilleur rendement dont j'aie eu connaissance, même dans la vallée de la rivière Rouge, et je doute que le rendement de cette année dépasse de beaucoup la moitié de ce chiffre, parce qu'on n'a pu faire les semences que très tard et par un temps excessivement humide. Mais avec une culture réellement bien entendue, en mettant un peu d'engrais et laissant, de temps à autre, quelques lots en friche, je ne puis m'empêcher de croire que le rendement moyen de blé, des terres sèches de la vallée de la rivière Rouge, devrait atteindre 50 boisseaux, ou même davantage dans la moitié nord de la vallée. Plus vous approchez du sud, moins le sol est riche et plus il est sec, jusqu'à ce que, tout à fait au sud, dans les Etats du Minnesota et du Dakota, il devienne très sablonneux. Cependant, tout le sol du Manitoba est suffisamment riche.

Il y a une grande étendue de terres, généralement sèche, entre la Pointe aux Peupliers et le Portage la Prairie, soit à partir de quarante milles, environ, de la ville de Winnipeg, jusqu'à soixante-dix milles de cette même ville. J'oserais presque dire que, toutes choses considérées, on ne trouve point de meilleures terres en aussi grande étendue dans tout le Manitoba. Il n'est pas facile d'indiquer la valeur des terres dans cette section. Quelques propriétaires demandent jusqu'à \$15 l'arpent, tandis que des terres tout aussi bonnes se vendraient la moitié de ce prix, ou même moins. Le chemin de fer canadien du Pacifique pénètre déjà dans ce district.

Naturellement, on ne peut obtenir d'octrois gratuits dans cette section, qui ne conviendrait donc point aux émigrants n'ayant que de faibles ressources; mais je suis porté à croire que ce district mérite l'attention des émigrants qui peuvent disposer d'un capital de £1,000 et davantage. La position et la qualité supérieure du sol lui donnent plus de valeur, aux prix mentionnés, qu'en ont les terres du *Far West*. Dans le voisinage, on peut aisément se procurer le bois et l'eau. D'après de nombreux renseignements, je suis porté à croire que, pour le moment, la production du blé revient à 2s. le boisseau, dans le district en question; mais à mesure que la région se développera, il deviendra probablement possible de produire avantageusement à un chiffre moins élevé, le sol n'exigeant que très peu de travail et d'engrais. Quand le nouveau chemin de fer sera construit, ce qui aura lieu bientôt, on pourra livrer ce blé en Angleterre, moyennant 1s. 6d. le boisseau, en sorte que du moment où le Manitoba sera convenablement cultivé, il deviendra difficile de demander 3s. 6d. le boisseau pour le blé, en Angleterre.

Mais il faudra du temps pour en arriver à cela. Pour le moment, les cultivateurs du Manitoba disposent de capitaux si faibles, comparativement à la superficie de leurs terres, qu'ils n'en exploitent encore que des étendues relativement minimes. Les avantages que cette région offre, pour la culture du blé, sont néanmoins incontestables. Sous ce rapport on ne peut lui comparer aucune partie des Etats-Unis que je connaisse ou dont j'aie entendu parler, aucune partie de l'Ontario ou de la Grande-Bretagne, si l'on tient compte du prix relatif des terres au Manitoba et dans les pays que je viens de mentionner. En sorte que, le jour où l'on utilisera, en grand, les ressources qu'offre le Manitoba pour la culture du blé, les terres à blé de ces autres pays diminueront considérablement de valeur.

Les terrains marécageux ne valent pas plus de deux dollars l'arpent dans la vallée de la rivière Rouge; on ne peut même les vendre que la moitié de ce prix à une grande distance de Winnipeg ou du nouveau chemin de fer.

On a réservé de très bonnes terres pour les Mennonites. Toutefois, la durée de la réserve est presque expirée, et comme ces colons n'occupent qu'une faible partie de l'étendue réservée, le reste va être ouvert à la colonisation générale. Je tiens ces renseignements des autorités mêmes. Si les choses doivent se passer ainsi, je recommande aux émigrants d'avoir l'œil sur cette réserve mennonite. J'ai parcouru, en voiture, un des établissements—celui qui s'étend à l'ouest et au nord-ouest d'Emerson—et je puis dire qu'il mérite l'attention. Le sol n'y est pas tout à fait aussi riche qu'entre la Pointe aux Peupliers et le Portage la Prairie, mais il est suffisamment riche et généralement assez sec. La proximité de la colonie mennonite est aussi un avantage, parce qu'elle garantit qu'on ne manquera pas de travailleurs. Je crois que ces Mennonites sont assez paisibles, mais il est absurde de les comparer, comme on l'a fait souvent, aux membres de la société des *Amis*.

Cette réserve mennonite est comparativement d'un accès facile en partant de la station du chemin de fer à Emerson, de sorte que, toutes choses considérées, je crois que les cultivateurs feraient bien d'y acheter des lots, si le gouvernement consent à vendre à des prix raisonnables,—par exemple, cinq dollars l'arpent ; et je ne crois pas qu'il exige davantage. A ce prix, voire même au prix de £2 l'arpent, un homme énergique réaliserait le prix de sa propriété dès la première année, et se trouverait ensuite dans la même position que s'il eût obtenu un octroi gratuit ; de plus, il aurait un marché à proximité et se trouverait dans une bonne position sous tous rapports. Les émigrants qui ont un certain capital, doivent prendre toutes ces choses en considération. Ceux qui se rendront dans le *Far West*, où ils n'auront ni marché ni chemin de fer, devront rester presque oisifs en attendant l'établissement d'une voie ferrée et l'ouverture d'un marché. D'autre part, s'ils dépensent de cinq à dix dollars pour acquérir des terres de première qualité, ayant accès immédiat à un marché ou à un chemin de fer, ils pourront réaliser entièrement le prix d'achat, tandis que le colon établi sur des terres d'octroi gratuit, plus à l'ouest, attendra forcément l'ouverture d'une voie ferrée pour se livrer à l'exploitation tant soit peu en grand.

Dans la vallée de la rivière Rouge, (dont la superficie est plus grande que toute l'Ecosse,) il y a plusieurs autres étendues de bonnes terres, en outre des deux sections dont je viens de parler. On trouve, en outre, çà et là, des sections où le sol est en partie marécageux et en partie sec ; mais ce n'est pas le moment d'entrer dans ces détails, et je me contenterai de dire que l'émigrant qui se sent disposé à s'établir dans ces régions, devra bien s'assurer, avant de se fixer, s'il est sûr d'avoir une route solide, pour communiquer avec le dehors, dans toutes les saisons.

Je n'ai pas besoin d'expliquer qu'une vaste étendue de la vallée de la rivière Rouge est entre les mains de spéculateurs qui l'ont achetée des métis. Le gouvernement avait accordé à ces métis 1,400,000 arpents, qui ont passé aux mains de spéculateurs de Winnipeg et d'ailleurs. Dans plusieurs cas, une bouteille de whiskey a suffi pour acheter toute une propriété. En outre, toutes les terres qui bordent les rivières Rouge et Assiniboine, sur une profondeur de deux à quatre milles, avaient été originellement réparties, en lisières, aux anciens employés de la Compagnie de la Baie d'Hudson, qui en possèdent encore une grande étendue, mais vendraient à des prix raisonnables. Si j'achetais une terre au Manitoba, je regarderais comme un avantage important d'avoir une ou deux de ces lisières aboutissant à l'eau, en outre des autres propriétés que je pourrais posséder, afin de m'assurer l'approvisionnement de bois qu'on ne trouve, pour le moment, que sur les bords de ces grandes rivières. L'approvisionnement d'eau, en abondance illimitée, est aussi un avantage, bien qu'il y ait fort peu d'endroits où l'on ne puisse pas s'en procurer en creusant des puits.

Il est bien connu que l'eau de rivière n'est pas très-bonne, que l'eau de puits n'est pas toujours de bonne qualité ; de fait, une partie est passable et une très grande partie tout à fait mauvaise. Mais on n'a pas beaucoup lieu de douter que l'on ne trouve partout de bonne eau en grande abondance, en creusant des puits plus profonds, ce que tous les colons peuvent faire dès à présent.

En terminant mes observations sur le sol de cette magnifique vallée, je dois dire que, pour le moment du moins, il est désagréable par un temps humide. On ne s' imagine pas combien la boue est collante, et, quand il pleut, on voit apparaître des petites grenouilles par millions. Les colons font de la soupe avec les jambes de derrière de ces animaux et prétendent qu'elle est bonne. Je n'en ai jamais goûté.

Il n'y a pas une seule route solide dans toute la région, en sorte qu'il est impossible d'éviter la boue quand on sort par un temps humide. Les rues mêmes de Winnipeg—sauf les trottoirs—ne sont aucunement solides, en sorte que, par un jour de pluie, les chevaux y enfoncent jusqu'au genou et les voitures jusqu'à l'essieu. Nul doute, cependant, que toutes ces choses s'améliorent par degrés ; car il est réellement inconcevable qu'un pays qui peut si bien fournir tous les comforts de la vie, demeure dans un état si désagréable, quand ses propres habitants peuvent si aisément remédier à tous ces inconvénients. Il faudra naturellement du temps pour faire toutes ces améliorations,

mais elles se réaliseront dans une période assez limitée. (\*) Par le chemin de fer, on pourrait faire venir à Winnipeg du gravier et des pierres en abondance. Toutefois, dans les districts ruraux, les routes empierrées seront encore rares pour longtemps; mais elles ne sont nécessaires que pendant deux ou trois mois de l'année, car lorsque le temps est sec, le sol lui-même fait d'excellents chemins qui peuvent supporter n'importe quel roulement, et, pendant l'hiver, le sol est dur comme fer dans toute la région.

Un autre inconvénient du Manitoba est la présence des étourneaux en si grand nombre; il y en a des millions. Si l'on ne prend pas des mesures pour les détruire, les récoltes en souffriront considérablement. Toutefois, comme leur chair est bonne à manger, nul doute que le nombre en diminuera bientôt. Les moustiques sont un peu gênants, mais pas à l'excès.

Mais la plus grande plaie du Manitoba, un véritable fléau, selon moi, c'est l'invasion périodique des sauterelles, ou autres insectes de ce genre qui dévorent toutes les plantes. Répartis sur un certain nombre d'années, leurs ravages ne sont pas précisément désastreux; mais si les sauterelles faisaient leur apparition pendant deux ou trois années successives, la disette serait grande, tant pour les habitants que pour les animaux. L'expérience du passé permet néanmoins d'espérer que ces invasions n'auront lieu que rarement. Dans le cours du siècle présent, les sauterelles n'ont apparu que deux ou trois fois en nombres dévastateurs, et cela à de longs intervalles. Si ces invasions ne sont pas plus terribles à l'avenir que dans le passé, personne n'aura lieu d'éviter cette région pour cette cause.

Il faut considérer aussi la longueur des hivers. Pendant cinq mois, le sol est dur comme fer, et la température beaucoup plus basse qu'elle n'a jamais été en Écosse. Toutefois, cette température est supportable. Des personnes qui vivent depuis des années dans le pays, ont parfaitement conservé la santé; elles déclarent même que ce froid n'est point aussi désagréable que les hivers humides et brumeux de la Grande-Bretagne. Les rhumes sont très rares sous le climat. L'air toujours sec, même par un temps humide et froid, les prévient. Je me suis moi-même couché avec mes vêtements humides, pendant que le vent soufflait à travers notre tente, et, le lendemain matin, je me suis levé frais et dispos, sans la moindre trace de rhume. Pendant l'hiver, on peut geler à mort, mais jamais on n'attrapera de rhume. Le climat est donc incontestablement salubre; toutefois, pendant l'hiver, il ne faut point s'éloigner de la maison sans être bien muni de vêtements chauds et de robes de buffle.

Naturellement, les travaux de la terre sont suspendus pendant l'hiver; mais le cultivateur a son temps occupé par les travaux suivants: construire divers bâtiments, charroyer du bois, battre le grain et le transporter au marché ou à la station du chemin de fer, prendre soin des bestiaux, etc., etc.

À propos de bétail, je doute qu'il forme jamais une partie importante de l'exploitation agricole, dans la vallée de la rivière Rouge. La longueur de l'hiver et la nécessité de tenir les bestiaux à l'étable font qu'il sera toujours dispendieux d'élever des bestiaux, comparativement, du moins, à ce qu'il en coûtera dans le *Far West*, au pied des Montagnes Rocheuses, où les hivers sont beaucoup plus doux et où l'on n'est jamais obligé de tenir les bestiaux à l'étable. Un fait certain, c'est que, pour le moment, les bestiaux sont très rares dans toute la région. À part les inconvénients signalés, la culture du blé est celle qui, pour le moment, doit enrichir cette région qui n'a point, sous ce rapport, de rivale dans le monde. On peut même dire la culture du blé et celle des pommes de terre; toutefois, ce tubercule ne convient pas aussi bien pour l'exportation. Les navets, les carottes et autres légumes atteignent un très grand développement. Je n'ai pas vu de champs de fèves et, pourtant, je ne puis m'empêcher de dire que le sol leur est favorable et que, de temps à autre, on ferait bien d'en semer alternativement avec le blé. L'avoine donne un très fort rendement par arpent, mais elle ne pèse pas beaucoup au boisseau; elle mûrit trop vite. Il est probable qu'on en trouvera bientôt une variété plus convenable pour le climat. De même pour le

(\*) On s'occupe actuellement de diviser le Manitoba en districts municipaux; et l'un des premiers devoirs des municipalités sera de s'occuper des routes, dans la province.

blé ; ce serait un grand avantage pour cette région, si l'on pouvait en découvrir une variété qui supporterait l'hiver ; aujourd'hui, on n'y cultive que le blé de printemps. Les travaux se trouveraient mieux répartis si l'on pouvait semer le blé l'automne, et nul doute aussi que la récolte serait plus abondante.

La question de la main-d'œuvre n'a encore offert aucune difficulté. Les travailleurs ne sont pas en grand nombre, il est vrai, mais la demande n'en est pas considérable non plus. Si le capital devenait plus abondant, nul doute que les travailleurs se présenteraient en nombre dans la région. A l'époque des récoltes, il arrive des travailleurs venant jusque du sud des Etats-Unis et se dirigeant vers le nord, jusqu'au Dakota. Nul doute qu'ils se rendraient jusqu'au Manitoba, s'ils avaient chance d'y trouver de l'ouvrage. Puis il y a les Mennonites, les sauvages et les métis qui, bien que paresseux, aiment l'argent et s'habitueront graduellement au travail pour en gagner. Pendant longtemps aussi, il viendra, chaque année, de nombreux immigrants qui s'engageront probablement comme journaliers, pendant une saison, avant de s'établir sur des terres.

Je parlerai maintenant du territoire du Nord-Ouest, où doivent se rendre les émigrants qui veulent obtenir des concessions gratuites. Mais avant de quitter la vallée de la rivière Rouge, je tiens à dire que si, avant la publication de ce rapport, le gouvernement offrait, à titre de concessions gratuites, les terres des Mennonites déjà mentionnées, il serait, pour le moment, plus avantageux de s'y établir que d'aller plus à l'ouest. Nul doute que cette question sera prochainement décidée, et tous les émigrants qui partiront la saison prochaine, pourront obtenir des renseignements, à cet égard, des agents d'émigration.

Laissant la vallée de la rivière Rouge, en partant d'un point situé à 25 milles environ à l'ouest du Portage La Prairie, ou 90 milles à l'ouest de Winnipeg, nous traversons un plateau élevé et sablonneux, ce qui porterait à croire que la vallée de la rivière Rouge pourrait bien avoir été autrefois un grand lac dont la limite se trouvait sur ce plateau. La région présente maintenant un aspect bien différent de celle que nous avons traversée depuis notre entrée dans la vallée de la rivière Rouge, à Glyndon, Etat du Minnesota. A partir de ce dernier point, jusqu'à celui où nous sommes, le sol est partout aussi uni qu'une table, et l'on n'aperçoit ni un arbre, ni une hutte—rien que l'herbe, à perte de vue. Au premier abord, cette vue semble monotone, mais on s'y accoutume bientôt. Mais maintenant que nous sommes arrivés dans la vallée de la rivière Rouge, rien de tout cela ; sur ces plateaux sablonneux, on se croirait en Angleterre, sans la rareté des maisons et de la population. Le terrain de cette nature s'étend de la vallée de la rivière Rouge à la Grande Plaine, distance d'environ 15 milles. Ça et là, il y a de très bons lots sur ces plateaux—le sol est plus sablonneux que dans la vallée de la rivière Rouge et ne supporterait pas d'aussi fortes récoltes, mais il est très bon, profond et noir. J'ai passé la nuit chez un meunier qui a acheté 480 arpents de ces terrains, moyennant deux dollars l'arpent, environ ; ces terrains sont bien boisés et l'on y trouve de l'eau excellente en abondance. Ils ont aussi l'avantage d'être entourés des plateaux sablonneux susmentionnés, qui ne seront pas occupés d'ici à longtemps et que le propriétaire en question peut utiliser gratis en attendant.

La Grande Plaine que nous atteignons après une demi-journée de marche à travers la région mixte susmentionnée, offre un aspect presque aussi monotone que la vallée de la rivière Rouge. Point d'arbres, point de cours d'eau, mais de l'eau en abondance dans les puits. Plusieurs colons sont établis sur la plaine, où il y a place pour un grand nombre d'autres. Le sol paraît bon et sec, mais il est un peu trop sablonneux. Toutefois, les terrains noirs ont une bonne épaisseur, peut-être 19 pouces en moyenne, et les récoltes ont belle apparence et un bon poids ; le blé rapporte environ 20 ou 25 boisseaux à l'arpent. L'herbe n'est pas très forte en cet endroit ; le sol est trop sablonneux et trop sec pour cela. La superficie de cette plaine est d'environ mille milles carrés. Je n'y ai pas vu beaucoup de terrains humides, pas plus qu'il n'en faut pour produire du foin en quantité suffisante. Somme toute, c'est un assez bon endroit pour s'y établir. Mais, naturellement, le sol ne conservera pas aussi longtemps ses qualités que s'il était plus lourd.



Quittant la Grande Plaine, nous traversons, sur un parcours de 20 milles, une région de marais et de broussailles où les colons sont peu nombreux. Celanous même près de Minnedosa, sur la Petite Saskatchewan, où il y a quelques colons. Tout ce terrain marécageux et tourmenté est décidément de qualité supérieure, et l'on dit que plusieurs des étangs sont faciles à drainer. Toutefois, c'est là une dépense que personne n'entreprendra dans le moment. Comme pâturage, cette section est, dès à présent, excellente et produit du foin en grande abondance; ainsi, les colons qui veulent se livrer à l'élevage du bétail et faire peu de labours, pourraient s'y établir avec avantage. Les canards pullulent sur ces étangs. Minnedosa porte le nom de cité, mais c'est un tout petit village. On y voit cependant plusieurs bons magasins, une scierie, un moulin à farine, une forge, des hôtelleries, etc. La Petite Saskatchewan est une rivière assez considérable dont l'eau est très bonne; ses rives sont bien boisées à une assez grande distance dans les terres. Sur un parcours de 10 milles à l'ouest de Minnedosa, on trouve encore des étangs et des broussailles. Sur les 20 milles suivants, prairie ondulée, généralement d'assez bonne qualité, et çà et là des terrains marécageux qui ne peuvent produire que du foin. Sur ce parcours de 20 milles, nous n'avons pas trouvé de bonne eau, presque pas d'arbres et seulement un petit nombre de colons. Dans cette section, le sol me semble un peu trop alcalin. L'apparence de l'herbe et le goût de l'eau indiquent cela. Sur les quelques milles suivants, le terrain est trop bas et trop humide pour qu'on puisse le labourer. Nous arrivons au lac Plat, à 40 milles de Minnedosa, où il y a un poste de la police à cheval.

L'eau du lac Plat est claire et les bords sont sablonneux; les alentours offrent un joli paysage, et l'on y trouve une excellente hôtellerie. Au nord-est du lac Plat, en se dirigeant vers la Montagne du Dauphin, les colons sont, en majorité, des Écossais. Au sud, il y a peu de colons, bien que la terre et l'eau soient bonnes; mais le bois y est comparativement rare, tandis qu'on en trouve en abondance au nord. Ce district mérite l'attention. Il a été négligé parce que l'on a découvert une section meilleure, plus à l'ouest. Mais plusieurs emplacements les plus avantageux sont actuellement occupés, en sorte que dans le grand district qui longe la rivière aux Chênes, jusqu'au lac Plat, on ne peut obtenir maintenant de concessions gratuites de très-bonne qualité, à moins que l'on ne veuille se rendre encore plus à l'ouest que le district susmentionné, où le sol est de qualité supérieure. Le sol a de 12 à 18 pouces d'épaisseur dans ces environs, et repose sur une couche assez dure qui n'est pas trop sablonneuse. On a grand besoin d'un forgeron au lac Plat. Peut-être un menuisier y réussirait aussi. Naturellement, ces artisans pourraient obtenir des concessions gratuites.

A partir du lac Plat, en se dirigeant vers l'ouest, jusqu'au village de Birtle, sur la rivière à la Queue d'Oiseau, parcours de 20 milles, le sol est encore bon, généralement; par endroits même, il est excellent. Il y a encore peu de colons dans ce district, mais nombre des meilleurs lots sont pris. Il y pousse d'excellent foin en abondance dans les marais, qui sont fort étendus et pas trop humides. On pourrait presque tous les assécher facilement en coupant des tranchées aboutissant aux ruisseaux profonds, qui sont nombreux. Sur ce parcours de 20 milles, entre le lac Plat et la rivière à la Queue d'Oiseau, les colons trouveraient encore beaucoup de bonnes terres de concession gratuite. Le bureau des terres se trouve à Birtle, et les employés sont très-capables et très-obligeants. Le paysage est assez varié et, presque partout, le sol est riche et profond. Somme toute, c'est décidément une bonne localité. Lors de mon passage en cet endroit, les terres n'étaient pas toutes arpentées, et les immigrants se trouvaient dans l'indécision, parce qu'en s'établissant sur des terres qui ne sont pas de concession gratuite, ils s'exposent à être forcés, plus tard, de les quitter ou de payer le prix qu'on en demandera. La saison prochaine cette difficulté n'existera plus, du moins dans ce district.

Il ne faut pas oublier que cette localité se trouve à plus de 200 milles de Winnipeg, et que jusqu'au jour où le chemin de fer Canadien du Pacifique y passera, les colons n'auront point de marché pour leurs produits. Les nouveaux colons pourront en acheter un peu et le gouvernement fera peut-être des achats considérables, dans la dite localité, pour l'alimentation des sauvages; mais ces ventes seraient insuffisantes. Dans un pays aussi fertile, les colons n'ont pas à craindre la disette, même sans le chemin

de fer; mais quand la ligne y passera, il me semble qu'ils devront bientôt se créer une honnête aisance. Les ouvriers employés à la construction du chemin de fer auront besoin d'une grande quantité de produits agricoles.

En me rendant de Birtle au Fort Ellice, j'ai fait un détour, à l'est de la rivière à la Queue d'Oiseau, et traversé une réserve des sauvages, où j'ai vu les plus belles terres imaginables, presque aussi fortes que celle de la rivière Rouge, produisant du foin de qualité supérieure, bien boisées et bien arrosées et offrant un paysage assez varié. Les émigrants qui s'établiront dans ce district n'en auront certainement point de regret. Ici la grande rivière Assiniboine coule en replis tortueux, à travers une immense gorge, large d'environ un demi-mille et se trouvant à 200 ou 300 pieds au-dessous du niveau de la prairie environnante. Sur une distance de deux ou trois milles, à partir de l'une ou l'autre rive, le sol est trop léger et sablonneux; mais plus loin, il est généralement bon. Nous dirigeant vers le nord, à partir du Fort Ellice jusqu'à la rivière aux Coquilles, nous traversons d'abord deux ou trois milles d'un terrain léger; sur les dix milles suivants la terre est plus forte, le sol a deux pieds d'épaisseur et repose sur une couche assez ferme; toutes ces terres sont parfaitement arables, sauf quelques grands marais à foin que l'on pourrait aisément assécher, mais qui valent peut-être mieux dans leur état actuel. En continuant au nord, vers la rivière aux Coquilles, la terre est encore plus forte, mais beaucoup plus tourmentée; on y trouve plus d'étangs, de bois et de broussailles. Règle générale, dans cette région du Nord-Ouest, il m'a semblé que les terres les plus fortes sont presque toutes coupées par des marais et couvertes de broussailles, ce qui est naturel, parce que le sol plus léger et plus sablonneux n'est point entrecoupé d'étangs, et les broussailles, le bois, etc., etc., n'y poussent pas aussi bien que sur les terrains plus forts. Par suite, le colon qui veut s'établir sur les meilleures terres, doit s'attendre à des travaux plus considérables de défrichement et de drainage, avant que toute sa propriété soit prête pour la charrue. Il n'y a encore qu'une faible étendue occupée dans le vaste district borné à l'ouest et au sud par l'Assiniboine, au nord-ouest par la rivière aux Coquilles et à l'est par la rivière à la Queue d'Oiseau, sauf le long de ce dernier cours d'eau et environ trente familles à l'établissement de la rivière aux Coquilles. Tous les colons de ce district auxquels j'ai parlé me semblent heureux et contents, et je crois qu'ils ont raison de l'être. On trouve ici des terres aussi bonnes qu'à l'est de la rivière à la Queue d'Oiseau, autre district dont j'ai déjà parlé, et les terres de ces deux districts sont meilleures que dans toute autre localité plus à l'ouest, sur un parcours de plusieurs milles, passé l'Assiniboine. De fait, quand tout le district de la rivière aux Coquilles et la région qui se trouve à l'est seront occupés, il est possible que les immigrants se rendant au Nord-Ouest aient à traverser plus de 100 milles de terres pauvres ou de qualité médiocre, avant d'atteindre le voisinage des montagnes aux Amadouviens, où l'on trouve, dit-on, en abondance, des terres de la meilleure qualité. Cette lointaine région du Nord-Ouest présente un très-grand désavantage comparativement à la vallée de la rivière Rouge, c'est que la saison des semences et celle des récoltes y sont plus courtes de plusieurs jours—une semaine ou dix jours quelquefois. Les colons de cette région feraient donc bien, selon toutes probabilités, de ne pas compter trop exclusivement sur leurs récoltes. On ne saurait imaginer un plus beau district pour les vaches laitières.

29 août.—En compagnie de M. McDonald, facteur de la compagnie de la Baie d'Hudson, nous quittons le fort Ellice et faisons dix milles au nord-est pour aller voir M. Dawson, du Lincolnshire, qui s'est établi en cet endroit l'année dernière; nous traversons une vaste étendue de terres excellentes. M. Dawson est établi sur la rive ouest de la rivière aux Serpents, sa propriété est magnifique, il a de belles récoltes. Il vient d'acheter huit ou neuf beaux galloways. M. McDonald, qui connaît bien le pays, m'informe que sur une grande distance, au sud du Fort Ellice, le sol est bon mais dépourvu de bois, excepté sur les bords de la rivière. M. McDonald a une haute opinion des terres qui se trouvent à l'ouest de la rivière Qu'Appelle et dans le district des montagnes aux Amadouviens, bien que le sol ne soit pas bon sur les dix-huit premiers milles à l'ouest de l'Assiniboine. C'est également ce que dit M. McLean, facteur de la Baie d'Hudson au Fort Qu'Appelle, que j'ai eu le plaisir de rencontrer

au Fort Ellice. M. McDonald m'informe aussi qu'au nord-ouest de la rivière aux Coquilles, la région ne convient qu'à l'élevage du bétail; elle est fort tourmentée et les saisons y sont très changeantes. La région boisée ne commence qu'au nord du Fort Pelly, qui se trouve à 120 milles au nord du Fort Ellice. M. Marcus Smith, attaché à l'exploration du chemin de fer Canadien du Pacifique, est venu au Fort Ellice aujourd'hui. Il explore cette région, en tous sens, depuis neuf ans, et il me donne beaucoup de renseignements importants et précis que j'ai notés, çà et là, dans le cours de ce rapport. Nous partons convaincus que nous ne trouverons nulle part de plus belles terres que celles des meilleures sections des districts de la rivière à la Queue d'Oiseau et de la rivière aux Coquilles; et comme une très faible étendue de ces districts est encore inoccupée, je ne doute pas que d'ici à deux ans, les immigrants ne puissent y trouver des terres qui leur conviendront.

Partis du Fort Ellice et nous dirigeant vers le sud-est, en suivant la rive nord de l'Assiniboine, nous traversons soixante milles de prairie ondulée, dénuée d'arbres — dont le sol est généralement trop léger, bien que, çà et là, on rencontre un lot de terre assez forte; peu de colons sur tout ce parcours. Sur l'une des réserves des sauvages, je vois d'excellentes récoltes, indiquant une culture bien entendue, aussi bonne, de fait, que dans aucune autre partie du Canada. Toutefois, je regrette d'avoir à dire que les sauvages du Nord-Ouest ne sont pas généralement aussi actifs que semblent l'être ceux de cette réserve. Le sol de cette réserve est assez sablonneux et, par suite, d'une culture moins difficile que les terres plus fortes; à ce point de vue, il convient bien à des commençants tels que les sauvages, et je recommanderais presque au gouvernement canadien de veiller à ce que tous les sauvages soient établis sur des terres de cette catégorie. Sur d'autres réserves où les terres sont bien plus fortes, et par suite, plus difficiles à cultiver, j'ai constaté des résultats beaucoup moins satisfaisants. A l'embouchure de la rivière au Chien, il y a une de ces réserves dont le sol est un de ces alluvions bas de même qualité que celui de la vallée de la rivière Rouge; mais il ne convient pas aussi bien à la manière de cultiver des sauvages que les terrains plus légers de la plaine. De ce point, en nous dirigeant vers Rapid City, nous traversons encore, sur un parcours de douze à quatorze milles, la prairie dénuée d'arbres — sol, assez sablonneux généralement, noir, épaisseur de quinze pouces, reposant sur de la marne assez sablonneuse. Sur ces terrains légers, l'herbe n'est pas forte; mais c'est de bonne herbe et, avec le temps, ce district deviendra peut-être renommé pour l'élevage des moutons. Nous voyons peu de cours d'eau, mais on nous dit que l'on obtient de bonne eau en creusant des puits. Je converse avec un colon venu de l'Ontario; il préfère, me dit-il, ce sol léger et fin aux terres fortes situées plus au nord, où la saison des semences et celle des récoltes sont trop courtes. A ce point de vue, il a raison; mais je préférerais les terres fortes, me contentant de semer ce que je pourrais récolter facilement pendant la saison, si courte qu'elle soit, et consacrant le reste de ma propriété à l'entretien de vaches laitières, comme je l'ai déjà indiqué. En approchant de Rapid City, la terre devient plus forte et aussi (comme conséquence, je suppose) plus entrecoupée d'étangs et de buissons. Tous les bons lots du district de la Petite Saskatchewan, près de Rapid City, me semblent occupés. Rapid City se développe rapidement. C'est une localité bien située — pas trop unie et qui rappelle beaucoup Winnipeg et le Portage la Prairie. Les plâtriers y gagnent 14s. par jour et les menuisiers 9s. On est en voie d'établir, dans le voisinage immédiat de Rapid City, un collège d'agriculture dans le genre de celui de Guelph, Ontario, où l'on est allé chercher des professeurs. Le collège de Guelph se maintient par ses propres ressources, me dit-on, grâce au travail des étudiants, et l'on espère qu'il en sera de même de celui-ci. Le collège possédera 1,000 arpents de terre. Le soin de l'intérêt public et l'esprit d'entreprise m'ont semblé remarquables à Rapid City et dans les environs. Dans un rayon de deux milles de Rapid City, les bonnes terres se vendent de \$10 à \$20 l'arpent; plus loin de \$3 à \$5 environ. Plus loin encore, au sud de Rapid City, dans la Grande Plaine, il y a beaucoup de bonnes terres. Les récoltes ont belle apparence; çà et là des terres alcalines; le bois et l'eau sont rares; mais on croit qu'il sera facile de se procurer de l'eau en creusant des puits.

Passant au sud-est, nous voyons plusieurs terrains à gravier, d'autres pierreux, aussi quelques étangs à sec dans le moment et produisant de bonnes récoltes de foin. Le foin naturel est généralement plus fort ici que sur les plaines plus élevées dont le sol est de même qualité. Il y a beaucoup de terres de concession gratuite sur cette plaine; elles ne sont pas toutes de première qualité, mais, en recherchant soigneusement, on trouve des lots excellents. Toutefois, ce district est aussi dénué d'arbres que n'importe quelle partie de la rivière Rouge. Somme toute, si l'on pouvait se procurer plus facilement le bois de construction et le bois de chauffage, je crois fermement que la proximité de Rapid City et des eaux navigables de l'Assiniboine, ainsi que les mérites agricoles de cette région, ne manqueraient pas d'y attirer de nombreux colons. Ici, les rives de l'Assiniboine sont peu élevées—ce n'est plus une gorge profonde comme au Fort Ellice—et les terrains contigus sont de qualité supérieure. A la traverse du Rapide, le gardien a de bonnes récoltes de blé, d'avoine et de pommes de terre. Le blé semble devoir rendre 30 boisseaux à l'arpent, mais les étourneaux auront bientôt diminué ce rendement. A cinq milles au sud de l'Assiniboine, nous trouvons la marne sablonneuse noire, de 18 pouces d'épaisseur, reposant sur une couche assez dure; aussi, de nombreux lots de gravier; bonne eau en abondance; on peut se procurer du bois aux collines de Brandon, à trois milles de là. Le sol s'améliore généralement, à mesure que l'on approche de ces collines. Il y a beaucoup de colons dans ce district, mais nombre de bonnes terres sont encore inoccupées. La terre est un peu plus forte ici que sur les prairies dénuées d'arbres que nous venons de traverser, mais pas aussi forte que dans le district tourmenté et marécageux de la Petite Saskatchewan, ou dans les districts de la rivière à la Queue d'Oiseau et de la rivière aux Coquilles. Somme toute, ce district des collines de Brandon est certainement avantageux; mais, naturellement, toutes les meilleures concessions gratuites y sont prises. Toutefois, on m'assure que, dans le voisinage, il est encore possible de s'en procurer de très bonnes, et, naturellement, on peut acheter nombre de lots du chemin de fer qui ne sont pas encore occupés, et ils ne se vendront probablement pas à des prix très élevés, bien que, pour le moment, je ne puisse rien dire de positif à cet égard. (\*)

Nous traversons ensuite la Grande Vallée, où il y a beaucoup de bien meilleures terres, presque toutes occupées, et une assez grande étendue de terres à gravier, sur lesquelles il y a encore peu de colons. En arrivant au bureau des terres de Souris, l'agent nous informe que l'on conseillera aux immigrants qui viendront dans ce district, la saison prochaine, de se rendre à vingt milles plus loin au sud, dans la plaine de la Souris et, vers l'ouest, dans le voisinage de la rivière aux Prunes où, dit-il, on trouve de bon bois et de meilleures terres que toutes celles qui ont été arpentées, jusqu'à présent, dans cette région. Je regrette qu'un accident arrivé à l'un de nos chevaux m'ait empêché de prolonger ma route vers l'ouest, pour visiter ce district de la rivière aux Prunes; mais je suis porté à croire que les informations que m'a données l'agent sont exactes, parce qu'un autre monsieur, bien digne de foi, m'a dit, au Fort Ellice, que les terres qui avoisinent le lac aux Chênes (par lequel la rivière aux Prunes se jette dans la Souris) sont de très bonne qualité. Je doute, néanmoins, que ces terres soient aussi bonnes, aussi fortes que les meilleures terres de la région de la rivière à la Queue d'Oiseau et de la rivière aux Coquilles.

Nous passons la nuit à Milford, petite ville de fondation récente, où il y a deux magasins, une forge, une scierie, et où l'on travaille à construire un moulin à farine qui sera prêt l'année prochaine. Le jour suivant, nous visitons MM. Callander et Reid, établis à cinq milles au sud-est de Milford, sur les bords de la rivière aux Chênes: bonne eau, bois en abondance, position magnifique, excellente propriété. Si le paradis de l'agent des terres, à la rivière aux Prunes, offre autant d'avantages que cet emplacement, je puis le recommander sans crainte. Mais, dans ces environs, il n'y a point de concessions gratuites—en n'en trouve qu'aux environs de la vallée de Lang, où la Souris, coulant de l'ouest, forme un coude vers le nord. Partant de chez MM. Callander et Reid et nous dirigeant vers la vallée de Lang, nous traversons, sur les sept ou huit premiers milles, une assez bonne prairie, puis une grande étendue de terrain assez

\* NOTE.—Le prix maximum des terres du chemin de fer, sur la ligne canadienne du Pacifique, est de \$5 (£1) l'arpent.

montagneux, environ cinq milles du nord au sud et quinze de l'est à l'ouest. Dans ce district montagneux, il y a plusieurs beaux lacs et beaucoup de bonnes terres à pâturage et à foin ; il y a aussi du bois et beaucoup de gros gibier, évidemment. J'ai pu apercevoir un ours, nombre de renards et quelques chevreuils. On ne saurait imaginer de plus belle région pour la chasse. Dans cette atmosphère pure et vivifiante, les chevaux ne se fatiguent presque pas. La vallée de Lang, au coude de la Souris, forme une sorte de plongement de la prairie environnante ; son étendue n'est pas considérable. Un joli petit cours d'eau la traverse ; c'est le dernier que nous verrons d'ici à longtemps. Presque partout, dans la vallée, il pousse d'excellent foin ; quelques lots sont assez secs pour la charrue. M. Lang dit qu'à l'ouest de la rivière aux Prunes, on trouve de bonnes terres à une assez grande distance.

En quittant la vallée de Lang, nous entrons dans un vaste district de prairie onduluse qui s'étend vers le sud, sur un parcours de vingt milles environ, jusqu'aux Montagnes à la Tortue et, vers l'ouest, sur des centaines de milles. Sur les confins de cette plaine contiguë à la vallée de Lang, il y a du bois, et le seul colon qui s'y est établi me dit qu'il a trouvé de bonne eau en creusant un puits de huit pieds. Une grande étendue de terre qui se trouve près de là, mérite l'attention. Dans l'endroit où l'on a creusé le puits susmentionné, le sol noir a deux pieds d'épaisseur et repose sur des couches d'argile et de sable. Dans tout le voisinage, on n'aura point de drainage à faire, ni de buissons à couper. Il y a quelques marais à foin, mais pas plus qu'il n'en faut ; sur deux arpents contigus, il y en a un de propre au labourage. Sur les bords de la Souris, il y a assez de bois pour les colons établis sur les lots immédiatement voisins ; quand ce bois sera épuisé, on pourra toujours, je crois, se procurer des planches à la scierie de Milford. Somme toute, je crois pouvoir recommander ce district à l'attention des immigrants qui pourraient se décourager à la vue des étangs et des broussailles des terres plus fortes que l'on trouve aux abords de la rivière aux Coquilles et au-delà.

Mais il ne faut pas supposer que toute cette vaste plaine de la Souris soit également bonne. J'y ai passé plusieurs jours, la parcourant presque en tous sens, et je n'y ai rien trouvé de mieux que l'étendue déjà mentionnée, égale, à peu-près, à celle d'un township, ou trente-six milles carrés, dans le voisinage de la vallée de Lang. Au-delà, en se dirigeant vers l'ouest, sur un parcours d'environ quinze milles, il y a beaucoup de bonnes terres à gravier, sol très peu profond et, en grande partie, pierreux. Mais, çà et là, on rencontre un bon lot ; et, naturellement, les émigrants qui s'y rendront l'année prochaine, ou l'année suivante, pourront s'y procurer de bons lots, vu qu'il n'y a encore qu'un ou deux colons. J'ai voyagé plusieurs jours dans cette plaine sans rencontrer un être humain ou sans en voir trace—c'est un parc immense, où l'on aperçoit, de temps à autre, un renard égaré, un chevreuil, un putois ou quelques os de buffle. Il n'y a plus de buffles dans cette région ; à une certaine époque, il y en avait des centaines de mille.

Continuant plus à l'ouest, nous ne trouvons pas de changements dans la nature de la région ; mais en tournant dans la direction sud, loin du voisinage de la Souris, nous rencontrons plus fréquemment de bons lots de terre. La prairie devient plus onduluse, les marais à foin plus nombreux et dans quelques-uns très-étendus. Mais, en somme, je doute que cette vaste plaine de la Souris contienne plus de trente ou quarante pour cent de son étendue de terres arables. Mais en disant cela, je dois expliquer que je parle ici avec toute l'exigence d'un Manitobain qui condamne d'avance toute terre sur laquelle il faut faire quelque dépense pour la rendre arable et fertile,—doctrine fort admissible dans un pays où il y a tant d'excellentes terres que l'on peut se procurer pour rien ou presque rien. Nous partons directement pour les Montagnes à la Tortue et nous avons à traverser un terrible marais dont l'étendue est d'au moins 40 milles carrés. Je ferais maintenant un long détour pour éviter de traverser de nouveau ce marais. Au milieu, se trouve le lac Blanc, où les canards pullulent ; nous voyons aussi de nombreuses bandes d'outardes ; et, sur la plaine de la Souris, il y a plus de gibier de prairie que nous n'en avons rencontré partout ailleurs—c'est une localité extraordinaire pour le gibier. Les Montagnes à la Tortue se trouvent contiguës à la frontière des États-Unis et, sur un parcours de 5 à 6 milles au nord, il

Il y a de grandes étendues de bien bonnes terres sur lesquelles plusieurs colons sont établis, mais il reste encore beaucoup de place. Les émigrants qui veulent s'établir à cet endroit devront prendre le convoi d'Emerson. Sous bien des rapports, cette localité est avantageuse. Le bois est en abondance sur les Montagnes à la Tortue, et de nombreux cours de très-belle eau coulent de ces montagnes dans la direction nord. Le sol est de qualités diverses, mais d'ici à un an ou deux, pour le moins, tous les immigrants pourront se procurer de bons lots dans cette localité. Le sol ressemble beaucoup à celui de la plaine de la Souris; peut-être la terre y est une idée plus forte; c'est de la marne noire sablonneuse, de 12 à 18 pouces, peut-être de 2 pieds d'épaisseur en certains endroits: le sous-sol est assez dur, mais pas trop pour que les colons s'en plaignent. Il y a aussi de très-belle chaux dans ce district. Les broussailles sont assez rares, et il n'y a pas trop de terre marécageuse ou à foin; quelques lots sont trop pierreaux, mais les immigrants ne sont pas forcés de s'y établir pour le moment. On me dit qu'il y a actuellement 150 colons dans le district, mais des milliers peuvent y trouver place. Le bureau des terres se trouve au lac Blanc. Le plus grand désavantage de ce district, c'est qu'il n'y a aucune probabilité qu'un chemin de fer y soit établi immédiatement; cependant, je ne puis comprendre, pour ma part, comment un si bon district pourrait demeurer longtemps sans habitants et sans chemin de fer. Dans tous les cas, d'ici à un an ou deux, un si grand district ne peut manquer d'offrir un assez bon marché, du fait que les nouveaux immigrants devront acheter des provisions. Tout bien considéré, l'eau et le bois s'y trouvent en abondance; c'est un district où il semble avantageux de s'établir et où la place ne manque pas. Toutefois, les émigrants qui arriveront dans la saison des pluies, ne devront pas s'en approcher, parce que les cours d'eau qui coupent le sentier sont considérables, il n'y a point de ponts, et je ne conseille à aucun honnête homme de tenter la traverse à gué de ces cours d'eau. De fait, il est toujours difficile de voyager au Manitoba, pendant la saison pluvieuse. Des Montagnes à la Tortue jusqu'à la rivière Badger, le sol est à peu près le même que celui que je viens de décrire, si ce n'est que les arêtes pierreuses ou à gravier deviennent plus fréquentes, et qu'on s'éloigne toujours de plus en plus du beau district boisé des Montagnes à la Tortue. En descendant la rivière Badger, qui est petite mais dont l'eau est fort belle et dont les rives sont boisées, on trouve, me dit-on, assez de concessions gratuites pour un grand nombre de colons. Au lac à la Roche, plusieurs milles plus bas, il y a déjà 150 colons.

Sur un parcours de 16 milles plus à l'est, en traversant une région assez sauvage, pour atteindre le village de l'Eau-claire, nous ne voyons pas trace de colons avant d'arriver au village, où il y en a en assez grand nombre, tous mieux établis que les colons plus à l'ouest me semblent l'être jusqu'à présent. De fait, quelques-uns semblent fort à l'aise. J'apprends que, dans ces environs, les terres sont à peu près toutes occupées ou vendues, et qu'il en est de même à l'est de cette colonie, district que nous traverserons bientôt.

De l'Eau-claire à Pembina, nous voyons de bonnes récoltes d'avoine, d'assez bonnes récoltes de blé et d'excellentes pommes de terre. Ce district est fort uni et de très-belle qualité; presque chaque arpent de terre est propre au labourage; mais les terres ne valent pas moins de \$3 à \$5 l'arpent. On trouve la même qualité de terre jusqu'à quelques milles à l'est de la traverse de la rivière Pembina. Plus loin, le sol est encore meilleur, mais tellement entrecoupé de fondrières et couvert de broussailles, qu'une faible portion seulement est propre à la culture. Arrivés à cinq milles de Mountain City, nous traversons un district aussi bon qu'aucun de ceux que nous avons vus jusqu'à présent. Je converse avec un colon venu de l'Ontario il y a trois ans avec \$500, et qui acheta 320 arpents pour lesquels il vient de refuser \$3,500. Ici le sol est légèrement onduleux, bien sec, bien boisé et assez riche. Le terrain noir atteint jusqu'à trois pieds de profondeur. Je crois que nous n'avons pas encore vu de terres réunissant de meilleures qualités générales que cette partie du district de Pembina. On dit qu'après la première année, le blé donne un rendement moyen de 35 boisseaux, mais, d'après ce que j'ai vu, il m'est difficile d'ajouter foi à cette assertion. Dans trois ou quatre semaines, il y aura dans ce voisinage, trois ou quatre expositions de bestiaux. Plusieurs colons sont en voie de construire de jolies

maisons en bois, en avant de leurs huttes de tronc d'arbres. Des églises et des écoles sont en voie de construction et quelques-unes sont achevées; somme toute, ce district prend une apparence de bien-être qui, si l'on considère que ce n'était que la prairie il y a trois ou quatre ans, est bien propre à encourager les colons de l'ouest. A quelques milles à l'est de Mountain City, nous descendons de nouveau dans la vallée de la rivière Rouge, avec ses magnifiques terres à blé tout unies; mais la bonne eau est rare et on n'aperçoit des arbres qu'à une grande distance.

Mon rapport est terminé. Comme conclusion, je dois dire que, malgré l'excellente qualité du sol, le Manitoba est une région qui ne convient pas à tout le monde. Comme dirait Bailie Nicol Jarvie, "on s'y trouve bien loin du confort de l'hôtellerie du marché." Par suite, toute personne qui tient à ce confort, fera bien de différer, de quelques années au moins, son départ pour le Manitoba. Sous bien des rapports, c'est une sorte de paradis agricole, mais un paradis assez triste pour le moment. Toutefois, cette monotonie est le seul prix que les immigrants aient à payer, dans le moment, pour devenir acquéreurs, et, selon moi, leurs propriétés ne sont pas chères à ce prix. La solitude doit être encore plus fatigante en hiver et, pour la varier, je suggérerais à chaque émigrant d'y emmener sa femme et de s'établir, autant que possible dans le voisinage de deux ou trois autres familles. Il est pénible de voir, au Manitoba, tant de célibataires qui perdent la moitié de leur temps à s'occuper des soins de la maison et s'ennuient faute de société, quand ils auraient pu prévenir ces désagréments avec un peu de prévoyance et de courage. Je comprends que l'on hésite à demander à une femme de partager une vie aussi rude pour un temps; mais, après avoir passé moi-même quelque temps sous la tente ou dans les campements, je ne crains pas de dire que personne ne devrait reculer devant l'expérience; à mon humble avis, cette existence n'a rien de désagréable ni de dangereux.

Je termine par les observations suivantes d'un monsieur établi, depuis trois ans, près de Morris, sur la rivière Rouge, où il possède 560 arpents de bonne terre forte:

"Avec une paire de bœufs, le colon peut cultiver trente arpents de blé, plus des légumes en quantité suffisante pour sa consommation; avec deux chevaux, il pourrait probablement cultiver 40 arpents; pour vivre avec économie, \$50 par année suffisent. Au bout de trois ans, le colon qui a commencé sans capital, doit pouvoir engager les services d'un garçon de ferme et doubler ainsi son capital; mais, pour atteindre ce but, il lui faut de l'activité et de l'économie. Pour débiter dans de bonnes conditions, il faut environ £200."

Récemment, ce monsieur a acheté 240 arpents de terre arable de première qualité, sur la rive est de la rivière Rouge, moyennant trois dollars l'arpent. Il croit que cette terre est encore plus forte que sur la rive ouest, mais demande une culture plus soignée; il pense que l'on peut réaliser des profits en cultivant le blé dans la vallée de la rivière Rouge, mais non sans patience et persévérance et sans un certain capital. Il trouve que le climat, les travaux et autres circonstances rendent la vie un peu dure mais pas intolérable cependant. Il travaille lui-même tout l'hiver à charroyer du bois, construire des étables, etc., etc., et il ne porte pas de flanelles. Si cet homme était marié, sa femme et lui seraient aussi heureux qu'Adam et Eve.

## RAPPORT DE M. JESSE SPARROW.

DE WOODLANDS FARM, DOYNTON, BATH.

Ayant été choisi délégué du comté de Gloucester pour visiter le Canada, sur l'invitation du gouvernement canadien, et faire rapport sur les avantages qu'il offre à l'émigration agricole, je présente maintenant mon rapport.

Je partis pour ma mission le 11 août 1880, et m'embarquai à bord du vapeur le *Peruvian*, de la ligne Allan, qui faisait voile pour Québec le 12. A bord, je suis présenté à M. Sheldon, professeur au collège d'agriculture de Wilts et Hants, qui se rendait aussi en Canada. Nous avons une traversée très heureuse et débarquons à Québec le 21 août. Nous sommes présentés à M. McEachran, chirurgien-vétérinaire, inspecteur du bétail pour le gouvernement du Canada.

Il nous conduit, sur les hauteurs, à un fort qui servait autrefois de caserne, mais que l'on a changé en cours et hangars bien disposés, où l'on peut mettre plus de 200 bestiaux. Lors de notre visite, il y avait un grand nombre de bestiaux en quarantaine. J'y remarque d'excellents taureaux de Hereford et d'Aberdeen, ainsi que des durhams et des animaux d'autres races, en tout 150. Il s'y trouvait aussi des moutons de diverses races, tels que cotswolds, shropshires et southdowns.

Nous revenons pour traverser le fleuve Saint-Laurent et nous rendre à Québec; le fleuve a un peu moins d'un mille de largeur en face de la ville.

Le même soir, nous prenons le convoi pour Montréal, et je me paie le luxe des chars-dortoirs. Au Canada, les voyages en chemins de fer sont beaucoup plus agréables qu'en Angleterre. Les chars sont construits d'après le système Pullman; il y a les chars-dortoirs, les chars-restaurants, les chars-fumoirs et, dans tous, des lavabos; on peut circuler de l'arrière à l'avant du convoi, pendant qu'il est en mouvement. Nous passons le dimanche à Montréal (ville d'environ 160,000 âmes), et nous visitons le parc Mont-Royal, d'où l'on a une belle vue de la ville, du fleuve Saint-Laurent, des rapides de Lachine, à distance, et du grand pont Victoria, avec ses vingt-quatre piles.

Le lundi, je pars pour Ottawa par le chemin de fer Grand-Tronc et traverse un district agricole occupé par des Canadiens-français. Il y a de bonnes terres aux environs de Morrisburg, station voisine de Prescott. De Montréal à Prescott, le terrain est assez uni. J'ai été surpris de la rareté des moutons dans ce district. Les quelques moutons que j'ai vus avaient belle apparence, et le sol, qui est généralement de la marne légère, sablonneuse et à gravier, me semble pourtant indiquer que les cultivateurs pourraient élever des moutons avec avantage.

Nous changeons de convoi à Prescott et traversons une certaine étendue de terres incultes. Sur un parcours de plusieurs milles la forêt était en feu et la fumée remplissait l'air. En approchant d'Ottawa, le sol s'améliore, et j'aperçois de belles propriétés sur lesquelles sont bâties de jolies résidences. En arrivant à Ottawa, je retrouve mon compagnon de voyage, M. le professeur Sheldon, qui s'y était rendu par le bateau à vapeur. Nous allons nous présenter à M. J. Lowe, secrétaire du département de l'agriculture. Il est convenu que je visiterais les cantons de l'Est, dans la province de Québec, pour me rendre ensuite dans l'Ontario, tandis que M. Sheldon visiterait le Manitoba. Je passe la journée à Ottawa et visite, dans l'après-midi, les scieries de Hull, sur la rivière des Outaouais. Pour les personnes qui aiment à examiner de beaux mécanismes, cette inspection offre de l'intérêt. Chaque scierie du voisinage emploie environ 300 hommes, et quelques-unes fonctionnent la nuit et le jour. Elles sont mues par des pouvoirs d'eau de grande force. Près des scieries se trouve la chute de la Chaudière.

Nous parcourons le district en voiture jusqu'au township de Nepean, comté de Carleton, où un cultivateur avait à vendre deux propriétés, avec résidences, granges, étables, etc.; il demandait \$7,000 pour ces deux propriétés, qui se trouvent près d'une église et d'une chapelle et à proximité d'une route macadamisée. Nous revenons en suivant la rivière Rideau; sur ce parcours, un cultivateur écossais a une grande propriété; il réussit bien; il récolte de magnifiques choux de suède; ses terres sont bien clôturées.

Le 25 août, je quitte Ottawa pour me rendre à Montréal par bateau à vapeur. Pour éviter une chute formée par la rivière, nous quittons le bateau et faisons environ douze milles en chemin de fer; puis nous prenons un autre vapeur et nous trouvons bientôt sur le fleuve Saint-Laurent; nous franchissons les rapides de Lachine, passons le pont Victoria et arrivons à Montréal.

Je suis le grand chemin de Lachine pour me rendre à la propriété de M. Pennor. Il était absent, de sorte que nous ne pouvons tout visiter. Sa propriété a environ 200 arpents. J'aperçois 20 belles vaches d'Ayrshire qui paissaient dans un des champs; elles ont belle apparence. Ses mangels et ses chaux de Suède annoncent une bonne récolte; les pommes de terre ont également bonne apparence, ainsi que les pois et le maïs (ou blé-d'inde), et à en juger par les friches, il a dû avoir de splendides récoltes d'avoine et de blé. Dans tout ce voisinage il y a de magnifiques vergers en plein



rapport ; on laisse les branches des arbres pencher jusqu'à terre. Les arbres ont belle apparence et quelques-uns étaient tellement chargés de beaux fruits qu'en effet plusieurs de leurs branches touchaient le sol. Nous nous rendons aussi chez M. Joseph Hickson, Côte Saint-Paul. Il vient d'importer de très-beaux herefords, aberdeen polls, ou galloways, et quelques durhams ; il possède aussi de belles volailles de différentes espèces.

Nous nous rendons ensuite à Sherbrooke. Sur le parcours, nous voyons de très-bonnes terres, cultivées par des Canadiens-français, entre Montréal et Acton. Sherbrooke est une jolie ville d'environ 5,000 âmes ; elle possède une manufacture de drap et plusieurs autres fabriques. J'y passe deux heures, puis je prends le convoi pour Eaton. Dans ce district, le sol est assez rude d'aspect et de grandes étendues sont encore en bois debout. On y voit de beau bois—épinette, cèdre, pruche, érable. En chemin nous rencontrons un monsieur de Toronto qui vient d'acheter 1,040 arpents de terres à bois, près du lac Mégantic. Il semble fort satisfait de son achat. Il est originaire du Yorkshire, Angleterre.

Dans l'après-midi du même jour, nous quittons Eaton pour nous rendre au lac Mégantic. Nous voyageons sur une nouvelle ligne de chemin de fer qui traverse une forêt tellement épaisse que, par endroit, elle obscurcit la route. Nous apercevons çà et là des établissements de colons : Voici Bury, colonie anglaise, puis Scotchtown, colonie écossaise, et plusieurs autres. La ville qui se trouve située à l'extrémité du lac Mégantic, s'appelle Sainte-Agnès. Il y a deux ans, sur cet emplacement, on ne voyait que la forêt ; on y compte maintenant quatre hôtels, deux magasins et plusieurs maisons. Le lac a environ douze milles de long sur deux milles de large. Presque toutes les terres appartiennent à des colons ou des spéculateurs. Je crois que cette localité deviendra très fréquentée par les visiteurs pendant l'été. Le lac abonde en poisson et, à certaines saisons de l'année, en canards sauvages.

Nous passons le dimanche à cet endroit, puis nous retournons à Eaton, comté de Compton, où réside l'honorable J. H. Pope, ministre de l'agriculture. Il était alors en Angleterre, chargé d'une mission relative à l'achèvement du chemin de fer Canadien du Pacifique. Il possède une magnifique propriété d'environ 1,000 arpents, avec excellentes granges et autres bâtiments. Je suis présenté à son fils, qui me fait visiter la propriété. Il me montre des terrains qui étaient à l'état sauvage et inculte, il y a quelques années, et je suis surpris du peu de temps qu'il faut pour mettre pareilles terres en culture. On n'arrache point les souches tant qu'elles ne sont pas pourries, (cela prend de six à huit ans), et alors l'extraction est facile. Dans l'intervalle, ces terres produisent de bon fourrage pour les bestiaux, et on les appelle des pâturages. Il attire mon attention sur un de ces lots. Après en avoir enlevé les souches et fait un labourage, on y sema de l'avoine, le printemps dernier, et l'on espère un rendement de 60 à 65 boisseaux par arpent. On y a semé du trèfle et du mil qui semblent promettre une bonne récolte pour l'année prochaine. Dans cette région, me dit-on, le trèfle et le mil rapportent souvent trois tonnes par arpent ; la seconde récolte est, en moyenne, d'une tonne à une tonne et demie par arpent. M. Pope a 200 bœufs et vaches, et il exporte généralement 50 bestiaux vers le 1<sup>er</sup> mai et 150 vers le 1<sup>er</sup> d'août. Les animaux engraisent avec une rapidité surprenante, me dit-on, dans les pâturages de trèfle, pendant l'été. Il a aussi de bons attelages de bœufs et de bons chevaux.

Je parcours le district en voiture, et l'on me montre des terres à vendre à bon marché. Elles valent généralement de £3 10s à £6 l'arpent, avec résidence, granges et autres bâtiments, ainsi qu'un excellent approvisionnement d'eau. Chaque propriété a son "bois" et son érablière. Le "bois" est une partie de la forêt conservée pour l'approvisionnement de bois de chauffage et de construction. On extrait du sucre des érables qui poussent dans ce pays. Au printemps, on pratique, dans la tige de l'arbre, un trou au-dessous duquel on met un seau, ou autre vaisseau de ce genre, pour recevoir la sève.

Nous quittons Eaton par chemin de fer, pour nous rendre à Sherbrooke, d'où nous partons, en voiture, pour visiter la propriété de l'honorable J. Cochrane, à Compton. Nous nous arrêtons un instant à Compton pour visiter la forge et les ateliers

du charpentier et charron. Les enclumes de la forge sont posées sur des blocs plus élevés qu'en Angleterre, et les forgerons n'ont pas à se baisser autant pour faire leur ouvrage ; à l'atelier du charpentier et charron, l'on travaillait à fabriquer une nouvelle charrette pour les cultivateurs. La charrette était bien posée sur les roues et pesait une demi-tonne environ. Un mille, environ, plus loin, nous arrivons à la propriété de M. Cochrane, située sur l'une des rangées de collines si nombreuses dans cette région ; les collines semblent aussi fertiles que la plaine—les pommiers réussissent même mieux sur les collines que dans la plaine. Nous entrons par une belle barrière. La maison est élégante, en forme de villa ; à notre gauche, la pelouse ; à notre droite, la terre et le jardin ; puis, après avoir passé une autre barrière, nous arrivons aux granges, écuries, étables et autres bâtiments, tous établis autour d'une grande cour. La propriété s'appelle "Hillhurst," et l'on a donné ce nom à quelques-uns des bestiaux qu'on y élève. M. Cochrane a acheté cette propriété il y a environ 15 ans, et sa superficie est de 1,100 arpents à peu près. M. Cochrane nous reçoit lui-même et nous inspectons ses bestiaux, moutons, pères, etc. Je n'ai pas besoin de parler de ces bestiaux. Ils sont bien connus et offrent une preuve de ce que l'on peut réaliser en Canada. J'ai pris des notes sur quelques-uns de ces animaux. Une vache de Durham, rouan sombre, 10<sup>me</sup> duchesse d'Airdrie, est une magnifique créature. M. Cochrane l'a payée 2,300 guinées en Angleterre ; mais elle lui a été de bon rapport. Dans l'automne de 1877, il a envoyé une consignment de 32 têtes de bétail en Angleterre, où M. Thornton les a vendus pour la somme totale de £16,325 8s. Deux de ces animaux ont été vendus respectivement 4,100 et 4,300 guinées, ce dernier prix ayant été payé par le comte de Bective pour la 5<sup>me</sup> duchesse de Hillhurst, et le premier par M. Toder pour la 3<sup>me</sup> duchesse de Hillhurst. Ces deux animaux provenaient de la célèbre vache, la 19<sup>me</sup> duchesse d'Airdrie. Son dernier veau, un splendide animal, rouan sombre, né le 6 avril 1880, pèse 500 livres ; il est issu de 3<sup>me</sup> due d'Onaida. M. Cochrane a plusieurs autres beaux animaux, particulièrement deux taureaux ; le due d'Onaida, neuf ans, et le due d'Oxford, couleur rouge sombre, cinq ans. M. Cochrane va bientôt commencer à élever des bestiaux dans les territoires du Nord-Ouest, et il importe un troupeau de herefords pour organiser cette exploitation. J'ai été surpris de voir que ces animaux de race se nourrissent presque entièrement dans les pâturages et qu'on ne leur donne que très peu de riche nourriture à l'étable. Une chose très remarquable, c'est le bon état sanitaire de ce troupeau. Les choux de suède et les mangels réussissent très bien sur la propriété. M. Cochrane me dit qu'il vient de faire battre du blé dont le rendement est de près de 30 boisseaux par arpent. Nous retournons en voiture à Sherbrooke, distance de 18 milles, et nous prenons le chemin de fer pour Stanstead. Le jour suivant, nous visitons les environs. Près de la ville, on voit de jolies propriétés. J'observe qu'il y en a une à vendre—100 arpents, près d'un bon chemin, bonne résidence en brique, granges, bonne eau—prix, \$5,000. Nous nous rendons ensuite, en voiture, à Barnston, environ 12 milles de Stanstead. Je crois que ce district vaut celui où est établi M. Cochrane. Je visite une propriété qui est à vendre—420 arpents, dont 300, environ, propres à la culture, le reste terres à bois et broussailles—valeur, \$7,000 ; la résidence qui s'y trouve, me semble un peu trop petite, mais les granges et les cours sont de bonnes dimensions, et l'eau est bonne. Le lendemain matin, nous partons en voiture pour le lac Magog, distance de 20 milles sur laquelle nous voyons beaucoup de terres incultes. Magog est une jolie petite ville. Le lac abonde en poisson. L'honorable G. G. Stevens, M.P., a la bonté de nous faire visiter ce district, en voiture. Quelques-unes des propriétés ont belle apparence, d'autres semblent assez mal cultivées. Nous arrêtons à une ferme, le soir. Le cultivateur, sa femme et ses filles étaient assis dans des chaises-berceuses, sur la galerie, et prenaient le frais. Ce cultivateur a d'excellent maïs ; j'en ai apporté deux épis. Comme bien d'autres, ce cultivateur semble très fier de sa propriété. Il nous fait voir les dépendances, les jardins et le verger.

Dans les cantons de l'Est, le sol est généralement onduleux. Les terres en culture sont très fertiles et donnent de bonnes récoltes de céréales, tubercules, fruits et légumes. Le sol convient bien à l'élevage des bestiaux, comme le prouve l'inspection des troupeaux de l'honorable M. Pope, de l'honorable M. Cochrane et de plusieurs

autres éleveurs que je pourrais mentionner. Le paysage est magnifique et il y a beaucoup de terres boisées dans le district. Les propriétés se vendent de £1 à £10 l'arpent, y compris les bâtiments nécessaires, et le gouvernement de la province vend les terres incultes de 1s. 9d. à 4s. l'arpent.

Je quitte les cantons de l'Est pour me rendre à Toronto, capitale de l'Ontario, située à environ 300 milles de Montréal, et, en route, nous rencontrons des convois chargés d'animaux destinés au marché de Montréal. De Montréal à Toronto, le sol est uni presque partout. Il y a de belles terres près de Kingston, où je passe la nuit. L'agent du gouvernement me fait visiter les environs le lendemain. Ici et dans plusieurs autres parties du pays, on trouve du phosphate de chaux. On l'emploie beaucoup comme engrais.

Toronto est une très belle ville, faisant face au lac Ontario; elle est très-bien bâtie et les rues sont longues. L'exposition venait de commencer et dura douze jours. Le Grand Parc, où elle se tient, est situé à un mille environ de la ville par terre, et à deux milles par le bateau. Les produits exposés dans le bâtiment central me rappellent, en petit, l'exposition de Londres, en 1851. Le terrain est bien disposé pour recevoir les bestiaux, moutons, porcs, machines, instruments aratoires, chiens et volailles. Le rond destiné aux courses au trot et à d'autres fins, est de bonnes dimensions—un tiers de mille de tour. Les chevaux sont généralement bons; les bestiaux sont d'excellente qualité, et valent ceux que l'on peut voir, en Angleterre, à nos expositions de districts. Je remarque un boeuf de Durham qui pèse 2,800 livres, et une vache de quatre ans—même race—qui pèse environ une tonne. Nul doute que, depuis quelques années, l'élevage du bétail est devenue une industrie importante, dans cette province, et a pris un développement très rapide. En 1878, on n'avait exporté en Angleterre que 18,655 bêtes à cornes et 41,250 moutons; cette année, —jusqu'à la fin de novembre,— on a exporté 49,650 bêtes à cornes et 81,543 moutons. Les races de bestiaux s'améliorent aussi.

L'exposition de fruits est la plus belle que j'aie jamais vue; les pommes et les poires abondent dans cette province, ainsi que les pêches, les raisins et les prunes.

Quelques mots au sujet de la culture des abeilles ne manqueront certainement pas d'intéresser mes lecteurs. M. D. A. Jones, de Beeton, comté de Simcoe, a l'exposition la plus considérable dans ce genre. Il a plusieurs ruchers et, dernièrement, il a importé des abeilles de Chypre et de Palestine pour améliorer ses races. L'an dernier il a vendu 7,500 lbs. de miel, à 12 centins la livre, en gros, plus une certaine quantité, en détail, dont je n'ai pas demandé le prix. Je passe cinq jours fort agréables à l'exposition. Je ferai observer, néanmoins, que les visiteurs prendraient beaucoup plus d'intérêt à l'exposition s'ils pouvaient acheter des catalogues donnant des détails sur les produits, comme on fait en Angleterre.

Pendant que j'étais à l'exposition, l'on m'invita à aller visiter une propriété située à 28 milles de là. Sa superficie est de 400 arpents, presque tous en culture et bien clôturés; de bons bâtiments couvrant environ 20 arpents; dans une seule grange, on peut attacher 50 bestiaux; l'écurie peut contenir 9 chevaux. Cette propriété est située à 1½ mille d'une station de chemin de fer et à 2 milles du lac Ontario. On en demande \$14 l'arpent.

Je visite aussi une autre propriété, à 4 milles de Toronto. Le propriétaire quitta l'Angleterre, avec un compagnon, il y a environ 40 ans; arrivés à Toronto, l'un possédait £11, et l'autre dut emprunter pour continuer son voyage. Aujourd'hui, l'un possède deux fermes de 180 arpents chacune, bien cultivées, et il vient d'acheter, près de Toronto, une petite propriété sur laquelle il a construit une jolie villa où il a l'intention de passer le reste de ses jours; l'autre possède une propriété de 100 arpents.

Pendant mon séjour à Toronto, je n'ai pas manqué de visiter la chute de Niagara, qui présente un spectacle imposant.

De Toronto, je me rends à Hamilton, ville d'environ 35,000 âmes. J'y rencontre un parent d'un de mes voisins, qui semble fort heureux de me voir.

En parcourant ce district, je suis frappé de l'abondance et de la belle qualité des fruits. Le commerce de pommes devient rapidement une industrie importante dans

la province de l'Ontario; on en expédie, chaque année, de grandes quantités en Angleterre, où elles se vendent, me dit-on, à bon profit.

Je visite aussi une propriété située près de Burlington et Oakville; elle a 166 arpents, dont 12 arpents en bois et 12 arpents en verger récemment planté. Il s'y trouve une bonne résidence; on en demande \$70 l'arpent.

A Hamilton, je prends le convoi pour Brantford, puis je fais, en voiture, un trajet d'environ 9 milles, à travers un beau district agricole. Dans ce district, on élève beaucoup de moutons qui ont très belle apparence. L'eau est abondante et la Grande Rivière traverse la ville de Paris. A deux milles environ de Barford, M. Townsend, député du shérif de Hamilton, offre en vente une jolie propriété. Elle a environ 200 arpents et une petite rivière en traverse une partie. M. Townsend en demande \$60 l'arpent.

Je visite aussi les districts de Chatham, Woodstock, Ingersol et London, magnifiques districts agricoles que certaines personnes appellent même "le jardin du Canada." Le prix des terres varie de £10 à £14 l'arpent, y compris des bâtiments et les clôtures. Ce district produit d'excellentes récoltes de céréales et des tubercules beaucoup plus gros que ceux que nous avons en Angleterre. A ce propos, je ne saurais mieux faire que de citer un récent article de l'*Irish Farmer* qui a trait à cette question : —

"LES PRODUITS CANADIENS À L'EXPOSITION DU CLUB DE SMITHFIELD.

"A la dernière exposition annuelle de Smithfield, il n'y avait peut-être pas de section plus intéressante que celle des produits canadiens exhibés par MM. Sutton et fils. A notre avis, cette exhibition en dit plus que les volumes écrits par les touristes et les délégués des fermiers pour indiquer les ressources du Canada et de sa nouvelle acquisition, le territoire du Nord-Ouest (le Manitoba), dont on a tant parlé depuis deux ou trois ans, et pour réfuter les assertions publiées, de temps à autre, par des intéressés, à l'effet que cette colonie ne convient pas au cultivateur anglais qui veut émigrer. Mainte et mainte fois, dans ces colonnes et ailleurs, nous avons fait valoir les avantages que l'Amérique Britannique du Nord offre aux cultivateurs et autres personnes, ayant des ressources considérables ou même faibles, qui veulent émigrer. Nous sommes donc heureux de voir nos assertions si positivement confirmées par l'exhibition dont nous allons parler. Les échantillons qui forment cette collection, ont été recueillis pour M. John Dyke, agent du gouvernement canadien à Liverpool —qui, l'automne dernier, a fait un voyage au Canada—par la société d'agriculture de Winnipeg (ou Manitoba), et par la compagnie dite "*Ontario Root Growers' Association*, (Toronto)." On peut voir, dans cette collection, les plus merveilleux échantillons de produits agricoles qui aient été jamais exposés en Europe.

"Les échantillons les plus remarquables de cette collection sont des mangels longues rouges, dont la plus lourde pèse 43 lbs.; des mangels dites *Yellow Globe*, 58 lbs.; citronnelles, 33 lbs.; des citrouilles des champs, 37 lbs.; et une gourde gigantesque, pesant 313 lbs. ! Cette dernière a été semée le 1er mai et coupée le 6 octobre, en sorte qu'elle a gagné, en moyenne, 2 lbs. par jour. Nous avons pris la peine de nous informer quel est le rapport de ce poids avec celui des plus lourdes citrouilles ou gourdes récoltées en Angleterre ou même sur tout le continent européen, et nous constatons qu'il dépasse de 100 lbs. celui de la plus lourde que l'on ait récoltée en Angleterre et dont il ait été tenu note,—et de 70½ lbs. celui de la plus lourde que l'on ait récoltée sur le continent. Le *London's Magazine* mentionne la plus lourde que l'on ait vue en Angleterre; elle provenait du jardin de Lord Rodney, en 1834, et pesait 212 lbs. Sur le continent, nous trouvons qu'un jardinier des environs d'Orléans en a exhibé une, en 1861, qui pesait plus que cette dernière et atteignait 242½ lbs. Les gourdes et citrouilles du Canada sont de forme excessivement régulière, et, considérant leurs grandes dimensions, ne semblent pas aussi rudes que les gros tubercules le sont d'ordinaires. Quelques-uns des navets pèsent 28 lbs.; ils sont fermes et de forme régulière. On peut voir, en outre, à cet étalage, des panais et des carottes de bonne grosseur et de première qualité, des pommes de terre et des graines, produits qui démontrent, à l'évidence, la merveilleuse fertilité des terres où

ils ont été récoltés. Ils démontrent aussi que le climat est éminemment propre à la culture perfectionnée (plus parfaite même que celle que l'on peut obtenir par les meilleurs systèmes usités en Angleterre) de tous les produits que nous cultivons ici et de bien d'autres auxquels notre climat ne convient pas. Avec pareil sol et pareil climat, dans un pays où l'on peut se rendre dans une semaine de traversée, il est regrettable, selon nous, qu'un plus grand nombre de cultivateurs, luttant ici contre des embarras insurmontables, ne soient pas encore allés s'y établir, se mettant ainsi, et pour toujours, à l'abri des nombreux actes d'injustice auxquels ils sont constamment obligés de se soumettre, en vertu des lois terribles iniques de notre pays. On ne pouvait mieux démontrer la fertilité du sol, au Manitoba et dans l'Ontario, qu'en exhibant les produits de ces régions à Smithfield, comme l'ont fait MM. Sutton et fils.

"Le gouvernement canadien a bien fait d'organiser cette exposition et de prouver ainsi, à l'évidence, aux milliers d'agriculteurs qui l'ont visitée, que pour cultiver avec succès et recueillir les plus beaux produits, il n'est pas nécessaire de sortir de l'empire britannique et de faire un voyage de plus de 10 à 14 jours."

Pendant mon séjour à Chatham, je visite plusieurs centaines d'arpents de prairie, dans un district appelé Dover West. Jusqu'à ces temps derniers, on croyait que ce district n'a aucune valeur au point de vue agricole; mais quelqu'un l'a acheté et asséché. Ce n'était autrefois qu'une savane, mais on constate maintenant que le sol, formé de riche marne noire, est d'une très grande richesse et produit d'excellentes récoltes de toutes sortes. Ces terrains ont environ 2,700 arpents d'étendue; les propriétaires ont l'intention d'en cultiver 1,200 arpents et de vendre le reste, soit 1,500 arpents. On peut s'adresser à MM. Fuller et White, avocats, rue Saint-Jacques, Hamilton. Chatham est le centre d'un district beaucoup plus nouveau que tous ceux que j'ai visités jusqu'à présent. Le sol est très-riche et rapporte du blé plusieurs années de suite. Le blé d'inde y réussit bien. Les terres y valent de \$10 à \$60 l'arpent.

Aux environs de London, le sol est très-uni et l'on y voit de très riches pâturages. Ce district semble posséder tous les avantages nécessaires pour l'élevage du bétail en grand. Le drainage améliorerait une grande partie des terres, et c'est ce qui sera, sans doute, fait avant longtemps.

A Deal Town, nous visitons la propriété de M. Anderson, située sur les bords du lac Érié. M. Anderson possède environ 200 arpents et était occupé à rentrer son blé d'automne. Il a un très beau verger de pommiers chargés de fruits et l'un des plus beaux vergers de pêchers que j'aie jamais vus. Les pêchers sont plantés à 12 pieds, environ, d'intervalle, et atteignent presque la même hauteur que les pommiers.

Entre Chatham et Windsor, le convoi traverse, près du lac Sainte-Claire, une savane dont la superficie est évaluée à 50,000 arpents; elle sera probablement asséchée dans un avenir prochain et deviendra un district avantageux.

Je retourne à Hamilton pour visiter l'exposition qui s'y tenait dans le moment. Cette exposition ressemble beaucoup à celle de Toronto; de fait, plusieurs articles ont été exposés aux deux endroits. Comme à Toronto, les visiteurs n'y manquaient point; les convois de chemins de fer en amenaient de tous les points du pays; mais les cultivateurs des environs s'y rendent en voiture ou à cheval. Trois jours de suite, j'ai remarqué un cultivateur qui arrivait, chaque matin, conduisant une paire de beaux chevaux gris, bien harnachés; mais il faut dire que les cultivateurs du Canada sont, pour la plupart, propriétaires et n'ont à payer ni dîmes, ni fermages.

Il y a peu de pauvres dans le pays, et chacun semble content. Il y a nécessairement quelques mendiants; mais ce n'est rien, comparativement à la mendicité en Angleterre. Il n'y a point de lois concernant les pauvres, ni de maisons de refuge, (*work houses*). La principale taxe est celle des écoles qui ne constitue pas un désavantage pour le cultivateur, puisqu'il peut faire instruire ses enfants gratis, et ils reçoivent une éducation très pratique et très complète.

En me rendant de Perth à Newbury, je dormis trop longtemps dans les chars et fus emporté au-delà de ma destination, en sorte que je dus revenir sur mes pas et faire environ quatre milles à pied pour me rendre à la ferme que je voulais visiter. Par bonheur, je rencontrai une voiture qui m'évita trois milles de marche. Le culti-

vateur que j'allais voir quitta l'Angleterre il y a environ dix-sept ans à la suite d'une dispute avec son propriétaire, qui lui donna avis de laisser sa propriété. Il vendit son matériel et ses bestiaux et quitta l'Angleterre pour le Canada. Il possède aujourd'hui une propriété d'environ 100 arpents, avec jolie résidence et dépendances; il est aussi propriétaire de deux autres propriétés, de 100 arpents chacune, exploitées par ses fils. Le sol est de la riche marne sablonneuse, et très fertile. Il est très content d'avoir émigré et doute beaucoup qu'il eût aussi bien réussi en Angleterre.

Je retourne à Toronto, puis à Ottawa, où je rencontre de nouveau le professeur Sheldon, et où je vois M. Lowe, secrétaire du département de l'agriculture, ainsi que sir Alexander Galt, à la recommandation duquel nous partons pour visiter les provinces maritimes, c'est-à-dire, le Nouveau-Bruswick, la Nouvelle-Ecosse et l'Île du Prince-Edouard.

En route, je rencontre deux dames dont l'une, Mlle Macpherson, est très connue par les efforts qu'elle fait pour améliorer la position des enfants (garçons et filles) pauvres de Londres. Ils sont envoyés à un asile (*home*) à Galt, dans l'Ontario, où ils reçoivent une bonne éducation et sont préparés à devenir des garçons de ferme et des domestiques.

Nous traversons la province de Québec, peuplée principalement de Canadiens-français. Le paysage est imposant et l'automne donne aux feuilles d'érable des teintes variées qui, combinées avec le vert-sombre des sapins, offrent un aspect tout particulier au paysage canadien.

Enfin, nous arrivons à Moncton, où nous arrêtons un peu, pour nous rendre ensuite à Shédiac, où nous prenons le bateau à vapeur pour l'Île du Prince-Edouard, qui se trouve à une distance d'environ quarante milles. Le même jour nous débarquons à Summerside, où il y avait une exposition d'agriculture ce jour-là, en sorte que nous avons quelque difficulté à nous procurer un gîte pour la nuit.

Le lendemain matin, nous nous rendons à la ferme de M. Laird, une des plus grandes de l'île. Elle a environ 400 arpents en pleine culture. Il nous dit que sa récolte de blé n'a pas été aussi bonne que l'année dernière, mais a donné cependant quarante-cinq boisseaux à peu près, par arpent; l'avoine réussit très bien sur l'île et souvent pèse plus de 44 lbs. le boisseau. Nous visitons ensuite la propriété d'un de ses voisins qui nous montre son blé et son avoine. Je lui demandai quels profits le cultivateur pouvait faire sur les récoltes de 100 arpents. Il me prit à part et me montra trois voitures: une voiture légère à deux places, une plus lourde à quatre places et, enfin, une voiture couverte; il me montra aussi aussi trois traîneaux fort bien garnis, autant de signes de prospérité. Je lui fis observer que la population de l'île semblait bien vivre; il me répondit qu'elle vivait dans l'abondance, puisque cela lui était permis.

Nous quittons Summerside pour nous rendre à Charlottetown, capitale de l'île. Sa population est de 12,000 âmes. Je suppose que tout pays a ses inconvénients, et cela s'applique à l'île du Prince-Edouard. Si l'hiver durait un mois de moins et l'été un mois de plus, l'île serait l'une des plus belles provinces du continent américain. Toutefois, le climat ne semble pas exercer beaucoup d'influence sur les céréales et les légumes, non plus que sur les bestiaux que l'on élève ou que l'on engraisse.

Pendant que j'étais à Charlottetown, il s'y tenait une exposition agricole; j'y ai vu de beaux bestiaux, mais d'autres ne valaient pas la peine de les exposer. Les moutons réussissent extrêmement bien sur l'île, et il y en avait de très beaux à l'exposition. L'île est renommée pour ses chevaux, et j'ai pu en voir là de très beaux. Nous nous proposons de ne passer qu'un jour ou deux sur l'île, mais nous prolongeons notre visite à la demande de plusieurs des principaux citoyens. Je me rends à Souris, paisible petite ville, située sur la côte de l'île. Je traverse plusieurs centaines d'arpents de terres incultes dont le sol me semble riche.

L'île du Prince-Edouard est la terre américaine la plus voisine de l'Angleterre. Le poisson abonde dans les rivières et sur les côtes; sur l'île, beaucoup de gibier; sur les côtes, les mollusques abondent et se vendent à très bon marché. Partout, sur l'île, le sol me paraît être de qualité uniforme—la marne rouge, sablonneuse—et l'aspect général de l'île rappelle plus l'Angleterre que toute autre partie du Canada par moi

visitée. Sa longueur est de 140 milles, et sa largeur varie de 80 à 40 milles. L'Ile expédie en Angleterre les moutons et les bêtes à cornes en grand nombre, ainsi qu'une quantité considérable d'avoine. Les terres du gouvernement—dont l'étendue est limitée—se vendent de \$2 à \$4 l'arpent; et les terres améliorées de \$20 à \$40 l'arpent. Autant que j'ai pu le constater, les taxes s'élèvent de 5 centins à 15 centins par arpent. Au fond de toutes les rivières et baies, il y a une grande quantité de coquilles en décomposition, dont les couches varient de 4 à 15 pieds d'épaisseur; on appelle cette vase *mussel-mud*, et nul doute qu'elle s'est accumulée depuis des siècles. Pendant l'hiver, les cultivateurs la charroient sur leurs terres; c'est un engrais de grande valeur.

Nous nous rendons, par le bateau à vapeur, à Pictou et, de là, par chemin de fer, jusqu'à Halifax, province de la Nouvelle-Ecosse. Sur la plus grande partie, la région semble rude et stérile; mais cela s'explique, puisque nous traversons un district minier. On extrait, dans le voisinage de Pictou, d'immenses quantités de charbon de terre que l'on expédie dans les autres parties du Canada et aux Etats-Unis. Aux environs de Truro, la campagne a une meilleure apparence et, à Windsor, je vois d'excellentes terres. Halifax est une ville assez considérable et le port d'hiver du Canada. On dit que l'or existe en abondance dans la province, et l'on nous montre des morceaux de quartz aurifère très riche.

De Halifax nous nous rendons à Kentville en traversant une région très-pittoresque, dont une partie telle encore que la nature l'a faite. De Kentville, qui se trouve dans la fameuse vallée d'Annapolis, nous nous rendons, en voiture, à Cornwallis et traversons de très riches pâturages. Cornwallis est située sur une rangée de collines qui s'étendent jusque dans la mer. Chaque propriété s'étend dans la vallée et a sa part de ce que l'on appelle les falaises, c'est-à-dire des terres qui étaient autrefois couvertes par l'eau de la mer. Ces terres ont une grande valeur que vient encore augmenter le dépôt qu'y apportent, tous les ans, les grandes marées. On me dit qu'elles rapportent du foin en quantités surprenantes. Après la récolte du foin, les cultivateurs font paître leurs bestiaux dans ces prairies, et le nombre que chaque cultivateur peut y envoyer est réglé par l'étendue de prairie qu'il possède. Ce district est renommé pour ses pommes et, à une si grande distance, je suis surpris de trouver, à la Nouvelle-Ecosse, des vergers tout aussi riches que ceux de l'Ontario. On exporte une grande partie de ces pommes en Angleterre, où elles commandent un bon prix.

De Kentville nous nous rendons à Annapolis, chef-lieu du district de ce nom dont le sol a une si grande réputation de fertilité et produit de si abondantes récoltes de céréales et de fruits. Annapolis est une petite ville paisible, mais admirablement située, et je ne puis imaginer un plus bel endroit pour les hommes riches qui voudraient se retirer des affaires. Le gibier abonde, bécasses, fécassines, pluviers et canards, ainsi que renards et lièvres. En outre, la pêche est excellente. Dans cette localité il y a beaucoup de marais et de terres intermédiaires et je remarque plusieurs meules de foin, d'une à deux tonnes chacune, sur des tréteaux au-dessous desquels l'eau passe lorsque les terres sont inondées. Nous quittons Annapolis pour Saint-Jean, N.-B. Je visite le marché de cette ville, qui est établi sur une belle place de 400 pieds sur 120. Le marché est bien approvisionné de bœuf, mouton, lard, volailles et poisson en abondance, sans parler du gibier et des légumes. Des quartiers d'agneau que l'on pourrait servir sur n'importe quelle table, se vendent 6 centins la livre. La chair du mouton du Nouveau-Brunswick est très renommée pour sa saveur. Le bœuf n'est pas aussi bon; je le trouve un peu dur, sans pouvoir m'expliquer pourquoi, au Nouveau-Brunswick et dans d'autres parties du Canada, l'on n'obtiendrait pas du bœuf aussi bon qu'en Angleterre. Cette ville a été presque entièrement détruite par le feu en 1877, mais elle est, en grande partie, reconstruite aujourd'hui, preuve frappante de l'énergie de sa population.

A Saint-Jean je suis présenté au consul américain, qui aime beaucoup le pays et se propose d'acheter des terres dans la province.

Pendant notre séjour à Saint-Jean, nous montons la Grande Rivière pour nous rendre à Frédérickton. Nous traversons une grande étendue de terres intermédiaires que la rivière inonde chaque printemps et où elle laisse, en se retirant, un riche dépôt d'alluvion. Les hautes terres sont également très fertiles, et formées princi-

palement de marne sablonneuse. Je remarque plusieurs fermes qui ont belle apparence et j'apprends que l'on y cultive, en grand, les pommiers, les poiriers et les pêcheurs. Les terres, avec bâtiments, clôtures, etc., se vendent très bon marché et à des prix qui sembleraient ridicules en Angleterre, savoir, de \$20 à \$40 (de £4 à £6) l'arpent.

A Fredericton nous avons l'honneur d'être présentés au lieutenant-gouverneur de la province, l'honorable R. D. Wilmot.

Nous nous rendons, en voiture, jusqu'à Gibsontown. Nous voyons M. Gibson, qui a donné son nom à la ville et est propriétaire de grandes scieries situées sur un affluent de la rivière Saint-Jean. Ce monsieur est l'artisan de ses propres œuvres, comme plusieurs autres que j'ai rencontrés. Suivant l'expression populaire, "il a commencé avec rien." Maintenant il possède une magnifique résidence, une autre pour son fils et, un peu plus loin, l'on voit des maisons habitées par les contre-maîtres et ses commis, ainsi que des *cottages* pour ses ouvriers, ce qui prouve que, dans la prospérité, il n'oublie pas ses employés. On vient de construire un nouveau moulin à farine où l'on moud une grande quantité de grain chaque jour. M. Gibson a construit aussi une église à ses propres frais. A ses débuts, M. Gibson ne possédait d'autre capital qu'une hache et, de simple ouvrier, il est arrivé à sa position actuelle. J'ai pu me faire une idée de sa richesse et de ce à quoi l'on peut arriver en Canada, lorsqu'on m'a dit que, récemment, il a vendu ses intérêts dans le chemin de fer du Nouveau-Brunswick pour la somme de \$500,000, ou £160,000.

A Gibsontown, nous prenons le convoi pour la Grande-Chute; nous passons plusieurs jolies propriétés et, par intervalles, nous nous trouvons dans la forêt épaisse. Il y avait eu une exposition agricole à la Grande-Chute la veille de notre arrivée; mais les organisateurs retinrent les produits jusqu'à notre arrivée, afin de nous permettre d'en juger. Je ne saurais en parler en termes désavantageux, car ils étaient tous réellement bons. Je suis surtout frappé des dimensions énormes des légumes, particulièrement les pommes de terre et les choux. Je remarque aussi des couvertures, etc., tissées par les femmes et les filles des cultivateurs; le beurre que j'ai vu était excellent. De la Grande-Chute nous nous rendons à la colonie danoise, située à environ 12 milles de là. Il y avait aussi une petite exposition le jour de notre arrivée, mais ce n'était qu'une organisation tout-à-fait primitive. Ces colons sont arrivés il y a quelques années, la plupart avec quelques dollars seulement. Chaque famille, ou chaque adulte obtient du gouvernement une concession de 100 arpents dans la forêt. Une fois le bois abattu, ils plantent et sèment entre les souches et, le sol étant de la marne sablonneuse très riche et très fertile, donne d'excellentes récoltes. Les bestiaux exposés étaient attachés aux souches et les moutons et les porcs dans des enclos de forme particulière. Dans un hangar construit à cette fin, étaient exposés les produits. Les exposants m'appelaient tour à tour pour me faire examiner le blé, l'avoine, les carottes et les concombres; parmi ces derniers, il y en avait de six pieds de long; je vois aussi diverses espèces de courges. Ces gens semblaient très fiers de leur exposition et, considérant leur point de départ, les travaux qu'ils ont dû faire sur des terres couvertes d'une épaisse forêt, on doit admettre qu'ils ont bien réussi.

Nous prenons ensuite le convoi pour Woodstock et visitons une grande propriété qui est à vendre. Elle a 800 arpents de superficie dont un demi-mille de longueur borde la rivière; 200 arpents sont défrichés. La maison est petite et il y a deux granges. J'ai parcouru la propriété à pied et examiné le sol, qui est de la marne légère, peu sablonneuse et très riche. Cette propriété deviendra, je crois, magnifique lorsqu'elle sera entièrement défrichée, surtout si l'on considère que les moyens de transport sont à proximité. On en demande \$9,000. Je parcours tout ce district et constate que les terres se vendent, généralement, de \$15 à \$20 l'arpent; le sol est bon, profond et bien arrosé.

Aux environs de Jacksonville les vergers sont nombreux; presque chaque maisonnette a le sien. On nous informe qu'au Nouveau-Brunswick il y a des milliers d'arpents de terres aussi bonnes que celles-ci et qui n'attendent que des colons.

Arrivés à Woodstock, nous inspectons les forges que l'on espère voir réussir. Les environs de Woodstock sont renommés pour les pommes et les prunes qu'on y récolte.



Nous retournons à Frélericton pour visiter une autre propriété à vendre qui se trouve à environ 9 milles de cette ville. Elle a environ 600 arpents de superficie, et nous y voyons de riches pâturages dont quelques-uns me semblent aussi bons que les meilleurs pâturages en Angleterre. Des terrains intermédiaires forment une partie de la propriété, sur laquelle il n'y a pas de résidence, mais de bonnes granges. On me dit qu'elle se vendra très bon marché, mais je n'ai pas constaté le prix.

Nous nous rendons à Saint-Jean d'où nous partons pour Sussex le 25 octobre. Il faisait assez froid et le temps était clair. Près de Rothsay nous apercevons la rivière Kennebecassis, où le fameux rameur Renforth mourut il y a quelques années. C'est une belle rivière très favorable aux promenades en yacht, canot, etc. Sur les collines pittoresques qui la bordent, il y a de jolies résidences et de riches terrains intermédiaires. A Sussex, nous visitons la propriété de M. Arton; il a 30 vaches laitières. Nous voyons aussi les ayrshires de M. McMonikale. Il possède un beau taureau de Jersey d'un an et a 22 chevaux dans ses écuries. Nous visitons aussi la propriété du major Arnold et de M. Fairweather.

Nous nous rendons ensuite à Sackville par le marais de Tantrammar. Il a environ 9 milles de long sur 4 milles de large, et d'autres marais l'avoisinent. Le sol produit du foin en immense quantité et offre de bons pâturages. Je ne crois pas avoir vu de meilleures terres en Canada; elles se vendent de \$50 à \$150 l'arpent. A Fort Cumberland nous visitons la propriété de M. Etter, dans la paroisse de Westmoreland. On nous montre une paire de jeunes taureaux issus du taureau "Barrington," importé par le gouvernement; ils pèsent 2,500 lbs. chacun, et sont nourris dans les prairies marécageuses.

En retournant à Sackville, je visite la propriété de M. Josiah Wood. Il possède environ 350 arpents de ces terrains marécageux, et me dit que de 11 arpents de choux de Suède, il espère retirer 10,000 boisseaux. Il vend de 150 à 200 tonnes de foin chaque année; il a un troupeau de 50 beaux taureaux de trois ans et me dit qu'il va en acheter 40 de plus pour les nourrir pendant l'hiver. Dans ce voisinage, nous visitons aussi la propriété de M. Woodman. M. Woodman est un des plus grands marchands de bois du pays, mais il s'occupe aussi d'agriculture. Ses toits à pores sont très bien construits, et il a plusieurs cochons gras.

Nous nous rendons à Québec et prenons passage sur le vapeur *Moravian*, de la ligne Allan, pour revenir en Angleterre. Nous avons une traversée fort heureuse et sommes très bien installés à bord.

#### CONCLUSION.

En terminant mon rapport, je dois dire que, d'après ce que j'ai constaté moi-même et ce que j'ai entendu dire par des personnes dignes de foi, le climat du Canada est plus froid en hiver et plus chaud en été que celui de l'Angleterre. La population semble très vigoureuse et d'habitudes bien réglées, et je crois que le climat convient parfaitement aux Anglais. Les cultivateurs ont maintenant plus d'avantages qu'autrefois à se fixer au Canada, parce qu'il n'est pas nécessaire qu'ils fassent le ru le travail de défricher la forêt, pouvant acquérir à des prix modérés des terres en voie d'exploitation. Ceux qui veulent commencer sur des terres neuves peuvent encore se procurer des concessions gratuites dans l'Ontario, la province de Québec, le Nouveau-Brunswick, le Manitoba et les Territoires du Nord-Ouest. Dans ces provinces, on peut aussi acheter, à faible prix, des terres du gouvernement. Le grand nombre des terres à vendre s'explique par le fait que la plupart des propriétaires les ont eues presque pour rien, et, par un rude travail, leur ont donné une valeur considérable; en outre, ils pensent qu'il leur est plus facile d'obtenir l'aisance pour eux-mêmes et de bons revenus pour leurs fils dans les fertiles provinces du Manitoba et des Territoires du Nord-Ouest que l'on vient d'ouvrir à la colonisation. On pourra dire que les mêmes observations s'appliquent aux fermiers anglais; mais il me semble que les cultivateurs canadiens sont plus aptes que les Anglais à la vie du pionnier, et ces derniers, en achetant des terres dans les provinces les plus anciennes, pourront mener à peu près la vie à laquelle ils ont été accoutumés; en outre, ils sont plus à même de cultiver, d'une manière convenable, des terres qui souvent ont été négligées.

J'ai vu de très beaux bestiaux dans la province de Québec, et quelques-uns se sont vendus des prix considérables, surtout ceux qui ont été élevés, dans la province de Québec, par M. Cochran, et ceux de la ferme de Bow Park, à Brantford, province de l'Ontario. Le commerce de bestiaux devient très-important dans les provinces les plus anciennes du Canada, et si l'on prend soin d'améliorer les races—ce dont on semble se préoccuper—je ne vois pas pourquoi ce pays, dont la superficie est si vaste, ne prendrait pas la première place parmi ceux qui exportent des bestiaux.

Je suis persuadé qu'un cultivateur ayant des enfants laborieux—garçons et filles—et désirant améliorer sa position, réaliserait plus dans deux ou trois ans, au Canada, que pendant toute sa vie en Angleterre, dans l'état où les choses sont actuellement chez nous. Je ne prétends pas qu'il deviendra riche, mais il se créera une heureuse aisance et s'assurera—ce qui vaut bien autant—l'indépendance. Il donnera à sa femme et à sa famille une propriété qui, dans le cours ordinaire des événements, ne leur sera jamais enlevée, car il n'est aucunement question d'exiger des fermages et des dîmes. Naturellement, mes observations s'appliquent tout particulièrement aux provinces les plus anciennes. Je n'ai point visité le Manitoba et les Territoires du Nord-Ouest et je laisse aux autres délégués le soin de parler de ces régions.

Le Canada fait une grande exportation de fromage, beurre, bestiaux, céréales, œufs et fruits, et mes lecteurs ont remarqué la quantité de miel qu'un seul apiculteur a pu vendre.

On peut dire, avec raison, que le Canada est le pays de la paix et de l'abondance et je n'y ai point assisté aux scènes pénibles dont nous sommes trop fréquemment témoins en Angleterre. Le pays acquiert graduellement de l'importance, l'état de ses finances s'améliore, et l'on calcule que son vaste territoire, dont la population ne s'élève encore qu'à 4,000,000 d'habitants, peut en faire vivre 200,000,000.

Nul doute que nombre de cultivateurs du Canada n'ont pas traité le sol comme il le méritait, et il est surprenant que, dans ces conditions, on en voie tant réussir; mais cela prouve que le sol offre de grandes ressources et que le climat du pays n'est aucunement préjudiciable à la culture.

Je ne saurais mieux terminer mon rapport qu'en citant un extrait de la relation d'un voyage fait en Canada, il y a trente et un ans, et dont les prédictions se sont réalisées en partie et se vérifient de plus en plus, chaque année:—

“Grandeur et puissance sont nécessairement réservée à un si beau pays, où le sol est si riche, les communications par eau si multipliées, dont la population, en outre, a du sang anglais dans les veines, où les mœurs, la liberté et la constitution de l'Angleterre se sont implantés. Nos institutions, notre langue et notre religion y prédomineront un jour. Il surgira un grand empire, fort des connaissances intellectuelles et de l'organisation politique qui donnent la puissance et la richesse.

“Nous souhaitons prospérité aux Canadiens, ce sont nos enfants, et, en tout temps, dans toutes circonstances, ils seront nos frères. Ils sauront conserver et perpétuer tout ce qu'il y a de bon dans notre organisation comme peuple, et implanteront la vieille Angleterre sur un sol nouveau.”

## RAPPORT DE M. GEORGE BRODERICK,

DE HAWES, WENSLEYDALE, YORKSHIRE.

“Mardi soir, dans la salle de l'école des commissaires, Hawes, une nombreuse assemblée était réunie pour recevoir le rapport de M. Broderick, relativement au voyage qu'il a fait au Canada, comme délégué des fermiers de Wensleydale, pour étudier les ressources que ce pays offre à l'émigration. Cette question préoccupe vivement l'opinion publique, comme j'en ai pu voir par l'intérêt qu'elle a suscité mardi soir.

“Dans l'auditoire, on remarquait un nombre considérable de jeunes gens, persuadés peut-être que la question avait autant d'intérêt pour eux que pour les fermiers,

et les observations de M. Broderick ont été écoutées avec la plus vive attention depuis le commencement jusqu'à la fin. Son rapport entre dans les plus grands détails, qui sont réellement précieux pour les personnes qui ne peuvent pas réussir en Angleterre. En outre, les agriculteurs de toutes classes trouveront des renseignements utiles dans le rapport que nous reproduisons *in extenso*.

"M. Willis est appelé au fauteuil. Dans le cours de la soirée, il fait, au sujet de l'émigration, quelques observations dont voici un aperçu. Il exprime la certitude que l'assemblée sera très reconnaissante envers M. Broderick de la peine qu'il a prise pour lui procurer des renseignements exacts au sujet de cette question importante. La théorie de Malthus, allant à dire que le monde est trop peuplé, ne recevra certainement point confirmation d'ici à des milliers d'années, tant que d'excellentes terres comme celles qui existent au Canada et dans d'autres parties du monde, seront accessibles aux émigrants. Avant d'entrer dans la salle, M. Willis s'est entretenu quelque temps avec M. Broderick et lui a demandé s'il était satisfait de son voyage. M. Broderick a exprimé la plus entière satisfaction; les provinces de la confédération canadienne qu'il a visitées lui ont semblé offrir beaucoup d'avantages, et il approuve hautement le moyen que l'on a pris de répandre des renseignements exacts à leur sujet. L'agent de lord Bolton a fait aussi le voyage du Canada et visité quelques-unes des régions que M. Broderick a parcourues, et voici ce qu'il rapporte: 'Si vous avez une bonne position en Angleterre, une ferme avantageuse, si vous réussissez bien, en un mot, je ne vous conseille certainement point de partir; mais aux personnes qui n'ont qu'à lutter contre des embarras journaliers en Angleterre, je dirai qu'elles feront très bien d'émigrer au Canada.' M. Grahame, agent du gouvernement canadien à Glasgow, sera toujours heureux de donner des renseignements aux personnes qui veulent émigrer. Puis le président termine par ces paroles: "Voyez comme la population s'accumule en Angleterre, combien il faut lutter pour parvenir, et soyez persuadés qu'au Canada, les hommes courageux et entreprenants, ayant la force et la volonté nécessaires pour travailler, ont les meilleures chances de réussir."—*Darlington and Stockton Times*, le 25 décembre 1880.

M. Broderick, qui est accueilli par de vifs applaudissements, s'exprime ainsi :

J'arrive à la partie la plus difficile de la tâche que j'entreprends, il y a cinq ou six mois, lorsque vous me nommâtes votre délégué, avec mission de me rendre au Canada et de faire un rapport précis sur les ressources que ce pays offre à l'émigration. Avant de commencer mon rapport, je veux qu'il soit bien compris que je parle seulement en vue de vos intérêts et de ceux des fermiers anglais, en général, et non point, comme on peut se l'imaginer, dans l'intérêt du gouvernement ou de la population du Canada. Le gouvernement canadien a invité les fermiers anglais à envoyer des délégués choisis parmi eux pour faire rapport dans leurs intérêts, et c'est ainsi que j'ai compris ma mission. Je dois ajouter que le gouvernement canadien n'a aucunement essayé d'influencer mon opinion. Au contraire, il m'a laissé parfaitement libre dans le choix des provinces que je désirerais visiter, et j'ai tracé moi-même mon itinéraire. Je fais cette déclaration parce qu'à ma connaissance, des détracteurs du Canada ont accusé son gouvernement de n'avoir dirigé les délégués que vers les meilleures sections du pays, en d'autres termes, de ne leur avoir montré que le beau côté de la question. Le peu de temps et d'espace dont je puis disposer pour traiter un sujet aussi vaste, m'obligent à laisser de côté, autant que possible, dans cette relation de voyage, tous les faits purement personnels, par exemple la bienveillance et l'hospitalité gracieuse dont j'ai été partout l'objet; d'après moi, ce sont là des détails qui ne peuvent entrer dans ce rapport. Je donnerai donc une description fidèle de ce que j'ai vu, sans exagérer les avantages pas plus que les désavantages du pays.

Partis de Liverpool par une belle soirée, le 22 juillet, sur le beau vapeur *Sarmatian*, de la ligne Allan, nous arrivons, dans la matinée du 29, en vue du rocher de Belle-Isle et, par le détroit qui le sépare de Terre-Neuve, nous entrons dans le golfe Saint-Laurent. La température, de glaciale qu'elle était parmi les *icebergs* qui avoisinent Belle-Isle, passe à la chaleur extrême sur le fleuve Saint-Laurent, que nous atteignons le lendemain. Le long des bords du Saint-Laurent, le paysage est magnifique par endroits, mais il ne s'y trouve pas beaucoup de bonnes terres; le sol est

généralement montagneux, rocheux et couvert de petits arbres, principalement des sapins. Le 31 juillet, nous arrivons à la ville historique et pittoresque de Québec et, le 2 août, nous prenons le convoi du chemin de fer Grand-Tronc pour nous rendre à Ottawa. De Québec à Richmond, sur la rive sud du Saint-Laurent, nous traversons une région dont le sol est de qualité assez pauvre, peu épais presque partout, et reposant sur une couche de sable léger; il produit aussi de petits arbres, épinette, cèdre, etc., des broussailles et des framboisiers sauvages en abondance. Aux environs de Richmond, nous apercevons de bons établissements et le sol s'améliore un peu de ce point jusqu'à Montréal. La population de ce district est, en majorité, française. Nous arrivons à Montréal vers huit heures du soir et, à dix heures, nous partons pour Ottawa.

Ottawa est la capitale de la Confédération et le siège du gouvernement fédéral. C'est une ville bien située et presque toute bâtie en brique et en pierre. Le district agricole qui l'entoure est assez bon et il y a des mines de fer et de phosphate dans le voisinage. A Ottawa, les délégués se présentent à M. Lowe, secrétaire du département de l'agriculture, et il est décidé que MM. Sagar et Curtis limiteraient leur tournée à la province de l'Ontario, tandis que MM. Anderson et Irvine et moi-même, nous visiterions le Manitoba et les territoires du Nord-Ouest, ce que nous avons fait. Mon rapport aura donc principalement trait à cette partie du pays où j'ai passé la plus grande partie de mon temps. Nous prenons des dispositions pour faire le voyage en bateau à vapeur, par les lacs; mais arrivés à Toronto, nous apprenons qu'il nous fallait attendre le bateau à vapeur un jour ou deux, et nous profitons de ce délai pour visiter la chute de Niagara.

Sur un parcours assez long, la côte nord du lac Huron est colonisée, et, autant que nous pouvons en juger à distance, le sol est assez bon. A l'extrémité nord du lac, il y a plusieurs îles dont quelques-unes sont fort jolies; presque toutes sont boisées. Nous passons du lac Huron, par la rivière Sainte-Marie et les rapides, dans le lac Supérieur. La côte nord de ce lac est couverte de collines peu élevées, mais rocheuses; il y a presque absence de sol; cependant de petits sapins croissent dans les crevasses des rochers. La région semble être de même nature sur toute la longueur du lac, excepté à la Baie du Tonnerre, où les collines sont beaucoup plus élevées, mais encore rocheuses et boisées. A la Baie du Tonnerre, nous visitons Prince Arthur's Landing, petite ville, et Fort-William, terminus du chemin de fer canadien du Pacifique, actuellement en voie de construction. Dans ces environs il y a de bonnes terres, et nul doute qu'une ville assez considérable y sera établie, parce que c'est le port le plus voisin de Winnipeg, sur le parcours du nouveau chemin de fer.

Nous arrivons à Duluth, ville américaine, située à la pointe de l'extrémité ouest du lac Supérieur, et, le même soir, nous prenons le convoi du chemin de fer "Northern Pacific." La soirée est chaude et, avant la nuit, nous traversons une région d'aspect assez beau, mais très accidentée, des vallées bordées de sapins, et nous passons sur des ponts de bois grossièrement construits et peu solides, jetés sur des cours d'eau bordés de rochers à pic. Nous arrivons ensuite à une région unie, puis nous traversons une savane à tourbe, très unie aussi et presque entièrement couverte de petits sapins et peupliers. Dans les endroits les plus marécageux, les sapins n'ont pas plus de cinq ou six pieds de haut, et l'on ne voit qu'un petit bouquet de verdure au sommet, les branches étant couvertes de mousse. Dans les endroits où la terre est plus sèche, les arbres sont plus forts. Ça et là, nous rencontrons des lacs, les uns bordés par des savanes, les autres mieux dessinés et les bords couverts d'arbres.

Nous voyageons toute la nuit, et le lendemain matin j'arrive, pour la première fois, dans une région de prairies. Nous changeons de convoi à Glyndon pour prendre le chemin de fer du Manitoba et, au bout d'une heure ou deux, nous sommes en pleine prairie. De tous côtés je n'aperçois qu'une vaste étendue de terres où il n'y a aucun sentier et tout aussi unie que la mer, s'étendant à perte de vue et formant un cercle autour de nous. Sur le parcours que nous faisons, on aperçoit, ça et là, quelques établissements; des champs de maïs et d'autres terres labourées, sans clôtures. Parfois, nous traversons un ruisseau bourbeux qui nous est indiqué, à distance, par une lisière tortueuse de bois, s'étendant au loin. On me dit que nous sommes

dans la vallée de la rivière Rouge, Etat du Minnesota. Le chemin de fer suit la ligne droite, et on a construit la chaussée en ouvrant simplement un fossé de chaque côté. La terre provenant des tranchées est jetée au milieu de la voie et c'est dessus que l'on pose les traverses et les lisses. Les fossés présentent une section du sol qui, bien que de bonne qualité, ne vaut pas celui du Manitoba. Pendant toute la journée nous voyageons sur cette plaine unie. Le soleil se couche rouge à l'ouest et, avant de disparaître, semble plonger au-dessous de nous, comme si nous nous trouvions sur la partie la plus élevée de la prairie, bien qu'en réalité, la plaine soit parfaitement unie. Nous arrivons vers onze heures du soir à Saint-Boniface, où nous prenons le bateau-passeur pour nous rendre à Winnipeg.

J'emploie la journée suivante à visiter cette ville déjà renommée. Elle est située au confluent de la rivière Assiniboine et de la rivière Rouge. Il y a dix ans, quelques centaines de *squatters* formaient toute sa population, qui est aujourd'hui de dix à douze mille habitants. Si l'on continue à bâtir aussi rapidement qu'aujourd'hui, la ville deviendra un second Chicago avant longtemps. On y voit déjà de beaux édifices et de belles résidences en brique et en pierre. Bien des gens y ont déjà fait fortune, et l'on y compte plusieurs citoyens très riches. Les lots à bâtir se vendaient une bagatelle, à l'arpent, il y a quelques années, et maintenant on les vend au pied, à des prix très élevés. C'est ainsi qu'en dix ans a surgi une ville plus considérable que toutes les villes de Wensleydale ensemble, et où il a été placé des capitaux à un chiffre plus élevé.

Avant d'aller plus loin, il est bon que je fasse ici une courte description géographique de la Confédération canadienne. Comme vous le savez, elle comprend la moitié nord du grand continent américain. La partie de l'est est colonisée depuis longtemps; elle forme les provinces de Québec, de la Nouvelle-Ecosse, du Nouveau-Brunswick et de l'Ontario. La colonisation s'est étendue à l'ouest de l'Ontario jusqu'au point où elle a été arrêtée par la grande région stérile qui s'étend à peu près de l'extrémité est du lac Supérieur, dans la direction nord, vers la Baie d'Hudson, et, dans la direction ouest, sur une distance d'environ mille milles, jusqu'à ce que l'on rencontre la vallée fertile de la rivière Rouge dont j'ai déjà parlé. Cette vallée atteint environ 200 milles de largeur, par endroit. Elle commence au grand plateau qui divise le continent et s'étend du Minnesota et du Dakota jusqu'à la Baie d'Hudson; elle est presque parfaitement unie et l'on suppose que ce fut autrefois le fond d'une mer intérieure ou d'un immense lac. Plus à l'ouest encore, sur un parcours de près de 200 milles, jusqu'à l'Océan Pacifique, s'étend une région plus ou moins fertile de prairies, où les blancs n'ont, pour ainsi dire, pas encore pénétré. Vous voyez donc qu'au point de vue agricole, le territoire de la Confédération est divisé en deux parties bien distinctes.

Dans les provinces les plus anciennes du Canada, ainsi que dans les Etats de l'Est, il y a toujours eu, depuis longtemps et pour diverses raisons, une tendance, chez les colons, à se rendre dans les grandes prairies de l'ouest et, comme les grandes prairies fertiles du Nord-Ouest canadien n'étaient pas généralement connues et accessibles, les émigrants étaient obligés de se rendre dans les Etats de l'Ouest. De là cette rumeur très répandue que les Canadiens n'étaient pas satisfaits de leur pays et se rendaient aux Etats-Unis; mais, en réalité, il partait autant d'émigrants des Etats de l'Est et cela pour les mêmes raisons. Ce n'est que depuis six ans que l'on a fait convenablement connaître le Nord-Ouest britannique, et, depuis lors, un nouvel état de choses s'est manifesté. Nombre de Canadiens vendent aujourd'hui leurs terres et se rendent dans ce Nord-Ouest, au lieu d'aller aux Etats-Unis. Nombre d'émigrants quittent l'Angleterre et l'Ecosse, voire même les Etats-Unis, pour s'y rendre. Une voie ferrée relie Winnipeg au chemin de fer "Northern Pacific," et une autre grande ligne, appelée le Pacifique Canadien, est en voie de construction et atteindra bientôt les côtes de l'Océan Pacifique, ce qui ouvrira complètement une immense région; on s'occupe aussi à tracer plusieurs embranchements de cette grande ligne. Il en résultera que, pendant longtemps, une immigration considérable prendra cette direction.

Mais je continue ma relation de voyage. Par le nouveau chemin de fer canadien du Pacifique, je me rends au lac Lacrosse—extrémité de la station ouverte, sur un

parcours d'environ 100 milles, à l'est de Winnipeg. Sur une assez longue distance, le sol est bon, mais un peu humide. Avant d'arriver au lac Lacrosse, nous traversons la région rocheuse et stérile dont j'ai déjà parlé. Elle n'est pas absolument stérile; on y trouve, çà et là, des lots d'assez bonne terre qui seront probablement occupés plus tard. On y trouve beaucoup de bois et l'on pense que cette section est riche en minéraux.

A Winnipeg, M. Hespeler nous procure une paire de chevaux, une voiture à ressorts, un conducteur et des effets de campement, et nous partons pour l'ouest. Nous prenons le chemin du portage, suivant la rive nord de l'Assiniboine. Aux approches de Headingley et sur une distance d'environ 30 milles à l'ouest, il y a d'assez bonnes terres sèches, assez bien cultivées. C'est de la marno noire épaisse, reposant sur de l'argile et arrosée par l'Assiniboine et les nombreux cours d'eau qui s'y jettent. Nous traversons ensuite 20 milles, environ, de terres marécageuses et nous arrivons à la Pointe aux Peupliers, d'où nous nous rendons au Portage la Prairie; sur ce dernier parcours—de 20 à 30 milles—le sol est, je pense, le meilleur que j'aie encore vu. Il n'est pas plus épais ni meilleur que celui de la rivière Rouge, mais il est plus sec. Il est, presque partout, cultivé avec soin, et j'y vois de bien bonnes récoltes de blé et d'avoine. Nous visitons la propriété de M. Brown, homme très affable, venu de l'Ontario il y a environ huit ans. Il nous dit que l'un de ses champs avait donné des récoltes pendant 17 ans, lorsqu'il l'a acheté. Il a fait la 18<sup>me</sup> récolte qui lui a donné 40 boisseaux de blé par arpent. Ce même champ n'a pas encore reçu d'engrais, et cette année on y a récolté de bon blé. Mais il croit que la récolte de blé n'a pas dépassé 30 boisseaux par arpent depuis qu'il est établi sur cette propriété. Il croit qu'en employant de l'engrais et adoptant la culture perfectionnée suivie en Angleterre, on obtiendrait aisément 40 boisseaux de blé par arpent. Il a quelques bons tubercules, et un champ de trèfle semé à son arrivée et qui rapporte depuis; il croit que le trèfle ou le mil (notre *foxtail*) s'accommode parfaitement du climat. Sur la propriété, le sol a d'un à deux pieds d'épaisseur.

Nous nous rendons au Portage-la-Prairie et jusqu'à la propriété de M. McKenzie, où nous passons un jour et une nuit. Portage-la-Prairie est une ville naissante qui, comme importance, vient après Winnipeg et Emerson, et est entourée de très bonnes terres. M. McKenzie a de bonnes récoltes et garde un grand troupeau de bestiaux. Ils se nourrissent dans la prairie en été et mangent le foin de la prairie en hiver; presque tous étaient assez gras. Parfois, son troupeau compte 200 têtes de bétail et il n'a pas perdu un seul animal depuis son arrivée. Une fois, au printemps, il a vendu 12 bœufs gras qui n'avaient eu à manger autre chose, pendant tout l'hiver, que le foin de la prairie. Ceci m'amène à donner une description des prairies. Au premier abord, l'herbe des prairies de la vallée de la rivière Rouge m'a semblé un peu forte et, comme nous disons, aigre au goûter. Quand le terrain est sec elle semble un peu courte; mais, après examen, on y trouve beaucoup de bonnes herbes. On y voit beaucoup de fleurs jaunes, ce qui lui donne l'apparence d'une prairie émaillée de boutons d'or. Dans les savanes et sur les terrains humides, le foin est certainement gros, mais on le coupe, parce que le rendement est plus fort; cependant, je ne crois pas qu'il soit aussi bon que le foin des terres plus sèches, et cette opinion est celle de presque tous les cultivateurs les plus compétents. La quantité et la qualité varient suivant les localités différentes. La partie de la propriété de M. McKenzie que j'ai visitée, est généralement sèche, et l'on y voit de très bonnes prairies qui pourraient rapporter deux tonnes de foin par arpent. Les bestiaux, lâchés dans ces prairies naturelles, se mettent à paître et, comme ils sont bons juges, paissent la meilleure herbe. Cela explique pourquoi ils sont en aussi bon état. Les vaches qui se nourrissent dans la prairie donnent une grande quantité de lait riche qui fait de bon beurre. M. McKenzie vend presque tous ses bestiaux aux immigrants. Les bonnes génisses de deux ans valent, dit-il, de £5 à £6. Les vaches, de £5 à £10 chacune. Le bœuf se vend 4d. la livre.

Nous sommes encore dans ce que l'on peut appeler la vallée de la rivière Rouge; mais après avoir fait 30 milles à l'ouest de la propriété de M. McKenzie, ou à 100 milles, environ, de Winnipeg, et traversé des savanes entrecoupées d'étangs, et où

poussent le saule nain et le peuplier, nous arrivons, en suivant une mauvaise route, à une élévation subite, présentant l'aspect d'une falaise au bord de la mer, et haute de 50 à 100 pieds. En arrière, et parallèle à cette falaise, on voit une chaîne de collines sablonneuses, de configuration irrégulière, où pousse un peu d'herbe et où l'on voit quelques petits chênes et sapins, souvent à moitié brûlés par les feux des prairies. Dans les ravins de ces collines, on trouve des lots de bonne terre couverte de peupliers, hêtres, coudriers, etc. Les noisettes, cerises sauvages, framboises sauvages et fraises sont en abondance dans la saison. Parmi les broussailles, on remarque le houblon et la clématite à profusion. Sur l'un de ces lots, M. Snow, fils d'un des délégués qui ont visité le Canada l'an dernier, s'est établi récemment.

Plus loin, nous traversons ce qu'on appelle la Grande Plaine. Le sol est généralement noir et sablonneux et produit peu d'herbe; il est un peu trop sec, à mon avis, et donne cependant d'assez bonnes récoltes de blé et d'avoine. Dans cette localité, il y a encore beaucoup de concessions gratuites qui ne sont pas prises. Après avoir fait quarante milles, environ, dans cette plaine, nous arrivons à ce que l'on appelle la prairie onduleuse qui s'étend, de tous côtés, à perte de vue; le sol semble tourmenté et accidenté. Par endroits, on aperçoit des collines irrégulières. Sur d'autres points, les collines et les vallées sont à pente douce, et variant, en dimensions, de quelques centaines de verges à plusieurs milles; cette région ressemble un peu aux comtés mitoyens de l'Angleterre; mais, malgré ces irrégularités, le niveau général est assez uni.

La section dont je parle ici, entre la Grande Plaine et la petite rivière Saskatchewan, parcourt d'environ trente milles, est entrecoupée d'un grand nombre d'étangs. A peine peut-on faire un mille sans en rencontrer une demi-douzaine. Les élévations, ou arêtes, sont généralement formées de riche marne noire, qui produit d'assez bonne herbe; les bas-fonds sont des fondrières ou des étangs que l'on pourrait généralement assécher en faisant passer l'eau de l'une à l'autre. Je crois qu'un seul tuyau d'égouttement, établi au fond d'une fondrière, l'assécherait complètement et, une fois sèche, elle offrirait un sol de qualité supérieure, parce que les matières fertilisantes des hauteurs s'y infiltreraient depuis des siècles. Autour des étangs, il y a généralement du saule nain et, çà et là, de petits bois et bosquets de peuplier, ce qui donne à la région l'aspect d'un parc. Sur les étangs, des canards sauvages en nombre incalculable. Quelquefois, sur de petits étangs, j'en ai aperçu deux ou trois cents à la fois, et je ne pouvais à peine lever les yeux sans en voir d'autres au vol. Ils ne sont généralement pas farouches, et j'aurais pu en tuer des centaines de notre voiture, tout en continuant notre route.

Nous arrivons ensuite à Minnedosa, petit village où il y a quelques huttes et magasins, un hôtel, une forge et un moulin à farine. Le village a été fondé il y a un an à peu près. Si la ligne du Pacifique vient à y passer, comme les habitants l'espèrent, Minnedosa pourra devenir une grande ville. A un mille de là, se trouve une ville rivale, appelée Odanah.

Nous traversons ensuite des terres et pâturages d'assez bonne qualité, puis un terrain très onduleux et nous arrivons au petit lac Plat, où nous passons la nuit.

La route que nous suivons passe près du coin peu profond d'un lac où nous voyons un homme de police qui venait de prendre un gros poisson avec une ligne grossièrement faite. Autour du lac Plat il y a d'assez bonne terre, bien qu'elle soit entrecoupée de quelques étangs et marais. Le paysage est fort joli et offre l'aspect d'un parc.

De là nous nous dirigeons encore vers l'ouest et traversons d'assez bonnes terres, pour arriver à Birtle, sur la rivière à la Queue d'Oiseau; c'est une ville nouvelle, établie dans une vallée assez profonde, mais entourée de très bonnes terres dont les concessions gratuites ont été presque toutes prises l'été dernier. Je vois là un marchand de bestiaux qui avait environ huit bêtes à vendre. Il a neuf galloways de race pure—un jeune taureau et huit vaches et génisses, pour lesquelles il demande £140. Il vend les vaches £10 chacune, à peu près.

Nous nous rendons ensuite à Fort Ellice, station de la Compagnie de la Baie d'Hudson, dans la vallée de l'Assiniboine, à 250 milles, environ, de Winnipeg. C'est à

peu près la tête de la navigation sur la rivière Assiniboine. A cet endroit la vallée est profonde d'environ 300 pieds et a un mille et demi ou deux milles de largeur; les montagnes qui la bordent sont à pic, le fond est plat et fertile, mais parfois humide. Point de roches de formation dans les parois de la vallée; sur toute leur hauteur, elles semblent avoir été coupées dans une couche d'alluvion glaciale, formée principalement de galets, de granit et d'argile à gravier. Sur tout notre parcours depuis Winnipeg, il y a encore peu de colons, et il reste beaucoup de concessions gratuites à prendre.

M. McDonald, facteur en chef au fort, nous mène en voiture jusqu'à la propriété de M. Dawson, quelques milles au nord. M. Dawson a quitté le Lincolnshire l'année dernière; il a pris deux sections miliaries, ou 1,280 arpents de terres qui sont réellement magnifiques. C'est de la belle marne noire friable, de deux à trois pieds d'épaisseur, légèrement onduleuse, et, parmi l'herbe qu'elle produit, il y a une grande quantité de vesces qui forment un fourrage excellent pour les animaux. Nous retournons à Fort Ellice, où nous rencontrons M. Marcus Smith, chef des explorations du chemin de fer du Pacifique. Il a parcouru cinq ou six fois toute la côte du Pacifique et dit que le sol y est presque partout fertile, surtout au nord et dans le district de la rivière la Paix. En approchant de la côte, le climat, dit-il, devient beaucoup plus doux. La neige ne reste pas longtemps sur le sol.

De Fort Ellice, nous nous rendons, dans la direction nord, à la rivière aux Coquilles, affluent de l'Assiniboine. Partout de belle herbe entremêlée de vesces. Il pleut à verse presque toute la journée, et comme la nuit approche, nous arrivons au camp établi par les arpenteurs du parti de M. Reiffenstein, près d'un petit cours d'eau, et nous plantons notre tente auprès de ces messieurs. Le cuisinier avait préparé le souper et bientôt ces messieurs arrivent, tout trempés. M. Reiffenstein nous invite à souper, et j'ai mangé là une soupe excellente. Ces messieurs nous disent qu'au nord, le sol est excellent et que, toute la journée, ils avaient fait une marche pénible à travers les vesces, ou pois sauvages. Environ cinquante familles se sont établies dans ce district, le printemps dernier, bien qu'il ne soit pas arpenté. La région qui s'étend entre l'Assiniboine, la rivière aux Coquilles et la rivière à la Queue d'Oiseau, est, en somme, très avantageuse. C'est de la marne noire très riche, de deux à trois pieds d'épaisseur, et généralement sèche; pourtant, on aperçoit çà et là un étang. Il s'y trouve assez de peupliers pour qu'on ne manque pas de bois de chauffage et de construction. Dans ces riches prairies et ces champs de vesces, on pourrait, je crois, élever facilement des bestiaux.

Nous retournons à Fort Ellice pour prendre ensuite un sentier qui longe l'Assiniboine de plus près que celui que nous avons suivi auparavant. Ces sentiers sont tracés naturellement, dans la prairie, par les charrettes et les voitures; par endroits ils sont fort bons et dans d'autres très mauvais. Nous faisons la connaissance de M. Herchmer, qui vient d'Angleterre. Il est agent du gouvernement auprès des sauvages. Nous visitons, avec lui, deux réserves des sauvages. Ces sauvages appartiennent à la tribu des Sioux. Le gouvernement leur a concédé des réserves de terres, leur a fourni des bœufs et des instruments aratoires et essaie de leur faire enseigner l'agriculture. Quelques-uns ont de beaux champs de blé, de maïs, et toutes sortes de légumes—they se donnent beaucoup de peine pour cultiver leurs jardins et les entretiennent bien. M. Herchmer parle avantageusement de l'honnêteté des sauvages quand on les traite bien. Ils sont très loyaux et presque tous s'informent de la reine. Nous campons une nuit près de la réserve inférieure, et, le jour suivant, M. Herchmer laisse la tente et ses effets de campement jusqu'à son retour, le soir. Il y avait des sauvages tout alentour, et ils auraient pu aisément emporter tous ses effets; mais il nous dit qu'il les laisse ordinairement ainsi, et n'a jamais rien perdu; il ajoute qu'il en sera ainsi tant que des blancs ne viendront pas s'établir dans les environs. Sur une distance de quelques milles en arrière de la vallée, le sol est sablonneux et à gravier—sujet aux sécheresses. Le fond alluvien de la vallée est de très bonne terre, mais humide presque partout.

Nous nous arrêtons ensuite à Rapid City, ville nouvelle déjà florissante, établie il y a environ deux ans sur la petite Saskatchewan, plus bas que Minnedosa et Odanah.



Aux environs, il y a un peu de bonne terre, mais elle est généralement tourmentée. Presque toutes les concessions gratuites sont prises. Nous traversons ensuite la rivière Assiniboine au rapide, et nous nous trouvons dans la Grande Vallée, étendue de bonnes terres, au sud ouest de la rivière, et nous passons les collines de Brandon—collines basses bien boisées que l'on aperçoit à une grande distance. Nous nous rendons à Milford, petite ville sur la rivière Souris, qui court du sud-ouest jusqu'à l'Assiniboine, puis nous suivons la rive sud de la Souris et visitons MM. Calendar et Reed, deux jeunes messieurs d'Edimbourg, que M. Imrie connaissait. Ils ont pris de bonnes terres à la rivière aux Chênes. De là nous continuons à travers une région tourmentée et montagneuse, et après avoir passé quelques lacs très jolis, nous arrivons à la vallée de Lang. C'est une vallée longue et assez profonde, à fond plat, mais on y trouve peu de bonnes terres. Il n'y a qu'un seul établissement, celui de M. Lang, qui a donné son nom à la vallée. Immédiatement au sud de cette vallée, il y a de très bonnes terres. Nous quittons le sentier et nous nous dirigeons vers l'ouest dans la prairie sans chemins, sur la plaine de la Souris. Cette région, comme son nom l'indique, est très unie et l'on y trouve beaucoup de bonnes terres. Je me rappelle une section située entre deux cours d'eau, plus loin que la vallée de Lang, ayant une étendue de six à huit milles carrés, ou de vingt ou trente mille arpents—bon terrain où il pousse de bon foin qui vous vient jusqu'au genou et que l'on pourrait tout couper à la faucheuse, ou plutôt avec des faucheuses, parce qu'une seule serait usée avant la fin de pareil travail. Le foin ressemble à nos plus grosses herbes des prairies, et l'on n'y voit pas beaucoup de fleurs, ou de graines, suivant l'expression du pays.

Rendus, à l'ouest, jusqu'au coude de la Souris, nous tournons au sud, dans la direction des montagnes de la Tortue, et traversons une immense plaine dénuée d'arbres où le sol est de qualités variables. Je remarque les sentiers, maintenant déserts, tracés par les pas des buffles pendant plusieurs générations. Les angles des rochers de granit sont polis aux endroits où les buffles venaient s'y frotter et, autour de chaque rocher, il y a une tranchée pratiquée par les pieds de ces animaux. Les buffles ont été tués presque tous, et leurs ossements sont visibles en abondance sur toute la plaine. Avant d'atteindre la montagne de la Tortue, nous traversons un immense marais qui entoure le lac Blanc, situé au pied des montagnes. Les montagnes de la Tortue sont longues, à pente plus douce qu'une montagne ordinaire, mais on les aperçoit d'une grande distance dans la plaine. Il y a de très bonnes terres sur le versant et de bon bois au sommet. Pendant l'été, plusieurs colons se sont rendus dans ce district.

De là nous nous dirigeons vers l'est, par un sentier qui passe un peu au nord de la frontière des Etats-Unis. Nous traversons les districts du lac à la Roche et de la montagne Pembina, où il y a de bonnes terres en grande quantité et de nombreux colons. Nous rentrons alors dans la vallée de la rivière Rouge, traversons une réserve mennonite—sol très bon—et nous arrivons à Emerson, petite ville florissante située sur la rivière Rouge, au point où elle traverse la frontière. De là nous nous dirigeons vers le nord, en suivant la rive ouest de la rivière, et nous traversons beaucoup de bonnes terres—marne noire—assez sèches et produisant de bonnes récoltes; puis nous revenons à Winnipeg. Nous avons ainsi parcouru 800 milles environ.

M. Imrie part le lendemain pour la Nouvelle-Ecosse, et nous acceptons du maire de Winnipeg et du premier ministre de la province (M. Walker et M. Norquay), l'invitation de nous joindre à un parti de chasse qui se rendait à Meadow Lea, alors le terminus ouest du chemin de fer du Pacifique. Grâce à la courtoisie de M. Ryan, l'entrepreneur, on met un convoi spécial à la disposition de notre parti et nous arrivons sur un évitement spécial au terminus. Le parti de chasse fut agréable. Sur le parcours la ligne traverse de bonnes terres sèches et une grande étendue de marais. Je fais la connaissance de M. Cowlard, originaire de Cornwall, Angleterre, qui s'occupe ici de culture depuis environ huit ans. Il croit que l'élevage du bétail est surtout profitable. Il a fait du beurre tout l'été et l'a mis en seaux; il se préparait à le transporter à Winnipeg, où il était vendu d'avance, à raison de 1s. 0½d. la livre. Ce

résultat est assez satisfaisant, je pense, dans un pays où les bonnes terres se vendent presque pour rien. J'ai pu examiner la manière dont on procède pour construire le chemin du Pacifique ; c'est simplement merveilleux. Je n'ai pas le temps de faire ici une description ; qu'il me suffise de dire que la ligne est construite à raison de près d'un mille par jour, avec un nombre d'ouvriers relativement peu considérable.

De Winnipeg, l'honorable M. Norquay et M. Ross, M. P. P., conduisent en voiture, M. Dyke, de Liverpool, et moi-même jusqu'à Kildonan et Saint-Paul, en suivant les bords de la rivière Rouge ; puis nous traversons la rivière pour nous rendre à la montagne aux Oiseaux, colline de gravier de laquelle on a une belle vue du district environnant. Kildonan et Saint-Paul ont été colonisés par des Ecossais que lord Selkirk avait envoyés il y a environ 60 ans. Le sol est très-bon et sec, mais mal cultivé généralement. Certaines parties donnent des récoltes depuis 50 ans, sans qu'on y ait mis de fumier—cela est parfaitement vrai, parce que j'ai vu le fumier en tas d'un âge incontestable. M. McBeth, ce monsieur dont quelques délégués ont parlé l'année dernière, me montre un champ sur lequel il a fait cinquante récoltes sans engrais, et qui produit encore ; cependant, M. McBeth admet qu'il ne donne plus d'aussi bonnes récoltes qu'autrefois. Il dit qu'à une certaine époque, il récoltait 48 boisseaux de blé sur un arpent de cette terre.

Pour me résumer, avant de quitter ce district, je crois que les terres de la rivière Rouge sont éminemment fertiles. Elles sont généralement formées d'une marne savonneuse noire, et lorsqu'on la frotte dans les mains, on n'y trouve pas un seul grain de sable. Elle peut avoir deux pieds d'épaisseur, en moyenne, et repose sur une couche argileuse d'une épaisseur indéfinie qui est réellement de la même nature que le sol, mais n'a pas été noircie et adoucie par le contact de l'air extérieur. Ces observations ne s'appliquent pas partout, car, en certains endroits, le sol est plus ou moins sablonneux, et dans d'autres on y trouve, en outre, du gravier. Mais une grande partie de la vallée est marécageuse, et pour la cultiver avec avantage, il faudrait l'assécher, ce qui serait très coûteux, parce que le terrain est excessivement uni en maints endroits, et les particuliers ne sauraient entreprendre pareille tâche. Aussi, le gouvernement fait-il faire des travaux considérables de drainage. Quand le sol est humide, il devient si collant que la meilleure charrue d'acier ne se nettoie pas d'elle-même ; mais à son état normal le sol est très léger et friable. Je dois dire que quand le terrain est sec, comme le long des rivières et des ruisseaux, sa fertilité est incomparable. Je crois qu'avec un bon système anglais de culture, on récolterait sans difficulté de 40 à 50 boisseaux de blé par arpent. Cependant, toutes choses considérées, je préférerais, ce me semble, les prairies de l'ouest, où l'on peut se procurer des terrains de riche marne noire, de deux à trois pieds d'épaisseur, naturellement sèche, et que l'on peut cultiver par tous les temps, si ce n'est lorsqu'il gèle. Dans l'ouest, le foin naturel est aussi meilleur.

L'approvisionnement d'eau et de bois est une chose que l'immigrant doit considérer. Dans quelques endroits—bien que ceci soit purement local—l'eau est alcaline et l'on ne peut la boire. Cela est très fréquent dans la vallée de la rivière Rouge. J'ai vu des endroits où des mares asséchées étaient tellement incrustées d'alcali qu'elles semblaient couvertes de glace. Mais, règle générale, on peut obtenir de bonne eau en creusant des puits de dix à douze pieds de profondeur et, dans certains endroits, il y a de bonnes sources. Le bois est rare dans plusieurs parties de la vallée de la rivière Rouge et sur plusieurs des grandes plaines ; mais, le long des rivières et sur plusieurs points de la prairie, on le trouve en quantité suffisante. C'est un grand point d'avoir du bois sur une propriété ou dans le voisinage, car il constitue le seul combustible et les seuls matériaux de construction que le colon trouve disponibles au premier abord, bien que, dans certaines parties de la province, on commence à construire en brique.

Comme nous sommes tous ici des fermiers-éleveurs et que j'avais reçu instruction spéciale de m'occuper des chances qu'offre l'élevage des bestiaux, vous pouvez croire que je me suis trop étendu sur la culture des céréales. Mais j'ai cru que cela était absolument nécessaire, car presque tous les immigrants, surtout ceux qui veulent prendre des concessions gratuites, doivent s'occuper du labourage jusqu'à un certain

point, puisque l'une des conditions auxquelles les terres sont concédées, est que trente arpents seront mis en culture dans les trois premières années; or, pour obtenir du trèfle et autres pâturages artificiels, il est nécessaire de labourer, et il est avantageux de faire une ou deux récoltes avant de convertir les champs en prairies artificielles. Mais il est très possible de se livrer à l'élevage des bestiaux dans la prairie naturelle, et pour cet objet, s'il est sérieux, l'émigrant peut obtenir de 1,000 à 50,000 arpents. J'ai conversé avec quelques-uns des meilleurs cultivateurs au sujet de l'élevage des bestiaux, et tous conviennent que c'est l'exploitation la plus profitable pour celui qui a le capital suffisant pour l'entreprendre. La raison pour laquelle on s'occupe si peu de cette exploitation, est que les immigrants n'ont généralement pas de capitaux. Par suite, ils s'occupent du labourage qui exige moins de capital et donne un rapport plus immédiat. Je crois que l'élevage des chevaux donnerait de très bons résultats; je veux parler des chevaux de labour ordinaires, légers, mais utiles, semblables à ceux que nous avons ici et qui valent à peu près les mêmes prix que chez nous. Les chevaux canadiens sont plus légers que la plupart des chevaux de labour en Angleterre. En raison de la nombreuse immigration qui, selon toutes probabilités, continuera longtemps, les chevaux seront en grande demande et les prix se maintiendront.

Voici une liste des prix des bestiaux qui m'a été fournie par M. Burt, marchand de chevaux et de bestiaux à Winnipeg: génisses de deux ans, de bonne race, de £4 à £5 par tête; génisses, de bonne race, vèlées au printemps, de £5 à £7; vaches prêtes à vêler ou ayant un veau, de £6 à £10; bœufs de travail, de £20 à £30 la paire; assez bons chevaux, de £20 à £30 par tête; *ponies*, de £6 à £15—moyenne, £10. Le bœuf se vend de 3d. à 4d. la livre, au quartier; le mouton, 5d. la livre; le beurre et le fromage, presque les mêmes prix que chez nous; le lait se vend 2½d. la pinte, dans les villes. Ces prix s'accordent avec ceux que m'ont mentionnés presque tous les cultivateurs.

Les terres du gouvernement (c-à-d. les terres du chemin de fer) se vendent de 45. 2d. à £1 l'arpent, suivant la distance à laquelle elles se trouvent de la ligne du Pacifique. Près de Winnipeg, Emerson, Portage-la-Prairie, les bonnes terres valent de £1 à £2 l'arpent.

Voici à peu près l'échelle des gages: garçons de ferme, de £4 à £5 par mois, avec pension, durant toute l'année, ou de £5 à £6 en été, pendant les récoltes. Sur la ligne du chemin de fer, les bons ouvriers gagnent de 6s. à 7s. par jour. Les charpentiers et les forgerons de 8s. à 12s. par jour. Les bons briqueteurs et plâtriers, de 12s. à 14s. par jour. Les forgerons sont payés 2s. 6d. par fer à cheval et 1s. pour la seconde pose. Tous les journaliers avec lesquels j'ai conversé, disent que les bons ouvriers n'ont pas de peine à trouver de l'ouvrage, mais qu'ils doivent travailler fort.

Quant au capital nécessaire pour commencer une exploitation agricole, on calcule généralement qu'un homme possédant £100, clair et net, à son arrivée, peut commencer dans de bonnes conditions sur les concessions gratuites, et il n'est pas rare que le colon commence sans aucun capital—il prend une concession gratuite, bâtit une maison, cultive un peu pour conserver son titre, et travaille à gages dans les intervalles. Mais je recommande aux émigrants d'emporter tout le capital dont ils peuvent disposer; plus la somme sera considérable, mieux ils s'en trouveront, et s'ils ne trouvent pas à employer tout leur capital dans une exploitation agricole, ils peuvent le placer, sur bonne hypothèque, à 8 ou 10 pour cent d'intérêt.

Le colon rencontrera des difficultés pendant les deux ou trois premières années. Cette période écoulée, il se trouve habitué au pays et peut vivre aussi confortablement qu'en Angleterre. Le colon qui, n'ayant pas un fort capital, prend une concession gratuite, à l'état naturel, sans bâtiments, sans clôtures, un terrain sur lequel il n'a pas encore été fait de dépenses, ne pourra évidemment, si bon que soit ce terrain, rien en retirer sans beaucoup de travail. Il faut bâtir une maison, mais il la bâtit d'abord en bois, et elle est promptement construite, surtout s'il s'assure l'aide d'un ou plusieurs Canadiens, ce qui est toujours possible. Ils comprennent bien la construction des maisons en bois, et une fois les matériaux rendus sur place, ils peuvent, dans une semaine, construire une maison convenable.

La première année, le colon n'a pas de bien fortes récoltes et il passe une bonne partie de son temps à défricher, c'est-à-dire à labourer jusqu'à deux pouces de profondeur, au printemps, et à relever les sillons jusqu'à environ quatre pouces de profondeur, s'il veut se livrer au labourage. S'il veut s'occuper de l'élevage des bestiaux, il construit des abris, met du foin en meules, etc. Mais quand il a été trois ans sur sa terre, qu'il a une bonne maison et de bons abris, et un troupeau assez nombreux ou une certaine étendue en culture, il peut vivre confortablement, sans travailler plus qu'ici. Ses 160 arpents de terre qui lui ont coûté une taxe de £2, et ses 160 arpents de préemption qu'il a achetés moyennant huit ou dix chelins l'arpent, vaudront alors, selon toutes probabilités, de £1 à £1 10s. l'arpent, en sorte que, dans trois ans, il aura réalisé £320, ou davantage à part ses récoltes. Il sera pleinement possesseur de sa propriété, n'aura point de fermage, et seulement des taxes très légères à payer. Le colon qui possède un plus fort capital, peut opérer plus en grand. Cela dépend de lui-même. S'il n'est pas prêt à supporter, au début, quelques difficultés et un peu d'isolement, il n'aimera jamais le Nord-Ouest; mais peut-être ne se plairait-il nulle part. Une qualité nécessaire chez l'immigrant qui veut s'établir en Canada, est de savoir se conformer aux circonstances. Le pays diffère de l'Angleterre sous bien des rapports, et il a bien des choses à apprendre. Ce que l'émigrant a de mieux à faire, c'est de se mettre en rapport avec quelques anciens colons, qui lui donneront tous les renseignements qu'il demandera.

Une des plus grandes difficultés que l'émigrant rencontre au début, consiste dans la mauvaise qualité des routes qui, au printemps, sont très molles et presque impraticables par endroits; mais il ne faut pas oublier qu'il n'existe point de taxe de grands chemins, et qu'à mesure que la région se colonisera et sera divisée en municipalités, on s'occupera de construire des routes, ce qui, pour le moment, n'est l'affaire de personne. Les opinions sont très partagées sur la question de savoir quelle est la meilleure saison de l'année pour émigrer; sans la difficulté du trajet par terre, le commencement du printemps serait la meilleure saison, mais, somme toute, je crois que le mois d'août est le meilleur, du moins pour les colons qui ont quelque capital.

Je dois mentionner l'apparition des sauterelles, à certains intervalles; mais il n'y en avait point lors de ma visite et elles n'avaient point fait d'apparition depuis environ cinq ans. Du reste, les cultivateurs qui ont déjà souffert de leurs ravages, ne semblent pas les craindre beaucoup, parce que ces ravages se limitent généralement à certaines localités, et dans tous les cas, ils ne sont pas aussi désastreux que dans les Etats de l'ouest, d'où cet insecte est originaire. Pour le moment, le Nord-Ouest canadien n'est pas ravagé par la mouche du Colorado, le puceron du blé, ni le puceron des pois, que l'on trouve aux Etats-Unis et dans l'est du Canada.

Pendant ma visite, le temps fut généralement très agréable, bien que tous les colons s'accordassent à dire qu'il était plus humide que d'ordinaire à cette saison de l'année. L'air était généralement sec, et je ne me suis jamais mieux porté de ma vie. On me dit que l'hiver commence au mois de novembre et se termine vers le milieu d'avril ou le commencement de mai; il gèle ordinairement tout le temps, et quelquefois le froid est excessif. L'hiver dernier a été extraordinairement rude, et, une ou deux fois, le thermomètre est descendu à 48° ou 50° au-dessous de zéro; mais j'ai vu un registre d'après lequel la température de l'hiver varie entre 10° au-dessus et 10° au-dessous de zéro. L'été arrive soudainement et est assez chaud pour la culture de toutes sortes de grains et de tubercules, et pour faire mûrir les tomates.

Je me vois forcé d'abrégier mon rapport beaucoup plus que je n'en avais l'intention au début. J'avais l'intention de vous donner des détails sur l'élevage des moutons qui selon moi, pourrait devenir très-avantageuse. J'aurais pu vous parler des chevreuils, des poules de prairie et de l'immense quantité d'autre gibier que j'ai vue; j'aurais pu vous décrire les charrettes de la rivière Rouge, qui sont faites de bois, sans qu'il y entre une particule de fer. Mais je dois continuer ma relation de voyage. Je quitte Winnipeg le 27 septembre, vers sept heures du matin, et pour donner une idée de la vaste étendue de la vallée de la rivière-Rouge, je dirai que j'ai voyagé toute cette journée, toute la nuit et une partie de la matinée suivante, presque en ligne droite, sans

remarquer une élévation de trois pieds sur tout le parcours. Je reviens, en passant par Chicago, à Toronto, dans l'Ontario, où je passe quelques jours.

Je visite Hamilton, Brantford et la ferme de Bow Park; dans ce district il y a de bonnes terres qui sont presque toutes en culture. Le sol est particulièrement bon aux environs de Brantford et de Bow Park. Ce qu'il y a de plus intéressant à Bow Park, c'est le fameux troupeau de durhams, qui compte environ 300 têtes de bétail. Je crois que nous avons d'aussi bons bestiaux en Angleterre et peut-être à Wensleydale même. Mais ce qui caractérise le troupeau de Bow Park, c'est que tous les bestiaux y sont également de belle et bonne race. En les examinant, dans leurs grandes et commodas étables, on se croirait à une exposition. On rencontre à peine un animal défectueux dans tout le troupeau. Le système de culture adopté à Bow Park sort de modèle aux cultivateurs des environs et prouve ce que l'on peut obtenir du sol canadien. Dans la province de l'Ontario, je crois que l'on peut acheter de bonnes propriétés avec bâtiments, pour des prix variant de £6 à £15 l'arpent. Je ne parlerai pas longuement de cette partie du pays, que d'autres délégués ont visitée en détail.

Je me rends ensuite à Belleville, petite ville sur la Baie de Quinté, lac Ontario, et je visite une fabrique de fromage en compagnie de M. Graham, président de la compagnie dite *Dairy Association*. On y fabrique d'excellent fromage. Le Canada possède plusieurs associations de ce genre; chaque fabrique souscrit un certain montant auquel vient s'ajouter la subvention du gouvernement, et, avec cette somme, on paie les services de gens qui étudient la fabrication du fromage et vont l'enseigner dans les fabriques. Celle de Belleville fonctionne d'après le principe coopératif; le lait qu'apporte chaque fermier est mesuré, et il reçoit une part proportionnelle des profits sur le fromage. Les frais de fabrication s'élèvent à  $\frac{1}{4}$  d. par livre, et la valeur du lait représente un autre  $\frac{1}{4}$  d., total 1d. pour le prix de revient. On voit qu'à 65s., la fabrication du fromage est d'un bon rapport.

Je vais ensuite à Kingston, ville bâtie presque entièrement en pierre calcaire, à l'extrémité inférieure du lac Ontario. De là, je prends le bateau du Saint-Laurent pour Montréal. Je choisis cette voie pour jouir du spectacle des Mille Îles et du paysage du fleuve. Les Mille Îles se trouvent à la tête du fleuve ou au pied du lac; on dirait qu'il y en a deux ou trois mille. Elle sont presque toutes couvertes d'arbres dont le feuillage avait les belles teintes de l'automne; quelques-unes des îles les plus petites semblent des pots de fleurs assujétis dans l'eau. Quelques-unes sont rocheuses, et nous jouissons d'un spectacle magnifique en faisant mille détours au milieu de ces îles.

Montréal est une ville d'environ 150,000 habitants. On y voit de belles résidences et édifices en pierre calcaire. L'hôtel Windsor est aussi beau et aussi complet qu'aucun autre établissement de ce genre dans le monde entier. Une des choses les plus remarquables à Montréal, est le Mont Royal, haute montagne presque à pic, située en arrière de la ville. Du sommet, on peut voir à une distance de 100 milles dans toutes les directions; c'est un parc public.

J'arrive à Compton, dans les cantons de l'est de la province de Québec. C'est un assez joli district où il y a de bonnes terres. Je visite la propriété du sénateur Cochrane et son célèbre troupeau de durhams. Il a de très bons bestiaux. La progéniture d'une de ses vaches lui a rapporté £26,000. Il a de très beaux moutons Shropshire Down et dit qu'il préfère cette race à toutes celles qu'il a essayées. Je remarque de beaux navets, et il dit qu'il peut récolter trois tonnes de foin par arpent. Je me rends à Sherbrooke, toujours dans les cantons de l'est. C'est une ville bien située, où il y a de belles résidences. Le lieutenant-colonel Ibbotson me la fait visiter. Dans les cantons de l'est on peut acheter de bonnes propriétés pour des prix variant de £4 à £6 l'emprunt.

Je pars pour Halifax, Nouvelle-Ecosse. Je visite le district de Windsor, la vallée d'Annapolis et les districts qui avoisinent Truro et Colchester. Ce sont tous de grandes vallées au fond desquelles la marée s'avance sur un long parcours. On exploite beaucoup de terrains que la mer couvrait autrefois; on les appelle les falaises. Ils sont au-dessous du niveau des hautes eaux. On y a établi des chaussées. Le sol est formé d'une vase rougeâtre fine, d'une épaisseur indéfinie, qui a été déposée par

la marée. Comme fertilité, ces terrains valent les meilleurs de l'Amérique. La marée monte la rivière avec une grande force et apporte de la vase en quantité. Bien des cultivateurs charroient cette vase, dont ils se servent comme engrais sur les terres hautes. Contiguë aux falaises, il y a généralement une lisière de bons terrains secs que l'on appelle intermédiaires. C'est un sol sablonneux rouge qui ressemble beaucoup aux terrains rouges de la vallée de l'Eden, dans le Westmoreland. Plus haut, sur les montagnes, le sol est sablonneux, rouge, pas aussi bon et généralement boisé. A la recommandation du Dr Clay, le colonel Blair, M. Longworth et autres messieurs convoquèrent, à Truro, une assemblée de cultivateurs, pour me mettre à même de leur faire des questions et de constater ainsi leurs opinions sur l'agriculture dans le district et la perspective offerte aux immigrants. J'entendis exprimer des opinions très contradictoires dont je tire ces conclusions générales : Les terrains des falaises valent de £10 à £60 l'arpent et se sont vendus £80 dans certains cas. Les terrains intermédiaires valent de £2 à £16 ou £20 l'arpent, suivant la qualité, et les terres de bois non défrichées, de 2s. à £1 l'arpent.

L'opinion générale est que les terrains des falaises donnent de deux à trois tonnes de foin par arpent, et cela, dans certains cas, pendant plusieurs générations, sans qu'on y ait mis de l'engrais. On peut récolter, par arpent, de 600 à 1,000 boisseaux de navets, ou de 200 à 430 boisseaux de pommes de terre ou de bonnes récoltes de céréales. Les pommes viennent à la perfection dans quelques parties de la province—et, sur ce point, je puis donner mon propre témoignage, parce que j'ai vu les pommiers chargés et le sol tout autour couvert de fruits. Les pommes se vendent de 4s. à 8s. le baril de 2½ boisseaux. L'opinion générale est que, pour commencer une exploitation agricole à la Nouvelle-Ecosse, il faut un capital considérable, parce qu'il serait impossible de faire des profits en empruntant à 6 ou 8 pour cent. On croit aussi que l'élevage du bétail est particulièrement profitable, surtout depuis que les éleveurs ont le marché anglais à la disposition des éleveurs. Sous ce rapport, ils ont un grand avantage sur l'Ontario et les Etats de l'ouest, le transport à l'intérieur étant moins coûteux. A la Nouvelle-Ecosse, le bœuf se vend de 4d. à 5d. la livre, au quartier.

Je passe quelques jours avec M. Simpson, gérant de la mine de Drummond, Westville, Nouvelle-Ecosse. Je parcours la mine ; la veine présente 16 pieds d'épaisseur de la meilleure houille, et l'on se croirait plutôt dans une carrière que dans une mine de charbon. Plus bas, il y a deux autres mines, l'une de 10 et l'autre de 6 pieds d'épaisseur. On me dit qu'à la mine Albion, qui est voisine, la veine a 32 pieds d'épaisseur.

M. Simpson me fait faire une promenade en voiture autour du havre de Pictou, en vue de Green Hill, où il y a de très bonne terre.

Des cinq provinces de l'est, je crois que l'Ontario et la Nouvelle-Ecosse sont les mieux cultivées. J'ai une bonne opinion des cantons de l'est, où les terres sont, je crois, à meilleur marché que dans toutes les autres provinces. La Nouvelle-Ecosse a certainement un grand avantage, celui d'être la province la plus voisine du marché anglais.

J'ai remarqué, entre autres choses, que les fermiers se logent bien mieux en Canada qu'en Angleterre. J'ai observé nombre de fermiers, dans l'Ontario et les provinces maritimes, qui ont quitté l'Angleterre ou l'Ecosse sans aucunes ressources, pour ainsi dire, qui ont défriché et mis en culture de 200 à 300 arpents de terre, peut-être, et vivent dans des maisons comme Hawes n'en compte pas de meilleures.

La société canadienne ne ressemble pas à la société anglaise. On n'y rencontre pas cet esprit de caste qui existe en Angleterre. Les Canadiens sont très sociables. La position d'un homme dépend beaucoup plus de ses mérites personnels et de sa conduite que de sa richesse, bien que je ne veuille aucunement dire que la richesse n'a pas d'influence. Les Canadiens sont très loyaux à la couronne anglaise et je n'ai entendu personne demander la séparation d'avec l'empire. On m'a raconté que, dans un hôtel de Belleville, la *Dafoe-House*, un Américain ayant proposé un *toast* peu flatteur pour la reine, on le laissa boire seul, en silence ; mais il dut bientôt quitter l'hôtel en y laissant plusieurs lambeaux de ses vêtements, et on ne l'a pas revu depuis dans ce voisinage.

Bien que j'aie, dans bien des cas, exprimé ma propre opinion, je vous prie de vous guider plutôt d'après les faits et renseignements que je vous ai donnés et selon votre jugement que d'après mon opinion personnelle. Mais si l'on me demandait quelles sont les personnes qui doivent surtout émigrer au Canada, je dirais d'abord que les fils de fermiers, élevés dans la connaissance de l'agriculture, bien que peu accoutumés au travail manuel, mais pouvant réunir un petit capital, amélioreraient leur position en Canada et auraient bien des chances de s'y enrichir. Chez-eux, ces jeunes gens passent la moitié de leur vie dans de vains efforts pour obtenir une ferme, et quand ils en trouvent une ils sont déjà âgés et gagnent à peine leur vie pendant le reste de leurs jours. Au Canada, ils peuvent certainement acquérir des propriétés tous les jours.

Le journalier peut réussir, mais il faut qu'il se rende au Nord-Ouest, où il peut obtenir des concessions gratuites et où les gages sont beaucoup plus élevés que dans les provinces plus anciennes. L'émigrant qui possède un certain capital peut réussir également bien au Nord-Ouest ou dans les provinces plus anciennes. Les hommes arrivés à l'âge mûr, surtout parmi les cultivateurs, préféreront sans doute les provinces plus anciennes et plus colonisées, et je ne conseille pas aux capitalistes de se rendre au Nord-Ouest, à moins qu'ils désirent augmenter rapidement leur capital et aient un goût prononcé pour la vie de pionnier. Toutefois, pour parvenir, dans les provinces les plus anciennes, il faut certainement un capital assez considérable, et l'homme qui ne le possède pas a beaucoup plus de chances de réaliser des capitaux et de vivre à l'aise au Nord-Ouest. Les fils de famille ayant une bonne éducation, mais sans expérience du travail et des affaires et, de plus sans capital, n'ont pas beaucoup de chance en Canada. Je puis dire la même chose des cultivateurs en gants blancs, à moins qu'ils aient une intelligence bien rare, ce qui n'est point toujours le cas.

La meilleure garantie du succès est le fait que tant d'autres ont réussi. Je pourrais citer nombre d'émigrants qui sont partis avec presque rien, qui ont eu à lutter avec la forêt pour lui arracher un champ, pour ainsi dire, et qui, maintenant, sont à l'aise. On comprend donc quels avantages rencontre l'homme qui va s'établir dans la prairie, où il peut labourer sur un parcours de plusieurs milles sans rencontrer un seul obstacle, et où le sol est meilleur qu'il ne l'a jamais été dans la forêt. Il y a encore une autre considération en sa faveur : presque toutes les bonnes terres incultes sont prises aux Etats Unis, en sorte que la nombreuse émigration d'Europe et le surplus naturel des cinquante millions d'habitants de l'Amérique se rendront dans les fertiles régions du Nord-Ouest canadien. Il en résultera, selon toutes probabilités, une affluence et un développement comme on n'en a point encore vus sur le continent américain ; et il est très possible que les jeunes gens qui achètent aujourd'hui des terres à un dollar l'arpent, verront le jour où elles vaudront de £10 à £20.

Je conteste formellement l'assertion faite par bien des gens, que les terres du Canada donneront toujours des récoltes sans qu'on y mette d'engrais ; que l'engrais est complètement inutile au Manitoba et que ce serait folie d'en employer. Rien ne saurait être plus absurde que cette idée. Dans les plus anciens districts du Canada et des Etats-Unis, il est évident que les terres perdent graduellement toute valeur par ce système. Nombre de terrains qui rapportaient, au début, de 30 à 40 boisseaux de blé par arpent, ne donnent plus que des récoltes à peine suffisantes pour couvrir les frais d'exploitation, et l'on est obligé d'avoir recours aux engrais artificiels. Je crois que la moyenne des récoltes de blé, dans les Etats de l'Est, ne s'élève pas à 15 boisseaux par arpent.

Je pars de Québec le 6 novembre et j'arrive à Liverpool le 16, ayant été absent près de quatre mois.

Je n'ai été malade ni en allant ni en revenant, et je puis garantir que la traversée de l'Atlantique n'est pas, à beaucoup près, chose aussi terrible qu'on veut bien le faire croire ; c'est, en réalité, un voyage de plaisir. J'ai visité l'entrepont du *Sarmatian*, de la ligne Allan, et constaté que les passagers sont très bien nourris et très bien traités, sous tous rapports, pour le prix de la traversée.

"CE QUE M. BRODERICK PENSE DU CANADA."

"On me dit que la réunion tenue l'autre soir à Hawes a été fort intéressante. Une foule compacte remplissait la plus grande salle du village et était venue entendre

le rapport de M. Broderick. Il y a quelques mois, ce monsieur fut nommé délégué des fermiers de Wensleydale et chargé de visiter le Canada pour s'assurer des ressources qu'il offre à l'émigration. Tant de rapports faux ont été rédigés et répandus au sujet des diverses parties de la Confédération canadienne, que le témoignage d'un homme aussi indépendant et aussi capable que M. Broderick doit être accepté comme ayant une grande valeur. Ce n'est plus une affaire d'opinion, et les faits et chiffres que l'on trouve dans le rapport que publie ce journal, méritent la plus sérieuse attention de tous les agriculteurs. Cette question apparaît devant le public sous un jour tout à fait nouveau. Nul doute qu'elle va être vivement commentée, et nous ne devons négliger aucune occasion de nous procurer de nouveaux renseignements à ce sujet, surtout quand on nous démontrera aussi clairement les avantages et les désavantages du pays. Les chiffres relatifs à la valeur des bestiaux, au prix de la viande, aux gages, etc., surprendront beaucoup de cultivateurs routiniers."—*Darlington and Stockton Times*, le 1er janvier 1881.

## RAPPORT DE M. JOHN SAGAR,

DE WADDINGTON, PRÈS CLITHEROE, LANCASHIRE.

"Le rapport de M. Sagar, de Waddington, nommé, au mois de mai, représentant des fermiers de Clitheroe, a été soumis à une assemblée de cultivateurs et autres personnes, tenue lundi au *Swan and Royal Hotel*. L'assemblée à laquelle assistaient environ cinquante personnes, était présidée par M. Tomlinson, fermier, de "Grapes Lane," qui, après avoir donné lecture du rapport, invite les assistants à faire des questions sur le sujet qu'il traite. M. Dickinson, de Bradford, M. Johnson, le révérend W. L. Roberts, et d'autres, font des questions auxquelles il est donné des réponses satisfaisantes. M. Thomas Grahame, agent du gouvernement canadien, était présent et fit un discours de courte durée, après quoi la séance se termina par un vote de remerciements à l'adresse de M. Sagar, qui a si bien rempli sa mission de délégué des fermiers de Clitheroe."—*Preston Guardian*, le 18 décembre 1880.

Voici le texte du rapport :—

A une réunion des fermiers de ce district, tenue à Clitheroe, au mois de mai dernier, à l'instance du gouvernement canadien, j'eus l'honneur d'être choisi comme votre délégué, chargé de visiter ce pays et de faire rapport sur les ressources qu'il offre aux fermiers anglais qui voudraient s'y établir. Avant de commencer mon rapport, je ferai bien de mentionner les circonstances dans lesquelles les autres délégués et moi-même nous avons été nommés. Depuis quelques années, il est parti d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande, une nombreuse émigration, dont la plus grande partie s'est dirigée vers les Etats-Unis. On explique ce fait de diverses manières.

D'abord, plusieurs émigrants sont allés rejoindre des parents et amis. J'ai même appris que, cette année, la traverse avait été payée en Amérique pour nombre des émigrants qui s'y sont rendus. En second lieu, on a répandu l'idée que les hivers sont trop longs au Canada. Presque tous les paysages canadiens, que l'on a répandus, représentaient des scènes d'hiver. Enfin, jusqu'à l'ouverture comparativement récente du Manitoba et des Territoires du Nord-ouest, le Canada ne possédait point de régions de prairies plus vastes que les Etats américains de l'ouest. Mais, aujourd'hui, tout cela est changé, et l'on a constaté que le Canada possède des régions de prairie plus vastes et aussi fertiles que celles qui appartiennent aux Etats-Unis. Les Américains admettent cela eux-mêmes, bien que plusieurs d'entre eux, intéressés à la vente des terres, prétendent que le Canada est un pays que l'on doit éviter, et cela parce qu'ils le considèrent comme un concurrent puissant.

C'est donc pour faire connaître le pays tel qu'il est, aux personnes qui voudraient émigrer, que le gouvernement canadien a fait inviter les délégués à visiter le domaine de la Confédération et à exprimer, dans des rapports, leurs libres opinions sur ses ressources et son développement actuel au point de vue de l'agriculture.



Du Manitoba et des Territoires du Nord-Ouest, je ne suis point à même de parler d'après mon expérience personnelle, parce que je n'ai point visité ces régions—M. Curtis, de Skipton, et moi-même ayant borné notre visite à la province de l'Ontario. Plusieurs comtés ont choisi des délégués; mais le territoire canadien est si vaste que nous avons dû nous diviser pour l'étudier convenablement; et quand je dirai que la superficie de la province de l'Ontario est d'environ 200,000 milles carrés, on verra que nous avons une étendue suffisante à parcourir. Je crois que les rapports sur le Manitoba, les Territoires du Nord-Ouest et les provinces maritimes seront imprimés et publiés dans un même volume, avec le mien, en sorte que toutes les personnes intéressées pourront s'en procurer des exemplaires aux bureaux du gouvernement canadien en Angleterre.

J'expliquerai maintenant l'idée que je me suis faite de l'Ontario. Je dois d'abord dire que je suis allé là où j'ai voulu et qu'on a facilité mes recherches de toutes les manières.

Je quitte Liverpool le 22 juillet, sur le vapeur *Sarmation*, de la ligne Allan, et, après une bonne traversée, dont trois jours sur les eaux comparativement calmes du Saint-Laurent, j'arrive à Québec le 31. A bord du vapeur, les cabines et la nourriture ne laissent rien à désirer, et le voyage est agréable sous tous les rapports. J'en ai causé avec plusieurs passagers, qui semblaient très satisfaits des cabines et de la table.

Le long des bords du Saint-Laurent, sur un parcours de 200 milles avant d'arriver à Québec, je n'ai point aperçu de terres ayant grande valeur au point de vue agricole; mais, à environ 30 milles de Québec, la campagne a meilleure apparence, et je pense que l'on doit y trouver de bonnes terres, bien que je n'aie pu en juger qu'en regardant du pont du bateau à vapeur.

Nous restons à Québec le dimanche, puis nous nous rendons à Montréal, la plus grande ville de la Confédération, dont la population est d'environ 150,000 âmes. Elle est pittoresquement située sur une île du Saint-Laurent, et, en arrière, s'élève le mont Royal, d'où l'on a une très belle vue de la ville et du fleuve. Je ne connais pas de ville de cette dimension où il y ait tant de si beaux édifices publics et de si belles résidences privées. Les quais ont grandement un mille de longueur, et l'on peut y amarrer les grands vapeurs de 4,000 tonneaux. On me dit qu'en 1879, il arriva, dans le port, 289 bateaux à vapeur et 323 navires à voiles, et que, cette année, les arrivages seront encore beaucoup plus considérables. La population de Montréal espère même que, du moment où sera terminé le travail, déjà commencé, de l'agrandissement des canaux, une grande partie du grain et autres produits des Etats américains de l'ouest et du Canada seront exportés en passant par Montréal, parce que, non-seulement la distance de Chicago à Montréal est moindre de 150 milles que celle de Chicago à New-York, mais que, par cette dernière voie, il y a 16 écluses et 89½ pieds de chute de plus que par la première; en outre, la distance de Montréal à Liverpool est moindre de 300 milles qu'en partant de New-York, ce qui réduirait nécessairement les prix de transport.

Nous nous rendons à Ottawa, capitale de la Confédération, et nous allons trouver M. Lowe, secrétaire du département de l'agriculture. Après un court entretien, il est décidé que M. Curtis et moi-même nous ferions rapport sur l'Ontario, comme je viens de le dire, tandis que M. Broderick, de Wensleydale, et M. Imrie, de Glasgow, visiteraient le Manitoba et le Nord-Ouest.

D'Ottawa, nous nous dirigeons vers l'ouest et visitons nombre de townships, villes et villages dans les différents comtés. Je crois qu'il serait assez inutile de faire une description détaillée de chaque ferme et de chaque district que j'ai visités. Je dirai que nous établîmes nos quartiers généraux successivement à Toronto, Hamilton et London, et que, partant de ces trois centres, nous avons visité la campagne. Je donnerai une courte description de chacune de ces villes et ferai quelques observations générales qui s'appliquent à toute la province.

Toronto est la ville principale de l'ancien Canada-Ouest, et sa population est d'environ 80,000 âmes. C'est une ville florissante et où règne une grande activité; elle possède de beaux édifices publics, écoles, collèges, et un parc public. Les habi-

tants sont, en majorité, anglais de naissance ou d'origine. La ville est plus anglaise, sous tous rapports, que la plupart de celles du Canada-Est, dont la population est composée, en grande partie, de Canadiens-français qui parlent presque tous la langue française et sont restés fidèles à la religion catholique romaine.

Pendant notre séjour à Toronto, nous visitons la campagne, sur un parcours de 40 milles, au nord et à l'est, et nous sommes accompagnés de M. William Rennie, grainetier en cette ville, dont je ne saurais trop reconnaître la bienveillante obligeance. Nous examinons les fermes, les chemins, le sol, les récoltes et le système de culture et nous avons des entretiens avec les principaux cultivateurs du district.

Nous visitons d'abord la pépinière de MM. Leslie et fils, à Leslieville. Par malheur, les propriétaires étaient absents, mais, guidés par M. Rennie, nous visitons le verger et la plantation d'arbrisseaux qui avoisinent la maison. Nous voyons une magnifique collection de dahlias; les poiriers sont tellement chargés de fruits que les branches se brisent sous leurs poids; j'examine, avec intérêt, une magnifique haie de pruche, à l'ouest de la maison.

Nous nous rendons ensuite à la ferme de Simon Beattie, sur le chemin de Kennedy, où une belle récolte de mangels et deux ou trois variétés de navets et autres tubercules indiquent l'éleveur de bestiaux. M. Beattie est connu, dans tout le Canada et aux Etats-Unis, comme importateur de bestiaux des meilleures races. Cette année, il a acheté, comme reproducteurs, quelques-uns des plus beaux bestiaux et moutons que l'on voyait à l'exposition royale d'agriculture de Carlisle. La propriété de M. Johnson, sur la même route, est visitée avec un égal intérêt; nous y remarquons surtout un beau verger, de plantation récente, protégé contre les vents de l'ouest par une haie de pruche.

Nous nous rendons ensuite à la ferme de M. Glendinning, champion du jeu de disque et de boule. Un d'entre nous fait observer que la supériorité dans ce genre d'exercices ne rend pas un cultivateur parfait. Quelques tubercules, parmi lesquels une quantité plus qu'ordinaire de mauvaises herbes, eussent été beaucoup plus beaux si on les eût sarclés en temps convenable. Toutefois, somme toute, cette ferme avait assez bonne apparence, et ses défauts n'eussent pas été remarqués sans la proximité d'une des fermes modèles de Scarborough, celle de M. Andrew Young. Les beaux champs, bien entretenus, les bestiaux en bon état, un bon verger protégé par une belle haie de pin, tout dénote un cultivateur soigneux et entreprenant. M. Young se fait une spécialité de l'élève des bestiaux d'Ayrshire et des chevaux de Clydesdale. Au loin, nous apercevons les champs et les bâtiments de M. Andrew Hood, le laboureur émérite qui, avec M. Rennie,—qui jouit également d'une haute réputation comme valet de charrue,—se propose de venir, l'année prochaine, disputer la palme aux laboureurs de la Grande-Bretagne et de l'Ecosse.

Un lot à souches que nous visitons ensuite sur la propriété de M. Kennedy où le vent abattit une partie du bois, il y a quelques années, nous amène à parler des bœufs. M. Anderson, délégué irlandais, rapporte avoir observé que l'on employait beaucoup les bœufs au Nord-Ouest qu'il venait de visiter. Un jour, il rencontre un cultivateur conduisant une paire de bœufs, laids, obstinés et difficiles, et il lui dit :

“L'ami, vous avez du tracas avec vos bœufs?”

Le cultivateur répondit en poussant un soupir : “Oui, je suis arrivé ici religieux, mais je crois que l'on ne peut pratiquer sa religion en conduisant des bœufs.”

M. Rennie, qui connaît bien les bœufs et était renommé, dans le temps, pour ses succès aux corvées volontaires et en d'autres occasions où l'on emploie des bœufs, me dit que c'est une erreur de crier et d'aiguillonner pour conduire les bœufs, comme l'on fait trop souvent. En employant toujours la douceur, on peut les conduire aussi aisément que des chevaux.

Nous arrivons à midi au *homestead* Rennie, et l'on nous invite à dîner.

Cette propriété est occupée par M. S. Rennie et fait honneur au township. A l'ouest de la maison, dans l'endroit où sa mère élevait autrefois des canards, M. Rennie cultive presque tous les tubercules qu'il envoie aux différentes expositions. Les carottes, rouge et blanche, les mangels, la betterave à sucre, etc., y poussent admira-

blement. Deux citrouilles (pesant plus de 35 lbs. chacune et n'ayant pas atteint leur complet développement), des gourdes gigantesques (pesant, au moins, 150 lbs. la pièce et qui atteindront probablement 275 lbs. avant de cesser de grossir, me dit-on), des choux de Suède de dimensions énormes, sont autant de preuves de ce que l'on peut réaliser dans ce genre de culture. Un champ de carottes blanches, de mangels et de pommes de terre, cultivé à la façon usuelle, semble annoncer une très forte récolte, et je n'ai jamais vu de meilleur champ de ma vie.

M. Rennie nous fait voir de très beaux porcs de Suffolk qu'il a obtenus d'un verrat qui a obtenu un prix à l'exposition et d'une truie de bonne race. Il croit que les sulkfolk sont les porcs qui se nourrissent le mieux à l'herbe, au dehors. En réponse à mes questions, il me dit que, depuis 17 ans qu'il cultive, ses plus faibles récoltes d'orge ont été de 38 boisseaux par arpent, en moyenne, et qu'une année la moyenne a été de 55 boisseaux. Un magnifique verger situé au nord de la maison, et de plantation récente, est entouré au nord, à l'est et à l'ouest, d'une haie de pruche de Norvège qui non-seulement protège les arbres contre la gelée, mais aussi contre les vents d'automne, qui endommagent tellement les fruits en ébranlant les arbres, parfois même en les brisant.

En quittant cette propriété, nous nous rendons à celle de M. Thomas Hood. J'y remarque une haie de pommiers sauvages qui est une nouveauté pour moi. Nous voyons, en passant, les propriétés suivantes : celle de M. Gibson, bon cultivateur, qui recommanda fortement la rotation convenable des récoltes ; celle de M. William Hood, fils, dont la propriété est une ferme-modèle sur laquelle les cultivateurs de Maxham feraient bien de prendre exemple ; enfin, celle de M. William Rennie qui, depuis une couple d'années a planté des peupliers de Russie tout autour de sa propriété de 120 arpents, qui est en parfait état de culture.

Nous nous arrêtons un peu à la ferme de M. Robert Marsh, qui nous fait voir son troupeau de moutons de Southdown, dont il est fier à juste titre. Tous ses moutons proviennent de béliers importés et de brebis presque toutes importées aussi, et la tête et la toison indiquent suffisamment que ce sont des animaux de race. M. Marsh a essayé la luzerne et en parle avantageusement. Il croit que, sur les terrains riches, on peut la couper trois fois par année, et que chaque récolte donne de deux à trois tonnes par arpent. Il a obtenu neuf médailles et neuf diplômes à l'exposition du Centenaire, et, en tout, 80 prix.

De là, nous nous rendons au grand établissement de M. Russell. M. James Russell montre, avec orgueil, une médaille d'or obtenue pour sa vache de Durham "Isabella," qui a été déclarée l'animal—parmi les mâles ou les femelles—le plus parfait, exposé au Centenaire. Il montre aussi cinq médailles d'argent, une de bronze, et une médaille des commissaires canadiens, toutes obtenues à cette exposition, et toutes pour des durhams. Il possède un troupeau de 120 moutons de Cotswold, à la tête duquel sont des sujets qui ont obtenu des médailles à l'exposition royale en Angleterre ; aussi 35 durhams, avec "British Statesman," un taureau importé, à la tête du troupeau. Il a aussi de beaux porcs du Berkshire, provenant d'une truie qui a obtenu un prix à l'exposition royale. M. Russell possède 300 arpents ici et 150 à une couple de milles plus à l'ouest ; lui-même et ses fils entretiennent le tout en excellent état. On fait peser, devant nous, quelques-uns des cotswolds, et l'on obtient les résultats suivants : une brebis de 4 ans, 345 lbs. ; une brebis de 3 ans, 323 lbs. ; une brebis de 2 ans, 323 lbs. ; une brebis d'un an, 310 lbs.

Nous avons une discussion sur les mérites respectifs des diverses races de moutons, et l'on convient que les southdowns donnent la meilleure viande, mais que, pour la meilleure viande, les cotswolds méritent la palme. On fait sortir les durhams dans la cour et nous les examinons ; ce sont réellement de bien beaux animaux. Quelques-uns des vœux sont d'une grande beauté.

En parlant du district de Toronto, je ne saurais mieux faire, je pense, que de citer, *in extenso*, un extrait que j'ai pris dans le *Weekly Mail* du 29 octobre 1880, un des principaux journaux de la Confédération. Cet article donne une bonne idée de ce que peut réaliser la culture des tubercules dans cette province. Je ferai ensuite quelques observations à ce sujet.

Voici cet extrait :—

“ Dans toute notre culture canadienne, rien n'étonne plus les agriculteurs anglais que nos récoltes de tubercules. Elevés dans l'idée que la perfection de la culture consiste à obtenir de bonnes récoltes de tubercules pour la nourriture des bestiaux, et persuadés qu'il n'y a point d'agriculteurs comme eux, ils sont surpris, en arrivant dans l'Ontario, de voir des mangels, des betteraves à sucre, des choux de Suède et des carottes qui donnent de plus fortes récoltes et de plus beaux échantillons qu'ils n'en ont encore jamais vus. M. William Rennie, grainetier de cette ville, reconnaissant l'importance de ce fait et sachant que nos expositions régulières de l'automne ont lieu trop tôt pour que l'on puisse y exhiber des tubercules mûrs, a établi, depuis quelques années, une exposition où l'on a exhibé, chaque année, de magnifiques échantillons de tubercules et d'autres produits agricoles. Cette année, l'exposition a eu lieu hier et tous les produits ont été expédiés à M. John Dyke, agent du gouvernement à Liverpool, afin qu'il les exhibe lui-même.

“ M. G. Rennie, de Markham, a également exposé de beaux échantillons qui prouvent son habileté comme agriculteur. De longues mangels dites “ globe,” rouges et jaunes, les jaunes pesant 55 lbs.; un superbe échantillon de carotte blanche; des panais; une citronnelle, pesant 33 lbs.; une citrouille des champs, pesant 37 lbs.; et, finalement, une gourde gigantesque, pesant 303 lbs.

“ M. H. J. Carik, de Muskoka, expose une courge pesant 14 lbs.; M. John Finlis, de Leslieville, de beaux oignons rouges et jaunes; et M. John Wright, de Parkdale, entre autres articles, quelques navets gris, pesant 10 lbs. chacun. MM. George Leslie et fils, des pépinières de Toronto, exposent de belles pommes d'exportation.”

Pendant notre séjour à Hamilton, nous faisons plusieurs agréables excursions à la campagne. Un des premiers endroits que nous visitons est la vigne de M. Thomas Barnes—sa propriété est connue sous la désignation de Carrock Lodge—et le propriétaire nous fait voir la vigne et la ferme. Il nous montre plusieurs espèces de raisins et nous explique la manière qu'il les cultive. Les vignes étaient chargées de fruit, et je dois dire que je ne pensais pas que les raisins pussent atteindre semblable perfection au Canada, dont la latitude est d'environ 46 degrés nord. Cela prouve que le climat n'est point aussi terrible qu'on veut bien le dire, puisque ces raisins mûrissent à ciel ouvert et que l'on n'abrite pas les vignes en hiver. La même observation s'applique aux arbres fruitiers; pommiers, poiriers et pêcheurs, ainsi qu'aux melons, tomates et autres fruits du même genre. Le long du chemin, j'observe que les maisons des cultivateurs sont plus solidement et plus élégamment bâties que chez nous, et celles que j'ai visitées étaient beaucoup mieux meublées que les nôtres.

Nous nous rendons ensuite chez M. Jardine, à “ *Vine Vale Farm* ;” on fait sortir un beau troupeau d'ayrshires pour que nous les examinions, et, animal pour animal, je crois que l'Angleterre et l'Ecosse ne comptent pas beaucoup de troupeaux pareils. Deux ou trois animaux, en particulier, sont superbes. Les quarante animaux qui forment ce troupeau, à l'exception d'un seul, sont nés dans le pays et ont obtenu des médailles à différentes expositions.

Après avoir examiné les bestiaux, nous visitons le four à houblon de M. Jardine et nous voyons le houblon qu'on y préparait. Comme en Angleterre, les marchands de houblon se font une vive concurrence; c'est à qui placera ses produits le premier sur le marché. M. Jardine était le premier cette année, ayant placé son houblon sur le marché le 26 juillet. Il a terminé sa récolte de houblon pendant la première semaine d'août.

Nous traversons ensuite une partie du comté de Halton, sur les bords du lac Ontario, dans le voisinage de Burlington. Nous avons la compagnie agréable de M. E. Hurd et de son frère. Nous nous arrêtons un peu à “ *Oaklands Farm*,” où nous voyons une belle récolte de maïs; les tiges du blé dépassaient de beaucoup une hauteur d'homme.

Nous visitons ensuite la propriété de M. Hurd, à Burlington; on y cultive surtout les arbres fruitiers. Sur une étendue de 75 arpents, il y a 600 pommiers en plein rapport et 1,500 poiriers qui seront en rapport bientôt; en outre, une pépinière de 25 arpents et une excellente récolte d'avoine et d'orge. La propriété est très bien drainée et tenue en parfait état.

Nous visitons aussi la propriété de M. O. T. Springer qui est contiguë, et où il y a un verger de 2,000 pommiers en plein rapport.

Nous continuons notre route pour arriver à la propriété de M. John Fothergill, connue sous la désignation de "*Old Baxter Farm*," et l'une des plus belles de cette partie de l'Ontario. Elle a une superficie de 200 arpents dont, 30 seulement sont en bois, presque tout le reste étant en pleine culture. En arrivant, nous sommes reçus par M. Fothergill lui-même, qui nous fait un cordial accueil. Nous examinons les bestiaux dont M. Fothergill a un beau troupeau. Il nous montre environ 25 bestiaux, tous de race, principalement des durhams importés. Nous parcourons ensuite la propriété pour examiner les céréales et les tubercules, les uns et les autres de belle venue. Les champs d'avoine et d'orge semblent devoir donner une forte récolte, et les tubercules rapportent également bien. Un champ de navets, de 13 arpents, mérite une mention spéciale. On y a mis partout de l'engrais ordinaire, auquel on a ajouté 400 lbs. de phosphate de Kingston par arpent. Le bon effet de ce fertilisateur a été démontré par le résultat d'une expérience que M. Fothergill a faite pour juger de sa valeur. Nous remarquons aisément deux rangs où l'on n'avait pas mis de phosphate et qui ne donneront, à proportion, qu'un tiers de la récolte que rapporteront les autres parties du champ. A quelque distance de là, M. Fothergill possède une autre propriété qu'il exploite aussi.

Nous visitons ensuite la fameuse ferme de Bow Park, si renommée pour les bestiaux qu'on y élève, et nous sommes reçus par M. Hope, gérant de la ferme et du troupeau. Le courtis gérant nous fait bien visiter la ferme, dont la superficie est de 1,000 arpents parfaitement cultivés, surtout en vue de la production du fromage et des tubercules pour l'hiver. Les récoltes de céréales et de tubercules sont excellentes. Nous examinons ensuite les bestiaux, qui pour le nombre, la variété, l'excellence et la pureté des races, excellent, dit-on, tout ce que l'on peut voir dans ce genre en Amérique, mais n'ont rien de supérieur dans aucune partie du monde. C'est un des souvenirs laissés à la Confédération canadienne par feu le regretté George Brown, fondateur de cette célèbre famille de durhams. Nous ne saurions trop remercier M. Hope de sa bienveillante hospitalité. M. Clay, l'actionnaire de l'association qui réside sur la ferme, était, en ce moment, à la Colombie-Anglaise, comme membre de la commission royale anglaise d'agriculture.

Nous nous rendons aussi à Guelph pour visiter le collège royal d'agriculture et la ferme modèle qui s'y trouvent et sont maintenus aux frais du gouvernement. La ferme a environ 550 arpents de superficie et est dirigée par MM. les professeurs Brown et Mills. L'objet de cette institution est de donner une éducation agricole complète aux personnes qui veulent se livrer à l'agriculture, et de faire des expériences de nature à perfectionner les systèmes de culture déjà en usage. Les jeunes gens en profitent largement, si bien qu'on s'occupe aujourd'hui d'agrandir l'établissement. Je dois ajouter que chaque étudiant est payé du travail qu'il fait sur la ferme, et l'on me dit que l'étudiant peut gagner assez pour couvrir ses frais de pension et de logement; l'enseignement est gratuit.

Nous parcourons les districts qui entourent London, ville principale du comté de Middlesex, dans l'Ontario ouest. Sa population est actuellement de 25,000 âmes et elle deviendra probablement une grande ville. Elle a son Hyde Park et son Kensington; la rivière qui la traverse s'appelle la Tamise, et les ponts ont aussi des noms qui nous sont familiers. Nous parcourons d'abord le district de Westminster et visitons plusieurs propriétés dont le sol onduleux est excellent; il convient également pour pâturages et pour la culture des céréales.

Nous nous rendons ensuite à l'établissement de Robson, où nous voyons de beaux bestiaux gras; sur une propriété de 200 arpents, il y avait 80 bestiaux et sur une autre, 50, tous en très bon état. Notre itinéraire nous dirige ensuite à travers la partie ouest du township de Westminster et jusqu'à Port-Stanley, sur le lac Erié, et, de ce dernier point, à Saint-Thomas. Nous voyons plusieurs belles propriétés dans ce district et les maisons y sont bien bâties; de fait, quelques-unes sont de vrais châteaux.

Pendant que je me trouvais dans la région de London, je visite Petrolia, dans le

district d'Enniskillen, le grand district oléifère du Canada. On pompe l'huile de la terre pour la raffiner ensuite; c'est déjà une grande industrie dans cette partie du pays. M. Kerr, maire de Petrolia, nous fait parcourir le district en voiture et nous y voyons de très bonnes terres. Il est vrai que le drainage les améliorerait; mais il faut observer que les terres ne se vendent que \$10 l'arpent. Une grande partie du district n'est pas encore défrichée; mais ce n'est pas un désavantage, car on me dit que la vente du bois rapporte souvent plus que le prix de la terre. Je crois que ce district est bon pour les pâturages.

Nous nous rendons à Sarnia, à l'extrémité du lac Huron. Nous sommes dans un district renommé pour la culture des fruits; les pommes, les poires et les pêches sont magnifiques et très peu coûteuses. Pendant notre séjour à Sarnia, nous avons l'occasion d'examiner la manière dont on enregistre les titres en Canada. Le système est très simple et très complet, et je puis ajouter que le prix d'un transfert est très peu considérable et n'excède pas 30s., y compris les honoraires de l'avocat.

Nous visitons ensuite les comtés d'Essex et de Kent. Beaucoup de Canadiens-français sont établis dans ce district, où la terre est assez bonne, mais assez mal cultivée. A Colchester, à environ huit milles de Kingsville, il y a de meilleures terres, bien cultivées. Je constate que les vergers sont beaux, les bâtiments des fermes bien construits et je vois de beaux troupeaux. A Morpeth nous visitons une belle propriété appartenant à M. Gardiner; sa superficie est de 245 arpents et elle est parfaitement entretenue. Il n'y a pas longtemps, cette propriété était considérée comme ayant peu de valeur; les deux précédents propriétaires ne pouvaient y vivre; mais, grâce à une culture intelligente, elle est maintenant de bon rapport. M. Gardiner emploie beaucoup le sel comme fertilisateur. Il a de beaux bestiaux, dont quelques-uns sont importés.

Nous nous rendons aussi à la propriété du colonel Desmond, 245 arpents; elle est encore en meilleur état que la précédente, ayant toujours été bien cultivée. Elle appartient au colonel depuis soixante ans; c'est un robuste vieillard qui travaille aux champs lui-même.

Nous gagnons Chatham, dans le comté de Kent; cette ville est le centre d'un beau district agricole. Elle est située sur la rivière Thames. Nous visitons la propriété de M. Dodson, qui est en parfait état et bien drainée. Un verger de 26 arpents forme partie de la propriété, et les fruits y étaient tellement abondants qu'ils pourrissaient à terre. Je crois que ce district est un des meilleurs que j'aie vus en Canada.

Le comté de Kent ne le cède à aucun autre de la province pour sa fertilité et la variété de ses produits. On y récolte d'immenses quantités de pommes, poires, pêches, prunes, cerises, coings et raisins. Quelques personnes se font une spécialité de la culture de la vigne. Kent est un des rares comtés dont une partie considérable est affectée à la culture du maïs, et toutes les céréales y viennent bien.

Sur les bords du lac Érié, le sol est de la marne graveleuse; plus en arrière, on rencontre la marne argileuse noire et dans les parties du nord et de l'est du comté, la marne sablonneuse prédomine. Le comté possède un grand nombre de beaux animaux; on s'y est beaucoup occupé de l'amélioration des races depuis quelques années; cela s'applique aux chevaux, bêtes à cornes, moutons et porcs. Les propriétés se vendent de \$10 (£2) à \$100 (£20) l'arpent, suivant la localité et la valeur des améliorations faites. Le lac fournit une communication par eau avec plusieurs points, et il y a, en outre, les chemins de fer "Great Western" et "Canada Southern" qui traversent le comté du nord-est au sud-ouest, et l'on construit actuellement, de Rondeau à Chatham, de là, vers le nord, jusqu'à Dresden, et enfin jusqu'à Sarnia, une ligne qui non-seulement coupera les deux lignes que l'on vient de mentionner, mais reliera Sarnia au réseau du Grand-Tronc.

En revenant de Chatham à London, nous traversons un très beau district agricole; principalement sur un parcours de quarante milles, en approchant de London, le sol est très bon. Je dois dire que la nature du sol varie de l'argile pesante à la marne sablonneuse et que les terres se vendent de £7 à £20 l'arpent, y compris les bâtiments. On me dit que le rapport moyen des céréales et des tubercules est comme

suit : blé, 20 boisseaux ; orge, 30 ; pois, 12 ; avoine, 35 ; pommes de terre, 100 ; navets, 300 ; foin,  $1\frac{1}{2}$  tonne par arpent. Les propriétés s'afferment pour des sommes de £20 à £80 par 100 arpents.

Nous visitons ensuite le district qui se trouve entre London et Wingham, comté de Huron. Du chemin de fer on ne peut pas généralement très bien juger de la valeur d'un district, parce que les voies ferrées semblent traverser toujours les districts les moins avantageux ; mais cela ne s'applique point dans le cas actuel, parce que nous traversons un district très fertile. Nous visitons en voiture les environs de Wingham, accompagnés du maire, M. B. Wilson, et du Dr Tarnlin, qui réside depuis longtemps dans cette partie du pays. On nous dit que, sur la route de Teeswater, les terres n'ont été défrichées que récemment ; mais le sol est très bon.

Nous allons visiter la fabrique de beurre de Teeswater. Ce beurre, nous dit-on, commande des prix très élevés sur les marchés d'Angleterre. On nous en montre plusieurs lots, prêts pour l'expédition, et pour lesquels on a refusé 1s. 2d. la livre. D'après le système que l'on emploie, la main ne touche pas le beurre pendant la fabrication.

Nous visitons aussi, dans la même localité, une fromagerie dirigée par M. Wilson. On y fabrique du fromage de qualité très bonne et très uniforme, et qui devrait se vendre un bon prix.

Pendant mon séjour à Toronto, il s'y tenait une grande exposition que je visitai. Les bestiaux étaient fort beaux en vérité, et j'ai vu là des animaux qui peuvent rivaliser avec n'importe lesquels en Angleterre. Un bœuf blanc et un bœuf rouan attirent particulièrement mon attention. Les moutons sont excellents aussi, et, malgré l'hiver, qui exige qu'on les enferme, ils semblent très bien réussir. Il n'existe point de maladies parmi eux ; point de gale, fourchet, ni vers. Cette observation s'applique aux bestiaux que l'on laisse entrer vivants en Angleterre, tandis qu'on exige que ceux qui viennent des Etats-Unis soient abattus au port de débarquement—ce qui est un grand avantage pour les marchés canadiens. Les porcs sont aussi de très bonnes races. J'ai rarement vu une plus belle exposition de fruits, céréales et tubercules.

Les instruments aratoires formaient une partie intéressante de cette exposition. Ils sont plus légers que ceux de fabrique anglaise et plus faciles à manier. J'assistai à l'essai d'une moissonneuse et lieuse, à fonctionnement distinct, et bien qu'elle ne donne pas des résultats aussi satisfaisants que ceux que l'on en attendait, elle est jugée fonctionner d'une manière satisfaisante, et nul doute qu'elle réparera à d'autres expositions. Le fabricant est M. John Watson, d'Ayr. Les faucheuses m'ont semblé meilleures que les nôtres ; elles servent également pour le foin et le trèfle.

Comme je l'ai déjà dit, je n'ai point visité le Manitoba, mais je ne dois point oublier de mentionner la section du Manitoba à cette exposition. Elle donne une bonne idée de ce que cette région peut produire, et je serais bien étonné si les délégués qui l'ont visitée n'en racontent pas des merveilles. On a prétendu, jusqu'à présent, que le climat du Manitoba était très désavantageux, mais les inconvénients qu'il offre ne doivent pas être considérables, si la région peut produire du blé, de l'orge, de l'avoine et des tubercules comme j'en ai vu à Toronto.

J'ai visité aussi l'exposition de Hamilton, qui ressemblait beaucoup à celle de Toronto ; s'il y avait une différence, c'est que les expositions de fruits et d'instruments aratoires étaient plus considérables.

Quant aux prix des terres, je dirai que les terres améliorées se vendent, dans la province, à des prix variant de \$40 à \$100 l'arpent, suivant la qualité du sol et la valeur des bâtiments. On peut aussi obtenir des concessions gratuites ; quant à ces dernières, on peut obtenir tous les renseignements désirables aux bureaux du gouvernement canadien, en Angleterre.

Pour commencer l'exploitation sur une terre défrichée et améliorée, je crois qu'un cultivateur devrait avoir un capital de £700 à £2,000—plus il aura, mieux il s'en trouvera. Dans quelques-uns des meilleurs districts, les propriétés de cent arpents se vendent £1,000 à £1,200 ; pareille propriété vaudrait le triple ou davantage en Angleterre ; mais je recommande aux émigrants d'affermir d'abord une propriété, en attendant qu'ils en trouvent une avantageuse à acheter. Personne ne doit

se presser d'acheter. Naturellement, sur les concessions gratuites, il suffirait d'une somme beaucoup moindre que celle que j'ai mentionnée.

Comme preuve de ce que l'on peut réaliser, je mentionnerai les résultats obtenus par M. Coward, de "Maple Grove," Brantford. Il a une excellente propriété, et des bestiaux aussi bons que tous ceux que j'ai vus dans l'Ontario; son verger, de douze arpents, lui a rapporté \$160, en 1879; il récolte de bon blé et de l'orge à belle enveloppe fine. Il ne fait que commencer sur une très petite échelle.

M. Stock, de Hamilton, a aussi commencé sans ressources. Il possède une belle propriété que ses fils exploitent, lui-même s'étant retiré.

Tels sont quelques-uns des cas de ce genre que j'ai pu constater. Mais, naturellement, pareil succès ne s'obtient pas sans un dur travail.

Je m'informe pourquoi tant de propriétés sont à vendre; on me donne différentes raisons. Nombre de cultivateurs sont les pionniers de leurs districts; quelques-uns aiment la vie de pionniers et désirent vendre leurs propriétés pour se rendre, avec leurs enfants devenus grands, dans de nouveaux districts (plusieurs se rendent au Manitoba), où ils peuvent obtenir, à meilleur marché, une plus grande étendue de terre et employer leur capital à améliorer des propriétés nouvelles. D'autres sont devenus vieux et veulent se retirer. D'autres, enfin, ont fortement hypothéqué leurs propriétés, et le taux de l'intérêt de l'argent étant très élevé ils sont obligés de vendre; d'autres ont complètement appauvri le sol et ne veulent pas entreprendre de lui rendre sa fertilité.

A ce propos, je dirai quelques mots du système de culture. Jusqu'à présent, on semble avoir eu l'idée de retirer autant que possible du sol sans rien lui donner. On faisait plusieurs récoltes de suite et il en est résulté que la production a diminué. On n'a presque pas songé à l'engrais; de fait, on a considéré la paille et l'engrais des étables plutôt comme un embarras que comme un avantage. Toutefois, je suis heureux de dire que l'on paraît songer à modifier ce système, pour en adopter un meilleur. Les cultivateurs de l'Ontario commencent à comprendre l'importance de l'élève des bestiaux et, comme conséquence, on cultive plus de tubercules et de fourrages verts et l'on utilise la paille. Cela ne peut manquer de produire de bons résultats.

L'instruction publique est organisée d'une manière très complète, dans la province, et l'enseignement est gratuit. Les taxes sont légères; elles varient de £5 10s. à £6 par 100 arpents, y comprises les taxes des écoles. L'église se maintient par ses propres ressources, en sorte qu'il n'y a pas de dîmes.

Les routes sont bonnes—elles ont généralement 66 pieds de largeur—et les marchés sont d'un accès facile. La province ressemble beaucoup à un district anglais; on y voit çà et là des villes et des villages; mais elle n'est pas encore bien peuplée, car on n'y compte que 1,800,000 habitants.

Les garçons de ferme y trouveront de bons avantages; ils gagnent de 4s. à 5s. par jour, ou de £30 à £35 par année, avec la pension. L'homme soigneux et laborieux a donc une belle perspective devant lui. Les servantes sont en grande demande et on leur donne des gages variant de £10 à £15 par année.

Autant que j'ai pu m'en assurer, le blé rapporte de 20 à 34 boisseaux par arpent; l'avoine, de 36 à 40; l'orge, à peu près le même rendement; le maïs, 40 boisseaux. Les pommes de terre sont excellentes. J'en ai arraché quelques-unes qui avaient produit de 10 à 13 tubercules. Le prix du blé varie de 90 à 95 centins le boisseau; le beurre se vend 25 centins la livre; les œufs, 25 centins la douzaine; le bœuf et le mouton, de 2½d. à 5d. la livre. La vie est certainement à meilleur marché qu'en Angleterre, et les vêtements d'étoffes canadiennes coûtent à peu près le même prix que les nôtres. Naturellement, les personnes qui veulent porter des étoffes anglaises, paient des prix plus élevés.

J'allais presque oublier de mentionner ma visite dans le district de Muskoka, que l'on ouvre actuellement à la colonisation. On y trouve beaucoup de bonnes terres; mais dans certaines parties, il est de valeur secondaire ou mauvais; sur plusieurs points, le sol est rocailleux. On croit, cependant, que le district a un bel avenir, tant pour la culture des céréales que pour l'élève des bestiaux, et cela est évidemment prouvé par certains produits que j'ai vus.



Quant au climat, il est certainement plus chaud qu'en Angleterre, sans quoi les fruits ne pourraient pas atteindre la perfection que l'on constate ; mais la chaleur n'est pas aussi fatigante qu'en Angleterre. Grâce aux grands lacs et à la sécheresse de l'air, lorsque le thermomètre marque 90° à l'ombre, la chaleur n'est pas aussi fatigante qu'on pourrait le croire. L'hiver est plus long et plus froid que les nôtres ; mais les Canadiens le voient arriver sans appréhension. Ils disent que l'air est si sec, si clair et si vivifiant, que cette saison est des plus agréables. Le plus grand désavantage de l'hiver c'est qu'il faut alors enfermer les bestiaux et les moutons avec soin ; mais quand on cultivera plus de tubercules et qu'on engraissera un plus grand nombre de bestiaux, cela cessera d'être un grave inconvénient. A ce propos, je dois dire qu'un syndicat de Toronto a passé un contrat avec la ligne Allan pour le transport, en Angleterre, de 21,000 têtes de bétail pendant les trois années prochaines.

J'ai en ma possession une lettre datée du mois d'octobre 1879, et publiée dans un des livres bleus du gouvernement de l'Ontario. Elle a été écrite par M. Brown, un des professeurs du collège d'agriculture de Guelph ; les renseignements qu'elle contient sont parfaitement authentiques, et c'est pourquoi je crois devoir en citer certains passages qui intéresseront probablement mes lecteurs.

“ D'UN CULTIVATEUR ANGLAIS, ÉTABLI DANS L'ONTARIO, AUX FERMIERS ANGLAIS.

“ \* \* \* Ma prétention à faire autorité en cette matière est basée sur le double fait que j'ai été, pendant vingt ans, en rapports quotidiens avec vous, et huit ans agriculteur moi-même et en rapports intimes avec les cultivateurs canadiens. Comme je m'adresse à une classe particulière d'agriculteurs, je bornerai mes observations à une province particulière de la Confédération canadienne (l'Ontario). \* \* \* Les deux tiers de ce jardin sont en culture ; le reste se compose de bois, de savanes, pâturages et eau. Il reste comparativement peu de souches pour indiquer les progrès de la colonisation pendant le dernier demi-siècle, car l'histoire agricole de l'Ontario ne remonte pas à une date plus éloignée ; on ne voit pas non plus un grand nombre de huttes, bien qu'il y ait encore beaucoup de clôtures construites, en la façon primitive, en madriers. Les résidences en pierre ou en brique, aussi bien ou mieux construites que les nôtres, ne sont pas rares. Ce sont des émigrés d'Angleterre, d'Ecosse, d'Irlande qui ont obtenu tous ces résultats. Nombre de grands propriétaires fonciers ont été autrefois des bouviers du Yorkshire, des pâtres des “*Highlands*,” des tisseurs de Paisley, des terrassiers de l'Ulster et des journaliers allemands. Plusieurs vivent encore, conduisant leur propre moissonneuse, ou représentant leur circonscription électorale au parlement d'Ottawa ou dans la législature de Toronto.

“ Nous avons deux longues saisons dans l'année, l'été et l'hiver, avec une *idée* de votre printemps et de votre automne—notre hiver dure du milieu de novembre au milieu d'avril. L'état sanitaire de la province est à peu près le même que dans presque tous les pays civilisés, pour les différents genres de vie. Les différentes températures sont *franches*, si l'on peut ainsi parler—85°, à l'ombre, est bien 85° ; et zéro est indubitablement 0°.

“ Dans l'Ontario, on cultive, actuellement, à peu près autant de blé d'hiver que de blé de printemps, avec une tendance à augmenter la culture de ce dernier ; ces blés rapportent, respectivement, de 25 à 15 boisseaux par arpent, avec une culture plus qu'ordinaire, et rarement moins de 40 et 25 boisseaux, lorsque la culture est soignée. La paille et l'épi ne sont pas aussi forts que chez nous, parce que le blé pousse trop vite ; mais la qualité est excellente pour la même raison. En détruisant trop rapidement la forêt, on a rendu la récolte du blé trop précaire faute d'abri, la neige ne restant pas sur les parties exposées. Mais les nouvelles plantations et la seconde pousse naturelle de la forêt fourniront bientôt l'abri nécessaire. Les récoltes de blé ne nous ont jamais absolument manqué, même avec toute notre négligence ; vous pouvez donc juger ce que l'on obtiendrait avec un travail intelligent et quelque capital.

“ Par ma propre expérience, j'ai démontré que le sol que l'on dit épuisé, peut reprendre sa fertilité dans quatre ans, en le traitant généreusement à l'aide d'un bon système, sans frais réels sur une série de saisons ; et cela pour la raison bien simple que cet appauvrissement du sol a été amené par l'abus d'un seul genre de

récoltes et non point par la variété de la culture. Le sol, qui ne veut plus du blé, n'est pas nécessairement épuisé; il suffit de traiter convenablement ce terrain malade, en quelque sorte, pour le rendre de nouveau très fertile.

" L'orge donne invariablement une récolte certaine et précieuse, soit pour le malt, soit pour la nourriture des animaux. Il n'est pas rare que l'orge rapporte de 30 à 40 boisseaux par arpent. L'avoine donne de la farine aussi bonne que la nôtre, mais le rendement est moindre par boisseau, parce que l'enveloppe est plus épaisse, ce qui résulte de la rapidité de la production; rapport, de 40 à 50 boisseaux par arpent. Règle générale, les céréales ne donnent pas plus de 3,000 lbs. de paille par arpent. On ne cultive généralement pas le maïs pour en avoir la graine, mais c'est une culture précieuse et qui rapporte abondamment comme fourrage vert, ainsi que je le dis ailleurs. Les pois et les fèves sont des récoltes importantes; la graine et la paille des premiers constituent une excellente nourriture pour les moutons; ils rapportent en général, 25 boisseaux par arpent.

" Pour améliorer et engraisser les bestiaux, le fourrage vert devient d'une grande importance. Le climat est particulièrement favorable à plusieurs pousses successives dans la même saison. En traitant bien ce genre de culture, on s'assure un approvisionnement continu de fourrage, depuis le milieu d'avril jusqu'au 1er novembre. Voici le rapport.

|  |                       |
|--|-----------------------|
| 1. Luzerne, deux coupes.....   | 20 tonnes par arpent. |
| 2. Seigle d'hiver, deux coupes.....  | 4 " "                 |
| 3. Trèfle rouge, deux coupes.....  | 6 " "                 |
| 4. Lentilles et avoine, une coupe.....   | 3 " "                 |
| 5. Mil, deux coupes.....   | 4 " "                 |
| 6. Maïs, une coupe.....  | 30 " "                |
| 7. Colza, une coupe.....   | 7 " "                 |
| 8. On vient d'introduire, avec succès, la culture du chou caraïbe et du consoude à piquants. |                       |

" Pour la culture des tubercules, l'Ontario s'est déjà fait un nom dans le monde, bien que l'été y soit plus chaud et l'automne plus court qu'en Angleterre. Nous arrivons graduellement à nous convaincre que, pour bien nettoyer et fumer le sol, et pour donner une récolte qui n'a pas de rivale pour la nourriture et le bien-être des animaux pendant l'hiver, les mangels et les carottes sont indispensables. Pour la dimension et la qualité, ces tubercules valent presque les nôtres. Je puis dire la même chose des pommes de terre, pour la culture desquelles nous sommes cependant renommés. Les choux de Suède rapportent 18 tonnes; les mangels 22 tonnes; les carottes 15 tonnes; et les pommes de terre 8 tonnes par arpent, en moyenne.

" Nous éprouvons quelque difficulté à varier les herbages, soit pour la rotation, soit comme pâturages permanents; mais des expériences persistantes ajoutent graduellement au nombre de ceux qui peuvent supporter l'hiver. Les pâturages artificiels nous obligent à y répartir le plus judicieusement possible nos animaux, pour empêcher la croissance trop rapide, et bien que le bœuf aussi bon que le vôtre ne provienne pas toujours d'animaux engraisés à l'herbe, nous constatons toujours que la chair de nos animaux s'améliore à mesure que l'automne approche.

Le foin est une récolte précieuse, mais est souvent cause qu'une propriété est peu judicieusement cultivée, parce qu'il rapporte trop et que les cultivateurs paresseux ou insouciant continuent trop longtemps à en récolter sur le même terrain, ne songeant pas que les herbages proprement dits épuisent autant le sol que ces autres plantes que l'on appelle blé, orge et avoine. Il n'est pas rare que le foin rapporte de 3,000 à 5,000 lbs. par arpent. Les trèfles, séparément ou mêlés au foin, viennent très bien et sont précieux, tant comme récolte que pour rendre la fertilité aux terrains épuisés et améliorer ceux qui sont naturellement pauvres. Nous considérons la culture des tubercules et du trèfle comme le moyen de remédier à l'appauvrissement du sol résultant de la culture trop continue du blé.

" Nous pouvons obtenir d'excellent bœuf et d'excellent mouton, avec les produits de notre sol, aussi rapidement et à moins de frais que vous. Nous pouvons prendre

un jeune taureau, durham ou hereford croisé, à six mois, lui donner du fourrage vert ou sec, suivant la saison, et y ajouter du bran et de la farine de pois ou d'avoine, et dans 24 mois nous pouvons l'expédier dans un port de mer; il pèsera, en moyenne, 1,400 lbs. sur pied et ne nous aura pas coûté plus de £14. L'élève des bestiaux donne nécessairement, sous tous rapports, des profits considérables.

" Vous avez entendu parler des bois de ce pays, et de la difficulté que présentent souvent le défrichement et l'essartage. Cela est vrai pour les personnes qui ne savent pas manier la hache, et il est également vrai que nos terres à bois durs donnent de meilleurs emplacements et un meilleur sol que les prairies, et conviennent certainement mieux pour la culture, l'élève des bestiaux et comme placement en général. Dans l'Ontario, les terres boisées sont aussi chères que les meilleures terres arables, en sorte que l'acheteur désire toujours plus de bois qu'il ne peut généralement en obtenir. Mais profitez de l'expérience rudement achetée de nos pionniers, laquelle démontre qu'aucun terrain, sur ce continent, n'est meilleur et plus sûr que le terrain de la forêt vierge.

" Enfin, peu de gouvernements traitent avec autant de libéralité que le nôtre l'agriculture et les arts. Nos expositions de comtés, de townships et provinciales sont un trait caractéristique du progrès de l'industrie agricole.

" Nous pouvons aussi vous offrir, dans votre profession, des variétés qui commandent actuellement l'attention des plus entreprenants capitalistes. Je veux parler de la culture des fruits et la laiterie. La fabrication du beurre et du fromage est conduite ici sur une échelle et par des méthodes inconnues à la majorité des cultivateurs anglais—branche de l'économie rurale qui ne demande qu'un faible capital et donne un rapport immédiat. Il est presque inutile de dire qu'en général, pour l'excellence et la variété, nos fruits ne le cèdent à ceux d'aucun autre pays. Ici le verger du cultivateur représente un sixième de l'entretien de sa famille.

" L'Ontario est une vaste région dont la population est encore comparative-ment peu nombreuse. On n'y compte, en tout et partout, que de 1,800,000 à 2,000,000 d'âmes, et comme nous labourons environ 10,000,000 d'arpents, on peut calculer le surplus de terrain dont nous pouvons disposer. Ce surplus, bien qu'il ne soit pas aussi considérable qu'il devrait être, deviendra immense avant longtemps, même lorsque le chiffre de notre population sera doublé.

" Notre farine est bien connue sur vos marchés, comme étant de qualité supérieure. Les Etats-Unis considèrent notre orge n° 2 comme valant leur n° 1 (causes, le sol et le climat), et achètent tout ce que nous pouvons leur en vendre. Sur tout notre continent, les bestiaux et les moutons de l'Ontario sont considérés comme étant des meilleures races et dans un état sanitaire excellent. Dans le moment, nous ne pouvons suffire à la demande de moutons cotswolds et de bestiaux herefords, et voilà pourquoi nous désirons tous ajouter à notre richesse et augmenter l'habileté de nos cultivateurs, en attirant au milieu de nous ceux qui ont le courage d'endurer quelques années de travail personnel, avec la certitude du succès à l'expiration de cette période.

" J'ai acheté, moyennant \$5,280 (£4 18s. 6d. l'arpent) 220 arpents très bien situés sur les bords d'un lac navigable, à cinq milles d'une ville qui est le chef-lieu d'un district d'avenir dans un comté de l'intérieur de l'Ontario, et est bientôt devenue le point de jonction de deux lignes de chemin de fer. Le sol est de la riche marne argileuse; il est naturellement sec, excepté dix arpents qui sont marécageux et environ quinze très rocailleux; cette propriété avait été très mal cultivée; elle est bien abritée (sauf du côté du lac, au sud et à l'est,) sur un tiers de sa superficie qui est couverte d'un bois d'érable, de bouleau et de hêtre; le jardin et le verger n'avaient pas grande valeur; les clôtures étaient toutes vieilles et mal faites, les bâtiments assez convenables, les chemins bons; un cours d'eau traverse diagonalement la propriété, et le titre et la délimitation ne laissaient rien à désirer. J'ai cru bien employer mon argent en faisant, sur cette propriété, des améliorations permanentes, et je suis persuadé qu'une meilleure culture et un travail soutenu amèneront un changement.

" Je vais comparer ma position sur cette propriété, située dans l'Ontario, à celle où je me trouvais sur une propriété que j'ai exploitée pendant plusieurs années dans

un comté de l'intérieur de l'Ecosse, et qui se compose de 100 arpents de terre arable, 40 arpents de prairie et 800 arpents de pâturage sur les hauteurs. Cette seconde propriété me fournit une comparaison parfaitement juste. Dans les deux cas, le cultivateur vit sur la propriété, avec sa femme et cinq enfants :—

“ *Propriété dans l'Ontario.*—Taxes en argent : taxes d'école, bonus du chemin de fer, taxe du comté : \$55, ou £11 6s. 4d.

“ *Fermage en Ecosse.*—Fermage et taxes : Terre arable, 30s. par arpent, \$150, prairie, 18s. £36 ; pâturages sur les hauteurs, £40 ; taxe des pauvres (la moitié), £4 16s. ; taxe des chemins (la moitié), £2 18s. ; assurance des bâtiments contre le feu, £2 2s. ; charrois pour le propriétaire, £1 3s. ; “ *Kain*, ” (redevance de gibier,) 15s. ; intérêt sur la valeur des clôtures protégeant la propriété contre le gibier, £17 15s. ; total, £255 9s.

“ *Relevé comparatif.*—*Propriété dans l'Ontario* : Prix d'achat, £2,152 ; taxes, £12 ; entretien annuel de la propriété, £352 ; dépenses de la maison, £199 ; revenu annuel, brut, £635 ; surplus de revenu pendant cinq ans, £363 ; somme réalisée au bout de cinq ans, £2,550.

*Fermage en Ecosse* : Capital engagé, £2,400 ; fermage proprement dit et taxes, £255 ; entretien de la ferme, £274 ; dépenses de la maison, £265 ; total annuel des fermages, £1,308 ; surplus du revenu pendant cinq ans, £2,400.

“ Ainsi donc, un capital de £2,600 étant placé dans une exploitation agricole, en Angleterre, il faut encore en dépenser grandement un tiers pour l'entretien annuel, et le quart de ce tiers est consacré aux dépenses de la maison ; le revenu annuel brut est égal à la moitié du capital engagé, lequel n'augmente pas toujours de valeur, mais peut considérablement diminuer dans certaines circonstances.

“ Ce relevé prouve aussi qu'un capital de £2,152 affecté à l'achat et à l'exploitation d'une propriété dans l'Ontario, il faut encore en dépenser un tiers pour l'entretien annuel, la moitié de ce tiers étant consacrée aux dépenses de la maison ; que le revenu annuel, brut, égale presque le tiers du capital, lequel augmente de 22 pour cent par année, dans certaines conditions. Chaque arpent rapporte beaucoup plus qu'en Angleterre ; la manière de vivre n'est pas aussi différente que vous le pensez de celle de votre classe, et la grande différence dans les frais d'entretien annuel consiste principalement dans le fermage et la main-d'œuvre.

“ Je pourrais dire encore bien des choses qui intéresseraient les Anglais et les habitants de la colonie. Mais une lettre a des bornes, et j'attendrai une autre occasion pour entrer dans plus de détails. J'espère que plusieurs d'entre vous profiteront, de suite, de l'état actuel des choses, c'est-à-dire (1) vos propres difficultés, et (2) le fait que les terres se vendent actuellement ici 25 pour cent de moins qu'il y a quatre ans.”

Et maintenant quelques mots au sujet du Canada, et particulièrement de l'Ontario, comme champ ouvert à l'immigration. Je n'aborde cette question qu'avec de grands ménagements. C'est certainement un beau pays, et j'ai été sur le point d'y acheter moi-même des terres. Mais, comme tout autre pays, il a ses inconvénients. D'abord, ses hivers durent près de cinq mois ; mais, d'après ce qu'on m'a dit, leur principal inconvénient est qu'il faut tenir les bestiaux et les moutons à l'étable pendant toute cette saison. Ensuite, le sol ne rapporte pas autant que celui de nos fermes anglaises et les gages sont plus élevés ; mais, par contre, les propriétés n'ont pas autant de valeur, les fermages et les taxes ne sont pas aussi élevés, et le bétail ainsi que la vie coûtent moins cher. Il faut dire aussi que ces faibles rendements s'expliquent, dans bien des cas, par la mauvaise culture, erreur que le nouveau colon peut éviter ; mais comme cette erreur réduit le prix des terres et que l'engrais est à bon marché, elle n'est pas, après tout, un grand désavantage au point de vue du colon anglais. Aux gens qui réussissent bien en Angleterre ou qui ont la perspective de meilleurs jours et qui peuvent attendre, je dirai : “ Restez où vous êtes ; ” mais aux hommes qui cherchent un champ nouveau pour exploiter leurs capitaux et leur connaissance en agriculture, surtout ceux qui ont de grands enfants, je crois que le Canada offre autant d'avantages que n'importe quel autre pays. Le voyage du Canada coûte

beaucoup moins que celui de toute autre colonie et la terre y est à meilleur marché, avec de meilleures chances de vendre avantageusement les produits. Il existe au Canada bien des gens qui ont débuté comme pionniers, il y a bien des années, sans autre capital qu'une hache, et qui maintenant sont à l'aise. Cela doit donner de l'espoir à tous les émigrants.

Toutefois, les personnes qui n'ont qu'un faible capital ne sont pas obligées de mener la vie de colon dans la forêt, maintenant que les terres défrichées sont comparative-ment peu coûteuses et s'afforment pour des prix minimes. Les garçons de ferme gagnent de bons gages, et je crois qu'ils ont une bonne perspective. Mais je crois que les cultivateurs de l'Ontario obtiendraient un meilleur système de main-d'œuvre, s'ils établissaient sur leurs propriétés des garçons de fermes, comme on fait en Angleterre, en leur fournissant à chacun un *cottage* et un petit jardin, ce qui serait chose facile.

On m'a demandé pourquoi, si le Canada est un si beau pays, les gens qui y possèdent des propriétés et y réussissent tellement bien, n'écrivent pas à leurs parents et amis pour les inviter à les rejoindre, comme cela se pratique aux Etats-Unis ? A ce propos, il faut se rappeler que la population des Etats-Unis est plus de onze fois celle du Canada, en sorte qu'on ne doit pas s'étonner si une émigration plus considérable se rend vers ce dernier pays. Je trouve les chiffres suivants dans des rapports parlementaires ; ils indiquent les chiffres relatifs de l'immigration (anglaise seulement) dans les deux pays, de 1869 à 1873 :—

| Année.     | Canada.      | Etats-Unis. |
|------------|--------------|-------------|
| 1869 ..... | 20,921 ..... | 146,737     |
| 1870 ..... | 27,168 ..... | 153,466     |
| 1871 ..... | 24,954 ..... | 150,788     |
| 1872 ..... | 24 328 ..... | 161,782     |
| 1873 ..... | 29,045 ..... | 166,730     |

L'année dernière exceptée (1879-80), l'émigration, durant cette période, a été la plus considérable dont on ait jamais eu connaissance, et l'on peut voir que, proportionnellement à leurs populations respectives, le Canada a reçu plus d'émigrants que les Etats-Unis. Mais le Canada désire, avec raison, en voir arriver encore davantage pour occuper les vastes régions qui ne sont encore que partiellement habitées, et croit qu'en sa qualité de colonie anglaise, il mérite mieux cette immigration que les Etats-Unis.

Je termine ainsi mon rapport.

#### MÉMOIRE FOURNI PAR M. JAMES RIDDELL,

DE MIAMI, MANITOBA, ET AUTREFOIS DE HUNDALEE, JEDBURGH, ECOSSE, QUI RÉSIDE  
TEMPORAIREMENT A CETTE DERNIÈRE ADRESSE.

Le haut commissaire de la Confédération canadienne m'a suggéré l'idée d'écrire un mémoire rapportant ce que je connais personnellement du Manitoba et du territoire du Nord-Ouest, pour l'avantage des personnes qui voudraient aller s'établir dans ces régions. En m'acquittant de cette tâche, je bornerai principalement mes observations au Manitoba, où j'ai résidé près de quatre ans. Il est impossible de faire une description un peu détaillée de cette région sans répéter des choses qui ont déjà été écrites ; toutefois, mes observations seront pratiques et basées sur ma propre expérience. Appréciant les difficultés qu'ont rencontrées les délégués des fermiers écossais pendant leur première visite, un peu courte, en Canada, je prendrai d'abord la liberté de confirmer, d'une manière générale, ce qu'ils ont dit dans leurs rapports.

Les émigrants qui ont le plus de chance de réussir, au Manitoba et dans les territoires du Nord-Ouest, sont ceux qui veulent se livrer à l'agriculture, car cette région est encore purement agricole. Les hommes pratiques et qui n'hésitent pas à mettre eux-mêmes la main à la charrue, auront surtout de grands avantages. Grâce à la

richesse du sol, la culture ne coûte que peu de travail; cependant, ceux qui veulent cultiver d'après toutes les règles d'un bon système, sont certains d'obtenir ample compensation de leurs efforts. Il est donc certain que le cultivateur anglais peut exploiter les terres de l'ouest du Canada à son plus grand avantage personnel et à celui du pays.

L'époque la plus favorable, pour arriver dans la région, dépend des intentions de l'immigrant. En arrivant au printemps, on trouve les chemins en fort mauvais état, ce qui est un inconvénient; toutefois, à mesure que la ligne de chemin de fer s'étend à l'ouest, cette difficulté disparaît; en outre la province est maintenant divisée en municipalités qui peuvent taxer les propriétaires pour faire construire des chemins et des ponts. Les cotisations d'une propriété de 320 arpents varient de \$6 à \$8 par année, et si le produit de ces taxes est judicieusement dépensé, la région possèdera des routes solides dans quelques années. Pour s'établir sur une terre neuve et commencer les travaux de labour, en vue de faire une récolte l'année suivante, le printemps est certainement la meilleure saison de l'année, malgré le mauvais état des chemins. Les routes deviennent bonnes en juin, et restent bonnes si la saison n'est pas pluvieuse; pendant l'hiver, elles sont naturellement excellentes. Mais toutes les saisons sont bonnes pour l'arrivée des jeunes gens qui ne sont pas pressés d'entreprendre une exploitation agricole pour leur compte et veulent se renseigner auprès des personnes qui habitent le pays depuis quelque temps. Les émigrants qui ont des familles et possèdent un certain capital, ne doivent se rendre au Manitoba que lorsque l'été est déjà avancé.

Des lignes de bateaux, à destination du Canada, partent de Londres, Bristol, Liverpool, Glasgow, Londonderry et Cork, et je puis certifier que, sur les vapeurs de Liverpool et de Glasgow, les passagers ont tout le confort et sont l'objet de toutes les attentions possibles. On peut acheter des billets à destination directe de Winnipeg; le voyage dure quinze jours.

Les personnes qui voyagent en chemin de fer, en Canada, ont droit à une certaine quantité de bagage, environ 300 lbs. pesant; au-dessus de ce poids, on paie extra. Il est bon d'emporter des vêtements, surtout des tweeds, qui conviennent le mieux, des flanelles, des couvertures, de la coutellerie et autres menus articles de ménage. Les meubles et autres effets plus lourds ne coûtent que des prix très raisonnables à Winnipeg. Quelques paires de bottes, pas trop lourdes et pas ferrées, seront éminemment utiles. On ne porte des bottes qu'en été; en hiver il faut porter le *moccasin*, sorte de chaussure faite de cuir d'original ou de buffle.

En arrivant aux différents ports, on trouve des officiers de douane qui s'acquittent de leurs devoirs sans vexer les voyageurs; tous les vêtements, pour usage personnel, et autres effets de colons, sont admis en franchise. Une fois que votre bagage est entre les mains des employés des chemins de fer, vous n'avez plus à vous en occuper; vous êtes délivré de ce soin grâce à un système de chèques qui fonctionne de la manière la plus satisfaisante. Chaque colis est numéroté et un chèque portant le numéro est remis au propriétaire, qui obtient ses effets en le présentant à la fin du voyage.

Maintenant que le chemin de fer s'étend jusqu'à Winnipeg, cette ville est peut-être celle sur laquelle les émigrants doivent se diriger de préférence. En arrivant, on peut toujours se loger d'une manière convenable et à peu de frais. Les émigrants doivent se tenir en garde contre les personnes qui ont des terres à vendre, et ne jamais acheter une propriété avant de l'avoir visitée; la négligence, à cet égard, a été la cause de bien des déceptions.

Le choix d'un emplacement dépend des intentions du colon et du capital dont il peut disposer. Il est nécessaire de constater, au préalable, le prix des terres dans les différents districts, ce qui est facile en s'adressant au bureau officiel des terres, à Winnipeg et ailleurs, ou en lisant les règlements concernant les terres publiés par le département de l'intérieur. Le gouvernement canadien a pris des dispositions pour la vente des terres s'étendant à 110 milles de chaque côté de la ligne projetée du chemin de fer canadien du Pacifique, au Manitoba et dans tous les territoires du Nord-Ouest; et, en attendant que le tracé soit terminé, il a adopté une ligne partant d'un

point situé près de Winnipeg et se dirigeant vers l'ouest. Ce district est divisé en lisières. La première lisière de cinq milles, de chaque côté de la ligne, est désignée par la lettre A, et les terres s'y vendent \$5 l'arpent ; sur la lisière B, de 15 milles, de chaque côté de la lisière A, et immédiatement contiguë, elles se vendent \$4 ; sur une lisière de 20 milles, contiguë à B, elles se vendent \$3 l'arpent, et ainsi de suite, jusqu'à ce que l'on ait épuisé les 110 milles, les prix diminuant à mesure que l'on s'éloigne de la ligne du chemin de fer. Les règlements ci-dessus s'appliquent à la moitié, environ, de la superficie concédée pour couvrir les frais de construction de la ligne, l'autre moitié étant réservée pour les *homesteads*, ou terres de concession gratuite, et les terres de préemption qui se vendent la moitié du prix des réserves du chemin de fer ; ces concessions gratuites ont 160 arpents chacune ; on réserve aussi 4 milles carrés, dans chaque township de 36 milles carrés, pour les écoles et la Compagnie de la Baie d'Hudson.

Les personnes qui désirent avoir plus de 320 arpents de *homestead* et de préemptions, achètent ordinairement un lot contigu aux terres du chemin de fer.

Les terres du chemin de fer, contiguës à la ligne, bien que se vendant \$5 l'arpent, ne sont pas toujours aussi bonnes que des terres situées à 50 ou 60 milles plus loin, pour la raison que si le terrain n'est pas sec et marneux, il est difficile à travailler.

Les colons qui s'établissent à une grande distance de la ligne du Pacifique, pourront avoir la chance de se trouver assez près des chemins de fer de colonisation que l'on construit pour alimenter la ligne-mère.

Le système d'arpentage est tellement simple que, du moment où un colon a trouvé un emplacement qui lui convient, sa position est facile à déterminer. Toute la région est divisée en townships de 6 milles carrés ; chaque township est divisé lui-même en carrés d'un mille de côté, et chacun de ces carrés en 4 sections de 160 arpents chacune. Autour de chaque carré d'un mille, on a tracé une route d'environ 100 pieds de largeur. Tous les arpentages se font et sont numérotés à partir de la frontière internationale.

Le long des rivières Rouge et Assiniboine, le sol est lourd ; c'est de l'argile forte qui, par un temps humide, est difficile à travailler ; mais quand le printemps et l'été sont secs, on peut y faire de bonnes récoltes. Il ne ressemble pas du tout au sol onduleux des prairies de l'ouest, où le foin des buffles, entremêlé d'églañtiers, est le signe infailible d'un bon sol sec et marneux qui a de 2 à 4 pieds d'épaisseur et est formé, tout simplement, de matières végétales en décomposition, reposant sur une couche de sable au dessous de laquelle se trouve de forte argile bleue. Ces prairies séchées sont naturellement drainées par des ravins peu profonds et de petits cours d'eau qui, par endroits, s'étendent et forment des marais à foin.

Sur les terres que je viens de décrire, le bois manque généralement, mais le gouvernement a pris la précaution de réserver les terres à bois pour les vendre aux colons qui s'établissent sur les *homesteads* ou les préemptions, en lots de 10 à 20 arpents, suivant la qualité du bois. Cette disposition est très avantageuse aux colons.

Il faut admettre que l'eau de source manque, à la surface, dans toute la région ; mais, en creusant des puits de 10 à 12 pieds, on peut s'en procurer en abondance. Dans le voisinage des cours d'eau, les puits ne sont pas nécessaires, car l'eau courante est pure et saine. Les terrains secs sont préférables à tous les autres et doivent mériter la préférence des colons. On a beaucoup écrit au sujet des terrains humides du Manitoba, et nul doute que, jusqu'à ce jour, ils ont constitué un obstacle à la colonisation de la vallée de la rivière Rouge ; mais aujourd'hui que le gouvernement a entrepris des travaux de drainage, cet inconvénient disparaîtra presque entièrement, et la richesse du sol, ainsi que le prix peu élevé des terres, devront engager les colons à continuer de se rendre dans cette direction.

Ce mémoire étant destiné à renseigner les personnes qui se proposent de s'établir au Manitoba ou dans les territoires du Nord-Ouest, il est nécessaire d'indiquer comment on commence un établissement sur un *homestead*. Si le colon prend possession au printemps, il fera bien de s'arranger pour avoir sa pension chez un voisin, ou, comme cela se pratique souvent, pour camper durant l'été. Cet arrangement ne l'empêchera pas de préparer la prairie pour la récolte de l'année suivante.

Il peut remettre à l'automne la construction de la maison et d'autres bâtiments. Règle générale, on emploie des bœufs pendant un an ou deux, jusqu'à ce qu'on ait récolté de l'avoine pour nourrir des chevaux. Il ne faut pas un capital considérable pour bien commencer l'exploitation d'une concession gratuite, avec l'intention d'arriver par degrés à la cultiver tout entière. Voici l'état des dépenses que l'on a généralement à faire :—

|                                   |          |
|-----------------------------------|----------|
| Deux paires de bœufs.....         | \$260 00 |
| Une charrette .....               | 80 00    |
| Deux charrues et une herse .....  | 58 00    |
| Chaînes, haches, pelles, etc..... | 30 00    |
| Poêles, lits, etc .....           | 60 00    |
| Maisons et écuries.....           | 200 00   |
| Faucheuse .....                   | 80 00    |
| Vache .....                       | 35 00    |
| Provisions pour un an, soit.....  | 150 00   |

Total..... \$923 00=£193

Naturellement, bien des colons commencent moins en grand, avec une paire de bœufs, une charrue et sans faucheuse.

Si le colon achète sa terre du gouvernement ou d'un particulier, il faut en ajouter le prix aux chiffres ci-dessus. On peut acheter, des particuliers, des terres incultes pour des prix variant de \$2 à \$5 l'arpent, suivant la position. Les colons qui peuvent disposer d'un certain capital feront bien d'acheter des terres améliorées sur lesquelles il y a de 50 à 100 arpents en culture, une résidence et des écuries. Les dépenses qu'ils font ainsi sont d'un rapport immédiat, et ils évitent la vie un peu rude du colon qui s'établit sur la prairie inculte. Le prix de ces terres améliorées est quelquefois moindre que ce qu'ont coûté les améliorations.

Voici comment on prépare la récolte sur une terre améliorée : On laisse pousser l'herbe pendant quelque temps, soit jusqu'au milieu de mai ; puis on laboure à environ deux pouces de profondeur, par exemple, et l'on peut continuer les labours jusque vers le 1<sup>er</sup> du juillet. On laisse la terre dans cet état jusque vers la fin de septembre, époque à laquelle on relève les sillons en y ajoutant un pouce ou deux d'épaisseur.

Dans cet état, le sol est prêt à recevoir la semence du blé ou d'autres grains. On doit veiller à ne pas labourer trop profond la première et la seconde fois—erreur que les cultivateurs européens commettent invariablement, ce qui donne trop de développement à la paille. La graine de lin réussit très bien après le premier labour, au mois de juin, et cette graine est précieuse pour la nourriture des bestiaux. Sur les terres sèches, sitôt que la neige est fondue et que le sol est dégelé à quelques pouces de profondeur au printemps suivant, on doit semer le blé ; on fera suivre cette récolte d'orge et d'avoine. On se sert généralement de grandes charrues de 8 à neuf pieds de large, ayant des couteaux légers ; on trouve qu'on économise ainsi beaucoup de semence. Voici les quantités de semence que l'on met au semoir : blé, 1 boisseau et 1 *peck* par arpent ; avoine, 2 boisseaux ; orge, 1½ boisseau. La végétation est rapide et la récolte commence généralement vers le milieu d'août.

Les moissonneuses que l'on emploie, mettent le blé en gerbes et le lient automatiquement. Elles sont plus légères que celles de fabriques anglaises, et cependant peuvent être employées à de lourds travaux. Il faut engerber le blé presque aussitôt qu'il est coupé, parce que la paille est sèche et cassante ; mais on laisse ordinairement l'avoine un jour sur le champ avant de la lier. Le système employé en Canada pour ces travaux vaut décidément mieux que celui que l'on pratique en Angleterre et en Ecosse ; un seul homme fait le lien, lève et lie sa gerbe. Pour une récolte moyenne de blé, (soit 25 boisseaux par arpent,) quatre hommes peuvent lever et lier ce que coupe une moissonneuse automatique, soit la récolte de dix à douze arpents dans une journée. Une fois les mois de juin et de juillet passés, il ne pleut presque point, en sorte qu'on ne couvre pas les meules de blé, car on commence à battre sitôt que les labours sont arrêtés par la gelée.



On peut louer des moissonneuses mues par un cheval ou par la vapeur en payant tant par boisseau ou par arpent.

Grâce aux immigrants qui arrivent sans cesse, aux villes et aux villages qui surgissent constamment et à la construction des chemins de fer, le blé se vend dans les différentes localités ; mais lorsqu'on en aura de surplus, la construction du réseau de chemins de fer sera assez avancée pour qu'on puisse l'expédier en Angleterre ou ailleurs. A 75 centins le boisseau, la vente du blé rémunérerait le producteur manitobain, et les prix actuels du blé américain, sur les marchés de Londres et de Glasgow, laisseraient une marge pour le fret et autres dépenses.

Je donne ici le prix de revient du blé, chez nous, pour les années 1879 et 1880, ainsi que le rendement moyen de ces deux récoltes.

D'abord, le prix de revient, que je calcule d'après les prix du contrat pour l'exploitation :

|  |                  |
|--|------------------|
| Labours.....   | \$ 2 00          |
| Semence.....   | 0 90             |
| Semailles et hersage....                                   | 0 50             |
| Récolte. { Coupe.....                                      | \$0 65           |
| { Gerbes.....  | 0 89             |
| { Tas.....   | 0 35             |
| { Transport et mise en meules.....                         | 1 10             |
| Battage.....   | 1 70             |
|  | <hr/>            |
|  | \$ 8 05=£1. 13 1 |
| Moyennes des récoltes de 1879-80, 28 boiss. p. arp. à 75c. | 21 00=£4 6 3     |
|  | <hr/>            |
|  | \$12 95=£2 13 3  |

Prix de revient, 1s. 3d. par boisseau, ce qui laisse une marge de près de \$13 par arpent.

Ces chiffres dépassent le rendement actuel du blé au Manitoba ; mais je crois qu'avec une culture intelligente et des saisons favorables, la moyenne atteindra ces chiffres ou les dépassera même.

Si je ne me trompe pas, MM. Read et Poll, commissaires royaux, ont déclaré que, pour rémunérer le producteur, on ne peut pas livrer le blé du Manitoba à Liverpool à moins de 47s. par quartaut ; je n'ai pu me procurer le prix exact du transport de Winnipeg à Liverpool ou Glasgow, mais je donne ici des chiffres approximatifs.

On a déjà expédié du blé de Winnipeg à Montréal,—par chemin de fer jusqu'à Duluth et, de là, par bateau à vapeur, jusqu'à Montréal,—moyennant 30 centins par boisseau. De Montréal à Glasgow, le fret du blé a varié de 18 cts. à \$1 44 par quartaut, soit une moyenne de \$1.06. Cela donne les résultats suivants :

|  |                      |
|--|----------------------|
| De Montréal à Winnipeg, 30 cts par boisseau.....                       | \$2 40 par quartaut. |
| “ Glasgow.....   | 1 06 “               |
| Assurance, débarquement, etc., y compris le pesage et les déchets..... | 0 36 “               |
|  | <hr/>                |
|  | \$3 82=15s. 9d.      |
| Prix de revient par quartaut.....                                      | 10 0                 |
|  | <hr/>                |
| Prix total par quartaut.....   | 25s. 9d.             |

Si ces prix sont exacts—et j'ai tout lieu de croire qu'ils le sont—il est évident que MM. Read et Poll ont été induits en erreur. Le blé américain vaut actuellement 53s. le quartaut à Glasgow, ce qui laisse, comme on le voit, un profit considérable pour le producteur manitobain. Aussitôt que le chemin de fer canadien du Pacifique sera construit et que la route de la baie d'Hudson sera ouverte, nul doute que les prix de transport diminueront.

L'élève des bestiaux donnera probablement de bons profits, car elle entraîne peu de dépenses. Les bestiaux se maintiennent en bon état pendant l'hiver (quand on a la précaution de les abriter contre le vent), en se nourrissant du foin des marais que l'on a toujours en abondance, quel que temps qu'il fasse pendant la saison. On le coupe en juillet ou en août; ce fourrage est d'autant meilleur qu'il est coupé plus tôt. La récolte de ce foin ne revient pas à plus de \$1 la tonne, et les bestiaux des différents âges en consomment généralement 2½ tonnes pendant l'hiver. Actuellement, les bestiaux peuvent paître librement, pendant l'été, sur toutes les terres qui ne sont pas clôturées, et ils y trouvent toutes sortes d'herbages, ainsi que des lentilles et pois sauvages. La meilleure époque pour faire vèler les vaches est la fin d'avril. Les jeunes vaches se vendent \$35 la pièce; les jeunes taureaux, prêts à travailler, de \$50 à \$60.

L'élève des moutons donne aussi de bons profits. On peut les laisser dehors pendant l'hiver, et ils engraisseront à manger le foin coupé sur la prairie sèche, lequel est plus fin que le foin des marais. Le croisement des lincolns et des cotswolds donne les résultats les plus avantageux. Le mouton se vend 12 centins la livre, et la laine de 30 à 35 centins.

On a prétendu qu'il était impossible de vivre sous notre climat. Il faut admettre que les hivers sont plus rigoureux qu'en Angleterre. Mais l'air est si pur et si sec que l'on ne souffre pas beaucoup du froid.

Les écrivains qui ont parlé de l'Iowa et d'autres Etats de l'Union américaine, semblent attacher une grande importance à la rigueur de nos hivers; mais il ne faut pas oublier que presque aucun de ces messieurs n'a passé l'hiver au Manitoba. Dans un journal écossais, j'ai lu une lettre de M. Lauder, de Dumferline, qui parle, de la manière la plus alarmante, du climat et du sol du Manitoba. Presque tout ce qu'il dit est inexact, et cela ne m'étonne pas, puisqu'il n'a passé que quelques mois dans le pays, à faire la chasse pendant l'été. Par exemple, il prétend qu'il y a 8 mois d'hiver et seulement 4 mois d'été, tandis qu'en réalité, il y a 4½ mois d'hiver et que le printemps, l'été et l'automne durent de sept à huit mois.

Je ne prétends point comparer les avantages du Manitoba à ceux de l'Iowa ou d'aucun autre pays; mais je serais injuste en ne confirmant pas ce que l'on a dit des avantages que le Manitoba offre à l'immigration.

On a dit que le Manitoba et les territoires du Nord-Ouest deviendraient le grenier du monde. Le développement rapide de cette région, le capital et l'habileté que l'on emploie déjà pour y cultiver le sol, les villes et villages qui y surgissent tous les jours, sont déjà des preuves manifestes que cette prédiction pourrait bien se réaliser.

En 1874, la population de Winnipeg n'était que de 5,000 habitants; elle a amplement doublé depuis cette époque.

Emerson, Portage-la-Prairie, Nelsonville et Rapid-City sont aussi devenues des localités importantes.

En vue des privilèges que l'on offre au Manitoba et dans les territoires du Nord-Ouest, où l'agriculteur peut se procurer des concessions gratuites, où les terres améliorées se vendent à des prix moindres que les fermages en Angleterre, où toutes les améliorations restent au propriétaire, où l'enseignement est gratuit, où l'on peut se procurer, en réalité, tous les comforts que l'on a en Europe, il est surprenant que par ces temps de dépression agricole en Angleterre, si peu de personnes profitent des avantages qui leur sont ainsi offerts.

EXTRAITS DU RAPPORT DE MM. CLARE SEWELL READ ET ALBERT PELL, M.P., SUR LE CANADA ET LES ETATS-UNIS, PRÉSENTÉ AUX DEUX CHAMBRES DU PARLEMENT PAR ORDRE DE SA MAJESTÉ, AU MOIS D'AOUT 1880.

CANADA.

A l'arrivée du vapeur *City of Montreal* à New-York, nous sommes reçus par l'honorable Robert Read, sénateur, qui nous apporte une communication du gouvernement canadien nous invitant à visiter Ottawa et à faire une tournée assez longue dans tout le Canada. Nous sommes obligés de refuser, en grande partie, cette aimable invitation; mais M. Read a la courtoisie de nous aider dans nos recherches à New-York et se constitue notre guide et notre compagnon jusqu'au moment où nous quittons Toronto.

Plusieurs des observations consignées ici, relativement à l'agriculture, s'appliquent également au Canada et aux Etats-Unis. Nous ne donnerons que quelques renseignements spéciaux relativement au Canada. Nous n'avons pas eu le temps de visiter le Bas-Canada, et seulement une petite partie de l'Ontario.

Aux environs de Toronto, l'agriculture est certainement plus avancée que dans toutes les parties des Etats-Unis que nous avons vues. La culture se pratique presque comme en Angleterre, et, pour le bon entretien du sol et l'excellence des produits, cette partie de l'Ontario peut rivaliser avec nos districts les mieux cultivés. Le sol est profond et fertile. La région était, à l'origine, presque entièrement couverte de bois, et il a fallu des travaux considérables pour convertir cette forêt en beaux champs de blé qui s'étendent sur un nombre énorme de milles carrés.

Mais, dans le grand Nord-Ouest, cette région nouvellement ouverte à l'immigration européenne, on n'a pas à lutter avec la forêt, ni à essarter le terrain. Ce n'est partout qu'une vaste plaine, plus ou moins fertile, que l'on peut convertir en champs de blé par la simple opération de deux labourages à une faible profondeur.

Aux environs de Portage-la-Prairie, le sol est de la riche marne noire, facile à cultiver, et néanmoins assez ferme pour supporter une grande sécheresse. Sur plusieurs points, le sol est d'une épaisseur uniforme de trois pieds. Dans quelques endroits, le sol est bas et marécageux; mais quelques grands fossés assécheraient plusieurs centaines d'arpent et donneraient un terrain tellement friable qu'il ne serait pas besoin de conduits à ciel ouvert.

Cette vaste région que certaines personnes ont appelé "le futur grenier du nouveau-monde," n'avait pas encore, au mois de septembre dernier, l'avantage de posséder aucun chemin de fer. Sous ce rapport, le Canada est grandement en arrière des Etats-Unis. Dans ce dernier pays, des chemins de fer ruraux, parfois construits à l'aide de capitaux anglais, traversent une région à peine peuplée, et contribuent à son développement rapide. Mais, en Canada, on ne construit point de chemins de fer tant que la population n'est pas suffisamment nombreuse pour payer les frais d'exploitation de la nouvelle ligne. Il se peut que les premiers actionnaires des chemins de fer ruraux des Etats-Unis soient souvent sacrifiés et que leur ligne soit vendue, pour une somme insignifiante, à quelque riche compagnie. Mais si le Canada doit se développer avec une rapidité comparable à celle des Etats-Unis, le parlement de la Confédération fera bien d'étendre un peu plus rapidement son réseau de chemins de fer. Une sage politique doit faire prévoir les avantages que l'on gagne à ouvrir une région riche mais maintenant inaccessible, et faire renoncer les actionnaires à se contenter des profits immédiats que pourront donner de nouvelles lignes qui, de toutes manières, devront être bientôt construites.

On a beaucoup parlé des longs et rudes hivers du Manitoba; nul doute que le froid y est intense et que, pendant près de cinq mois de l'année, tous les travaux des champs sont suspendus. Mais c'est un froid vif et sec qui n'a rien de désagréable, et avec les premières gelées un peu fortes et la chute des premières neiges, les chemins qui étaient auparavant impraticables, deviennent d'excellente route pour le transport du bois et du grain.

Nul doute qu'en 1875 et 1876, les sauterelles ont détruit quelques récoltes de

céréales des premiers colons. Mais si elles devaient encore envahir le pays, on a la ferme confiance que la région agricole étant aujourd'hui beaucoup plus étendue, leurs ravages seront répartis sur une superficie bien plus considérable et ne se feront pas si cruellement sentir.

On a dit aussi qu'il était impossible de cultiver le maïs à cette latitude et que, par suite, on ne pourra jamais élever de bestiaux ni de moutons dans cette région. Certainement, il est nécessaire de mettre à l'abri les bestiaux pendant l'hiver, et il faut cultiver quelque provende pour les nourrir pendant cette longue et triste saison. Mais cela n'est pas une raison pour qu'on n'ait point d'abondantes récoltes de foin naturel et artificiel, de seigle, de maïs de Hongrie, le sol profond et friable étant éminemment propre à culture des mangels, et autres tubercules.

Nul ne doit émigrer au *Far West* s'il ne se sent pas le courage de travailler beaucoup et de mener une vie comparativement rude. Il pourra transporter avec succès une famille anglaise dans cette région de "rude abondance," mais il ne doit pas s'attendre à y trouver tous les comforts du *home* anglais. Pendant plusieurs années, les nouveaux colons, particulièrement les femmes, doivent s'attendre à mener une vie rude. Les personnes âgées, les malades et ceux qui ne se sentent pas de courage, ne doivent pas émigrer, si pauvres qu'ils soient et si triste que soit leur sort en Angleterre. Mais les hommes jeunes, vigoureux et courageux qui ne peuvent réussir en Angleterre, trouveront au Manitoba toutes les choses nécessaires à la vie, et après quelques années d'un travail continu et intelligent, ils auront de quoi vivre et se trouveront peut-être à la tête d'une petite fortune. Ce peut être un bon pays pour les garçons de ferme, mais il semble particulièrement convenir au jeune cultivateur, fort, laborieux, connaissant son état et qui, possédant quelques centaines de livres, sait comment les employer pour son plus grand avantage.

On trouvera à l'appendice les règlements que le gouvernement a récemment publiés au sujet de la vente des terres publiques pour couvrir les frais de construction du chemin de fer du Pacifique canadien. L'ordonnance en conseil datée de novembre 1877, est rappelée, et les colons qui avaient pris des terres en vertu de cette ordonnance, recevront justice et leurs réclamations seront réglées aux termes des nouvelles dispositions qui sont certainement plus encourageantes pour le colonisateur que les anciennes. Nous avons aussi ajouté, en appendice, un court exposé du système terrien dans les différentes provinces de la Confédération.

Pour ceux qui ne pourraient supporter la rude vie de pionniers de l'ouest, ils peuvent acheter bien des propriétés de 100 à 150 arpents dans l'Ontario et la province de Québec, à des prix variant de \$50 à \$100 l'arpent. Ces propriétés peuvent se trouver près d'une ville assez considérable ou près d'un chemin de fer; elles sont bien clôturées et on y trouve des résidences et bâtiments convenables. Dans ces mêmes localités, on peut aussi affermer des propriétés semblables, moyennant des fermages variant de \$3 à \$5 l'arpent. On peut aussi les affermer à la condition que le fermier paiera son fermage en fournissant au propriétaire une certaine proportion des récoltes. Quelques fois aussi, le propriétaire et le fermier travaillent en société, le propriétaire fournissant le bétail ou une partie. Le cultivateur qui ne possède pas de capital trouve ainsi un moyen facile de s'établir; mais rarement les relations amicales entre le propriétaire et le fermier peuvent se maintenir.

Notre regret de ne pouvoir entrer dans de plus longs détails au sujet de l'agriculture en Canada, se trouve considérablement modifié par le fait que, l'automne dernier, 14 délégués des fermiers d'Ecosse et du Nord de l'Angleterre ont visité ce pays et, depuis lors, ont écrit une série de rapports aussi complets qu'utiles. Le département de l'agriculture du gouvernement canadien a largement distribué ces rapports, qui sont maintenant bien connus. Mais une branche importante de l'exploitation agricole, en Canada, nous a semblé mériter une mention spéciale; nous voulons parler des produits de la laiterie, et c'est pourquoi nous signalons particulièrement le rapport de M. John Clay, fils, à ce sujet; on trouvera ce rapport à l'appendice.

Voici un court exposé de l'organisation terrienne, dans les diverses provinces du Canada :

Au Manitoba et dans les territoires du Nord-ouest, des octrois gratuits de 160

arpents sont concédés à tout chef de famille, homme ou femme, ou à tout adulte de plus de 18 ans, à la condition qu'ils s'y fixeront pendant 3 ans à partir de la date de leur entrée. Pour les documents à enregistrer et la prise de possession d'un octroi gratuit, on exige \$10 d'honoraires, payable à la remise du titre.

La personne qui s'établit sur un *homestead* peut aussi prendre possession du quart de section contigu (160 arpents), s'il est vacant, en bénéficiant du droit de préemption. Elle obtient possession immédiate, et, après avoir rempli les conditions de son *homestead*, elle recevra les lettres patentes de sa préemption sur paiement d'une somme calculée à raison de \$1 par arpent, si sa terre se trouve en dehors de la zone du chemin de fer, mais, si elle est en dedans, au prix indiqué par les règlements et dont le maximum est de \$2.50 (10s.) par arpent.

On accorde aussi des concessions gratuites pour la culture des arbres forestiers en dehors des zones du chemin de fer, en outre du *homestead*; mais le colon n'a pas droit à ces concessions et à la préemption en même temps.

En 1872, la législature du Manitoba a adopté une loi d'exemption des *homesteads* qui exempte de la saisie pour dettes, les biens suivants du colon: mobilier, outils, instruments aratoires en usage, 1 vache, 2 bœufs, 1 cheval, 4 moutons, deux porcs, et 30 jours de provende pour ces animaux. Cette loi décrète aussi que la terre du colon, sa maison, ses écuries, granges et clôtures seront exempts de saisie ordonnée par bref d'un tribunal quelconque de la province.

On accorde aussi des concessions gratuites de 100 à 200 arpents, dans les provinces de l'Ontario et de Québec, à certaines conditions de résidence, et ces provinces ont aussi des lois d'exemption des *homesteads*, mais elles ne sont pas aussi générales que celle du Manitoba. Dans ces provinces, on peut aussi acheter des terres à des prix raisonnables.

A la Nouvelle-Ecosse, au Nouveau-Brunswick et à la Colombie-Britannique, les colons peuvent aussi obtenir des terres à des prix raisonnables.

---

## EXTRAITS DU CHAPITRE RELATIF AU CANADA, DANS LA "COLONIZATION CIRCULAR" PUBLIÉE PAR LE BUREAU IMPÉRIAL DES COLONIES.

### CONFÉDÉRATION CANADIENNE.

Le territoire de la Confédération canadienne a une étendue d'environ 3,500,000 milles carrés; il s'étend, de l'est à l'ouest, entre l'océan Atlantique et l'océan Pacifique et, au sud, jusqu'au 44<sup>me</sup> cercle de latitude. Il possède des milliers de milles carrés des plus belles forêts du continent de vaste régions houillères et de vastes et productives pêcheries; ses fleuves et ses lacs comptent parmi les plus grands et les plus remarquables du monde, et des millions d'arpents de prairie, dans les territoires nouvellement ouverts du Nord-Ouest sont regardés comme une des régions les plus fertiles du continent américain.

Le Canada est divisé en sept provinces. Chaque province est divisée en comtés et townships ayant leurs bureaux et conseils locaux qui fixent les taxes locales pour les chemins, les écoles et autres fins municipales.

Le Canada jouit de la liberté des cultes.

L'instruction publique est sous le contrôle des gouvernements des diverses provinces. Il y a des écoles gratuites et les élèves qui réussissent ont toutes les facilités de faire l'éducation la plus complète.

D'après le dernier recensement (1871), la population du Canada était de 3,602,596 habitants. On comptait alors, parmi ces habitants; 219,451 habitants natifs d'Irlande, 144,999 d'Angleterre et du pays de Galles, 121,074 d'Ecosse, 64,447 des Etats-Unis et 24,162 d'Allemagne. Le recensement sera pris de nouveau en 1881, et l'on constatera, sans doute, que la population a beaucoup augmenté.

Les chiffres suivants indiquent les importations et exportations pour l'année expirée au 30 juin 1880, et aussi la valeur des exportations en Angleterre et des importations venant de ce pays pendant la même période :—

|                                  |              |
|----------------------------------|--------------|
| Valeur des importations.....     | \$86,489,747 |
| Valeur des exportations.....     | 87,911,458   |
| Exportations en Angleterre ..... | 45,846,062   |
| Importations d'Angleterre .....  | 34,461,224   |

En examinant ces chiffres et les comparant à ceux des Etats-Unis, on trouve que, d'après le chiffre de sa population, le Canada importe d'Angleterre pour 32s. par tête, tandis que les Etats-Unis n'importent du même pays que pour 8s. 4d. par tête de leur population.

Dans un pays comme le Canada, qui s'étend vers le nord à partir du 44<sup>ème</sup> degré de latitude, le climat est naturellement variable ; mais, pour parler d'une manière générale, l'été y est plus chaud et l'hiver plus froid qu'en Angleterre. Toutefois, si l'on peut juger du climat d'un pays par la nature de ses productions, le Canada se trouve en première ligne pour la qualité de ses bois, grains, fruits, plantes et animaux.

Les froids extrêmes, bien qu'ils soient de courte durée, et les neiges qui couvrent le sol tout l'hiver ont donné au Canada la réputation d'avoir un climat très rigoureux. Mais on n'a pas suffisamment attiré l'attention sur le fait que la grande chaleur des mois d'été active la végétation d'une façon merveilleuse et que les grains, fruits et légumes suivants y atteignent une maturité et un développement parfaits : avoine, orge, blé et maïs ; pommes, pêches, raisins, melons, nectarines, abricots ; navets, carottes, choux, aubergines et tomates.

La neige et la glace ne sont pas des désavantages de l'hiver canadien. Pour le Canada, elles signifient protection des terres cultivées, et abri presque aussi précieux pour les engrais ; elles donnent aussi une surface sur laquelle chacun peut se tracer une route aussi bonne qu'un chemin à barrières, dans toutes les directions, par dessus champs et savanes, lacs et rivières, une route par laquelle on transporte annuellement, à un minimum de frais, des milliers de tonnes de produits, ce qui donne de l'emploi à l'homme et au cheval quand le froid vient suspendre les travaux de la terre.

L'intensité du froid a peu d'influence sur l'agriculture d'un pays, si ce n'est qu'elle pulvérise le sol dans les endroits où il est exposé à l'air. Les températures élevées du printemps et de l'été, avec une abondance de pluie, assurent la maturité certaine du maïs et du melon en Canada.

La différence entre la moyenne annuelle de la température, sur la côte du Pacifique et sur celle de l'Atlantique, en Canada, est très considérable. La température de la côte du Pacifique est beaucoup plus élevée, et c'est pourquoi l'on peut cultiver du blé, avec profit, par une latitude de 60° N. et une longitude de 122° 31' O. Au Manitoba, par une latitude de 49° 30' N. et une longitude de 97° 30' O, on sème du blé au mois de mai et on le récolte à la fin d'août, c'est-à-dire à l'expiration de 120 jours.

La grande région des prairies du Canada a une température moyenne de 65°, et les pluies y sont abondantes ; les hivers sont froids et secs ; le climat et le sol sont les mêmes que dans les parties de la Russie où se trouvent les grandes villes. On n'y connaît point les affections pulmonaires, ni les fièvres d'aucune sorte, et le pays est généralement sain.

A l'ouest et au sud-ouest des Territoires, la chute des neiges est comparativement légère, et les bestiaux peuvent rester dehors une partie de l'hiver, se nourrissant d'herbes des prairies qu'ils trouvent en grattant la neige, quand cela est nécessaire.

La Confédération canadienne possède 7,000 milles de chemins de fer s'étendant des parties ouest de l'Ontario jusqu'à Halifax, Nouvelle-Ecosse, et Saint-Jean, Nouveau-Brunswick. Pendant les mois d'été, ses lacs et rivières forment des voies de communication de l'intérieur à l'océan.

On peut dire que le Canada possède le système de navigation intérieure le plus parfait qu'il y ait au monde. Actuellement, les navires de 600 tonneaux se rendent

de Chicago à Montréal par les lacs Michigan, Huron, Érié, Ontario et le fleuve Saint-Laurent, distance de 1,261 milles. On travaille actuellement à agrandir jusqu'à 270 pieds de long, 45 de large et 14 de profondeur, les écluses du canal Welland (qui relie les lacs Érié et Ontario) et celles du fleuve Saint-Laurent; quand ce grand travail sera terminé, des vapeurs de 1,500 tonneaux pourront transporter les produits du Canada-ouest et des États américains de l'ouest, jusqu'à Montréal et Québec, ce qui amènera une réduction du prix de transport des céréales et autres produits.

La distance de Chicago à Montréal, (où l'on peut amarrer aux quais les vapeurs de 4.000 tonneaux), par la voie canadienne, est de 150 milles moindre que celle de Chicago à New-York par Buffalo et le lac Érié, et par cette dernière voie il y a 16 écluses et 89½ pieds de chute de plus que par la première. On espère donc que, quand les travaux d'agrandissement des canaux seront achevés, c'est-à-dire dans deux ans, une grande partie des grains du Canada-ouest et des États de l'ouest de l'Amérique sera expédiée en Europe par Montréal, car, outre ses autres avantages, le port de Montréal se trouve à 300 milles de moins de Liverpool que celui de New-York.

Le système postal du Canada est excellent; presque chaque village a son bureau de poste, et toutes les localités importantes sont reliées par des fils télégraphiques.

La meilleure époque pour arriver dans l'Amérique du Nord est le commencement de mai, alors que la navigation intérieure s'ouvre et que les travaux du dehors recommencent. L'émigrant aura alors l'avantage des travaux du printemps et de l'été, ce qui le mettra à même de s'établir avant l'hiver.

La traversée jusqu'à Québec est de dix jours en moyenne par bateau à vapeur; le voyage du Nord-Ouest prend quatre jours de plus.

Nous ferons maintenant quelques observations sur les différentes provinces qui forment la Confédération canadienne.

#### LE MANITOBA ET LES TERRITOIRES DU NORD-OUEST.

La région connue sous la désignation du Manitoba et des territoires du Nord-Ouest fut concédée, par charte royale, à la Compagnie de la Baie d'Hudson, en 1670, sous le règne de Charles II, comme terrain pour faire la chasse et la traite, et est restée en la possession de cette compagnie et de celle du Nord-Ouest (ces deux compagnies s'étant fusionnées en 1821) jusqu'en 1870, époque à laquelle leurs droits furent transférés à la Confédération canadienne. Ces faits expliquent très bien pourquoi cette partie de la Confédération n'est devenue que tout récemment une région agricole; l'occupation des terres aurait nécessairement nui au principal commerce de la compagnie, qui a contrôlé ce territoire pendant tant d'années.

Le Manitoba, province taillée dans les territoires du Nord-Ouest, est situé entre 49° et 50° 2' de latitude nord, et entre 96° et 99° de longitude ouest, au cœur même du continent américain. Cette province a 135 milles de long sur 105 milles de large, et contient, en chiffres ronds, 14,000 milles carrés ou 9,000,000 d'arpents de terres.

En chiffres ronds, les territoires du Nord-Ouest qui appartiennent au Canada, couvrent une superficie d'environ 2,500,000 milles carrés, et contiennent environ 200,000,000 d'acres de terres fertiles qui n'attendent aujourd'hui que les colons.

Tout chef de famille—homme ou femme—et tout adulte qui a atteint l'âge de 18 ans, peuvent obtenir la concession gratuite d'un quart de section de 160 arpents; ils peuvent aussi bénéficier du droit de préemption pour le quart de section contigu, aux prix du gouvernement, qui varient de \$1 et au-dessus.

On peut aussi acheter des terres le long de la ligne du chemin de fer du Pacifique canadien, à des prix variant de 4s. à \$1 l'arpent, suivant la distance à laquelle elles se trouvent de la ligne.

Les colons doivent s'adresser immédiatement au bureau des terres dans le district où ils veulent s'établir; on leur fournira, sans frais, des guides qui leur indiqueront les terres disponibles.

Voici le détail de la somme nécessaire au colon—ayant famille—qui veut s'établir sur une concession gratuite dans la prairie. Ces chiffres sont empruntés à divers

ouvrages sur le Manitoba et les territoires du Nord-Ouest, et l'on peut les considérer comme exacts :—

|                                   |                |
|-----------------------------------|----------------|
| Provisions pour un an.....        | \$200          |
| Une paire de bœufs.....           | 130            |
| Une vache.....                    | 30             |
| Une charrette.....                | 80             |
| Labour et hersage.....            | 30             |
| Chaînes, pelles, bèches, etc..... | 20             |
| Poêle de cuisine et mobilier..... | 30             |
| Semences .....                    | 20             |
| Divers, pour constructions.....   | 60             |
|                                   | <hr/>          |
|                                   | \$600 ou £120. |

Ce calcul est, naturellement, basé sur la supposition que tous ces effets seront payables à livraison ; mais le colon pouvant obtenir une grande partie de ses effets à crédit jusqu'à l'époque où il a rentré sa première récolte, on peut supposer qu'une somme beaucoup moindre suffirait en réalité, surtout si le colon et sa famille, qui ne possèdent pas un capital considérable, peuvent obtenir de bons prix pour leur travail, pendant la saison des récoltes, et ajouter ainsi à leur capital, jusqu'à ce qu'ils aient mis en culture une étendue de leur propriété suffisante pour les tenir occupés.

On peut ajouter que l'homme énergique qui débarque en Canada, avec un louis seulement dans sa poche, n'a pas lieu de se décourager. Bien des gens ont pris des concessions gratuites dans ces conditions, puis se sont engagés chez d'autres, travaillant sur leur propre terre à leurs loisirs, et engageant les services d'un homme pour faire leur récolte, quand cela était nécessaire. Par ce moyen, ils aménagent et cultivent leurs terres dans quelques années, il leur reste les résultats de leur travail et les profits de leurs récoltes, et il y a aujourd'hui, en Canada, bien des gens à l'aise qui ont commencé comme nous venons de le dire.

Il est bien compris que les chiffres ci-dessus ne comprennent pas le prix du voyage du colon et de sa famille d'Angleterre au Manitoba et au Nord-Ouest.

Les frais de défrichement de la prairie sont évalués à \$3 par arpent, et la seconde année, les labours, les semailles, les récoltes et le battage, coûtent \$4 par arpent.

On peut acheter des terres en culture moyennant \$1 l'arpent et au-dessus.

Dans la région des prairies, il n'y a pas autant de bois que dans les autres parties du Canada, mais on en trouve suffisamment pour le chauffage et les clôtures, et l'on peut acheter le bois de construction dans les villes et les établissements déjà considérables.

Le gouvernement fédéral fait actuellement construire la ligne du chemin de fer qui doit relier l'océan Atlantique à l'océan Pacifique, et l'on calcule qu'elle coûtera \$75,000,000 à \$80,000,000. Deux cent soixante milles sont aujourd'hui en opération. Il y en aura environ cinq cents milles en 1881, et en 1882, plus de sept cents milles seront ouverts entre le lac Supérieur, en passant par le Manitoba et se dirigeant vers l'ouest, à travers les territoires du Nord-Ouest, jusqu'auprès de Fort Ellice, ce qui réduira d'environ quatre cents milles la distance du Manitoba et des territoires du Nord-Ouest aux ports d'embarquement pour l'Europe, comparativement à la distance qu'il faut actuellement parcourir entre les Etats américains de l'ouest et New-York. Cette ligne traversera de vastes régions houillères, ce qui assurera l'ample approvisionnement de combustible.

Il est bon de mentionner ici que deux routes sont ouvertes à l'émigrant qui veut se rendre, de Québec ou de tout autre port canadien, au Manitoba, savoir, la route à parcours total en chemin de fer, par Détroit, Chicago et Saint-Paul jusqu'à Winnipeg, et ce qu'on appelle la "route des lacs," par chemin de fer jusqu'à Sarnia ou Collingwood, sur le lac Huron, de là par vapeur jusqu'à Duluth, sur le lac Supérieur, et, par chemin de fer, de Duluth jusqu'à Winnipeg. Par la première de ces routes, le voyage dure un jour de moins que par la seconde, mais celle-ci est moins dispendieuse.



Sur chacune de ces routes, le colon rencontrera des agents de compagnies américaines de terres et de chemins de fer qui l'encourageront à aller se fixer aux Etats-Unis de préférence au Canada. L'émigrant fera toujours bien de ne pas les écouter, de se rendre directement à sa destination et de choisir un emplacement lui-même.

En 1882, une ligne de chemin de fer reliera la baie du Tonnerre (lac Supérieur) à Winnipeg et à l'ouest. Elle passera entièrement sur le territoire canadien et sera d'un grand avantage pour les colons anciens et nouveaux.

On peut ajouter que presque tous les lacs et rivières du Manitoba et du Nord-Ouest sont navigables et que des bateaux à vapeur font actuellement le trajet, sur la rivière Saskatchewan, entre Winnipeg et Edmonton, distance d'environ 1,200 milles par eau. Ces vapeurs transportent des voyageurs et du fret et touchent, en chemin, à Prince Albert, Carlton, Battleford et autres localités. Des vapeurs font aussi le service régulier entre Winnipeg, Saint-Vincent et autres points sur la rivière Rouge. Il y a aussi communication par bateaux à vapeur, sur la rivière Assiniboine, entre Fort Ellice et Winnipeg.

Le Manitoba est situé au centre du continent, presque à égale distance du pôle et de l'équateur, de l'océan Atlantique et de l'océan Pacifique. Le climat y est très chaud en été et très froid en hiver. La neige disparaît et les labours commencent au mois d'avril, c'est-à-dire vers le même temps que dans les provinces les plus anciennes du Canada, les Etats-Unis du Nord, sur l'Atlantique, et les Etats du Nord-Ouest, le Manitoba et le Wisconsin. Les longs jours de soleil, pendant l'été, amènent à maturité rapide la végétation de toutes sortes. Les jours sont chauds et les nuits froides.

L'automne commence le 20 septembre et se termine à la fin de novembre, époque à laquelle la gelée se forme pour l'hiver. Cette dernière saison comprend les mois de décembre, janvier, février et mars. Le printemps commence vers les premiers jours d'avril. L'été dure une partie du mois de mai, pendant les mois de juin, juillet, août et une partie de septembre. En hiver, le thermomètre descend jusqu'à 30 et, parfois, 40 degrés au-dessous de zéro; mais ce degré de froid, dans l'atmosphère sèche du Nord-Ouest, ne produit pas de sensations désagréables. On n'y trouve pas le froid plus pénible que dans la province de Québec, et moins pénibles que sous certains climats plus doux où le froid est accompagné d'humidité ou de vent. Tout le monde s'accorde sur ce point.

Dans les prairies, la neige n'atteint pas généralement plus de dix-huit pouces d'épaisseur, et buffles et chevaux paissent dehors tout l'hiver. Les bêtes à cornes restent dehors une partie de l'hiver, mais, par certains temps, il faut les mettre à l'étable. Il est arrivé cependant que les bestiaux soient restés dehors tout l'hiver.

Le tableau suivant indique les températures moyennes de Winnipeg, Toronto et Battleford, pendant chaque mois de l'année expirée en juillet 1879 :—

|                | Toronto. | Winnipeg. | Battleford |
|----------------|----------|-----------|------------|
| Août .....     | 66.38    | 67.34     | 67.79      |
| Septembre..... | 58.18    | 52.18     | 47.10      |
| Octobre .....  | 45.84    | 35.84     | 34.52      |
| Novembre ..... | 36.06    | 30.66     | 28.66      |
| Décembre.....  | 25.78    | 11.97     | 6.48       |
| Janvier.....   | 22.80    | —6.10     | 0.45       |
| Février.....   | 22.74    | —12.32    | —10.25     |
| Mars .....     | 28.93    | 14.14     | 16.80      |
| Avril.....     | 40.72    | 39.10     | 46.70      |
| Mai.....       | 51.74    | 53.13     | 53.35      |
| Juin.....      | 61.85    | 63.20     | 60.45      |
| Juillet.....   | 67.49    | 68.19     | 63.95      |

On observera que, de Toronto à l'ouest, la température s'élève pendant les mois d'été, et le rendement du blé, par arpent, au Manitoba et au Nord-Ouest, étant aussi considérable (sinon plus), comme quantité et poids, qu'aux Etats-Unis, il semblerait que, combinée avec la fertilité du sol, cette température est éminemment favorable à

la récolte des céréales. Il tombe aussi moins de neige dans la partie ouest de la Confédération. Pendant la première moitié de l'année 1876, la neige avait 28½ pouces d'épaisseur, et pendant la seconde moitié, 29½ pouces ; mais la neige ne nuit pas aux récoltes que l'on sème en avril et mai, pour les récolter en août et septembre.

Le sol est un épais dépôt d'alluvion, d'une richesse sans pareille. C'est, presque partout, la prairie couverte d'herbe. Il produit d'abondantes récoltes de céréales, herbages, tubercules et légumes. Le sol est tellement riche que, dans un endroit, il produit du blé depuis quarante ans sans engrais, et sans montrer aucun signe d'épuisement.

Les extraits suivants des rapports des délégués des fermiers anglais et écossais, choisis par les fermiers de leurs districts respectifs et qui se sont rendus en Canada, en 1879, pour faire rapport sur ce pays, sont intéressants et exacts, relativement à la question qui nous occupe :—

M. BIGGAR, *The Grange, Dalbeattie.*

“ Pour la culture du blé, je préfère de beaucoup le Manitoba au Dakota. Les premières dépenses pour la terre sont moindres. Le sol a une plus grande profondeur et résiste plus longtemps à la culture. Les échantillons de blé sont meilleurs et les récoltes rapportent de 5 à 20 boisseaux de plus par acre, ce que je considère comme un profit net.”

M. GEORGE COWAN, *Annan*, parlant de la propriété de M. Mackenzie, à Burnside, s'exprime ainsi :

“ Je fus émerveillé de la prodigieuse fertilité du sol, dont la couche inférieure est formée d'une marne noire épaisse d'environ 18 pouces, reposant sur un lit d'argile friable de 5 ou 6 pieds ; au-dessous de cette deuxième couche, on trouve une mince couche de sable placé lui-même sur un fond d'argile dure. La terre, qui est suffisamment sèche, est traversée par un beau ruisseau.”

\* \* \* \* \*

“ Entre Rapid City et l'Assiniboine, qui passe à 25 milles de là, dans la direction sud, le sol est formé de belle marne reposant sur une couche de glaise à fond de gravier. Je suis très frappé de la fertilité du sol, dont quelques parties sont, sans exception, les plus riches que j'aie jamais vues, et nul doute que, pendant des années, ce terrain continuera à produire du blé, sans engrais et sans beaucoup de frais de culture.”

M. JOHN LOGAN, *Earlston, Berwick*, s'exprime ainsi :—

“ Tout le sol, dans ce district (Assiniboine), est excellent ; il présente 4 piels de marne noire, comme nous avons pu en juger par une sablonnière.”

M. JOHN SNOW, *Midlothian.*

“ Le long de la rivière Rouge et aux environs de Winnipeg, le sol est une espèce de terre végétale, noire et très forte, et je n'ai pas le moindre doute qu'il est assez fertile, presque partout, pour produire des récoltes de blé pendant trente ans. Mais il est en même temps très plat, et je dois dire que j'aime mieux ce qui est à l'ouest de Winnipeg, et surtout le point le plus éloigné que nous ayons vu dans cette direction, et qui est à 150 milles de la ville. Vous avez ici la rivière Petite Saskatchewan, dont les côtes sont si douces et si belles, et où le sol et les produits sont excellents, comme vous le verrez par les échantillons que je vais vous montrer. Voici aussi des échantillons provenant d'autres endroits ; et la différence que j'ai constatée entre la prairie des Etats et celle de Manitoba, c'est que là elle est uniformément plate, tandis qu'ici elle offre quelque variété. Vous y trouverez des terres fortes et unies, ou légèrement accidentées et plus légères—de la terre propre à la culture du blé et de la terre propre à l'élevage des bestiaux ; et ainsi que je vous le prouverai bientôt

les Américains eux-mêmes admettent que nous avons des terres meilleures que les leurs pour le blé et les pâturages.”

\* \* \* \* \*

“ Nous avons vu de la marne noire végétale couvrant la surface à des profondeurs variant de 18 pouces à 2, 3 et 4 pieds.”

M. ROBERT PEAT, *Silloth, Cumberland.*

“*Sol*—Contrairement à mon attente, au lieu de trouver un marais humide, comme je me l'étais figuré, je vis une terre marneuse, noire et épaisse, variant en profondeur de 2½ à 3½ pieds, et que l'on a constaté être de 10 à 12 dans quelques endroits, aux éboulements du bord des rivières. Ce sol est particulièrement adapté à la culture du blé, et les meuniers le préfèrent à tout autre parce qu'il est sec et léger. On a reconnu qu'il pouvait produire du blé pendant de longues années sans interruptions et sans engrais. Si ce qu'on m'a dit est exact, la terre dont je vous ai envoyé un échantillon a produit du blé pendant 30 ans, et a rapporté la dernière fois 35 boisseaux par arpent.”

M. JOHN MAXWELL, *Carlisle.*

“ Le sol de toute la région est de la riche marne noire, épaisse de 6 pieds, presque exempte de pierres, de qualité différente, suivant les districts, et reposant sur de l'argile friable ou du sable.”

Le rendement moyen du blé au Manitoba et dans le Nord-Ouest, semble varier de 20 à 30 boisseaux par arpent, et le poids de 60 à 63 lbs. par boisseau. L'orge et l'avoine donnent de bons rendements, ainsi que les pommes de terre et les autres tubercules.

Les chiffres suivants, empruntés au rapport des délégués anglais, pourront aussi offrir quelque intérêt sous ce rapport :

M. JAMES BIGGAR, *The Grange, Dalbeattie*, s'exprime ainsi :

“ Divers renseignements obtenus relativement à la quantité de blé récolté en portaient le rendement de 25 à 40 boisseaux. McLean, un cultivateur du Portage, a récolté 1,230 boisseaux de blé *Fife* sur 40 acres en culture. Un autre fermier, natif de Ross-shire, qui était occupé à labourer sa terre, nous a dit qu'il avait cultivé pendant 17 années consécutives, sa dernière récolte lui ayant donné 35 boisseaux par acre. M. Ryan, M. P., nous disait que la récolte moyenne du blé pouvait certainement être portée de 25 à 30 boisseaux de 60 lbs., et l'avoine à 60 boisseaux. \* \* \* Le lendemain, nous nous rendons à la propriété des MM. Riddle ; leur blé rapporte, en moyenne, 30 boisseaux par arpent.”

M. GEORGE COWAN, *Glenluce, Wigtown*, s'exprime ainsi :

“ La propriété de M. Mackenzie est située à Barnside, à 9 milles environ de Portage-la-Prairie. \* \* \*

“ Quant au rapport de sa terre, il a eu la complaisance de m'en communiquer l'état moyen pour les récoltes de 1877 et 1878, en même temps que son estimation pour l'année courante. Voici ces chiffres :—récolte de blé, 1877, moyenne 41 boisseaux, 1878, 36 boisseaux ; il compte cette année sur près de 40 boisseaux par arpent. Sa pesanteur moyenne est de 60 à 62 lbs., mais elle a déjà atteint 64 lbs. par boisseau. Il calcule que l'avoine donnera cette année de 75 à 80 boisseaux par acre : poids, 34 à 36 lbs.

M. Mackenzie fait aussi une excellente récolte de tubercules ; ses choux de Suède donnant en moyenne de 30 à 35 tonnes, et les pommes de terre, sans aucuns soins, n'étant pas même redressées, parfois de 300 à 400 boisseaux de 60 lbs., et se vendent de 1 à 2 chelins le boisseau. Les oignons, là où on les cultive, produisent aussi abondamment, jusqu'à 300 boisseaux par acre, et ils se vendent de 3 à 4 chelins par bois-

seau, selon les saisons de l'année. Les mangels donnent aussi d'excellentes récoltes, mais je n'en ai pas vu sur le champ."

\* \* \* \* \*  
 " Nous nous arrêtons un peu à la propriété de M. McBeth et parcourons un champ qui, me dit-on, donne des récoltes depuis cinquante-quatre ans. \* \* \*  
 On ajoute qu'il rapporte de 28 à 30 boisseaux par arpent."

M. R. W. GORDON, *Annan*.

" En soignant convenablement la culture, on peut compter que le blé rapporte 30 boisseaux de 60 lbs. par arpent, et l'avoine, 60 boisseaux de 32 lbs."

M. LOGAN, *Earlston*,

parlant du rapport des terres aux environs de High Bluff, s'exprime ainsi :

" A cet endroit, le sol rapporte du blé depuis quarante ans, et le rendement est de 25 à 40 boisseaux par arpent. On ne sème pas beaucoup d'avoine ici ; mais elle rapporte, en général, 70 boisseaux par arpent."

\* \* \* \* \*  
 " Nous arrivons au Portage samedi après-midi \* \* \* Il nous dit avoir eu de bonnes récoltes, dont le rendement moyen est de 70 boisseaux par arpent."

M. SNOW, *Fountain Hall, Midlothian*.

" Je crois ne pas me tromper beaucoup en disant qu'un lot de bonne terre rapporte 40 boisseaux la première année et une moyenne de 30 boisseaux pendant trente ans, sans engrais."

M. JOHN MAXWELL, *Carlisle*.

" J'ai indiqué le prix de revient d'une récolte de blé dans le Dakota. Le même système peut s'appliquer avec avantages au Nord-Ouest canadien, parce que le rendement moyen, autant que j'ai pu m'en assurer, y est de 8 à 10 boisseaux plus fort que dans le Dakota, territoire des Etats-Unis, et que chaque boisseau de surplus tend à diminuer le prix de revient pour le producteur."

Tous les autres délégués confirment ces chiffres.

Au Manitoba, une loi d'exemption des *homesteads* a été adoptée en 1879. Elle exempte de la saisie pour dette 460 arpents de terre, avec maison, étable, granges, mobilier, outils, instruments aratoires, une vache, deux bœufs, un cheval, quatre moutons, deux porcs et trente jours de provende pour ces animaux.

Toute personne—homme ou femme—ayant atteint l'âge de dix-huit ans, peut obtenir un quart de section (160 arpents) des terres fédérales disponibles, pour y cultiver des arbres forestiers, et recevra des lettres patentes à certaines conditions spécifiées et en fournissant la preuve qu'elle se livre à cette culture. Les honoraires à payer, pour obtenir les documents, s'élèvent à \$10. Personne ne peut obtenir, à la fois, un octroi pour plantation et une préemption ; mais on peut obtenir l'un ou l'autre en même temps qu'un octroi gratuit.

Les garçons de ferme gagnent de £30 à £40 par année, avec la pension. Les servantes gagnent de 20s. à 24s. par mois, avec la pension. Les artisans gagnent de 8s. à 12s. par jour.

Voici les prix des chevaux, bestiaux, instruments aratoires et autres effets :

Chevaux, la paire, environ £60 ; bœufs, la paire, de £26 à £30 ; vaches, de £6 à £7 chacune ; charrettes, de £16 à £18 chacune ; charrette à bœufs, de £3 à £4 ; char-rue et herse, de £6 à £8 ; charrues communes, environ £3 12s. ; moissonneuses, de £20 à £30 ; faucheuses, de £14 à £25 ; bèches, 4s. 6d. ; pelles, 5s. ; fourches à foin, 3s. ; fourches à fumier, 4s. ; bœuf, de 5d. à 7d. la livre ; farine, 24s. le baril ; beurre, 1s. la livre ; œufs, 1s. la douzaine ; pain, de 4½d. à 5d. les 4 livres ; sel, de 7d. à 8d. la livre ; pommes de terre, de 1s. 9d. à 2s. le boisseau ; thé, de 2s. à 2s. 3d. la livre ; sucre, 4d. à 6d. la livre ; café, 10d. à 1s. 6d. la livre ; tabac, 2s. à 2s. 3d. la livre ; huile de

pétrole, 1s. 9d. le gallon ; seaux, à trois cercles, 1s. 4d. la pièce ; habillement de drap fort, pour homme, de £2 à £3 ; chapeaux de feutre, depuis 4s. ; bottes, de 8s. à 12s. ; couvertures grises, de 8s. à 12s. la paire.

#### L'ONTARIO.

Tout chef de famille peut obtenir une concession gratuite de 200 arpents de terre, et tout adulte de 18 ans a droit à cent arpents dans les districts où il y a des concessions gratuites.

Voici les conditions : 15 arpents de chaque concession de 100 arpents devront être défrichés et mis en culture dans cinq ans ; le colon devra construire une maison habitable d'au moins 16 à 20 pieds ; enfin il devra résider sur sa terre pendant six mois de chaque année. Les lettres patentes sont accordées à l'expiration de cinq années.

Les terres non-défrichées se vendent à des prix variant de 25 à 40s. l'arpent. On peut toujours payer en versements répartis sur plusieurs années.

Le sol de la province varie suivant les localités ; mais une très grande partie est éminemment propre à la culture.

Le climat est à peu près le même que dans d'autres parties de la Confédération, mais moins froid, en hiver, que dans la province de Québec.

Les céréales, les herbages, les tubercules et les fruits donnent d'abondantes récoltes ; le chanvre, le tabac et la betterave à sucre donnent aussi des récoltes profitables ; le maïs et les tomates mûrissent bien ; les pêches et le raisin arrivent à maturité parfaite, à ciel ouvert.

La province possède d'excellentes voies de communication—par chemins de fer et par eau, sur les lacs et le fleuve Saint-Laurent—avec toutes les parties de la Confédération et les ports de l'Atlantique.

Les écoles publiques sont gratuites et ne dépendent d'aucune secte. Tous les enfants d'une localité, depuis l'âge de 5 ans jusqu'à 21 ans, sont admis à suivre les écoles.

On compte plusieurs grandes villes dans la province, entre autres Toronto, Ottawa, Hamilton, London, Kingston, etc.

La province a de grandes ressources minérales ; on y trouve le fer, le cuivre, le plomb, l'argent, le marbre, le pétrole, le sel, etc. Ses immenses forêts de sapins sont bien connues.

Elle possède d'importantes manufactures des articles et effets suivants ; drap, toile, vêtements, cuirs, meubles, bois scié, chanvre, fer et ferronnerie, papier, savon, coton et lainages, machines à vapeur et locomotives, articles en bois dans tous les genres, instruments aratoires etc. Bestiaux, moutons et pores, les produits de la laiterie, produits agricoles et fruits sont exportés en grand de la province, et le commerce augmente rapidement.

Les garçons de ferme gagnent de 40s. à 60s. par mois, plus la pension et le logement ; les journaliers ordinaires gagnent environ de 2s. à 4s. 2d. par jour, sans la pension et le logement ; les servantes gagnent de 14s. à £1 4s. par mois, avec pension et logement. Les bonnes cuisinières gagnent davantage.

Les provisions coûtent beaucoup moins cher qu'en Angleterre et aux Etats-Unis. Bœuf et mouton, de 3d. à 6d. la lb. ; lard, de 4d. à 5d. ; lard fumé, de 6d. à 8d.

Pain, 1ère qualité, de 4½ à 5d. ; les 4 livres ; beurre frais 1s. ; beurre salé, de 7d. à 8d. la lb. ; pommes de terre, 1s. 9d. à 2s. la lb. ; cassonnade, 4d. à 4½d. la lb. ; lait 3d. la pinte ; bière, de 1s. 2d. à 1s. 6d. le gallon ; tabac de 1s. à 2s. la lb.

#### PROVINCE DE QUÉBEC.

Sur huit des grands chemins de colonisation, tout colon et émigrant mâle, âgé de 18 ans, peut obtenir une concession gratuite de 100 arpents. Les conditions sont qu'à la fin de l'année, il aura construit une maison sur sa terre et mis douze arpents en culture. Alors, on lui accorde des lettres patentes.

On peut aussi acheter des terres de la couronne à des prix variant de 30c. à 60c. l'arpent.

Il existe, dans la province, une loi exemptant de la saisie, à certaines conditions, les biens des émigrants.

Le sol est de bonne qualité et ses produits sont les mêmes que ceux des autres parties du Canada.

On y trouve l'or, l'argent, le plomb, le fer, le cuivre, le platine, etc. ; mais l'exploitation des mines est encore à ses débuts dans cette province. L'exploitation des phosphates devient une industrie importante. Leur valeur, comme engrais, est reconnue en Angleterre et en France, où l'on en expédie de grandes quantités.

Les pêcheries sont abondantes et, en 1876, elles ont rapporté pour une valeur de \$2,097,677.

Les villes principales sont Québec et Montréal ; il y a plusieurs autres villes importantes.

Les observations relatives à l'Ontario s'appliquent à la province de Québec.

Les communications s'opèrent par les chemins de fer et le fleuve Saint-Laurent.

Cette province possède les deux grands ports maritimes du Canada—Montréal et Québec. Dans ces deux ports, les quais sont considérables et l'on peut y amarrer des navires de 4,000 tonneaux.

#### NOUVEAU-BRUNSWICK.

Toute personne peut obtenir une concession de 100 arpents de terre, aux conditions suivantes :

Paiement, comptant, de \$20 pour aider à la construction des routes et des ponts, ou travail pour la valeur de \$10 par année, pendant trois ans.

Le colon doit construire une maison dans l'espace de deux ans. Dix arpents doivent être défrichés et cultivés en trois ans. Le colon doit prouver qu'il réside sur sa terre.

Le sol est fertile et produit tous les fruits que l'on trouve généralement en Angleterre. Le blé rapporte, en moyenne, 20 boisseaux ; l'orge, 20 ; l'avoine, 34 ; le sarrasin, 34 ; le seigle, 20 ; le maïs, 41 ; les pommes de terre, 226, et les navets 456 boisseaux par arpent. Les pommes de terre et les fruits se vendent bien en Angleterre.

La construction des navires est la principale industrie de la province, et ses fabriques se développent rapidement. Elle possède des fabriques des articles suivants : cotons et lainages, bottes et souliers, cuir, voitures, articles en bois, papier, savon, ferronnerie, etc., etc.

#### NOUVELLE-ECOSSE.

Dans cette province, on peut obtenir des concessions de terres moyennant \$44 (environ £9) par 100 arpents.

Le sol produit de bonnes récoltes de céréales et de tubercules. On cultive, en grand, les pommes pour l'exportation.

En 1876, les pêcheries de la Nouvelle-Ecosse ont produit pour une valeur de plus de £1,000,000 sterling, comprenant morue, maquereau, merluche, hareng, homards, etc.

La Nouvelle-Ecosse possède de grandes forêts qui produisent le bois nécessaire à la construction des navires et le bois de service.

On y trouve, en quantité, l'or, le fer, la houille et le gypse.

La province possède plusieurs chemins de fer qui la mettent en communication avec les autres parties du Canada.

Halifax, ville principale de la province, est le port d'hiver du Canada. C'est un beau havre, relié, par chemin de fer, à toutes les parties du Canada.

#### ILE DU PRINCE-EDOUARD.

Presque toutes les terres de cette province sont occupées ; mais on peut acheter des terres en culture moyennant £4 l'arpent.

On trouvera une description complète de cette province dans le rapport du professeur Sheldon.

---

---

**COLOMBIE-BRITANNIQUE.**

Cette province, qui comprend l'île de Vancouver, est la plus occidentale de la Confédération canadienne; elle est bornée, à l'est, par les Montagnes-Rocheuses et à l'ouest par l'océan Pacifique.

Elle possède plusieurs beaux havres, dont l'un (Burrard Inlet) sera probablement le terminus du chemin de fer Canadien du Pacifique, quand il sera terminé. Déjà 126 milles de la ligne sont adjugés à contrat dans cette province.

Les chefs de famille, les veuves ou les célibataires peuvent obtenir des concessions gratuites de terres, variant, en étendue, de 160 à 320 arpents, suivant la localité; les honoraires à payer sont environ de \$7.

On peut acheter des terres arpentées moyennant \$1 l'arpent; paiement en deux ans; les terres en culture se vendent de £1 à £8 l'arpent.

La Colombie-Britannique possède une grande étendue de riches forêts et des pêcheries abondantes qui augmentent de valeur chaque année. L'or et la houille y sont en abondance. De 1858 à 1876, on y a extrait de l'or pour une valeur d'environ \$40,000,000.

---

## A D D E N D A

### RÈGLEMENTS CONCERNANT LES TERRES FÉDÉRALES.

(Ordonnance du Conseil.)

MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR,

OTTAWA, le 25 mai 1881.

VU QUE LES CIRCONSTANCES ONT FAIT VOIR LA NÉCESSITÉ D'APPORTER CERTAINS CHANGEMENTS AU SYSTÈME SUIVI PAR LE GOUVERNEMENT DANS L'ADMINISTRATION DES TERRES FÉDÉRALES,—AVIS PUBLIC EST DONNÉ PAR LE PRÉSENT :—

1. Les règlements du 14 octobre 1879 ont été rescindés par ordonnance de Son Excellence le gouverneur général en conseil, le 20<sup>e</sup> jour de mai courant, et remplacés par les règlements suivants, concernant le vente de terres propres à la culture.

2. Les sections portant des numéros pairs situées dans la zone du chemin de fer canadien du Pacifique, c'est-à-dire dans un rayon de 24 milles de chaque côté de la ligne du dit chemin de fer, à l'exception de celles qui pourraient être réservées comme lots à bois pour les colons sur des terres de prairie, dans la dite zone, ou dont le gouverneur en conseil pourra spécialement disposer—seront affectées exclusivement aux établissements (*homesteads*) et aux préemptions. Les sections portant des numéros impairs en dedans de la dite zone sont des terres du chemin de fer canadien du Pacifique, et ne peuvent être acquises que de la compagnie.

3. Les terres affectées aux préemptions en dedans de la dite zone de 24 milles de chaque côté du chemin de fer canadien du Pacifique, inscrites jusqu'au 31<sup>e</sup> jour de décembre prochain inclusivement, seront vendues aux taux de \$2.50 par acre; quatre dixièmes du prix d'achat, portant intérêt au taux de six pour cent par année, seront payés à l'expiration de trois ans à compter de la date de l'inscription, la somme restante sera payée en six versements égaux annuels, à compter de la dite date, avec intérêt au taux susdit sur telle partie du prix d'achat qui restera impayée de temps en temps, payable avec chaque versement.

4. A compter du 31<sup>e</sup> jour de décembre prochain, le prix restera le même—c'est-à-dire \$2.50 l'acre—pour les préemptions dans la dite zone, ou dans la zone correspondante de tout embranchement du dit chemin de fer, mais ce prix sera payé en une seule somme à l'expiration de trois ans, ou plus tôt, selon que le réclamant aura acquis un titre à son quart de section d'établissement.

5. Les terres fédérales appartenant au gouvernement, dans un rayon de 24 milles de toute ligne projetée de chemin de fer reconnue par le ministre des chemins de fer, et dont il aura donné avis dans la *Gazette Officielle* comme étant une ligne projetée de chemin de fer, seront vendues aux prix et conditions ci-dessous : Les terres dites de préemption seront vendues au même prix et aux mêmes conditions que ceux spécifiés dans le précédent paragraphe, et les sections impaires seront vendues à \$2.50 l'acre, comptant.

6. Dans tous les townships ouverts à la colonisation dans le Manitoba ou les territoires du Nord-Ouest, en dehors de la dite zone du chemin de fer canadien du Pacifique, les sections paires, à l'exception des cas prévus dans la clause 2 de ces règlements, seront réservées exclusivement pour les établissements (*homesteads*) et les préemptions, et les sections impaires à la vente comme terres publiques.

7. Les terres désignées comme terres publiques seront vendues à un prix uniforme de \$2 l'acre au comptant, excepté dans certains cas spéciaux où le ministre de l'intérieur, en vertu des dispositions de la section 4 de l'acte modifiant l'Acte des terres fédérales passé à la dernière session du parlement, pourra retirer de la vente et de la colonisation ordinaires certaines terres propres à la culture lorsqu'il le jugera à



propos, et les offrir en vente à l'enchère publique au plus haut enchérisseur, et dans ce dernier cas la mise à prix de ces terres sera de \$2 l'acre.

8. Les terres de préemption en dehors de la zone du chemin de fer canadien du Pacifique seront vendues au prix uniforme de \$2 l'acre, payable en une seule somme à l'expiration de trois ans à compter de l'inscription, ou plus tôt, selon que le réclamant aura acquis un titre à son quart de cette section d'établissement (*homestead*).

9. Les dispositions de la clause 7 ne s'appliqueront pas aux terres situées dans la province du Manitoba ou dans les territoires du Nord-Ouest au nord de la zone renfermant les terres du chemin de fer du Pacifique, où une personne étant réellement établie sur une section impaire, aura le privilège d'acheter une étendue de 320 acres de telle section, mais pas plus, au prix de \$1.25 l'acre, au comptant; mais il lui faudra avoir résidé réellement pendant trois ans sur cette terre avant d'obtenir des lettres patentes.

10. Les prix et conditions de paiement des sections impaires et des préemptions, ci-dessus énoncés, ne s'appliqueront pas aux personnes qui se seront établies dans aucune des zones décrites dans les dits règlements du 14 octobre 1879,—rescindés par les présentes,—mais qui n'ont pas obtenu d'inscriptions pour leurs terres, et qui pourront établir droit d'acheter ces sections impaires ou préemptions, selon le cas, au prix et aux conditions fixés respectivement par les dits règlements.

#### BOIS POUR LES COLONS.

11. Dans les townships de prairie, le système de lots à bois sera continué, savoir, les colons n'ayant pas de bois sur leurs terres, auront permission d'acheter les lots à bois d'une étendue n'excédant pas 20 acres chacun, à un taux uniforme de \$5 l'acre, payable comptant.

12. Les dispositions du paragraphe immédiatement précédant s'appliqueront aussi aux colons sur les sections de prairie achetées de la compagnie du chemin de fer Canadien du Pacifique, dans les cas où les seules terres à bois disponibles auraient été réparties sur des sections paires, pourvu que la compagnie du chemin de fer consente à agir dans le même sens lorsque le seul bois dans la localité se trouvera sur ses terres.

13. En vue de favoriser la colonisation en réduisant le prix des matériaux de construction, le gouvernement se réserve le droit d'accorder des licences de temps en temps, en vertu des dispositions de l'Acte des terres fédérales, pour couper du bois marchand sur toutes ses terres situées dans des townships arpentés; et toute occupation ou vente de terres dans les limites de ces licences, seront alors sujettes à leur opération.

#### VENTES DE TERRES A DES PARTICULIERS OU A DES CORPORATIONS POUR DES FINS DE COLONISATION.

14. Chaque fois qu'une compagnie ou un particulier demande des terres pour les coloniser, et est disposé à dépenser des capitaux pour construire des moyens de communication entre ces terres et des endroits déjà colonisés, et que le gouvernement est convaincu que cette compagnie ou cet individu est de bonne foi et a les moyens de mener cette entreprise à bonne fin, les sections impaires des terres en dehors de la zone du chemin de fer canadien du Pacifique, ou de la zone d'aucune de ses lignes d'embranchement, pourront être vendues à cette compagnie ou à ce particulier, pour moitié prix, soit \$1 l'acre comptant. Si les terres demandées se trouvent situées dans la zone du chemin de fer canadien du Pacifique, le même principe s'appliquera quant à une moitié de chaque section paire, c'est-à-dire une moitié de chaque section paire pourra être vendue à la compagnie ou au particulier au prix de \$1.25 l'acre, payable comptant. La compagnie ou le particulier seront de plus protégés jusqu'au montant de \$500, portant intérêt au taux de six pour cent jusqu'à parfait paiement, dans le cas d'avances faites pour placer des familles sur des établissements, en vertu des dispositions de la section 10 des amendements précités de l'Acte des terres fédérales.

15- Toute transaction de cette nature se fera aux conditions suivantes :

(a) Pour les terres situées en dehors de la zone du chemin de fer canadien du Pacifique, la compagnie ou le particulier, selon le cas, devra, dans les trois ans qui suivront la date de l'arrangement avec le gouvernement, placer deux colons sur chacune des sections impaires et aussi deux colons sur des établissements (*homesteads*) sur chacune des sections paires comprises dans le projet de colonisation.

(b) Si les terres demandées se trouvent situées en-dedans de la zone du chemin de fer canadien du Pacifique, la compagnie ou le particulier devra, dans les trois ans après la date de l'arrangement avec le gouvernement, placer deux colons sur la moitié de chaque section paire achetée en vertu des dispositions du paragraphe 14 ci-dessus, et aussi un colon sur chacun des deux quarts de section restant disponibles pour des établissements dans cette section.

(c) Si les auteurs du projet font défaut de placer le nombre prescrit de colons dans le délai fixé, le gouverneur en conseil pourra résilier la vente et le privilège de colonisation, et reprendre possession des terres non colonisées, ou exiger le plein prix de \$2 l'acre, ou \$2.50 l'acre, selon le cas, pour ces terres, comme il sera jugé à propos.

(d) Qu'il soit bien compris que ceci ne s'applique qu'aux projets de colonisation des terres publiques par des immigrants de la Grande-Bretagne ou du continent européen.

#### TERRES À PÂTURAGES.

16. Le système énoncé plus bas s'appliquera aux demandes de terres pour des fins de pâturage, et avant de faire droit à aucune demande, le ministre de l'intérieur s'assurera que le requérant est de bonne foi et a les moyens de mener à bonne fin l'entreprise qui est l'objet de la demande.

17. Le ministre de l'intérieur pourra de temps en temps, suivant qu'il le trouvera convenable, offrir à bail tels townships propres à des fins de pâturage, à une mise à prix qu'il fixera, et les vendre au plus haut enchérisseur—la prime pour ces baux sera payée comptant lors de la vente.

18. Ces baux seront pour un terme de 20 ans, et aussi en conformité des dispositions de la section 8 de l'amendement précité de l'Acte des terres fédérales passé à la dernière session du parlement.

19. L'étendue comprise dans un bail sera toujours proportionnée à la quantité d'animaux qui y seront gardés, à raison de dix acres de terre pour chaque animal ; si, toutefois, le locataire négligeait dans les trois ans à compter de la date du bail, de mettre le nombre voulu d'animaux sur la terre, ou si, subséquemment, il faisait défaut de garder un nombre d'animaux proportionné à l'étendue des terres affermées, le gouverneur en conseil pourra résilier ce bail, ou en diminuer proportionnellement l'étendue.

20. En mettant le nombre d'animaux dans les limites des terres affermées, le locataire acquiert le privilège d'acheter et de recevoir des lettres patentes pour une quantité de terre comprise dans ce bail pour y construire les bâtiments nécessaires, n'excédant pas cinq pour cent de l'étendue des terres affermées, laquelle ne devra, en aucun cas, excéder 100,000 acres.

21. La rente payable pour une terre affermée sera toujours au taux de \$10 par chaque mille acres qu'elle renfermera, et le prix de la terre qui pourra être achetée pour la station à bestiaux mentionnée dans le paragraphe immédiatement précédent, sera de \$1.25 l'acre, payable comptant.

#### PAIEMENT DES TERRES.

22. Les paiements pour des terres publiques ainsi que pour des préemptions pourront se faire soit en argent, soit en scrip, soit en certificats de primes militaires ou de police, au choix de l'acheteur.

23. Les dispositions ci-dessus ne s'appliqueront pas aux terres qui ont quelque valeur comme emplacements de ville, ni aux terrains houillers ou autres terrains miniers, ni aux carrières de marbre ou de pierre, ni aux terres sur lesquelles se trouveront des pouvoirs d'eau ; elles n'affecteront pas, non plus, les sections 11 et 29 dans chaque township, qui sont des terres d'écoles publiques, ni les sections 8 et 26, qui sont des terres de la compagnie de la Baie d'Hudson.

J. S. DENNIS, *sous-ministre de l'intérieur.*

## RENSEIGNEMENTS POUR LES PERSONNES QUI SE PROPOSENT D'ÉMIGRER AU CANADA.

Quand une personne a décidé de se rendre en Canada, elle doit écrire au bureau d'une des lignes canadiennes de bateaux à vapeur—dont les annonces se trouvent dans les journaux—afin de s'assurer d'une cabine. Des vapeurs partent de Liverpool, Londres, Bristol, Glasgow, Londonderry et Cork.

Le prix de la traversée d'un de ces ports à Québec, où l'on débarque en Canada, dépend de la classe que l'on veut avoir. Les cabines de 1re classe coûtent £18; les cabines intermédiaires, £8 8s.; l'entrepont, £6 6s.; mais les agriculteurs et les domestiques ont l'avantage de payer des prix moins élevés, dont ils pourront constater le chiffre aux bureaux des vapeurs ou à ceux du gouvernement canadien, où ils auront à remplir les blancs requis; les enfants au-dessous de dix ans paient moitié prix, et les enfants au berceau une faible somme. Les prix comprennent une abondante nourriture et de bons lits à bord.

Les compagnies de bateaux à vapeur vendent des billets *directs* pour le Manitoba. De Londres ou Liverpool à Winnipeg, les prix varient de £9 10s. pour l'entrepont, prix de passage réduits, jusqu'à £28 pour les passagers de chambre. On conseille aux passagers de prendre avantage de ces billets.

Pour s'assurer une cabine, sur les vapeurs, il est nécessaire d'envoyer des arrhes de £5 pour la chambre, et de £1 pour les cabines intermédiaires et l'entrepont.

On accorde vingt pieds cubes de bagage pour *chaque* passager de chambre, dix pour *chaque* passager des cabines intermédiaires, et dix pour *chaque* passager d'entrepont.

On peut se procurer, aux bureaux des compagnies de vapeurs ou à l'un des bureaux du gouvernement canadien, tous renseignements ou avis concernant les effets qu'il convient d'emporter ou autres détails.

Les passagers d'entrepont doivent se munir de literie et de certains ustensiles dont ils se servent à bord, lesquels sont énumérés dans les circulaires des compagnies de bateaux à vapeur. On peut acheter tous ces effets au port de départ, ou, sur quelques lignes, les louer pour la traversée, moyennant quelques chelins;—dans tous les cas, le passager devra se munir d'une couverture de lit, commune.

Des agents du gouvernement sont stationnés aux principaux points du Canada, et l'émigrant devra s'aboucher avec eux à son arrivée. Ils lui donneront des renseignements sur les concessions gratuites et autres terres ouvertes à la colonisation dans leurs provinces et districts respectifs, sur les terres à vendre, la demande de main-d'œuvre, le chiffre des gages, la route à suivre, les distances, les prix de transport, la manière dont les colons peuvent expédier ou recevoir des lettres et de l'argent, enfin ils fourniront tous les renseignements qu'on leur demandera.

Les personnes qui possèdent un certain capital ne doivent pas se hâter de l'utiliser. Elles peuvent en retirer un intérêt raisonnable en le déposant à la banque, pendant qu'elles prennent des renseignements pour se fixer dans telle ou telle localité. Il y a de bonnes banques dans presque toutes les villes, et l'on peut obtenir des lettres de crédit dans toutes les banques en Angleterre.

On peut recommander d'émigrer aux personnes appartenant aux classes suivantes :—

1. Les fermiers qui possèdent un capital suffisant pour s'établir sur des terres, peuvent émigrer sans inquiétude, parce qu'ils sont certains de réussir. La même observation s'applique à toute personne qui, ne s'étant pas encore occupée d'agriculture, se sent disposée à s'y livrer et possède des ressources suffisantes pour acheter une propriété et s'y établir.

2. Les maraîchers et les personnes qui cherchent à utiliser un capital.

3. Les journaliers—hommes et femmes—les servantes et les artisans de campagne.

Les personnes auxquelles on conseille de ne pas émigrer appartiennent aux catégories suivantes :

1. Les femmes d'une classe supérieure à celle des domestiques.
2. Les commis de bureau et de magasin.
3. Les personnes qui n'ont pas de profession ou de métier et ne sont pas habituées au travail manuel.

A toutes ces personnes, le Canada offre bien peu d'avantages.

Voici la liste des agences du gouvernement canadien dans la Grande-Bretagne et l'Irlande :—

BUREAU PRINCIPAL : 10 VICTORIA CHAMBERS, LONDRES, S.W.,  
M. J. COLMER.

LIVERPOOL..... M. JOHN DYKE, 15 Water Street.  
GLASGOW..... M. THOMAS GRAHAME, 40 St. Enoch Square.  
BELFAST..... M. CHARLES FOY, 29 Victoria Place.  
DUBLIN..... M. THOMAS CONNOLLY, Northumberland House.  
BRISTOL..... M. J. W. DOWN, Bath Bridge.

Les personnes qui se proposent d'émigrer devront se mettre en rapport avec ces agents si elles ont besoin d'informations. Si elles doivent partir d'une des villes susmentionnées, elles devront aller voir l'agent du gouvernement avant leur départ.

Voici la liste des agents du gouvernement canadien en Canada :—

QUÉBEC..... M. L. STAFFORD, Pointe-Lévis, Québec.  
OTTAWA..... M. W. J. WILLS, station du chemin de fer du St. Laurent et Ottawa, Ontario.  
TORONTO..... M. J. A. DONALDSON, Strachan Avenue, Toronto, Ontario.  
MONTREAL..... M. J. J. DALEY, Montréal, province de Québec.  
KINGSTON..... M. R. MACPHERSON, William Street, Kingston.  
HAMILTON..... M. JOHN SMITH, station du chemin de fer "Great Western," Hamilton.  
LONDON..... M. A. G. SMYTHE, London, Ontario.  
HALIFAX..... M. E. CLAY, Halifax, Nouvelle-Ecosse.  
SAINT-JEAN..... M. S. GARDNER, Saint-Jean, Nouveau-Brunswick.  
WINNIPEG..... M. W. HESPELER, Winnipeg, Manitoba.  
EMERSON..... M. J. E. TÊTU, Emerson, Manitoba.  
DULUTH..... M. W. C. GRAHAME, Duluth.

#### TUBERCULES ET LÉGUMES DU CANADA.

Le certificat suivant a été donné par MM. Sutton et Fils, grainetiers de Reading, au sujet des tubercules et légumes canadiens exhibés à leur étalage, à l'exposition de bestiaux du Club Smithfield, au mois de décembre dernier :—

"READING, le 21 décembre 1880.

"Le gouvernement canadien nous a fait l'honneur de nous expédier, afin que nous les exhibions à notre étalage, à l'exposition de bestiaux du Club de Smithfield, 1880, une collection de tubercules, etc., récoltés au Manitoba et dans l'Ontario, et qui pesaient les poids suivants lors de la récolte :—

|                                       |          |
|---------------------------------------|----------|
| Gourde.....                           | 313 lbs. |
| Longue mangel rouge.....              | 75 "     |
| Longue mangel jaune.....              | 65 "     |
| Longue mangel jaune dite "Globe"..... | 60 "     |
| Citrouille des champs.....            | 37 "     |
| Citronnelle.....                      | 30 "     |

"Ces énormes échantillons ont beaucoup intéressé les fermiers anglais, et nous croyons que leur poids excède de beaucoup celui de tous les produits analogues dont il a été tenu note.

"SUTTON ET FILS".







